ES·D·T

DE LA
BIBLIOTHEQUE
DE
BERNHARD TSCHARNER.

S'occuper, s'est savoir jouir.

12.° JB n.° 565.

Ulrich Middeldorf

Ex libris A Monnard
V. D. M. 1814.

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA POESIE ET SUR LA PEINTURE.

UT PICTURA POESIS.

Hor. de Art.

SECONDE PARTIE

A PARIS,
Chez JEAN MARIETTE, ruë Saint Jacques, aux Colonnes d'Hercules.

M. DCCXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

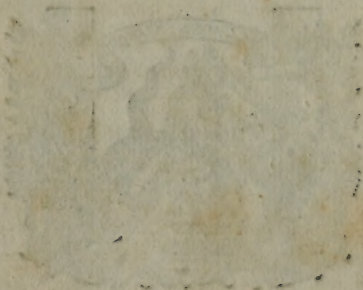

TABLE
DES MATIERES.
SECONDE PARTIE.

Section I. *Du genie en general* pag. 1.

Sect. 2. *Du genie qui fait les Peintres & les Poëtes.* 12.

Sect. 3. *Que l'impulsion du genie determine à estre Peintre ou Poëte ceux qui sont nez avec le genie de ces arts.* 22.

Sect. 4. *Objection contre la proposition precedente, & réponse à l'objection.* 33.

Sect. 5. *Des études & du progrès des Peintres & des Poëtes.* 41.

Sect. 6. *Des Artisans sans genie.* 55.

Sect. 7. *Que les genies sont limitez.* 63.

Sect. 8. *Des Plagiaires. En quoi ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.* 73.

Sect. 9. *Des obſtacles qui retardent le progrès des jeunes Artiſans.* 88.

Sect. 10. *Du temps où les hommes de genie parviennent au merite dont ils ſont capables.* 104.

Sect. 11. *Des ouvrages convenables aux gens de genie, & de ceux qui contrefont la maniere des autres.* 114.

Sect. 12. *Des Siecles illuſtres & de la part que les cauſes Morales ont alors au progrès des arts.* 120.

Sect. 13. *Qu'il eſt probable que les cauſes Phyſiques ont auſſi leur part aux progrès ſurprenants des Lettres & des Arts.* 136.

Premiere reflexion. Qu'il eſt des pays & des temps où les Lettres ne fleuriſſent pas. 140.

Seconde reflexion. Que les arts parviennent au periode de leur élevation par un progrès ſubit, & que les efforts des cauſes Morales ne ſçauroient les ſoûtenir ſur le point de perfection, où il ſemble qu'ils ſe ſoient élevez par leurs propres forces. 164.

Troiſiéme reflexion. Que les grands Peintres furent toûjours les contemporains des grand Poëtes leurs compatriotes. Qu'il paroiſt qu'il ſe répandoit alors ſur tous les hommes un eſprit de perfection. Paſſage de Velleius Paterculus. 210.

Sect. 14. *Qu'il eſt des ſujets ſpecialement propres à certains genres de Poëſie comme à certains genres de Peinture. Des ſujets propres à la Tragedie.* 102.

Sect. 15. *Des perſonnages de ſcelerats qu'on peut introduire dans les Tragedies.* 108.

Sect. 16 *De quelques Tragedies dont le ſujet eſt mal choiſi.* 113.

Sect. 17. *S'il eſt à propos de mettre de l'amour dans les Tragedies.* 117.

Sect. 18. *Que nos voiſins diſent que nos Poëtes mettent trop d'amour dans leurs Tragedies.* 124.

Sect. 19. *De la galanterie qui eſt dans nos Poëmes.* 135.

Sect. 20. *De quelques bien-ſeances qu'il faut obſerver en traitant les ſujets tragiques.* 139.

Sect. 21. *Du choix des ſujets de Comedie. Où il en faut mettre la ſcene.* 148.

Differentes eſpeces de Comedie chez les anciens Romains. 152.

Sect. 22. *Quelques remarques ſur la Poëſie Paſtorale & ſur les Bergers des Eglogues.* 161.

Sect. 23. *Quelque remarques ſur le Poëme Epique. Obſervation touchant le lieu & le temps où il faut prendre ſon*

action. 168.

Sect. 24. *Des actions allegoriques & des personnages allegoriques par rapport à la peinture.* 172.

Sect. 25. *Des personnages & des actions allegoriques par rapport à la poësie.* 201.

Sect 26. *Que les sujets ne sont point épuisez pour les peintres. Exemples tirez des tableaux du Crucifiment.* 209.

Sect. 27. *Que les sujets ne sont pas épuisez pour les poëtes. Qu'on peut même trouver encore de nouveaux caracteres propres à faire des personnages de Comedie.* 215.

Sect. 28. *De la vrai-semblance en Poësie.* 225.

Sect. 29. *Si les Poëtes tragiques sont obligez de se conformer à ce que la Geographie, l'Histoire & la Chronologie nous apprennent positivement. Remarques sur quelques Tragedies de Corneille & de Racine.* 231.

Sect. 30. *De la vrai-semblance en Peinture, & des égards que les Poëtes doivent aux traditions reçûës.* 242.

Sect 31. *De la disposition du Plan. Qu'il faut diviser l'ordonnance des tableaux en composition Poëtique & en composition Pittoresque.* 253.

Sect. 32. *De l'importance des fautes*

que les Peintres & les Poëtes peuvent faire contre les regles. 260.

Sect. 33. *De la poëſie du ſtile dans laquelle les mots ſont regardez en tant qu'ils ſont les ſignes de nos idées. Que c'eſt la poëſie du ſtile qui fait la deſtinée des poëmes.* 263.

Sect. 34. *Du motif qui fait lire les poëſies. Que l'on n'y cherche pas l'inſtruction comme dans les autres livres.* 275.

Sect. 35. *De la mecanique de la poëſie qui ne regarde les mots que comme de ſimples ſons. Avantage des Poëtes qui ont compoſé en Latin ſur ceux qui compoſent en François.* 283.

Vers de l'Abbé de Chaulieu. 322.

Sect. 36. *De la Rime.* 325.

Sect. 37. *Que les mots de noſtre langue naturelle ſont plus d'impreſſion ſur nous que les mots d'une langue étrangere.* 331.

Sect. 38. *Que les Peintres du temps de Raphaël n'avoient point d'avantage ſur ceux d'aujourd'hui. Des Peintres de l'antiquité & de ceux de leurs ouvrages qui nous reſtent.* 336.

De quelques ſtatuës & grouppes antiques. 360.

Sect. 39. *En quel ſens on peut dire que la nature ſe ſoit enrichie depuis Ra-*

phaël. 369.

Sect. 40. *Si le pouvoir de la Peinture sur les hommes est plus grand que le pouvoir de la Poësie.* 375.

Sect. 41. *De la simple recitation & de la declamation.* 388.

Sect. 42. *De nostre maniere de reciter la Tragedie & la Comedie.* 398.

Idée generale de la Musique des Anciens. 409.

Que la declamation théatrale des Anciens se composoit, & que neanmoins elle n'étoit pas un chant musical. 418.

Que cette declamation estoit soûtenuë d'un accompagnement. 442.

Des compositeurs de declamation. 453.

De la maniere dont elle s'écrivoit en notes. 467.

Du changement survenu dans la declamation théatrale des Romains. 479.

Que la declamation théatrale étoit souvent partagée entre deux Acteurs, dont l'un prononçoit & l'autre faisoit les gestes. 496.

De la Saltation *des Anciens, & que l'art du geste en faisoit la principale partie.* 506.

Comment l'Acteur qui prononçoit & l'Acteur qui faisoit les gestes pouvoient estre d'acord. 526.

De la saltation ou de la danse des Chœurs. 530.

Sect. 14. *Comment les causes Physiques ont part à la destinée des siecles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps des hommes.* 224.

Sect. 15, *Le pouvoir de l'air sur le corps des hommes prouvé par le caractere des Nations.* 238.

Sect. 16. *Objection tirée du caractere des Romains & des Hollandois. Réponse à l'objection.* 261.

Sect. 17. *De l'étenduë des climats plus propres que les autres climats aux arts & aux sciences. Des changements qui peuvent survenir en ces premiers climats.* 273.

Sect. 18. *Qu'il faut attribuer la difference qui est entre l'air de differens pays à la nature des émanations de la terre, lesquelles sont differentes en diverses regions.* 278.

Sect. 19. *Qu'on peut attribuer aux variations de ces émanations suivies de l'alteration de l'air la difference qui s'y remarque entre le genie des habitans d'un pays en des siecles differens.* 287.

Sect. 20. *De la difference des mœurs & des inclinations au même peuple en des siecles differens.* 295.

Sect. 21. *De la maniere dont la reputation des Poëtes & des Peintres s'établit.* 302.

Sect. 22. *Que le public juge bien des Poëmes & des Tableaux en general. Du sentiment qui est en nous pour en discerner le merite.* 305.

Sect. 23. *Que la voye de discussion n'est pas aussi bonne pour connoistre le merite des vers & des tableaux, que celle du sentiment.* 321.

Sect. 24. *Objection contre la solidité des jugemens du public, & réponse à l'objection.* 334.

Sect. 25. *Du jugement que portent les gens du métier.* 344.

Sect. 26. *Que les jugemens du public l'emportent à la fin sur les jugemens des gens du métier.* 353.

Sect. 27. *Qu'on doit plus de déference aux jugemens des Peintres qu'à ceux des Poëtes. De l'art de reconnoistre la main des Peintres.* 360.

Sect. 28. *Du temps où les Poëmes & les Tableaux sont apprétiez à leur juste valeur.* 366.

Sect. 29. *Qu'il est des pays où les ouvrages sont plûtost apprétiez à leur valeur qu'en d'autres pays.* 372.

Sect. 30. *Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru desaprouver comme des mauvais qu'il a loüez, & réponse à l'objection.* 384.

Sect. 31. *Que le jugement du public*

ne se retracte point, & qu'il se perfectionne toûjours. 396.

Sect. 32. *Que nonobstant les Critiques la reputation des Poëtes que nous admirons ira toûjours en augmentant.* 404.

Sect. 33. *Que la veneration pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toûjours. S'il est vrai que nous raisonnions mieux que les Anciens.* 421.

Que les découvertes qui ont le plus enrichi la Physique sont dûës au hazard, & non-pas à des recherches methodiques. 428.

Sect. 34. *Que la reputation d'un système de Philosophie peut tomber, Que celle d'un Poëme ne sçauroit estre détruite.* 455.

Sect. 35. *De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des Anciens dans les originaux, s'en doivent faire.* 477.

Sect. 36. *Des erreurs où tombent ceux qui jugent d'un Poëme sur une traduction & sur les remarques des Critiques.* 498.

Sect. 37. *Des défauts que nous croyons voir dans les Poëmes des Anciens.* 500.

Sect. 38. *Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poëmes anciens, & qu'on ne la quitte*

que pour lire des poëmes meilleurs que ceux là si l'on vient à en faire. 516.

Sect. 39. *Qu'il est des professions où le succès dépend plus du genie que du secours que l'art peut donner, & d'autres où le succès dépend davantage du secours de l'art. Qu'il seroit ridicule d'inferer qu'un siecle surpasse un autre siecle quant aux professions du premier genre, parce qu'il le surpasse quant aux professions du second genre.* 521.

Fin de la Table.

REFLEXIONS

REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA POESIE ET SUR LA PEINTURE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

Du genie en general.

LE Sublime de la Poëſie & de la Peinture eſt de toucher & de plaire, comme celuy de l'Eloquence eſt de perſuader. Il ne ſuffit pas que vos Vers ſoient beaux, dit Horace en ſtile de Legiſlateur, pour donner plus de poids à ſa déciſion, il

faut encore que ces Vers puissent remuer les cœurs, & qu'ils soient capables d'y faire naître les sentimens qu'ils prétendent exciter.

Non satis est pulchra esse Poëmata, dulcia sunto.
Et quocumque volent animum Auditoris agunto.

Horace auroit dit la même chose aux Peintres.

Un Poëme, ainsi qu'un Tableau, ne sçauroit produire cet effet, s'il n'a pas d'autre merite que la regularité & l'élegance de l'exécution. Le Tableau le mieux peint, comme le Poëme le mieux distribué & le plus exactement écrit, peuvent être des ouvrages froids & ennuyeux. Afin qu'un ouvrage nous touche, il faut que l'élegance du dessein & la verité du coloris, si c'est un Tableau, il faut que la richesse de la versification, si c'est un Poëme, y servent à donner l'estre à des objets capables par eux-mêmes de nous émouvoir & de nous plaire. *Ars enim cùm à natura profecta sit, nisi natura moveat & delectet, nihil sanè egisse videatur.* Cicer. Lib. 3. de Ora.

Si les Heros du Poëte tragique ne m'interessent point par leurs caracteres & par leurs avantures, sa piece m'ennuye quoiqu'elle soit écrite purement, & quoyqu'il n'y ait pas de fautes con-

tre ce qu'on appelle les regles du Théatre Mais ſi le Poëte m'expoſe des avantures, s'il me fait voir des caracteres qui m'intereſſent autant que ceux de Pyrrhus & de Pauline, ſa piece me fait pleurer, & je reconnois l'Artiſan qui ſe joüe ainſi de mon cœur, pour un homme qui ſçait faire quelque choſe de divin. *Horat. Ep. pr. Lib. 2.*

Ille per extenſum funem mihi poſſe videtur.
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet falſis terroribus implet.

La reſſemblance des idées que le Poëte tire de ſon genie, avec les idées que peuvent avoir des hommes qui ſe trouveroient être dans la même ſituation où ce Poëte place ſes perſonnages, le pathetique des images qu'il a conçuës avant que de prendre la plume ou le pinceau, font donc le plus grand merite des Poëmes, ainſi que le plus grand merite des tableaux. C'eſt à l'intention du Peintre ou du Poëte: c'eſt à l'invention des idées & des images propres à nous émouvoir qu'on diſtingue le grand Artiſan du ſimple manœuvre, qui ſouvent eſt plus habile ouvrier que luy dans l'execution. Les plus grands Verſificateurs ne ſont pas les plus grands Poëtes, comme les Deſſinateurs les plus *Reguliers* ne ſont pas les plus grands Peintres.

On n'examine pas long-tems les Ouvrages des grands Maîtres, ſans s'appercevoir qu'ils n'ont pas regardé la regularité & les beautés de l'execution comme le dernier but de leur art, mais bien comme les moyens de mettre en œuvre des beautés d'un ordre ſuperieur.

Ils ont obſervé les regles afin de gagner nôtre eſprit par une vraiſemblance jamais démentie, & capable de luy faire endurer que nôtre cœur s'attendrit ſur une fiction. Ils ont mis en œuvre les beautés d'execution, afin de nous prévenir en faveur de leurs perſonnages, par l'élegance de leur exterieur, ou par l'agrement de leur langage. Ils ont voulu arrêter nos ſens ſur les objets deſtinés à toucher nôtre ame. C'eſt le but de l'Orateur, quand il s'aſſujettit aux préceptes de la Grammaire & de la Rhétorique: Sa derniere fin n'eſt pas d'être loüé ſur la correction & ſur le brillant de ſa compoſition; deux choſes qui ne perſuadent point, mais de nous amener à ſon ſentiment par la force de ſes raiſonnemens, ou par le pathetique des images que ſon invention lui fournit, & dont ſon art ne lui enſeigne que l'œconomie.

Or il faut être né avec du genie, pour inventer, & l'on ne parvient même qu'à l'aide d'une longue étude à bien in-

venter. Un homme qui invente mal, qui produit ſans jugement, ne merite pas le nom d'*Inventeur*. *Ego porro ne inveniſſe quidem credo eum, qui non judicavit*, dit Quintilien, en parlant de l'invention. Les regles qui ſont déja reduites en méthode, ſont des guides qui ne montrent le chemin que de loin, & ce n'eſt qu'avec le ſecours de l'experience que les genies les plus heureux apprennent comment il faut appliquer dans la pratique les maximes ſuccinctes & les preceptes trop generaux de ces regles. Soyez toûjours pathetiques, diſent-elles, & ne laiſſez jamais languir vos ſpectateurs ny vos auditeurs. Voilà de grandes maximes, mais l'homme né ſans genie n'entend rien au precepte qu'elles renferment, & le genie le plus heureux ne devient pas même capable en un jour de les bien appliquer. Il convient donc de traiter icy du genie & des études qui forment les Peintres & les Poëtes

Inſt. or. lib. 3. Cap. 3.

Si cet enthouſiaſme divin, qui rend les Peintres Poetes, & les Poetes Peintres, manque à nos Artiſans, s'ils n'ont pas, comme le dit Monſieur Perrault.

Ce feu, cette divine flâme,
L'Eſprit de nôtre eſprit, & l'Ame de nôtre ame.

Epître du genie à Mde Fontenelle.

Les uns & les autres restent toute leur vie de vils ouvriers, & des manœuvres, dont il faut payer les journées, mais qui ne meritent pas la consideration & les récompenses que les Nations polies doivent aux Artisans illustres. Ils sont de ces gens dont Ciceron dit : *Quorum opera non quorum artes emuntur.* Ce qu'ils sçavent de leur profession n'est qu'une routine qui se peut apprendre comme on apprend les autres mêtiers. Les esprits les plus communs sont capables d'être des Peintres & des Poétes mediocres.

de Officiis lib. prim.

On appelle genie l'aptitude qu'un homme a receu de la nature, pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sçauroient faire que trés-mal, même en prenant beaucoup de peine. Nous apprenons à faire les choses pour lesquelles nous avons du genie, avec autant de facilité que nous apprenons à parler nôtre langue naturelle.

Un homme né avec le genie du commandement à la guerre, & capable de devenir un grand Capitaine à l'aide de l'experience, c'est un homme dont la conformation organique est telle que sa valeur n'ôte rien à sa presence d'esprit, & que sa presence d'esprit n'ôte rien à sa valeur. C'est un homme doüé

d'un jugement ſain, d'une imagination prompte, & qui conſerve le libre uſage de ces deux facultés dans ce boüillonnement du ſang qui vient à la ſuite du froid que la premiere vûe des grands dangers jette dans le cœur humain, comme la chaleur vient à la ſuite du froid dans les accés de fievre. Dans cette ardeur qui fait oublier le peril, il voit, il délibere, & il prend ſon parti comme s'il etoit tranquile ſous ſa tente. Auſſi découvre-t-il d'un coup d'œil le mauvais mouvement que fait ſon Ennemy, & que des Officiers plus vieux que lui regarderont long-tems, avant que d'en appercevoir le défaut.

On n'acquiert point la diſpoſition d'eſprit dont je parle; on ne l'a jamais ſi on ne l'apporte point en naiſſant. La crainte de la mort intimide ceux qui ne s'animent point à la vûe de l'ennemy, & ceux qui s'animent trop perdent cette preſence d'eſprit, ſi neceſſaire pour voir diſtinctement ce qui ſe paſſe, & pour découvrir ce qu'il conviendroit de faire. Quelqu'eſprit qu'ait un homme quand il eſt de ſang froid, il ne ſçauroit être un bon General ſi l'aſpect de l'Ennemy le rend ou fougueux ou timide. Voilà pourquoy tant de gens, qui raiſonnent ſi bien ſur la guerre dans leur cabinet, la

font si mal en campagne. Voilà pourquoi tant degens vont à la guerre toute leur vie sans se rendre capables d'y commander.

Je sçais bien que l'honneur & l'émulation font faire souvent à des hommes nés timides les démarches & les démonstrations que font ceux qui sont nés braves. Les plus impetueux obéissent de même à ceux qui leur défendent de s'avancer où leur fougue les porte. Mais les hommes n'ont pas le même empire sur leur imagination que sur leurs jambes. Ainsi la discipline militaire, quoyqu'elle puisse contenir le fougueux dans son rang, & retenir le timide dans son poste, ne sçauroit empêcher que l'interieur de l'un & de l'autre ne soit boulversé, pour me servir d'une expression de Montagne, & que l'ame de l'ûn n'avance, quand l'ame de l'autre recule. L'un & l'autre ne sont plus capables d'avoir dans le danger cette liberté d'esprit & d'imagination que les Romains mêmes loüoient dans Annibal. *Plurimum consilii inter ipsa pericula.* C'est ce que nous appellons être general dans l'action.

Livius lib. 21.

Il en est de toutes les professions, comme de celle de la guerre. La gestion des grandes affaires, l'art d'appliquer les hommes aux Emplois pour lesquels ils sont nés; la Medecine, le jeu mê-

me, tout a son genie. La nature a voulu répartir ses talens entre les hommes afin de les rendre necessaires les uns aux autres. Les besoins des hommes sont le premier fondement de la societé La nature a donc choisi les uns pour leur distribuer l'aptitude à bien faire certaines choses impossibles à d'autres, & ces derniers ont pour des choses differentes une facilité qu'elle a refusée aux premiers. Les uns ont un genie sublime & étendu en une certaine sphere, d'autres ont le talent de l'application & le don de l'attention, si propre à conduire les détails dans la même sphere. Si les premiers sont necessaires aux seconds pour les guider, les seconds sont necessaires aux premiers pour operer. La nature a fait un partage inégal de ses biens entre ses enfans, mais elle n'a voulu desheriter personne, & l'homme entierement dépourvû de toute espece de talent est aussi rare qu'un genie universel. Les hommes sans aucun esprit sont aussi rares que les monstres, dit celuy de tous les hommes qui s'est fait la plus grande reputation dans la profession d'instruire les enfans. *Hebetes verò & indociles non magis secundùm naturam hominis eduntur, quàm prodigiosa corpora & monstris insignia.* *Quintil. libr. 1. Cap. 3.*

Il ſemble même que la Providence n'ait voulu rendre certains talens & certaines inclinations plus communes parmy un certain peuple que parmy d'autres peuples, qu'afin de mettre entre les Nations la dépendance reciproque qu'elle a pris tant de ſoin d'établir entre les particuliers. Les beſoins qui engagent les particuliers d'entrer en ſocieté les uns avec les autres, engagent auſſi les Nations à lier entre-elles une ſocieté. La Providence a donc voulu que les Nations fuſſent obligées de faire les unes avec les autres, un échange de talens & d'induſtrie, comme elles font échange des fruits differens de leurs pays, afin qu'elles ſe recherchaſſent reciproquement, par le même motif qui fait que les particuliers ſe joignent enſemble pour compoſer un même peuple : le deſir d'être bien ou l'envie d'être mieux.

De la difference des genies naît la diverſité des inclinations des hommes, que la nature a pris ſoin de porter aux emplois, pour leſquels elle les deſtine, avec plus ou moins d'impetuoſité, ſuivant qu'ils doivent avoir plus ou moins d'obſtacles à ſurmonter, pour ſe rendre capables de remplir cette vocation. Les inclinations des hommes ne ſont ſi differentes que parce qu'ils ſuivent tous

le même mobile, je veux dire l'impulſion de leur genie.

Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem Pugnis, quot capitum vivunt totidem ſtudiorum millia. *Horat ſat. pr. lib. 2.*

D'où vient cette difference ? Demandez-le, dit le même Philoſophe, au genie d'un chacun, qui peut ſeul vous en rendre compte : chaque particulier a le ſien qui ne reſſemble pas à celuy des autres ; il en eſt même qui ſont auſſi differens que le blanc & le noir.

Sit genius natale comes qui temperat aſtrum Natura Deus humana, mortalis in unum quodque caput, vultu mutabilis, albus & ater. *Ep. 2. lib. 2.*

C'eſt ce qui fait qu'un Poete plaît ſans obſerver les regles, quand un autre déplaît en les obſervant. *In quibuſdam virtutes non habent gratiam, in quibuſdam vitia ipſa delectant.* Le caractere que les hommes apportent en naiſſant fait que les uns plaiſent par leurs défauts mêmes, quand les autres déplaiſent par leurs bonnes qualités. *Quintil. Inſt. lib. 11 Cap. 3.*

Mon ſujet ne veut pas que je parle plus au long de la difference qui ſe rencontre entre le genie des hommes, & même entre le genie des ſiécles & des Nations. Ceux qui voudroient s'en in-

ſtruire & perfectionner par des lumiéres acquiſes, cet inſtinct naturel qui nous fait faire le diſcernement des hommes, peuvent lire *l'Examen des eſprits* par Huarté, & *le Portrait du caractere des Hommes, des Siecles & des Nations*, par Barclai. On peut profiter beaucoup dans la lecture de ces Ouvrages, quoyqu'ils ne meritent pas toute la confiance du Lecteur : je ne dois parler icy que du genie qui fait le Peintre & le Poëte.

SECTION II.

Du genie qui fait les Peintres & les Poëtes.

JE conçois que le genie de leurs Arts conſiſte en un arrangement heureux des organes du cerveau, dans la bonne conformation de chacun de ces organes, comme dans la qualité du ſang, laquelle le diſpoſe à fermenter durant le travail, de maniere qu'il fourniſſe en abondance des eſprits aux reſſorts qui ſervent aux fonctions de l'imagination. En effet l'extrême laſſitude & l'épuiſement qui ſuivent une longue contention d'eſprit rendent ſenſible que les travaux d'imagi-

nation font une grande diſſipation des forces du corps. J'ai ſuppoſé que le ſang de celuy qui compoſe s'échauffât ; car les Peintres & les Poëtes ne peuvent inventer de ſang froid : on ſçait bien qu'ils entrent en une eſpece d'enthouſiaſme, lorſqu'ils produiſent leurs idées. Ariſtote parle même d'un Poëte qui ne compoſoit jamais mieux, que lorſque ſa fureur poëtique alloit juſques à la phreneſie. Le Taſſe n'enfantoit ces peintures admirables, qu'il nous a faites d'Armide & de Clorinde, qu'au prix de la diſpoſition qu'il avoit à une demence veritable, dans laquelle il tomba avant la fin de ſa vie ; Apollon a ſon yvreſſe, ainſi que Bacchus. Croyez-vous, dit Ciceron, que Pacuvius compoſât de ſang froid ? cela ne peut être. Il faut être inſpiré d'une eſpece de fureur, pour faire de beaux Vers. *Pacuvium putatis in ſcribendo leni animo ac remiſſo fuiſſe. Pieri nullo modo potuit, ſæpè enim audivi Poëtam bonum neminem, ſine inflammatione animorum exiſtere poſſe, & ſine quodam afflatu quaſi furoris.* De Orat. lib. 3.

Mais la fermentation du ſang la plus heureuſe ne produira que des chimeres bizarres dans un cerveau compoſé d'organes, ou vicieux ou mal diſpoſés, & par conſequent incapables de repreſen-

ter au Poëte la nature, telle qu'elle paroît aux autres hommes. Les copies qu'il fait de la nature ne ressemblent point, parce que son miroir n'est pas fidele, pour ainsi dire. Tantôt rampant, & tantôt dans les nuës, il n'est dans le vray que durant quelques instans, parce qu'il n'y est que par hazard. Tels ont été parmy nous l'Auteur du poëme de la Magdelaine & celuy du poëme de Saint Loüis, deux esprits pleins de verve, mais qui n'ont jamais peint la nature, parcequ'ils l'ont coppiée d'aprés les vains phantômes que leur imagination brûlée en avoit formés : tous deux se sont également éloignés du vray, quoy qu'ils s'en soient écartés par des routes differentes.

D'un autre côté si ce feu qui provient d'un sang chaud & rempli d'esprits manque en un cerveau bien disposé, ses productions seront regulieres, mais elles seront froides.

Ovid. de Pont. lib. 4. el. 2. *Impetus ille jacet vatum qui pectora nutrit.*

Si le feu poétique l'anime quelquefois, il s'éteint bien-tôt, & il ne jette que des lueurs. Voilà pourquoy on dit que l'homme d'esprit peut bien faire un couplet ; mais qu'il faut être Poéte pour en faire trois. L'haleine manque à ceux

qui ne sont pas nés Poétes dés qu'il faut s'élever sur le Parnasse. Ils entrevoyent ce qu'il faudroit faire dire à leurs personnages; mais ils ne peuvent le penser distinctement, & encore moins l'exprimer. Ils demeurent froids en s'efforçans d'être touchans. *Nervi deficiunt animique.*

Lorsque la qualité du sang est jointe avec l'heureuse disposition des organes, ce concours favorable forme, à ce que je m'imagine, le genie poétique ou pittoresque; car je me défie des explications physiques, attendu l'imperfection de cette science; où il faut toûjours déviner. Mais les faits que j'explique sont certains, & ces faits suffisent, quoyque nous n'en concevions pas bien la raison. Pour appuyer mon systême. J'imagine donc que cet assemblage heureux est, physiquement parlant, cette divinité que les Poétes disent être dans leur sein pour les animer.

Est Deus in nobis agitante calescimus illo,
Impetus hic, sacra semina mentis habet. Ovid. Fast. lib. 1.

Voilà en quoy consiste cette fureur divine, dont les Anciens ont tant parlé, & sur laquelle un Moderne composa un sçavant Traité il y a trente ans. C'est ce qui fait dire à Montagne: *Les Poë-* Peritus de furore

Essais liv. premier Chap. 23.

saillies Poëtiques qui emportent leur Auteur & le raviſſent hors de ſoy : pourquoy ne les attribuërions-nous à ſon bonheur? puiſqu'il confeße luy-même qu'elles ſurpaſſent ſes forces, & les reconnoiſt venir d'ailleurs que de ſoy, & ne les avoir aucunement en ſa puiſſance. Il en eſt de même de la Peinture, où il échappe par fois des traits de la main du Peintre ſurpaſſans ſa conception & ſa ſcience qui le tirent luy-même en admiration & qui l'étonnent. Ce bonheur eſt celuy d'être né avec du genie. Le genie eſt ce feu qui éleve les Peintres au-deſſus d'eux mêmes, qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures & du mouvement dans leurs compoſitions. C'eſt l'enthouſiaſme qui poſſede les Poétes, quand ils voyent les Graces danſer ſur une prairie, où le commun des hommes n'apperçoit que des troupeaux. Voilà pourquoy leur veine n'eſt pas toûjours à leur diſpoſition. Voilà pourquoy leur eſprit ſemble les abandonner quelquefois, & quelquefois *les tirer par l'oreille*, ſuivant la phraſe d'Horace, pour les obliger d'écrire ou de peindre. Comme nous l'expoſerons plus au long dans le cours de ces Reflexions, le genie doit ſe ſentir de toutes les alterations auſquelles nôtre machine eſt ſi ſujette, par l'effet de plu-

ſieurs cauſes qui nous ſont comme inconnues. Heureux les Peintres & les Poétes qui ont plus d'empire ſur leur genie que les autres, qui ſortent de leur enthouſiaſme en quittant le travail, & qui n'apportent point dans la ſocieté l'yvreſſe du Parnaſſe.

L'experience prouve ſuffiſamment que tous les hommes ne naiſſent pas avec un genie propre à les rendre Peintres ou Poëtes : nous en voyons qu'un travail continué durant pluſieurs années, plûtôt avec obſtination qu'avec perſeverance, ne ſçauroit élever au-deſſus du rang de ſimples verſificateurs. Nous avons vû de même des hommes d'eſprit, qui avoient coppié pluſieurs fois ce que la peinture a produit de plus ſublime, vieillir le pinceau & la palette à la main, ſans s'élever au-deſſus du rang de Coloriſtes mediocres & de ſerviles Deſſinateurs d'aprés les figures d'autrui.

Les hommes nés avec le genie qui forme les grands Generaux, ou ces Magiſtrats dignes de faire des Loix, meurent ſouvent avant que leurs talens ſe ſoient fait connoître. L'homme dépoſitaire d'un pareil genie ne le ſçauroit mettre en évidence ſans être appellé aux Emplois auſquels ce genie le rend pro-

pre, & il meurt ſouvent avant qu'on les lui ait confiés. Suppoſant même que le hazard l'ait fait naître à une telle diſtance de ces Emplois, qu'il lui ſoit poſſible de la franchir dans le cours d'une vie humaine; il manque ſouvent des talens qui peuvent les lui faire obtenir. Capable de les bien exercer, il eſt incapable de tenir la route par laquelle on y parvient de ſon tems. Le genie eſt preſque toûjours accompagné de hauteur. Je ne parle point de celle qui conſiſte dans le ton de voix & dans l'air de teſte, cette eſpece de hauteur n'eſt qu'une morgue qui marque un eſprit borné, & qui rend un homme plus mépriſable aux yeux des Philoſophes, que ne l'eſt aux yeux des Courtiſans le laquais chargé de la livrée d'un Miniſtre diſgracié. Je parle de cette hauteur qui conſiſte dans la nobleſſe des ſentimens du cœur & dans une élevation d'eſprit, laquelle fait mettre un juſte prix aux *Avancemens* où l'on peut aſpirer, comme à la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ſur tout quand il eſt queſtion de les ſolliciter auprés de perſonnes qu'on ne croit pas être des Juges competens du merite. Enfin les vertus rendent bien capable des grandes places, mais il arrive ſouvent dans

tous les ſiecles qu'on n'y puiſſe parvenir que par des baſſeſſes & par des vices. Il doit donc arriver que pluſieurs genies, nés propres aux grands Emplois, meurent ſans avoir manifeſté leurs talens. On n'a pas voulu leur confier le commandement des Armées, ny des Provinces à conduire. On n'a pas voulu donner à celuy qui étoit né avec le genie de l'Architecture la conduite d'un bâtiment où ſon talent pût ſe déployer.

Mais les hommes nés pour être de grands Peintres ou de grands Poëtes ne ſont point de ceux, s'il eſt permis de parler ainſi, qui ne ſçauroient ſe produire que ſous le bon plaiſir de la Fortune. Elle ne ſçauroit les priver des ſecours neceſſaires pour manifeſter leurs talens : c'eſt ce que nous allons diſcuter.

La Mécanique de la Peinture eſt trés pénible, mais elle n'eſt pas rebutante pour ceux qui ſont nés avec le genie de l'Art. Ils ſont ſoûtenus contre le dégoût par l'attrait d'une profeſſion à laquelle ils ſe ſentent propres, & par le progrés ſenſible qu'ils font dans leurs études. Les Eleves trouvent encore par tout des Maîtres qui leur abregent le chemin. Que ces Maîtres ſoient de

grands hommes ou des ouvriers medio-cres, il n'importe, l'Eleve qui aura du genie profitera toûjours de leurs enſeignemens. Il lui ſuffit que ces Maîtres lui puiſſent enſeigner une pratique, qu'on ne ſçauroit ignorer quand on a profeſſé cet Art durant quelques années. Un Eleve qui a du genie apprend à bien faire en voyant ſon Maître faire mal. La force du genie change en bonne nourriture les preceptes les plus mal digerés. Ce qu'un homme né avec du genie fait de mieux eſt ce que perſonne ne luy a montré à faire. Il en eſt des leçons que les Maiſtres donnent, dit Seneque, comme des graines. La qualité du fruit que les graines produiſent dépend principalement de la qualité de la terre où elles ſont ſemées. La plus chetive donne un bon fruit dans une terre excellente. Ainſi quand les preceptes tombent en un eſprit bien diſpoſé, ils germent heureuſement, & cet eſprit, pour ainſi dire, raporte une graine de meilleure qualité que la graine qui luy fut confiée. *Eadem præceptorum ratio quæ ſeminum: multùm efficiunt & ſi anguſta ſint, tantùm, ut dixi, idonea mens accipiat illa, & in ſe trahat: Multa invicem generabit, & plus preſtet quàm acceperit.* Epiſt. 38. Combien d'hommes illuſtres en toutes

ſortes de profeſſions, ont appris les premiers élemens des profeſſions qui les ont rendus ſi celebres, de Maîtres qui n'acquirent jamais d'autre reputation que celle de les avoir eu pour Eleves.

Ainſi Raphaël inſtruit par un Peintre mediocre, mais ſoûtenu par ſon genie, s'éleva fort au-deſſus de ſon Maître, aprés quelques années de travail Il n'avoit eu beſoin des enſeignemens de Pierre Perugin que pour apprendre comment il falloit étudier. Il en a été de même d'Annibal Carache, de Rubens, du Pouſſin, de le Brun, & des autres Peintres dont nous admirons le genie.

Quant aux Poëtes, les principes de la pratique de leur Art ſont ſi faciles à comprendre, & à mettre en œuvre, qu'ils n'ont pas même beſoin d'un maître qui leur montre à les étudier. Un homme né avec du genie peut s'inſtruire luy même en deux mois de toutes les regles de la Poëſie françoiſe. Il eſt même capable bientôt de remonter juſques à la ſource de ces regles, & de juger de l'importance de chacune d'elle par l'importance des principes qui l'ont fait établir. Auſſi le monde n'attacha-t-il jamais aucune gloire au bonheur d'avoir enſeigné les élemens de la Poëſie à des Eleves qui auront rempli tous

les siecles du bruit de leur reputation. On ne parla jamais du Maître en Poësie de Virgile, ny de celuy d'Horace. Nous ignorons qui sont ceux qui peuvent avoir enseigné à Moliere & à Corneille, si voisins de nous, la césure & la mésure de nos Vers. On n'a point crû que ces Maîtres eussent assez de part à la gloire de leurs Eleves pour meriter qu'on se donnât la peine de demander & de retenir leurs noms.

SECTION III.

Que l'impulsion du genie détermine à être Peintre ou Poëte ceux qui l'ont apporté en naissant.

EN Effet, il n'y a pas un grand merite à mettre la plume à la main d'un jeune Poëte, le premier venu, son genie seul la luy auroit fait prendre. Le genie ne se borne pas à une simple sollicitation, pour obliger celuy qui le reçoit de se produire. Le genie ne se rebute point, parce que ses premieres impulsions n'auroient pas d'effet : il prêsse, il pousse, il aiguillone, & il sçait enfin se faire jour à travers l'inaplica-

tion & la diſſipation de la jeuneſſe.

Des Emplois ou trop élevés ou trop bas, une éducation qui ſemble éloigner l'homme de genie de s'apliquer aux choſes pour leſquels il eſt né, rien ne ſçauroit l'empêcher de montrer du moins qu'elle étoit ſa deſtinée, quand même il ne la remplit pas. Ce qu'on luy propoſe pour être l'objet de ſon aplication, ne ſçauroit le fixer, ſi cet objet n'eſt pas celuy que la nature veut qu'il ſuive. Il ne s'en laiſſe jamais écarter pour long temps, & il y revient toûjours malgré les autres, & quelquefois malgré luy-même. De toutes les impulſions, celle de la nature, dont il tient ſon penchant, eſt la plus forte.

Cuſtode & cura natura potentior omni. *Juven. Sat. x.*

Tout dévient palettes & pinceaux entre les mains d'un enfant doué du genie de la Peinture. Il ſe fait connoître aux autres pour ce qu'il eſt, quand luy-même il ne le ſçait pas encore.

Les Annaliſtes de la Peinture raportent une infinité de faits qui confirment ceque j'avance La pluſpart des grands Peintres ne ſont pas nés dans les atteliers. Trés-peu ſont des fils de Peintre, qui, ſuivant l'uſage ordinaire, auroient été

élevés dans la profession de leurs peres. Parmy les Artisans illustres qui font tant d'honneur aux deux derniers siecles, le seul Raphaël, autant qu'il m'en souvient, fut le fils d'un Peintre. Le pere du Georgeon & celuy du Titien ne manierent jamais ny pinceaux ny cizeaux, Leonard de Vinci & Paul Veronéze n'eurent point des Peintres pour peres. Les parens de Michel Ange vivoient, comme on dit, noblement, c'est-à-dire sans exercer aucune profession lucrative. André del Sarte étoit fils d'un Tailleur, & le Tintoret d'un Tinturier. Le pere des Caraches, n'étoit pas d'une profession où l'on manie le crayon. Michel Ange de Caravage étoit fils d'un Masson, & le Correge fils d'un Laboureur. Le Guide étoit fils d'un Musicien. le Dominiquin d'un Cordonier, & l'Albane d'nn Marchand de soye. Lanfranc étoit un enfant trouvé, à qui son genie enseigna la Peinture, à peu prés comme le genie de M. Pascal luy enseigna les Mathematiques. Le pere de Rubens, qui étoit dans la Magistrature d'Anvers, n'avoit ny attelier ny boutique dans sa maison. Le Pere de Vandick n'étoit ny Peintre ny Sculpteur. Du Fresnoy, dont nous avons un poëme sur la Peinture, qui a merité d'être tra-

raduit & commencé par M. de Piles, & dont nous avons auſſi des tableaux au-deſſus du mediocre, avoit étudié pour être Medecin. Les peres des quatre meilleurs Peintres François du dernier ſiecle, le Valentin, le Sueur, le Pouſſin & le Brun n'étoient pas des Peintres. C'eſt le genie de ces grands hommes qui les a été chercher, pour ainſi dire, dans la maiſon de leurs parens, afin de les conduire ſur le Parnaſſe. Les Peintres ont leur Parnaſſe comme les Poëtes.

Tous les Poëtes, dont le nom s'eſt rendu celébre, ſont une preuve encore plus forte de ce que j'avance ſur la force de l'impulſion du genie. Il n'y auroit point de Poëte, ſi l'aſcendant du genie ne déterminoit pas de certains hommes à faire leur profeſſion de la Poeſie. Jamais pere ne deſtina ſon fils à faire la profeſſion de Poëte. Il y a même quelque choſe de plus: ceux qui prennent ſoin de l'éducation d'un enfant de ſeize ans tâchent toûjours de le détourner de la Poëſie, dés qu'il témoigne un peu trop de goût pour les Vers. Le Pere d'Ovide ne s'étoit pas même borné à des remontrances pour éteindre la verve de ſon fils Mais telle eſt la force du genie que le petit Ovide,

dit-on, promettoit en vers de ne plus faire des Vers, quand on le châtioit pour en avoir fait. La premiere profession d'Horace fut de porter les armes. Virgile étoit une espece de Maquignon. Du moins voyons-nous dans sa vie que ce qui le fit connoître d'Auguste ce furent des secrets pour guerir les chevaux : à la faveur desquels ce grand Poëte s'introduisit dans l'écurie de l'Empereur. Mais sans nous arrêter plus long-temps sur l'histoire ancienne, reflechissons sur la vocation des Poëtes de nôtre temps. Ces exemples, dont on sçait les circonstances plus distinctement, fraperont mieux que les exemples tirés des siecles passés ; & l'on croira facilement que ce qui est arrivé à nos Poëtes, est arrivé aux Poëtes de tous les temps.

Tous les grands Poëtes François, qui font l'honneur du siecle de Loüis XIV. étoient éloignés par leur naissance & par leur éducation, de faire leur profession de la Poësie. Aucun d'eux n'étoit même engagé dans l'employ d'instruire la jeunesse, ny dans les autres fonctions qui conduisent insensiblement un homme d'esprit jusques sur le Parnasse. Au contraire ils en paroissoient écartés, ou par la profession qu'ils

faiſoient déjà, ou par les emplois auſquels leur naiſſance & leur éducation les deſtinoient. Le pere de Moliere avoit élevé ſon fils pour en faire un bon Tapiſſier. Pierre Corneille portoit la robe d'Avocat, quand il fit ſes premieres pieces. Quinault travailloit chez un Avocat au Conſeil, quand il ſe jetta entre les bras de la Poëſie. Ce fut ſur des papiers à demy barbouillés du griſonnage de la chicane qu'il fit les brouillons de ſes premieres Comedies. Racine portoit encore l'habit de la plus ſerieuſe des profeſſions, quand il compoſa ſa premiere Tragedie, *des Freres ennemis.* Le Lecteur croira même ſans peine que les Solitaires qui éleverent ſon enfance, & qui inſtruiſirent ſa jeuneſſe, ne l'avoient jamais excité à travailler pour le Theatre. Au contraire ils n'obmirent rien pour éteindre en luy l'ardeur de rimer. M. le Maître, auprés duquel il étoit particulierement attaché, lui cachoit les livres de Poëſie françoiſe, dés qu'il ſe fut apperçu de ſon inclination, avec autant de ſoin, que le pere de M. Paſcal en avoit pour dérober à ſon fils la connoiſſance de tout ce qui peut faire penſer à la Géometrie. La Fontaine revêtu d'une charge dans les Eaux & Foreſts, étoit deſtiné par ſon Emploi

à faire planter & couper des arbres, & non point à les faire parler. Si M. l'Huillier, le pere de Chapelle, eut été le maître des occupations de son fils, il l'auroit appliqué à toute autre chose qu'à la Poësie. Enfin le monde sçait par cœur les vers dans lesquels Despreaux fils, frere, oncle & cousin de Greffier rend compte de la vocation qui l'appella de la poudre du Greffe au Parnasse. Tous ces grands hommes ont montré que c'est la nature, & non pas l'éducation, qui fait les Poëtes. *Poëtam natura ipsa valere & mentis viribus excitari, & quasi divino quodam spiritu afflari.* *Cicer. pro. Arch. Poet*

Sans sortir de nôtre temps, jettons un coup d'œil sur l'histoire des autres professions qui demandent un genie particulier. Nous y verrons que la plus-part de ceux qui se sont rendus illustres en exerçant ces professions, n'y ont pas été engagés par les conseils & par l'impulsion de leurs parens, mais par une inclination naturelle qui venoit de leur genie. Les parens de Nanteuil firent les mêmes efforts, pour l'empêcher d'être Graveur, que les parens font pour obliger les enfans à s'instruire dans quelque profession. Nanteuil étoit obligé de monter sur un arbre & de s'y cacher pour dessiner.

Le Févre, né pour être Algebriſte & grand Aſtrologue, commença de remplir ſa deſtinée en faiſant le métier de Tiſſeran à Liſieux. Les fils de ſa toile furent pour lui l'occaſion de ſe former dans la ſcience des calculs. Roberval, en gardant des moutons, ne pût échaper à ſon étoile, qui l'avoit deſtiné pour être un grand Géomettre. Avant que de ſçavoir qu'il y eut au monde une ſcience nommée Géometrie, il l'aprenoit en traçant ſur la terre des figures avec ſa houlette, quand il ſe rencontra une perſonne qui fit attention ſur les amuſemens de cet enfant, & qui ſe chargea de luy procurer une éducation plus convenable à ſes talens que celle qu'il recevoit du payſan qui le nourriſſoit. Tant de gens ont pris ſoin de publier l'avanture arrivée à M Paſcal qu'elle eſt ſçue de toute l'Europe. Son pere loin de le pouſſer à l'étude de la Géometrie lui avoit caché avec une attention ſuivie tout ce qui pouvoit lui donner l'idée de cette ſcience, dans la crainte que ſon fils ne ſe livrât avec trop d'affection à ſes attraits. Mais il ſe trouva que le genie ſeul de cet enfant n'avoit pas laiſſé de le mener juſques à l'intelligence de pluſieurs propoſitions d'Euclide. Denué de guide & de maître, il avoit fait déja des progrés

ſurprenans dans la Géometrie, ſans qu'il eut ſongé à étudier une ſcience.

Les parens de M. Tournefort avoient fait leur poſſible pour éteindre en luy le genie qui le portoit à l'étude de la Botanique. Il falloit pour aller herboriſer qu'il ſe cachât comme les autres enfans ſe cachent pour perdre leur temps. M. Bernoulli qui s'étoit acquis dés la jeuneſſe une ſi grande reputation, & qui mourut il y a treize ans Profeſſeur en Mathematiques dans l'Univerſité de Baſle, s'étoit livré à cette ſcience malgré les efforts que ſon pere avoit faits durant long-temps pour l'en détourner. Il ſe cachoit pour étudier les Mathematiques ; & c'eſt ce qui lui avoit fait prendre pour Deviſe un Phaëton avec ces mots : *Invito patre ſidera verſo.* C'eſt ainſi qu'elle eſt écrite au bas de ſon portrait, placé dans la Bibliotheque de Baſle. Que le Lecteur ſe ſouvienne enfin de ce qu'il a lû, comme de ce qu'il a entendu dire à des témoins oculaires, ſur le ſujet dont il s'agit ici. Je l'ennuierois par les hiſtoires qui prouvent que rien ne fait un obſtacle inſurmontable à l'impulſion du genie : Il les ſçait déja. N'eſt-ce pas malgré ſes parens que l'Auteur moderne de la vie de Philippe Auguſte & de

Charles VII. s'eſt adonné à compoſer l'hiſtoire, pour laquelle il a reçu de grands talens de la nature? Hercules, Soliman, & pluſieurs autres pieces de Theatre auroient-elles été compoſées jamais, ſi le genie n'avoit fait violence à leurs veritables Auteurs, & s'il ne les avoit pas forcés de s'occuper à ſon gré, en depit de l'éducatioin qu'ils avoient reçuë, & de la profeſſion qu'ils avoient embraſſée? Que ſeroit-ce ſi nous ſortions de la Republique des Lettres, pour parcourir l'hiſtoire des autres profeſſions, & principalement celle des Armes? N'eſt-ce point ordinairement malgré les conſeils des parens que ceux qui ne ſont point nés dans une famille, dont l'emploi eſt d'aller à la guerre, embraſſent la profeſſion des Armes?

M. Pauldor de Jully Receveur des Tailles de Sarlat.

La naiſſance des hommes peut être conſiderée de deux côtez. On peut la conſiderer du côté de leur conformation phyſique & des inclinations naturelles qui dépendent de cette conformation. On peut auſſi la conſiderer du côté de la fortune & de la condition, dans laquelle ils naiſſent comme membres d'une certaine ſocieté. Or la naiſſance phyſique l'emporte toûjours ſur la naiſſance morale. Je m'explique. L'éducation, laquelle ne ſçauroit donner un certain ge-

nie ny de certaines inclinations aux enfans qui ne les ont point, ne ſçauroit auſſi priver de ce genie, ny dépouiller de ces inclinations, les enfans qui les ont apportées en naiſſant. Les enfans ne ſont contraints, ils ne ſont gênez que durant un tems, par l'éducation qu'ils reçoivent en conſequence de leur naiſſance morale. Mais les inclinations qu'ils ont, en conſequence de leur naiſſance phyſique, durent, plus ou moins vives, auſſi long-tems que l'homme même. Elles ſont l'effet de la conſtruction & de l'arrangement des ſes organes, & ſans ceſſe elles le pouſſent au penchant où eſt ſa pente.

Naturam expellas furca tamen uſque recurret.

Dit Horace. Il arrive encore que ces inclinations ſont dans toute leur impetuoſité preciſément dans l'âge où ceſſe la contrainte de l'éducation.

SECTION IV.

Objection contre la Propoſition precedente, & Réponſe à l'Objection.

ON me dira que je connois mal l'arrangement du genre humain, quand je ſupoſe que tous les genies rempliſſent leur vocation Vous ignorez, ajoûtera-t-on, que les beſoins de la vie aſſerviſſent la pluspart des hommes à la condition dans laquelle ils ont été élevez dés l'enfance. La miſere de ces conditions doit étouffer un grand nombre de genies, qui ſe ſeroient diſtinguez s'ils fuſſent nez dans des conditions plus relevées.

Ut ſæpè ſumma ingenia in occulto latent,
Hîc qualis Imperator; nunc privatus eſt.

Plaut Captiv Act. prim.

La pluspart des hommes, apliquez dés l'enfance à de vils mêtiers, vieilliſſent donc ſans avoir eu l'occaſion d'aprendre ce qu'il étoit ceceſſaire que ces hommes ſceuſſent, afin que leur genie pût prendre ſon eſſort? On me dira en ſtile poëtique, que ce cocher couvert de haillons en lambeaux, qui gagne pauvrement ſa vie en aſſommant de coups de fouet deux chevaux étiques,

liez à un carosse prêt à s'écrouler, seroit peut-être devenu un Raphaël ou bien un Virgile, si né dans une famille honête, il avoit reçu une éducation proportionnée à ses talens naturels.

Je suis déja tombé d'accord que les hommes qui naissent avec le genie du commandement des Armées, ou bien avec le genie de tous les grands emplois, & même, si l'on veut, avec le genie de l'Architecture, ne peuvent se manifester qu'ils ne soient secondez par la fortune & servis par les conjonctures. Ainsi j'avoue que la pluspart de ces hommes passent quelquefois comme les hommes vulgaires, & qu'ils meurent sans laisser un nom qui aprenne à la posterité qu'ils ont été. Leurs talens restent enfouis, parce que la fortune ne les déterre pas. Mais il n'en est pas de même des hommes qui naissent Peintres ou ou Poëtes. Par raport à ces derniers, je regarde l'arrangement des conditions diverses qui forment la societé, comme une mer. Les genies mediocres sont les seuls qui soient submergez; mais les genies puissans trouvent enfin le moyen d'aborder au rivage.

Les hommes ne naissent pas ce qu'ils sont à trente ans. Avant que d'être Massons, Laboureurs, ou Cordoniers, ils

ſont long-temps des enfans. Ils ſont durant long-temps des adoleſcens, propres à faire encore l'aprentiſſage d'une profeſſion, à laquelle ils ſeroient appellez par leur genie. Le temps que la nature a donné aux enfans deſtinez à être de grands Peintres, pour faire leur aprentiſſage, dure juſques à vingt-cinq ans. Or le genie qui rend Peintre ou Poëte prévient dés l'enfance l'aſſerviſſement de celuy qui en eſt le dépoſitaire aux emplois mécaniques, & il lui fait chercher de luy-même les voyes & les moyens de s'inſtruire. Supoſé qu'un pere ſoit aſſez denué de toute protection, pour être hors d'état de procurer l'éducation convenable à ſon enfant, qui témoigne une inclination plus noble que celle de ſes pareils, un autre en prend ſoin. Cet enfant la cherche de luy-même avec tant d'ardeur, qu'enfin le hazard la luy fournit. Quand je dis le hazard, j'entens chaque occaſion priſe en particulier, car ces occaſions ſe preſentent ſi frequament, qu'il faut que le hazard qui en fait profiter l'enfant dont je parle arrive un peu plus tôt ou un peu plus tard. Les enfans nez avec du genie & ceux qui cherchent à inſtruire des enfans de ce caractere ſe rencontrent à la fin.

On n'eſt pas en peine comment les enfans de genie, nez dans les Villes, tombent entrent les mains des perſonnes capables de les inſtruire. Quant à la Campagne, dans la meilleure partie de l'Europe, elle eſt parſemée de Convents dont les Religieux ne manquent jamais de faire attention ſur un jeune payſan, qui montre plus de curioſité & plus d'ouverture d'eſprit que ſes pareils. On l'y reçoit pour ſervir à la Meſſe, & le voilà à portée de faire les premieres études. Il ne luy en faut pas davantage? L'eſprit qu'elles luy donnent lieu de montrer engage d'autres perſonnes à l'aider, & luy-même court au-devant des ſecours qu'elles luy preſentent. On doit à ces aziles de genies déplacez une infinité d'excellens ſejets. M. Baillet à qui nous avons l'obligation d'un grand nombre de livres, remplis d'une érudition trés recherchée, étoit tombé dans cette piſcine.

D'ailleurs le genie qui détermine un enfant aux Lettres, ou bien à la Peinture, lui donne une grande averſion pour les emplois mécaniques, auſquels on applique ſes égaux. Il prend donc en haine les mêtiers vils auſquels on voudroit rabaiſſer l'élevation de ſon eſprit. Cette contrainte pénible dés l'enfance

lui devient intuportable à meſure que l'âge lui fait encore mieux ſentir & ſon talent & ſa miſere. Son inſtinct & le peu qu'il entend dire du monde luy donnent des lumieres confuſes de ſa vocation. Il ſent bien qu'il eſt hors de ſa place. Enfin il ſe dérobe de la maiſon paternelle, comme fit Sixte-Quint, & comme ont fait encore tant d'autres, pour venir dans une Ville voiſine. Si ſon genie le détermine à la Poëſie, & par conſequent à l'amour des Lettres, ſon heureux naturel meritera qu'un honête homme le trouve digne de ſon attention. Il tombera dans les mains de quelqu'un qui le deſtinera aux emplois Eccleſiaſtiques; & toutes les Communions Chrétienes ſont remplies de perſonnes charitables qui ſe font un devoir de procurer l'éducation convenable à des étudians indigens, leſquels montrent quelque lueur de genie, & cela, dans la vûë de procurer de bons ſujets à leurs Egliſes. Ces enfans devenus de jeunes gens ne ſe tiennent pas toûjours obligez de ſuivre les vûës pieuſes de leurs bienfaicteurs. Si leur genie les pouſſe à la Poëſie, ils s'y livrent, & ils ſe font un employ pour lequel ils n'avoient pas été deſtinez, mais dont leur éducation les a rendus capables.

Comment croire qu'il reſte de bonnes graines ſur la terre, quand le monde recueille avec ſoin celle qui donne la moindre eſperance de réuſſir un jour.

Je dirai encore plus. Quand la malignité des conjonctures auroit aſſervi l'homme de genie à une profeſſion abjecte avant qu'il eût apris à lire: Voilà ce qu'on peut ſupoſer de plus odieux contre la Fortune, ſon genie ne laiſſeroit pas de ſe manifeſter. Il aprendra à lire à vingt ans pour jouir indépendemment de perſonne du plaiſir ſenſible que font les Vers à tout homme qui eſt né Poëte. Bien-tôt il fera lui-même des Vers. N'avons-nous pas vû deux Poëtes ſe former dans les boutiques de deux métiers qui ne ſont pas certainement des plus nobles: le fameux Menuiſier de Nevers, & le Cordonier *Reparateur des Brodequins d'Apollon*? Aubry Maître Paveur à Paris n'a-t-il pas fait repreſenter depuis trente ans des Tragedies de ſa façon? Nous avons même pû voir un cocher qui ne ſçavoit pas lire faire des vers, trés mauvais à la verité, mais ils ne laiſſent pas de prouver que la moindre étincelle du feu poëtique le plus groſſier ne ſçauroit être ſi bien couverte qu'elle ne jette quelque lueur. Enfin ce ne ſont pas les Lettres qu'on

enſeigne à un homme qui le rendent Poëte : c'eſt le genie poëtique que la nature lui donna en naiſſant qui les lui fait aprendre, en le forçant de chercher les moyens d'acquerir les connoiſſances propres à perfectionner ſon talent.

L'enfant né avec le genie qui fait les Peintres crayonne avec du charbon, dés l'âge de dix ans, les Saints qu'il voit dans ſon égliſe : Vingt années ſe paſſeront-elles avant qu'il trouve une occaſion de cultiver ſon talent ? Ce talent ne frappera-t-il perſonne qui le menera dans une Ville voiſine, où, ſous le Maître le plus groſſier, il ſe rendra digne de l'attention d'un plus habile qu'il ira bien-tôt chercher de Province en Province ? Mais je veux bien que cet enfant reſte dans ſa bourgade: il y cultivera ſon genie naturel, juſques à ce que ſes tableaux ſurprennent quelque paſſant. Telle fut la deſtinée du Correge, qui ſe trouva être un grand Peintre avant que le monde eut entendu dire qu'il y avoit dans le bourg de Corregio un jeune homme d'une grande eſperance, & qui montroit un talent nouveau dans ſon Art. Si la choſe arrive rarement, c'eſt qu'il naiſt rarement des genies auſſi puiſſans que celui du Correge, & qu'il eſt en-

core plus rare que de tels genies ne se trouvent point en leur place dés l'âge de vingt ans. Les genies qui demeurent ensevelis toute leur vie, je l'ai déja dit, sont des genies foibles ; ce sont de ces hommes qui n'auroient jamais songé à peindre ny à composer si l'on ne leur avoit pas dit de le faire ; de ces hommes qui ne chercheroient jamais l'Art d'eux-mêmes, mais auſquels il faut l'indiquer. Leur perte n'est pas grande, ces hommes n'étoient pas nez pour être d'illustres Artisans.

L'Histoire des Peintres, des Poëtes & des autres gens de lettres est remplie de faits qui convaincront pleinement que rien ne sçauroit empêcher les enfans, nez avec du genie, de franchir la plus grande distance que la naissance puisse mettre entre eux & les écoles. En une pareille matiere les faits sont plus éloquens que le raisonnement ne peut l'être. Que ceux qui ne voudront pas se donner la peine de lire cette histoire fassent du moins reflexion sur la vivacité de la jeunesse, sur sa docilité, sur les voyes sans nombre dont nous n'avons indiqué qu'une partie, & qui peuvent toutes en particulier conduire un enfant jusques à une situation où il puisse cultiver ses talens naturels,

Ils ſeront convaincus qu'il eſt comme impoſſible que de cent genies un ſeul demeure toûjours enſeveli, à moins que par une bizarerie particuliere le hazard ne le fiſt naiſtre parmy les Tartares Calmucs, ou qu'on ne le tranſpotât dans ſon enfance chez les Lappons.

SECTION V.

Des Etudes & des progrés des Peintres & des Poëtes.

LE genie eſt donc uns plante, qui, pour ainſi dire, pouſſe d'elle-même; mais la qualité comme la quantité de ſes fruits dépendent beaucoup de la culture qu'elle reçoit. Le genie le plus heureux ne peut être perfectionné qu'à l'aide d'une longue étude.

Natura fieret laudabile carmen an arte.
quæſitum eſt, ego nec ſtudium ſine divite vena.
nec rude quid proſit video ingenium alterius ſic
altera poſcit opem res & conjurat amicè. *Hor. de Art.*

Quintilien, un autre grand maître dans les ouvrages d'eſprit, ne veut pas même qu'on agite la queſtion, ſi c'eſt le genie ou ſi c'eſt l'étude qui forme l'Orateur excellent. Il n'eſt pas de grand

Orateur, dit il, sans le concours de l'art du genie. *Scio quæri natura ne plus conferat ad eloquentiam quàm doctrina. Quod ad propositum nostri quidem operis non pertinet. Nec enim consummatus artifex, nisi ex utraque fieri potest.*

nſ. L. XI.

Mais un homme né avec du genie est bien-tôt capable d'étudier tout seul, & c'est l'étude qu'il fait par son choix, & determiné par son goût; qui contribuë le plus à le former. Cette étude consiste dans une attention continuelle sur la nature. Elle consiste dans une reflexion serieuse sur les ouvrages des grands maîtres, suivie d'observations sur ce qu'il convient d'imiter, & sur ce qu'il faudroit tâcher de surpasser. Ces observations aprennent beaucoup de choses, que nôtre genie ne nous auroit jamais suggerées de luy-même, ou dont il ne seroit avisé que bien tard. On se rend propre en un jour des tours & des façons d'operer qui couterent aux inventeurs des années de recherche & de travail. En supposant même que nôtre genie auroit eu la force de nous porter un jour jusques-là, quoyque la route n'eut pas été frayée, nous n'y serions parvenus du moins, avec le seul secours de ses forces, qu'au prix d'une fatigue pareille à celle des inventeurs.

Michel Ange avoit aparemment travaillé durant long-temps avant que de parvenir à peindre la majeſté du Pere Eternel avec ce caractere de fierté divine qu'il a ſçu luy donner. Peut être que Raphaël, né avec un genie moins hardi que le Florentin, ne ſeroit jamais parvenu en volant de ſes propres aîles au ſublime de cette idée. Du moins n'y ſeroit-il arrivé qu'aprés une infinité de tentatives inutiles, & au prix de grands efforts réiterez pluſieurs fois. Mais Raphaël voit un moment le Pere Eternel peint par Michel Ange, frappé par la nobleſſe de l'idée de ce puiſſant genie, qu'on peut appeller le Corneille de la Peinture; il la ſaiſit, & il ſe rend capable en un jour de mettre dans les figures qu'il fait pour repreſenter le Pere Eternel le caractere de grandeur, de fierté & de divinité qu'il venoit d'admirer dans l'ouvrage de ſon concurrent. Racontons le fait hiſtoriquement, car il prouve mieux ce que j'avance que de longs raiſonnemens ne le pourroient faire.

Dans le temps dont je parle, Raphaël peignoit la voute de la gallerie qui diſtribue aux appartemens du ſecond étage du Vatican. Cette gallerie s'appelle communement les Loges. La vou-

te de la gallerie n'eſt pas un berceau continu, mais ce berceau eſt partagé en autant de vouſſures quarrées qu'il y a de fenêtres à la gallerie, & les vouſſures ont chacune leur ceintre particulier. Ainſi chaque vouſſure a quatre faces, & Raphaël peignoit au tems dont je parle une hiſtoire de l'ancien Teſtament ſur chacune des faces de la premiere vouſſure. Il avoit déja fini ſur trois de ces faces trois journées de l'œuvre de la Creation, lorſque l'avanture dont je vais parler luy arriva. La figure qui repreſente Dieu le Pere dans ces trois tableaux eſt veritablement noble & venerable, mais il y a trop de douceur & point aſſez de majeſté. Sa tête n'eſt que la tête d'un homme : Raphaël l'a traitée dans le goût des têtes que les Peintres font pour les Chriſts, & l'on n'y trouve d'autre difference que celle qu'il faut mettre ſuivant les loix de l'Art entre deux têtes, dont l'une eſt deſtinée à repreſenter le pere, & l'autre à repreſenter le fils. Tandis que Raphaël peignoit la voûte des loges, Michel Ange peignoit la voûte de celles des chapelles du Vatican, qui fut bâtie par le Pape Sixte IV. Quoique Michel Ange jaloux de ſes idées, en fiſt fermer la porte à tout le monde, Raphaël

eut l'adreſſe de s'y introduire. Frappé de la majeſté divine & de la fierté noble que Michel Ange faiſoit ſentir dans le caractere de tête du Pere Eternel, qu'on voit en differens endroits de la chapelle de Sixte, faiſant l'ouvrage de la Creation : il condamna ſa maniere ſur ce point, & il prit celle de ſon concurrent. Raphaël a repreſenté le Pere Eternel dans le dernier tableau de la premiere loge avec une majeſté au-deſſus de l'humain. Il n'inſpire pas une ſimple veneration, il imprime une terreur reſpectueuſe.

Raphaël colorioit encore foiblement quand il vit un tableau du Georgeon. Il conçut en un moment que l'art pouvoit tirer des couleurs qu'il employe bien d'autres beautez que celles que luy-même il en avoit tirées juſques-là. Il comprit qu'il avoit ignoré le merite du coloris. Raphaël tenta de faire comme le Georgeon avoit fait, & devinant par la force de ſon genie la façon d'operer du Peintre qu'il admiroit, il approcha de ſon modele. Raphaël fit ſon eſſai d'imitation en peignant le tableau qui repreſente un miracle arrivé à Orviette, où le Prêtre qui diſoit la meſſe devant le Pape, & qui doutoit de la tranſubſtantiation, vit l'hoſtie conſa-

crée devenir ſanglante entre ſes mains. Le tableau dont je parle s'appelle communement la meſſe du Pape Jules, & il eſt peint à freſque au-deſſus & aux côtez de la fenêtre dans la ſeconde piece de l'apartement de la Signature au Vatican. Il ſuffit que le Lecteur ſçache que cette Peinture eſt du bon temps de Raphaël, pour être perſuadé que la Poeſie en eſt merveilleuſe. Le Prêtre qui doutoit de la preſence réelle, & qui a vû l'hoſtie qu'il avoit conſacrée devenir ſanglante entre ſes mains durant l'élevation, paroît penetré de terreur & de reſpect. Le Peintre a trés bien conſervé à chacun des aſſiſtans ſon caractere propre ; mais ſur tout l'on voit avec plaiſir le genre d'étonnement des Suiſſes du Pape, qui regardent le miracle du bas du tableau où Raphaël les a placez. C'eſt ainſi que ce grand Artiſan a ſçu tirer une beauté poëtique de la neceſſité d'obſerver la coûtume, en donnant au ſouverain Pontife ſon cortege accoûtumé. Par une liberté poëtique Raphaël employe la tête de Jules II. pour repreſenter le Pape devant qui le miracle arriva. Jules regarde bien le miracle avec attention, mais il n'en paroît pas beaucoup ému. Le Peintre ſuppoſe qu'il fut trop perſuadé de la pre-

ſence réelle, pour être ſurpris des évenemens les plus miraculeux qui puſſent arriver ſur une hoſtie conſacrée. On ne ſçauroit caracteriſer le chef viſible de l'Egliſe, introduit dans un ſemblable évenement, par une expreſſion plus noble & plus convenable. Cette expreſſion laiſſe encore voir les traits du caractere particulier de Jules II. On reconnoît dans ſon portrait l'aſſiegeant obſtiné de la Mirandole. Mais le coloris de ce tableau qui eſt cauſe que nous en avons parlé, eſt trés ſuperieur au coloris des autres tableaux de Raphaël. Le Titien n'a pas peint de chair où l'on voye mieux cette moleſſe qui doit eſtre dans un corps compoſé de liqueurs & des ſolides. Les draperies paroiſſent de telles étoffes de laine & de ſoie que le tailleur viendroit d'employer. Si Rappel avoit fait pluſieurs tableaux d'un coloris auſſi vrai & auſſi riche, il ſeroit cité entre les plus excellens coloriſtes.

Il en eſt de même des jeunes gens qui ſont nez Poëtes. Les beautez qui ſont dans les ouvrages faits avants eux les frappent vivement. Ils ſe rendent propres facilement la façon de tourner les Vers & la mecanique des Auteurs de ces ouvrages. Je voudrois que des memoires fidéles nous appriſſent à

quel point l'imagination de Virgile s'échauffât & s'enrichit, lorsqu'il lut l'Enéide pour la premiere fois.

Les ouvrages des grands maîtres ont encore un autre attrait pour les jeunes gens qui ont du genie : c'est de flater leur amour propre. Un jeune homme qui a du genie découvre dans ces ouvrages des beautez & des graces, dont il avoit deja une idée confuse, mises dans tout le jour dont elles sont susceptibles. Il croit reconnoître ses idées propres dans les beautez d'un chef d'œuvre consacré par l'approbation publique. Fier de la ressemblance qu'il trouve entre ce que les grands maîtres ont executé, & ce qu'il peut avoir imaginé sur le même sujet : il promet aux ouvrages qu'il va faire la destinée de ceux qu'il admire avec tout le monde. Il luy arrive l'avanture qui arriva au Correge, quand ce Peintre vit pour la premiere fois un tableau du Titien. Le Correge encore pauvre paysan, quoiqu'il fût déja un grand peintre, étoit si rempli de tout ce qu'il entendoit dire du Titien, que les Princes combloient à l'envi de presens & d'honneurs, qu'il s'étoit imaginé qu'il falloit que l'artisan, qui faisoit une si grande figure dans le monde, fût d'un merite bien superieur

au

au ſien qui ne l'avoit pas encore tiré de l'indigence. En homme ſans experience du monde, il jugeoit de la ſuperiorité du merite de Raphaël ſur le ſien par la difference de leurs fortunes. Enfin le Correge parvint à voir un tableau de ce Peintre ſi celebre : aprés l'avoir examiné avec attention : aprés avoir penſé à ce qu'il auroit fait, s'il avoit eu à traiter le même ſujet que Raphaël avoit traité, il s'écria : *Je ſuis un Peintre auſſi bien que luy.* La même choſe arriva peut être à Racine, lorſqu'il lût le Cid pour la premiere fois.

Au contraire rien ne décele mieux l'homme né ſans genie que de le voir examiner avec froideur, & diſcuter de ſens raſſis, le merite des productions des hommes qui excellerent dans l'art qu'il veut profeſſer. Un homme de genie ne ſçauroit parler des fautes que les grands maîtres ont commiſes, qu'aprés pluſieurs éloges donnez aux beautez de leurs productions. Il n'en parle que comme un pere parle des défauts de ſon fils. Ceſar, né avec le genie de la guerre, fut touché juſques aux larmes en voyant une ſtatue d'Alexandre. La premiere idée qui lui vint à la vue de la ſtatue de ce heros Grec, dont la renommée avoit porté la gloire aux extrêmitez de

la terre, ne fut point l'idée des fautes qu'Alexandre avoit faites dans ſes expeditions. Il ne les opoſa point à ſes belles actions: Ceſar fut ſaiſi.

Je ne dis point pour cela qu'il faille prendre à mauvais augure la critique d'un jeune homme qui remarque des deffauts dans les ouurages des grands maîtres: Il y en a veritablement, car ils étoient des hommes. Le genie loin d'empêcher qu'on ne voye ces fautes les fait même apercevoir. Ce que je regarde comme un mauvais préſage, c'eſt qu'un jeune homme ſoit peu touché de l'excellence des productions des grands maîtres: c'eſt qu'il n'entre point dans une eſpece d'enthouſiaſme en les liſant: c'eſt qu'il ait beſoin, pour connoître s'il doit les eſtimer, de calculer les beautez & les deffauts qu'il y compte, & qu'il ne forme ſon avis ſur leur merite qu'aprés avoir ſoudé ſon calcul. S'il avoit la vivacité & la délicateſſe de ſentiment, qui ſont inſeparables du genie, il ſeroit tellement ſaiſi par les beautez des ouvrages conſacrez, qu'il jetteroit ſa balance & ſon compas pour en juger ainſi que les hommes en ont toûjours jugé, je veux dire par l'impreſſion que ces ouvrages feroient ſur luy. La balance eſt peu propre à décider du prix

des perles & des diamans. Une perle baroque & de vilaine eau, de quelque poids qu'elle ſoit, ne ſçauroit valoir la fameuſe *peregrine*; cette perle, dont un marchand avoit oſé donner cent mille écus, en ſongeant, dit-il, à Philippe IV. qu'il y avoit un Roy d'Eſpagne au monde. Cent mille beautez mediocres miſes ,enſemble ne valent pas, ne peſent pas,pour ainſi dire,un de ces traits qu'il faut bien que les modernesmêmes ceux qui ont fait des églogues, louent dans les Poëſies Bucoliques de Virgile.

Le genie ſe fait ſentir bien tôt dans les ouvrages des jeunes gens qui en ſont douez, quoiqu'ils ne ſçachent pas encore bien la pratique de l'art, ils donnent à connoître déja qu'ils ont un genie. On voit dans leurs ouvrages des idées & des expreſſions qu'on n'a point vues encore. On y voit des penſées nouvelles. On y remarque à travers bien des deffauts un eſprit qui veut atteindre à de grandes beautez, & qui pour y parvenir, fait des choſes que ſon maître n'a point été capable de luy montrer. Si ces jeunes gens ſont Poëtes, ils inventent de nouveaux caracteres, ils diſent ce qu'on n'a jamais lu, & leurs vers ſont remplis de tours & d'expreſſions qu'on n'a point lues ailleurs.

Par exemple, les versificateurs sans genie qui écrivent des Opera ne sçavent autre chose que de retourner ces phrases & ces expressions si souvent rebattues : *Que Lully réchauffoit des sons de sa Musique*, pour parler avec Despreaux. Comme Quinault étoit l'auteur & l'inventeur de ce style particulier aux Opera; il montre que Quinault n'étoit pas sans genie ; mais ceux qui ne peuvent faire autre chose que de les repeter en manquent. Un Poëte, capable par son genie de donner l'estre à de nouvelles idées, est capable en même temps de produire des figures nouvelles, & de créer des tours nouveaux pour les exprimer. Il est bien rare qu'il faille emprunter d'autrui des expressions pour rendre ce que nous avons pensé. Il est même rare qu'il les faille chercher avec peine La pensée & l'expression naissent presque toûjours en même tems.

Le jeune Peintre qui a du genie commence donc bien-tôt à s'écarter de son maître dans les choses où le maître s'écarte de la nature. Ses yeux à peine entr'ouverts la découvrent déja. Souvent il la voit mieux que ceux qui prétendent la lui montrer. Raphaël n'avoit que vingt ans, & il étoit encore Eleve de Pierre Perrugin, lorsqu'il peignoit à

Sienne. Neanmoins Raphaël ſe diſtingua ſi bien qu'on lui diſtribua des tableaux dont il fit la compoſition. On y voit que Raphaël cherchoit deja comment il feroit pour varier les airs de teſte, qu'il vouloit donner de l'ame à ſes figures, qu'il deſſinoit le nud ſous les drapperies, enfin qu'il faiſoit pluſieurs choſes que ſon maître ne lui enſeignoit pas. Le maître devint même le diſciple. On voit par les tableaux que le Perugin a faits à la chapelle de Sixte qu'il avoit appris de Raphaël. Un autre indice de genie dans les jeunes gens, c'eſt de faire des progrés trés lents dans les arts, & dans ces pratiques qui font l'occupation generale du commun des hommes durant l'adoleſcence, en même temps qu'ils s'avancent à pas de geant dans la profeſſion, à laquelle la nature les a deſtinez entierement. Nez uniquement pour cette profeſſion, leur eſprit paroît au-deſſous du mediocre, quand ils veulent l'appliquer à d'autres choſes. Ils les apprennent avec peine, & ils les font de mauvaiſe grace. Ainſi le Peintre Eleve, dont l'eſprit s'abandonne aux idées qui ont rapport à ſa profeſſion, qui ſe forme plus lentement pour le commerce du monde que les jeunes gens de ſon âge, que

ſa vivacité fait paroître étourdi, & que la diſtraction, qui vient de ſon attention continuelle à ſes idées, rend gauche dans ſes manieres, devient ordinairement un Artiſan excellent. Ses défauts mêmes ſont une preuve de l'activité de ſon genie. Le monde n'eſt pour luy qu'un aſſemblage d'objets propres à être imitez avec des couleurs. Ce qu'il trouve de plus heroïque dans la vie de Charles-Quint, c'eſt que ce grand Empereur ait ramaſſé luy-même le pinceau du Titien. Ne deſabuſez pas ſi-tôt un jeune Artiſan, trop prevenu ſur la conſideration que ſon art merite, & laiſſez-luy croire du moins durant les premieres années de ſon travail que les hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences tiennent encore aujourd'huy le même rang dans le monde qu'ils y tenoient autrefois en Grece. L'experience ne le deſabuſera peut-être que trop tôt.

SECTION VI.

Des Artiſans ſans genie.

NOus avons dit qu'il n'y avoit pas d'hommes, generalement parlant, qui n'aportât en naiſſant quelque talent propre aux beſoins ou aux agremens de la ſocieté, mais tous ces talens ſont differens. Il eſt des hommes qui viennent au monde avec un talent déterminé pour une certaine profeſſion : d'autres naiſſent propres à differentes profeſſions. Ils ſont capables de réuſſir en pluſieurs, mais auſſi leurs ſuccez n'y ſçauroient être que mediocres. La nature les met au monde pour ſupléer à la diſette des hommes de genie, deſtinez à faire des prodiges dans une ſphere hors de laquelle ils n'auront point d'activité.

Veritablement un homme propre à réuſſir dans pluſieurs profeſſions eſt trés-rarement un homme propre à réuſſir éminament dans aucune. C'eſt ainſi qu'une terre propre à nourrir pluſieurs eſpeces de plantes ne ſçauroit donner à aucune de ces plantes la même perfection, où elle parviendroit dans un

terroir qui luy ſeroit propre ſi ſpecialement qu'il ne conviendroit point aux autres eſpeces. Une terre auſſi propre à porter des raiſins qu'à porter du bled ne raporte ny du vin exquis ny du bled excellent. Les mêmes qualitez qui rendent une terre ſpecialement propre pour une certaine plante, font qu'elle ne vaut rien pour une autre plante.

Quand un de ces eſprits indeterminez qui ne ſont propres à tout que parce qu'ils ne ſont propres à rien, eſt conduit ſur le Parnaſſe par les conjonctures, il aprend les regles de la Poëſie aſſez bien pour ne point faire des fautes groſſieres. Il s'attache ordinairement à quelque Auteur qu'il choiſit pour ſon modele. Il ſe nourrit l'eſprit des penſées de ſon original, & il charge ſa memoire de ſes expreſſions. Comme les perſonnes dont je parle, deſtinées pour être la pepiniere des Artiſans mediocres, n'ont pas les yeux ouverts par le genie, nôtre imitateur ne ſçauroit apercevoir dans la nature même ce qu'il y faut choiſir pour l'imiter. Il ne peut les diſcerner que dans les copies de la nature, faites par des hommes de genie. Si cet Artiſan imitateur a du ſens, quoique né pauvre, il ſubſiſte honorablement du butin qu'il fait dans le pa-

trimoine d'autruy. Il verſifie ſi correctement, & ſur tout, il rime ſi richement que ſes ouvrages nouveaux ne laiſſent pas d'avoir un certain cours dans le monde. Si leur Auteur n'y paſſe pas pour un genie il y paſſe du moins pour être bel eſprit. Il eſt impoſſible, dit-on, de compoſer de meilleurs vers à moins que d'être Poëte. Qu'il évite ſeulement de ſe commettre avec le public attroupé, je veux dire de compoſer pour le theatre. Les vers les mieux faits, mais vuides d'invention, ou riches uniquement d'une poëſie empruntée ne veulent être produits qu'avec un grand menagement. Il n'y a que certains reduits qui ſoient propres à leur ſervir de berceaux. Il faut qu'ils ne voient le jour d'abord que devant certaines perſonnes, & que les indifferens ne les entendent qu'aprés avoir été informez que tels & tels les ont approuvez. La prévention que ces applaudiſſemens inſpirent en impoſe du moins durant quelque temps.

Si nôtre Artiſan imitateur manque de ſens, il employe hors de propos les traits & les expreſſions de ſon modele, & ſes vers ne nous offrent que des reminiſcences mal placées: il ſe conduit dans la production de ſes ouvrages com-

me dans leur composition : il affronte le public rassemblé avec plus d'intrepidité que Racine* & Quinault n'en avoient dans de pareilles avantures. Sifflé sur un theatre il va se faire huer sur l'autre. Plus mépriſé à mesure qu'il est plus connu, son nom dévient enfin l'appellation dont le public se sert pour designer un méchant Poëte. Il est heureux quand sa honte ne lui survit pas.

Ces esprits mediocrement propres à beaucoup de choses, ont la même destinée quand on les applique à la Peinture. Un homme de cette trempe, que les conjonctures engagent à se faire Peintre, imite servilement plûtôt qu'exactement le goût de son maître dans les contours & dans le coloris. Il dévient un dessinateur correct, s'il ne devient pas un dessinateur* élegant, & si l'on ne sçauroit loüer l'excellence de son coloris, du moins n'y remarque-t on pas de fautes grossieres contre la verité ; il est des regles pour n'en point faire : mais comme les regles ne peuvent enseigner qu'aux personnes de genie à réussir dans l'ordonnance & dans la composition poëtique, ses tableaux sont trés défectueux dans ces deux parties. Ses ouvrages ne sont beaux que par endroits, parce que n'ayant pas ima-

giné tout ſon plan, mais l'ayant fait ſeulement piece à piece, rien n'y eſt enſemble.

Infelix operis ſummæ quia ponere totum
Neſciet. — Horat. de Art.

C'eſt en vain qu'un pareil ſujet fait ſon aprentiſſage ſous le meilleur maître, il ne ſçauroit faire dans ſon école les mêmes progrés qu'un homme de genie fait dans l'école d'un maître mediocre. Celui qui enſeigne, comme le dit Quintilien, ne ſçauroit communiquer à ſon diſciple le talent de produire & l'art d'inventer, qui font le plus grand merite des Peintres & des Orateurs. *Ea quæ in oratore maxima ſunt, imitabilia non ſunt. Ingenium, inventio, vis, facilitas & quidquid arte non traditur.* Le Peintte peut donc faire part des ſecrets de ſa pratique, mais il ne ſçauroit faire part de ſes talens pour la compoſition & pour l'expreſſion. Souvent même l'Eleve dépourvû de genie ne peut atteindre la perfection où ſon maître eſt parvenu dans la mécanique de l'Art. L'imitateur ſervile doit demeurer au-deſſous de ſon modele, parce qu'il joint ſes propres défauts aux défauts de celui qu'il imite. D'ailleurs ſi le maître eſt homme de genie, il ſe

dégoute bientôt d'enseigner un pareil sujet. Il est au suplice quand il voit que son Eleve n'entend qu'avec peine ce qu'il comprenoit d'abord, lorsque luy-même étoit Eleve. *Quod enim ipse celeriter arripuit, id cùm tarde percipi videt, discruciatur.* *Cic. pro Roscio.*

On ne trouve rien de nouveau dans les compositions des Peintres sans genie, on ne voit rien de singulier dans leurs expressions. Ils sont si steriles qu'aprés avoir long-temps copié les autres ils en viennent enfin à se copier eux-mêmes; & quand on sçait le tableau qu'ils ont promis, on devine la plus grande partie des figures de l'ouvrage. L'habitude d'imiter les autres nous conduit à nous copier nous mêmes. L'idée de ce que nous avons peint est toûjours plus presente à nôtre esprit que l'idée de ce qu'ont peint les autres. C'est la premiere idée qui s'offre aux Peintres qui cherchent la composition, & les figures des tableaux qu'ils ont entrepris plûtôt dans leur memoire que dans leur imagination. Les uns, comme le Bassan, se livrent de bonne foi à une repetition sincere de leurs ouvrages. Les autres en voulant cacher les larcins qu'ils se font à eux-mêmes reproduisent sur la scene

leurs perſonnages déguiſez, mais non pas méconnoiſſables, & ils rendent ainſi leurs larcins encore plus odieux. Le Public regarde un ouvrage dont il eſt en poſſeſſion comme un bien qui lui ſeroit devenu propre, & il trouve mauvais qu'on luy faſſe achepter une ſeconde fois ce qu'il croit avoir déja payé par ſes louanges.

Comme il eſt plus facile de marcher ſur les pas d'un autre que de ſe frayer de nouvelles routes, un Artiſan ſans genie parvient bientôt au degré de perfection où il eſt capable de s'élever. Il atteint bientôt cette grandeur propre à chaque homme, & aprés laquelle il ne croît plus. Ses premiers eſſais ſe trouvent ſouvent auſſi beaux que les ouvrages qu'il fait dans les temps de ſa maturité. Nous avons vû des Peintres ſans genie, mais devenus habiles pour un temps par l'art de ſe faire valoir, travailler plus mal durant l'âge viril qu'ils ne l'avoient fait durant la jeuneſſe. Leurs chef-d'œuvres ſont dans les pays où ils avoient fait leurs études. Il ſemble qu'ils euſſent perdu la moitié de leur merite en repaſſant les Alpes. En effet ces Artiſans de retour à Paris, n'y trouvoient pas auſſi facilement qu'à Rome l'occaſion de dérober des parties

& souvent des figures entieres pour enrichir leurs compositions. Leurs tableaux se sont apauvris dés qu'ils n'ont plus été à portée de rencontrer à point nommé dans les ouvrages des grands maîtres la tête, le pied, l'attitude, & quelquefois l'ordonnance dont ils avoient besoin.

Je comparerois volontiers ce superbe étalage de chef-d'œuvres anciens & modernes, qui rendent Rome la plus auguste Ville de l'Univers, à ces boutiques où l'on étale une grande quantité de pierreries. En quelque profusion que les pierreries y soient étalées, on n'en raporte chez soi qu'à proportion de l'argent qu'on avoit porté pour faire son emplette. Ainsi l'on ne profite solidement de tous les chef-d'œuvres de Rome qu'à proportion du genie avec lequel on les regarde. Le Sueur qui n'avoit jamais été à Rome, & qui n'avoit vû que de loin, c'est-à dire dans des copies, les richesses de cette capitale de beaux arts, en avoit mieux profité que beaucoup de Peintres qui se glorifioient d'un sejour de plusieurs années au pied du Capitole. De même un jeune Poëte ne profite de la lecture de Virgile & d'Horace qu'à proportion des lumieres de son genie, à la clarté

deſquelles il étudie les Anciens, pour ainſi dire.

Que les hommes nez ſans un genie déterminé, que ces hommes propres à tout s'apliquent donc aux Arts & aux Sciences, où les plus habiles ſont ceux qui ſçavent davantage. Il eſt même des profeſſions où l'imagination, où l'art d'inventer eſt auſſi nuiſible qu'il eſt neceſſaire en Poëſie & en Peinture.

SECTION VII.

Que les genies ſont limités.

LEs hommes qui ſont nez avec un genie déterminé pour un certain art, ou pour une certaine profeſſion, ſont les ſeuls leſquels y puiſſent réuſſir éminament ; mais auſſi ces profeſſions & ces arts ſont les ſeuls où ils puiſſent réuſſir. Ils deviennent des hommes au-deſſous du mediocre auſſi-tôt qu'ils ſortent de leur ſphere. On n'aperçoit plus alors en eux cette vigueur d'eſprit, ny cette intelligence qu'ils montrent, dés qu'il s'agit des choſes pour leſquelles ils ſont nez.

Non ſeulement les hommes dont je

parle n'excellent que dans une profession, mais ils sont encore bornez ordinairement à n'exceller que dans quelques-uns des genres dans lesquels cette profession se divise. *Il est comme impossible*, dit Platon, *que le même homme excelle en des ouvrages d'un genre different. La Tragedie & la Comedie sont de toutes les imitations poëtiques celles qui se ressemblent davantage. Cependant le même Poëte n'y réussit pas également. Les Acteurs qui recitent les Tragedies ne sont pas les mêmes que ceux qui jouent les Comedies.* Ceux des Peintres qui ont excellé à peindre l'ame des hommes, & à bien exprimer toutes les passions, ont été des coloristes mediocres. D'autres ont fait circuler le sang dans la chair de leurs figures ; mais ils n'ont pas sçu l'art des expressions aussi-bien que les ouvriers mediocres de l'école Romaine. Nous avons vu plusieurs Peintres Hollandois, douez d'un talent merveilleux pour imiter les effets du clair-obscur dans un petit espace renfermé ; talent, dont ils avoient l'obligation à une patience d'esprit singuliere, laquelle leur permettoit de se clouer long-temps sur un même ouvrage sans être dégoutez par ce dépit qui s'excite dans les hommes d'un temperament plus vif, quand ils voyent

Liv. III. de la Republ.

leurs efforts avorter pluſieurs fois de ſuite. Ces Peintres flegmatiques ont donc eu la perſeverance de chercher par un nombre infini de tentatives, ſouvent réiterées ſans fruit, les teintes, les demy-teintes, enfin toutes le diminutions de couleur neceſſaires pour dégrader la couleur des objets, & ils ſont ainſi parvenus à peindre la lumiere même. On eſt enchanté par la magie de leur clair-obſcur. Les nuances ne ſont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux. Mais ces Peintres ont mal réuſſi dans les autres parties de l'art, qui ne ſont pas les moins importantes. Sans invention dans leurs expreſſions: incapables de s'élever au-deſſus de la nature qu'ils avoient devant les yeux, ils n'ont peint que des paſſions baſſes & une nature ignoble. La ſcene de leurs tableaux eſt une boutique, un corps de garde, ou la cuiſine d'un payſan: Leurs heros ſont des *faquins*. Ceux des Peintres Hollandois, dont je parle, qui ont oſé faire des tableauxd hiſtoire, ont peint des ouvrages admirables pour le clair-obſcur, mais ridicules pour le reſte. Les vêtemens de leurs perſonnages ſont extravagans, & les expreſſions de ces perſonnages ſont encore baſſes & comiques. Ces Peintres peignent Uliſſe

ſans fineſſe, Suſanne ſans pudeur, & Scipion ſans aucun trait de nobleſſe ny de courage. Le pinceau de ces froids Artiſans fait perdre à toutes les têtes illuſtres leur caractere connu. A peine quelques-uns d'entre eux ont-ils pû réuſſir dans certaines teintes des couleurs locales. Mais le talent de colorier, comme l'a fait le Titien, demande de l'invention, & il dépend plus d'une imagination fertile en expedients pour le mêlange des couleurs que d'une perſeverance opiniâtre à refaire dix fois la même choſe.

On peut mettre en quelque façon Teniers au nombre des Peintres dont je parle, quoiqu'il fût né en Brabant, parce que ſon genie l'a déterminé à travailler plûtôt dans le goût des Peintres Hollandois que dans le goût de Rubens & de Vandick ſes compatriotes, & même ſes contemporains. Aucun Peintre n'a mieux réuſſi que Teniers dans les ſujets bas: ſon pinceau étoit excellent. Il entendoit trés bien le clair-obſcur, & il a ſurpaſſé dans la couleur locale ſes concurrens. Mais Teniers, lorſqu'il a voulu peindre l'hiſtoire, eſt demeuré au deſſous du mediocre. On reconnoît d'abord les paſtiches qu'il a faits en trés grand nombre à la baſſeſſe comme à la

ſtupidité des airs de tête dés principaux perſonnages de ces tableaux. On appelle communement des *paſtiches* les tableaux que fait un Peintre impoſteur, en imitant la main, la maniere de compoſer & le coloris d'un autre Peintre, ſous le nom duquel il veut produire ſon ouvrage.

On voit à Bruxelles dans la gallerie du Prince de la Tour de grands tableaux d'hiſtoire, faits pour ſervir de cartons à une tenture de tapiſſerie qui repreſente l'hiſtoire de Turriani de Lombardie, dont deſcend la maiſon de la Tour-Taxis. Les premiers tableaux ſont de Teniers, qui fit achever les autres par ſon fils. Rien n'eſt plus mediocre pour la compoſition & pour l'expreſſion.

M. de la Fontaine étoit né certainement avec beaucoup de genie pour la Poëſie ; mais ſon talent étoit pour les contes & encore plus pour les fables, qu'il a traitées avec une érudition enjouée, dont ce genre d'écrire ne paroiſſoit pas ſuſceptible. Quand la Fontaine voulut faire des Comedies le ſiflet du parterre demeura toûjours le plus fort. On ſçait la deſtinée de ſes Opera. Chaque genre de Poëſie demande un talent particulier, & la nature ne ſçauroit gueres donner un ta-

lent êminant à un homme, que ce ne soit à l'exclusion des autres talents. Ainsi loin d'être surpris que M. de la Fontaine ait fait de mauvaises Comedies, il faudroit s'étonner s'il en avoit fait d'excellentes. Si le Poussin eut colorié aussi bien que le Bassan, il ne seroit pas moins admirable parmy les Peintres, que Jules Cesar l'est parmy les Heros. C'est celuy de tous les hommes qui feroit le plus d'honneur à l'humanité, s'il avoit été juste.

Il est donc également important aux nobles Artisans, dont je parle, de connoître à quel genre de Poësie & de Peinture leur talent les destine, & de se borner au genre pour lequel ils sont nez propres. L'Art ne sçauroit faire autre chose que de perfectionner *l'aptitude* ou le talent que nous avons aporté en naissant; mais l'art ne sçauroit nous donner le talent que la nature nous a refusé, l'art adjoute beaucoup aux talents naturels, mais c'est quand on étudie un art pour lequel on est né. *Caput est artis decere quod facias. Ita neque sine arte, neque totum arte tradi potest*, dit Quintilien. Tel Peintre demeure confondu dans la foule qui seroit au rang des Peintres illustres s'il ne se fût point laissé entraîner par une émulation.

Inst. Lib. x:.

aveugle, qui lui a fait entreprendre de ſe rendre habile dans des genres de la Peinture, pour leſquels il n'étoit point né, & qui luy a fait negliger les genres de la Peinture auſquels il étoit propre. Les ouvrages qu'il a tenté de faire ſont, ſi l'on veut, d'une claſſe ſuperieure. Mais ne vaut-il pas mieux être un des premiers parmy les payſagiſtes que le dernier des Peintres d'hiſtoire ? Ne vaut-il pas mieux être cité pour un des premiers faiſeurs de portraits de ſon temps que pour un miſerable arrangeur de figures ignobles & eſtropiées.

L'envie d'être reputé un genie univerſel dégrade bien des Artiſans : quand il s'agit d'apretier un Artiſan en general on fait autant d'attention à ſes ouvrages mediocres qu'a ſes bons ouvrages. Il court le riſque d'être défini comme l'auteur des premiers. Que de gens ſeroient de grands auteurs s'ils avoient moins écrit. Si Martial ne nous avoit laiſſé que les cent Epigrammes, que les gens de Lettres de toutes Nations ſçavent communement par cœur, ſi ſon livre n'en contenoit pas un plus grand nombre que le livre de Catulle, on ne trouveroit plus une ſi grande difference entre cet ingenieux chevalier Romain

& Martial. Du moins jamais bel-esprit n'eut été assez indigné de les voir comparer, pour brûler avec ceremonie toutes les années un exemplaire de Martial, afin d'apaiser, par ce sacrifice bizarre les manes poëtiques de Catulle.

Revenons aux bornes que la nature a prescrites aux genies les plus étendus, & disons que le genie le moins borné c'est le genie dont les limites sont moins resserrées que ceux des autres. *Optimus ille qui minimis urgetur.* Or rien n'est plus porpre à faire apercevoir les bornes du genie d'un artisan, que des ouvrages d'un genre, dans lequel il n'est point né pour réussir.

L'émulation & l'étude ne sçauroit donner à un genie la force de franchir les limites que la nature a prescrites à son activité. Le travail peut bien le perfectionner, mais je doute qu'il puisse luy donner réellement plus d'étenduë qu'il n'en a. L'étendue que le travail semble donner aux genies n'est qu'une étendue aparente. L'art leur enseigne à cacher leurs bornes, mais il ne les recule pas. Il arrive donc aux hommes, dans toutes les professions, ce qu'il leur arrive dans la science des jeux. Un homme parvenu dans un certain jeu au point d'habileté dont il est capable n'avance

plus, & les leçons des meilleurs maîtres, ny la pratique même du jeu, continuée durant des années entieres ne peuvent plus le perfectionner davantage. Ainſi le travail & l'experience font bien faire aux Peintres, comme aux Poëtes, des ouvrages plus corrects, mais ils ne ſçauroient leur en faire produire de plus ſublimes. Ils ne ſçauroient leur faire enfanter des ouvrages d'un caractere élevé au-deſſus de leur portée naturelle. Un genie à qui la nature ne donna que des aîles de tourterelle, n'aprendra jamais à s'élever d'un vol d'aigle. Comme le dit Montagne, on n'acquiert gueres, en étudiant les ouvrages des autres, le talent qu'ils avoient pour l'invention. *L'imitation du parler ſuit incontinent. L'imitation de juger & de l'inventer ne va pas ſi viſte. La force & les nerfs ne s'empruntent point. Les atours & le manteau s'empruntent.* *Eſſais liv. 1. Ch. 5.*

Les leçons d'un maître de muſique habile développent nos organes, & nous aprennent à chanter méthodiquement; mais ces leçons ne peuvent changer que trés peu de choſes dans le ſon & dans l'étendue de nôtre voix naturelle, quoiqu'elles la faſſent paroître plus douce & tant ſoit peu plus étendue.

Or ce qui fait la difference des eſ-

prits, tant que l'ame demeure unie avec le corps, n'eſt pas moins réel que ce qui fait la difference des voix & des viſages. Tous les Philoſophes, de quelque ſecte qu'ils ſoient, tombent d'accord que le caractere des eſprits vient de la conformation de ceux des organes du cerveau qui ſervent à l'ame ſpirituelle à faire ſes fonctions. Or il ne dépend pas plus de nous de changer la conformation ny la configuration des organes du cerveau qu'il dépend de nous de changer la conformation & la configuration des muſcles, ny des cartilages de nôtre viſage & de nôtre goſier. S'il arrive quelque alteration phyſique dans ces organes, elle n'y eſt pas produite par un effort de nôtre volonté; mais par un changement phyſique qui ſurvient dans nôtre conſtitution. Ces organes ne s'alterent que comme les autres parties de nôtre corps viennent à s'alterer. Les eſprits ne deviennent donc ſemblables, à force de ſe regarder les uns les autres, que comme les voix & les viſages peuvent devenir ſemblables. L'art n'augmente l'étendue phyſique de nôtre voix, il n'augmente nôtre genie qu'autant que l'exercice, dans lequel conſiſte la pratique de l'art, peut changer réellement quelque choſe dans la

a configuration & dans la conforma-ion de nos organes. Or ce que cet exer-cice y peut changer eſt bien peu de choſes. L'art ne ſuprime pas plus es défauts d'organiſation qu'il aprend à cacher, qu'il augmente l'étendue naturelle des talens phyſiques ques ſes leçons perfectionent.

SECTION VIII.

Des Plagiaires. En quoy ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.

MAis, me dira-t-on, un Artiſan ne peut-il pas ſupléer au peu d'élevation, & à la ſterilité de ſon genie, en tranſplantant dans ſes ouvrages les beautez qui ſont dans les ouvrages des grands maîtres ? Les conſeils de ſes amis ne peuvent-ils pas l'élever où les forces de ſon genie n'auroient pû le porter.

Je répons, quant au premier point, qu'il fut toûjours permis de s'aider de l'eſprit des autres, pourvû qu'on ne le faſſe point en plagiaire. Ce qui conſtitue le plagiaire, c'eſt de donner l'ouvrage d'autrui comme ſon propre ou-

vrage. C'eſt de donner, comme étans de nous, des vers entiers que nous n'avons eu aucune peine ny aucun merite à tranſplanter d'un poéme étranger dans le nôtre. Je dis que nous avons tranſplanté ſans peine dans nôtre ouvrage, car lorſque nous prenons les vers dans un Poëte, qui a compoſé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faiſons pas un plagiat. Ce vers devient nôtre en quelque façon, à cauſe que l'expreſſion nouvelle que nous avons prêtée à la penſée d'autruy nous apartient. Il y a du merite à faire un pareil larcin, parce-qu'on ne ſçauroit le faire bien ſans peine, & ſans avoir du moins le talent de l'expreſſion. Il faut autant d'induſtrie pour y réuſſir qu'il en falloit à Lacedemone pour faire un larcin en galand homme. Trouver en ſa langue les mots propres & les expreſſions équivalentes à celles dont ſe ſert l'auteur ancien ou moderne qu'on traduit: ſçavoir leur donner le tour neceſſaire, pour qu'elles faſſent ſentir l'énergie de la penſée, & qu'elles preſentent la même image que l'original, ce n'eſt point la beſogne d'un écolier. Ces penſées tranſplantées d'une langue dans un autre ne peuvent réuſſir qu'entre les mains de ceux qui du moins ont

le don de l'invention des termes. Ainſi, lorſqu'elles réuſſiſſent, la moitié de leur beauté appartient à celuy qui les a remiſes en œuvre.

On ne diminue donc gueres le merite de Virgile en faiſant voir qu'il avoit emprunté d'Homere une infinité de choſes. Fulvius Urſinus auroit pris une peine fort inutile, s'il n'avoit recueilli tous les endroits que le Poëte Latin a imitez du Poëte Grec que pour diminuer la reputation du Poëte Latin. Virgile s'eſt, pour ainſi dire, acquis à bon titre la proprieté de toutes les idées qu'il a priſes dans Homere. Elles luy appartiennent en Latin, à cauſe du tour élegant & de la préciſion avec laquelle il les a rendues en ſa langue, & à cauſe de l'art avec lequel il enchaſſe ces differens morceaux dans le bâtiment regulier dont il eſt l'Architecte. Ceux qui ſe ſeroient flatez de diminuer la reputation de M. Deſpreaux, en faiſant imprimer, par forme de commentaire mis au bas du texte de ſes ouvrages, les vers d'Horace & de Juvenal qu'il a enchaſſez dans les ſiens, ſe ſeroient bien abuſez. Les vers des Anciens, que ce Poëte a tournez en françois avec tant d'adreſſe, & qu'il a ſi bien rendu la partie homogene de l'ouvrage, où il les

inſere, que tout paroît penſé de ſuite par une même perſonne, font autant d'honneur à Deſpreaux que les vers qui ſont ſortis tout neufs de ſa veine. Le tour original qu'il donne à ſes traductions, la hardieſſe de ſes expreſſions, auſſi peu gênées que ſi elles étoient nées avec ſes penſées, montrent preſqu'autant d'invention, qu'en montre la production d'une penſée toute nouvelle. Voilà ce qui fit dire à la Bruyere que Deſpreaux paroiſſoit créer les penſées d'autruy.

Harangue à l'Académie.

C'eſt même donner une grace à ſes ouvrages que de les orner de fragmens antiques. Des vers d'Horace & de Virgile bien traduits, & mis en œuvre à propos dans un Poëme François y font le même effet que les ſtatues antiques font dans la Gallerie de Verſailles. Les Lecteurs retrouvent avec plaiſir, ſous une nouvelle forme, la penſée qui leur plût autrefois en Latin. Ils ſont bien aiſes d'avoir l'occaſion de reciter les vers du Poëte ancien, pour les comparer avec les vers de l'imitateur moderne qui a voulu lutter contre ſon original. Il n'y a rien de ſi petit dont l'amour propre ne faſſe cas quand il flate nôtre vanité. Auſſi les Auteurs les plus vantez pour la fecondité de leur

genie n'ont-ils pas dedaigné d'ajoûter quelque fois cette eſpece d'agrement à leurs ouvrages ? Etoit-ce la ſterilité d'imagination qui contraignoit Corneille & la Fontaine d'emprunter tant de choſes des Anciens. Moliere a fait ſouvent la même choſe, & riche de ſon propre fonds, il n'a pas laiſſé de traduire dix vers d'Ovide de ſuite dans le ſecond Acte du Miſantrope.

On peut s'aider des ouvrages des Poëtes qui ont écrit en des langues vivantes, comme on peut s'aider de ceux des Grecs & des Romains ; mais je crois que lorſqu'on ſe ſert des ouvrages des Poëtes modernes, il faut leur faire honneur de leur bien, ſur tout ſi l'on en fait beaucoup d'uſage. Je n'aprouve point, par exemple, que M. de la Foſſe ait pris l'intrigue, les caracteres & les principaux incidens de la Tragedie de Manlius dans la Tragedie Angloiſe de M. Otvvai, intitulée, *Veniſe preſervée*, ſans citer l'ouvrage dont il avoit tant profité. Tout ce qu'on peut alleguer pour la défenſe de M. de la Foſſe, c'eſt qu'il n'a fait qu'uſer de repreſailles en qualité de François, parce que M. Otvvai avoit pris luy-même dans l'hiſtoire de la Conjuration de Veniſe par l'abbé de Saint

Real, le sujet, les caracteres principaux & les plus beaux endroits de sa piece. Si M. de la Fosse a pris à M. Otvvai quelque chose que l'Anglois n'eut pas emprunté de l'abbé de Saint Real, comme l'épisode du mariage de Servilius & la catastrophe, c'est que celuy qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemy est censé le maître de la marchandise que l'ennemy peut avoir ajoûtée à la charge de ce vaisseau.

Comme les Peintres parlent tous, pour ainsi dire, la même langue, ils ne peuvent pas employer les traits celebres, dont un autre Peintre s'est déja servi, lorsque les ouvrages de ce Peintre subsistent encore. Le Poussin a pu se servir de l'idée du Peintre Grec qui avoit representé Agamemnon la tête voilée au sacrifice d'Iphigenie, pour mieux donner à comprendre l'excez de la douleur du pere de la victime. Le Poussin a pu se servir de ce trait pour exprimer la même chose, en representant Agrippine qui se cache le visage avec les mains dans son tableau de la mort de Germanicus. Le tableau du Peintre Grec ne subsistoit plus, quand le Peintre François fit le sien. Mais le Poussin auroit été blâmé d'avoir volé ce trait s'il se fût trouvé dans un tableau de

Raphaël ou du Carrache.

Comme il n'y a point de merite à derober une tête de Raphaël ou une figure du Dominiquin : Comme le larcin ſe fait ſans peine, il eſt défendu ſous peine du mépris public. Mais comme il faut du talent & du travail pour animer le marbre d'une figure antique, & pour faire d une ſtatue un perſonnage vivant, & qui concourt à une action avec d'autres perſonnages, on eſt loué de l'avoir fait. Qu un Peintre ſe ſerve donc de l'Apollon de *Belveder* pour repreſenter Perſée ou quelque autre Heros de l'âge de Perſée, pourvû qu'il anime cette ſtatue, & qu'il ne ſe contente pas de la deſſiner correctement pour la placer dans un tableau telle qu'elle eſt dans ſa niche. Que les Peintres donnent donc la vie à ces ſtatues, avant que de les faire agir comme l'a fait Raphaël qui ſemble, nouveau Promethée, avoir dérobé le feu celeſte pour les animer. Je renvoie ceux qui voudront avoir des éclairciſſemens ſur cette matiere à l'écrit latin de Rubens, touchant l'imitation des ſtatues antiques. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ce puiſſant genie eût toujours pratiqué dans ſes ouvrages les leçons qu'il donne dans cet écrit.

Les Peintres qui font de l'antique le même usage que Raphaël, Michel Ange & quelques autres en ont fait, peuvent être comparez à Virgile, comme à Racine & à Despreaux. Ils se sont servis des Poesies anciennes, par raport à leurs tems, comme les Peintres illustres que j'ai citez se sont servis des statues antiques. Quant à ces Peintres sans verve qui ne sçavent faire autre chose en composant que mettre, pour ainsi dire, à contribution les tableaux des grands maîtres, taxant l'un à deux têtes, imposant l'autre à un bras, & celuy qui est plus riche a un grouppe: Brigands qui ne frequentent le Parnasse que pour y détrousser les passans, je les compare aux coureurs de centons les plus mépriſez de tous les faiseurs de vers. Qu'ils évitent de tomber entre les mains du Barigel que le Boccalin établit sur le double Mont. Il pourroit les faire flétrir.

Il y a bien de la difference entre emporter d'une gallerie l'art du Peintre, entre se rendre propre la maniere d'operer de l'Artisan qu'on vient d'admirer, & remporter dans son portefeuille une partie de ses idées. Un homme sans genie n'est point capable de convertir en sa propre substance comme le fit

Raphaël, ce qu'on y remarque de grand & de singulier. Sans saisir les principes generaux, il se contente de copier ce qu'il a dessous les yeux. Il emportera donc une des figures, mais il n'aprendra point à traiter dans le même goût une figure qui seroit de son invention. L'homme de genie devine comment l'ouvrier a fait. Il le voit travailler, pour ainsi dire, en regardant son ouvrage & saisissant sa maniere, c'est dans l'imagination qu'il remporte son butin.

Quant aux avis des personnes intelligentes, il est vrai qu'ils peuvent empêcher les Peintres & les Poëtes de faire des fautes ; mais comme ils ne suggerent pas les expressions, ny la Poësie du stile, ils ne sçauroient suppléer au genie. Ils peuvent bien redresser l'arbre, mais non pas le charger de fruits. Ces avis ne sont bons que pour corriger les fautes & principalement pour rectifier le plan d'un ouvrage de quelque étenduë, supposant que les Auteurs fassent voir leur plan en esquisse & que ceux qu'ils consultent le meditent, & se le rendent present comme s'ils l'avoient fait eux-mêmes. *Diligentes legendum est*, dit Quintilien, *ac pœnæ ad scribendi sollicitudinem. Nec per partes modò scrutanda sunt omnia, sed perfectus liber utique*

ex integro resumendus. C'eſt ainſi que Deſpreaux donnoit à Racine des avis qui luy furent tant de fois utiles. Que peut gagner en effet un Poëte qui lit un ouvrage, lequel a déja reçu ſa derniere main, que d'être redreſſé ſur quelque mot, ou tout au plus ſur quelque ſentiment? Suppoſé même qu'on pût, aprés une ſimple lecture, donner un bon avis a l'Artiſan ſur la conformation de ſon ouvrage: Seroit-il aſſez docile pour s'y rendre? Seroit-il aſſez patient pour refondre un ouvrage déja terminé, & dont il ſe tient quitte?

Les genies les plus heureux ne naiſſent pas de grands Artiſans. Ils naiſſent ſeulement capables de le devenir. Ce n'eſt qu'à force de travail qu'ils s'élevent au point de perfection qu'ils peuvent atteindre.

Ode 4. liv. IV.

Doctrina ſed vim promovet inſitam
Rectique cultus pectora roborant.

dit Horace. Mais l'impatience de nous produire nous aiguillonne. Nous voulons déja faire un poëme, quand nous ſommes à peine capables de bien faire des vers. Au lieu de commencer à travailler pour nous mêmes, nous voulons travailler pour le public. Telle eſt principalement la deſtinée des jeunes Poëtes

Mais comme leur genie ne ſe connoît pas bien luy-même, comme ils n'ont pas encore un ſtile formé qui ſoit propre au caractere de leur genie & convenable pour exprimer les idées de leur imagination, ils s'égarent en choiſiſſant des ſujets qui ne conviennent pas à leurs talens, & en imitant dans leurs premieres productions le ſtile, le tour & la maniere de penſer des autres. Par exemple, Racine compoſa ſa premiere Tragedie dans le goût de Corneille, quoique ſon talent ne fût pas pour traiter la Tragedie comme Corneille l'avoit traitée. Racine n'auroit pû ſe ſoutenir, ſi pour me ſervir de cette expreſſion, il avoit continué de marcher avec les brodequins de ſon devancier. Il eſt donc naturel que les jeunes Poëtes, qui, au lieu d'imiter la nature du côté que le genie la leur montre, l'imitent du côté par lequel les autres l'ont imitée, qui forcent leur talent, & le veulent aſſujettir à tenir la même route qu'un autre tient avec ſuccez, ne faſſent d'abord que des ouvrages mediocres. Ce ſont des aînez indignes ordinairement de leurs cadets.

Les Freres ennemis.

Il ſeroit inutile cependant de vouloir engager de jeunes gens, preſſez par l'émulation, excitez par l'activité de l'âge,

& entraînez par un genie impatient de s'annoncer au public, d'attendre à se produire qu'ils eussent connu l'espece dont est leur talent, & qu'ils l'eussent perfectionné. On leur representeroit en vain qu'ils peuvent gagner beaucoup à surprendre le Public : Que le Public auroit bien plus de veneration pour eux s'il ne les avoit jamais vû des aprentifs : Que des chef-d'œuvres inesperez, contre lesquels l'envie n'a point eu le tems de cabaler, font bien un autre progrés que des ouvrages attendus durant long tems qui trouvent les rivaux sur leurs gardes, & dont on peut définir l'auteur par un poëme ou par un tableau mediocre. Rien n'est capable de retenir la fougue d'un jeune homme, seduit encore par la vanité, dont l'excés seul est à blâmer dans la jeunesse. D'ailleurs, comme dit Ciceron, *Prudentia non cadit in hanc ætatem.* *ProCœlio.*

Ces ouvrages precipitez demeurent ; mais il est injuste de les reprocher à la memoire des Artisans illustres. Ne faut-il pas faire un apprentissage dans toutes les professions ? Or tout aprentissage consiste à faire des fautes, afin de se rendre capable de n'en plus faire. S'avisa-t-on jamais de reprocher à celuy

qui écrit bien en latin les barbariſmes & les ſoléciſmes, dont ſes premiers thêmes ont été remplis certainement. Si les Peintres & les Poëtes ont le malheur de faire leur aprentiſſage ſous les yeux du public, il ne faut pas du moins que le public mette en ligne de compte les fautes qu'il leur a vû faire, lorſqu'il les definit après qu'ils ſont devenus de grands Artiſans.

Au lieu que les Artiſans ſans genie, qui ſont auſſi propres a être les éleves du Pouſſin que du Titien demeurent durant toute leur vie dans la route ou le hazard les peut avoir engagez, les Artiſans doüez de genie, s'apperçoivent quand le hazard les égare, que la route qu'ils ont priſe n'eſt point celle qui leur eſt propre. Ils l'abandonnent pour en prendre une autre; ils quittent celle de leur maître pour s'en faire une nouvelle. Par maître j'entens ici les ouvrages auſſi-bien que les perſonnes. Raphaël mort depuis deux cens ans, peut encore faire des éleves. Nôtre jeune Artiſant doüé de genie, ſe forme donc lui même une pratique pour imiter la nature, & il forme cette pratique des maximes reſultantes de la reflection qu'il fait ſur ſon travail & ſur le travail des autres. Chaque jour adjoûte ainſi de nou-

velles lumieres à celles qu'il avoit acquises précedament. Il ne fait pas une élegie ni un tableau sans devenir meilleur Peintre ou meilleur Poëte; & il surpasse enfin ceux qui peuvent avoir été plus heureux que lui, en maître & en modeles. Tout est pour lui, l'occasion de quelque reflexion utile, & dans le milieu d'une plaine il étudie avec autant de profit que s'il étoit dans son cabinet. Enfin son merite parvenu où il peut atteindre se soûtient toûjours jusques à ce que la vieillesse affoiblissant les organes, sa main tremblante se refuse à l'imagination encore vigoureuse. Le genie est dans les hommes, ce qui viellit le dernier. Les viellards les plus caducs se raniment: ils redeviennent de jeunes gens dès qu'il s'agit des choses qui sont du ressort de la profession dont la nature leur avoit donné le genie. Faites parler de guerre cet Officier decrepit, il s'échauffe comme par inspiration; on diroit qu'il se soit assis sur le trepied: il s'énonce comme un homme de quarante ans, & il trouve les choses & les expressions avec la facilité que donne pour penser & pour parler un sang petillant d'esprits.

Plusieurs témoins occulaires m'ont raconté, que le Poussin avoit été jusques à la fin de sa vie un jeune Peintre du

côté de l'imagination. Son merite avoit ſurvécu à la dexterité de ſa main, & il inventoit encore quand il n'avoit plus les talens néceſſaires à l'execution de ſes inventions. A cet égard, il n'en eſt pas tout à fait des Poëtes comme des Peintres. Le plan d'un long ouvrage, dont la diſpoſition pour être bonne, veut être faite dans la tête de l'inventeur, ne peut être produit ſans le ſecours de la memoire; ainſi ce plan doit ſe ſentir de l'affoibliſſement de cette faculté : ſuite trop ordinaire de la vieilleſſe. La memoire des vieillards eſt infidelle pour les choſes nouvelles. Voilà d'où viennent les defauts qui ſont dans le plan des dernieres Tragedies du Grand Corneille. Les évenemens y ſont mal amenez, & ſouvent les perſonnages s'y trouvent dans des ſituations où ils n'ont naturellement rien de bon & de naturel à dire: mais on y reconnoît de tems en tems l'élevation & même la fertilité du genie de Corneille à la Poëſie de ſon ſtile.

SECTION IX.

Des Obſtacles qui retardent le progrez des jeunes Artiſans.

TOus les genies ſe manifeſtent bien, mais ils ne parviennent point tous au degré de perfection où la nature les a rendus capables d'atteindre. Il en eſt dont le progrez eſt arrêté au milieu de la courſe. Un jeune homme ne ſauroit faire dans l'art de la Peinture tout le progrez dont il eſt capable, ſi ſa main ne ſe perfectionne pas en même-tems que ſon imagination. Il ne ſuffit pas aux Peintre de concevoir des idées nobles, d'imaginer les compoſitions les plus élegantes, & de trouver les expreſſions les les plus pathetiques, il faut encore que leur main ait été renduë docile à ſe flêchir avec préciſion en cent manieres differentes, pour être capable de tirer avec juſteſſe la ligne que l'imagination luy demande. Nous ne ſçaurions faire rien de bien, dit du Freſnoi, dans ſon Poëme de la Peinture, ſi nôtre main n'eſt pas capable de mettre ſur la toile les beautez que nôtre eſprit produit.

Sic nihil ars opera manuum privata, ſupremum *Verſ. 56.*
Exequitur, ſed languet iners uti vincta lacertos,
Diſpoſitum que typum non lingua pinxit Appelles.

Le Genie a pour ainſi dire les bras liez dans un Artiſan, dont la main n'eſt pas denouée. Il en eſt de l'œil comme de la main. Il faut que l'œil d'un Peintre ſoit accoûtumé de bonne heure à juger par, une operation ſeure & facile en même tems, quel effet doit faire un certain mêlange ou bien une certaine oppoſition de couleur, quel effet doit faire une figure d'une certaine hauteur dans un Grouppe, & quel effet un certain Grouppe fera dans le tableau, après que le tableau ſera colorié. Si l'imagination n'a pas à ſa diſpoſition une main & un œil capables de la ſeconder à ſon gré, il ne reſulte des plus belles idées qu'enfante l'imagination, qu'un tableau groſſier, & que dédaigne l'Artiſan même qui la peint, tant il trouve l'œuvre de ſa main au-deſſous de l'œuvre de ſon eſprit.

L'étude néceſſaire pour perfectionner l'œil & la main ne ſe fait point en donnant quelques heures diſtraites à un travail interrompu. Cette étude demande une attention entiere & une perſe-

verance continuée durant plusieurs années. On sçait la maxime qui défend aux Peintres de laisser écouler un jour entier sans donner quelque coup de pinceau : maxime qu'on aplique communement à toutes les professions, tant on la trouve judicieuse. *Nulla dies sine linea.*

Le seul tems de la vie qui soit bien propre à faire acquerir leur perfection a l œil & à la main est le tems où nos organes tant interieurs qu'exterieurs achevent de se former. C'est le tems qui s'écoule depuis l'âge de quinze ans jusques à l'âge de trente ans. Les organes contractent sans peine durant ces années, toutes les habitudes dont leur premiere conformation les rend susceptibles. Mais si l'on perd ces années pretieuses, si l'on les laisse écouler sans les mettre à profit, la docilité des organes se passe sans que tous nos efforts puissent jamais la rappeller. Quoique nôtre langue soit une organe bien plus souple que nôtre main ; cependant nous prononçons toûjours mal une langue étrangere, que nous apprenons après trante ans.

Malheureusement pour nous ces années si pretieuses sont celles où nous sommes distraits le plus facilement de toutes les applications serieuses. C'est

le tems où nous commençons à prendre confiance en nos lumieres, qui ne sont encore que le premier crépuscule de la prudence. Nous avons déja perdu cette docilité pour les conseils des autres, qui tient lieu aux enfans de bien des vertus; & nôtre perseverance aussi foible que nôtre raison n'est point à l'épreuve des degouts. Horace définit un Adolescent.

Monitoribus asper *de Art.*
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque & amata relinquere pernix.

D'ailleurs tout est pour cet âge l'occasion d'un plaisir plein d'attraits. Les gouts d'un jeune homme sont des passions, & ses passions sont des fureurs. Le feu de l'âge en donne plusieurs à la fois, & c'est beaucoup si la raison encore naissante peut être la maîtresse durant quelques momens.

Je dois encore ajoûter une reflexion; c'est que le genie de la Poësie & celui de la Peinture n'habite point dans un homme d'un temperament froid & d'une humeur indolente. La même constitution qui le fait Peintre ou Poëte, le dispose aux passions les plus vives. L'histoire des grands Artisans, soit en Poësie, soit en Peinture, qui n'ont pas fait

naufrage sur les écueils dont je parle, est remplie du moins des dangers qu'ils y ont couru; quelques-uns si sont brisez : mais tous y ont échoué.

J'ignore quel sujet peut avoir été cause que l'Evêque d'Alba se soit surpassé luy même dans la Peinture qu'il nous donne des inquietudes & des transports d'un jeune Poëte tirannisé par une foiblesse qui lutte contre son genie, & qui le distrait malgré lui-même des occupations pour lesquelles il est né.

Vida Poët. lib. 3 rim.

Sæpe & enim tectos immitis in ossibus ignes
Versat amor, mollisque est intus flamma medullas
Nec miserum patitur Vatum meminisse nec unda
Castalia, tantum suspirat vulnere caco.
Ante oculos simulacra volant nocteſque dieſque
Nuntia virginei vultus quem perditus ardet,
Nec potis est alio fixam traducere mentem
Saucius.

La nature des eaux de l'Hipocrêne, ne les rend pas encore bien propres à éteindre de pareils incendies.

La passion du vin est encore plus dangereuse que l'autre. Elle fait perdre beaucoup de tems, & met encore un jeune Artisan hors d'état de faire un bon usage de celui qu'elle lui laisse. L'excès du vin n'est pas même un de ces vices dont l'â-

ge corrige les hommes. Cependant en quelques années, il ôte à l'eſprit ſa vigueur & au corps une partie de ſes forces. Un homme trop adonné au vin, eſt morne quand il n'eſt pas à table, & ſon eſprit n'eſt plus fondé que ſur les digeſtion d'un eſtomac, qui s'uſe enfin avant le tems. Quand Horace veut parler ſerieuſement, il dit, que le jeune homme qui veut ſe rendre habile, doit être temperant. *Abſtinuit venere & vino.* Petrone le moins auſtére des écrivains, exige d'un jeune homme qui veut réuſſir dans ſes études, d'être ſobre. *Frugalitatis lege palleat exacta.* Juvenal, en parlant des poëtes de ſon tems qui compoſoient de grands ouvrages, dit qu'ils s'abſtenoient du vin même, dans les jours que la coûtume deſtinoit particulierement aux plaiſirs de la table. *De Arte Poët.*

Fuit utile multis
Pallere & vinum toto noſcire Decembri. *Sati. 7.*

On ne m'accuſera pas du moins de citer les jeunes gens, à qui je veux faire le procès devant des Juges trop ſevéres.

Enfin, comme le ſuccès ne ſçauroit répondre toûjours à la précipitation d'un jeune Peintre, il peut bien ſe dégoûter de tems en tems d'un travail laborieux,

dont il ne voit pas n'aître un fruit quile satisfasse. L'impatience naturelle à cet âge fait qu'on voudroit moissonner un instant après avoir semé. L'attrait qu'un travail où nous pousse nôtre génie a pour nous, aide beaucoup à vaincre ses dégouts, comme à resister aux distractions : mais il est bon encore que le desir de faire fortune vienne au secours de l'impulsion de nôtre genie. Il est donc à souhaitter qu'un jeune homme, que son genie determine à être Peintre, se trouve dans une situation telle qu'il lui faille regarder son art comme son établissement, & qu'il attende sa consideration dans le monde de la capacité qu'il acquerera dans cet art. Si la fortune d'un jeune homme, loin de le porter à un travail assidu, concourt avec la legereté de son âge pour le distraire du travail ? Qu'augurer de luy, sinon qu'il laissera passer le tems de former ses organnes sans le faire ? Un travail souvent interrompu & distrait encore plus souvent, ne suffit pas à perfectionner un Artisan. En effet le succès de nôtre travail dépend presqu'autant de la disposition dans laquelle nous sommes lorsque nous nous appliquons, il dépend presqu'autant de ce que nous faisions avant que de commencer nôtre travail, & de ce

que nous avons projetté de faire après que nous l'aurons quitté, que de la durée même de ce travail. Quand la force du genie ramenera nôtre jeune Peintre à une étude plus ſerieuſe de ſon art, parce que l'ivreſſe de la jeuneſſe ſera paſſée, ſa main & ſes yeux ne ſeront plus capables d'en bien profiter. S'il veut faire de bons tableaux, qu'après les avoir imaginez, il les faſſent peindre par un autre.

Les Poëtes dont l'aprentiſſage n'eſt pas auſſi difficile que celui des Peintres, ſe rendent toûjours capables de remplir leur deſtinée. La premiere ardeur que donne le genie ſuffit pour aprendre les regles de la Poëſie ; ce n'eſt point par ignorance de regles, que tant de gens pêchent contre les regles. La plûpart de ceux qui manquent à les obſerver les connoiſſent bien : mais ils n'ont point aſſez de talent pour mettre leurs maximes en pratique.

Il eſt vrai qu'un Poëte peut être dégouté de nous donner de grands ouvrages par la peine que coûte la diſpoſition de leur plan. La perſeverance n'eſt pas la vertu des jeunes gens. S'il n'eſt point de travail ſi penible, & ſi difficile qu'ils ne s'y portent avec ardeur, c'eſt à condition que ce travail ne durera point

long-tems. Il eſt donc heureux pour la ſocieté, que les jeunes Poëtes ſoient déterminez par leur fortune à un travail aſſidu.

Je n'entens point par néceſſité de faire fortune, la néceſſité de ſubſiſter. Cette extreme indigence qui force à travailler pour avoir du pain, n'eſt propre qu'a égarer un homme de genie, qui, ſans conſulter ſes talens, s'attache preſſé par le beſoin, aux genres de Poëſie qui ſont plus lucratifs que les autres. Au lieu de compoſer des Allegories ingenieuſes & des ſatires excellentes, il fera de mauvaiſes pieces de theâtre: le theâtre eſt en France le Perou des Poëtes.

L'enthouſiaſme Poëtique, n'eſt pas un de ces talens, que la crainte de mourir de faim ſçait donner. Si comme le dit Perſe, qui nomme le ventre, le pere de l'induſtrie, *Ingeni largitor venter*, les entrailles à jeun font croître l'eſprit, ce n'eſt pas aux écrivains.

Horace a bû ſon ſaoul quand il voit les Menades.

Dit, Deſpreaux après Juvenal. En effet, comme ce Poëte Latin l'expoſe très bien: mettre les pieds dans l'Olimpe, entrer dans les projets des Dieux, & donner des fêtes aux Déeſſes; ce n'eſt point la beſogne

beſogne d'un mal vêtu, qui ne ſçait point où il ira ſouper. Si Virgile, adjoûte Juvenal, n'avoit pas eû les commoditez de la vie, ces Hidres dont il ſçait faire des monſtres ſi terribles, n'auroient été que des couleuvres ordinaires. La furie qui porte la rage dans le ſein de Turnus & d'Amata, n'auroit été pour parler à nôtre maniere, qu'une furie pareille à la tranquille Eumenide de l'Opera d'Iſis.

Magnæ mentis opus, nec delodice paranda Sat.
Attonitæ, currus & equos faciesque deorum,
Aspicere & qualis Rutulum confundat Erinnis.
Nam si Virgilio puer & tolerabile desit
Hospitium, caderent omnes à crinibus Hydri.

L'extreme beſoin dégrade l'eſprit, & le genie, reduit par la miſere à compoſer, perd la moitié de ſa vigueur.

D'un autre côté, les plaiſirs détournent les Poëtes du travail, auſſi-bien que le beſoin. Il eſt vrai que Lucain compoſa ſa Pharſale malgré toutes les diſtractions qui viennent à la ſuite de l'opulence. Il reçût les complimens de ſes amis ſur le ſuccès de ſon Poëme dans ſes jardins enrichis de marbre: mais un ſeul exemple ne conclut pas. De tous les Poëtes qui ſe ſont acquis un grand nom.

Lucain eſt le ſeul, autant qu'il m'en ſouvient, qui dès ſa jeuneſſe ait pû vivre dans l'abondance. Tout le monde ſera de mon avis, quand j'avancerai que Moliere n'auroit jamais pris la peine néceſſaire pour ſe rendre capable de produire les femmes ſçavantes, ni celle de compoſer enſuite cette Comedie après s'être rendu capable de le faire, s'il ſe fût trouvé un homme de condition, en poſſeſſion de cent mille livres de rente dès lâge de vingt ans. Je crois rencontrer quelle eſt la ſituation où l'on peut ſouhaitter, que ſoit un jeune Poëte, dans un bon mot de nôtre Roy Charles IX. Il faut, diſoit ce Prince, en ſe ſervant de la langue latine, dont le bel uſage permettoit alors aux perſonnes polies, de mêler quelques mots dans la converſation. Que les chevaux & les Poëtes ſoient bien nourris, mais non pas engraiſſez. *Equi & Poëtæ alendi ſunt non ſaginandi.* On doit pardonner la comparaiſon à la paſſion demeſurée des Seigneurs de ce tems-là pour leurs écuries : la mode l'autoriſoit. L'envie d'augmenter ſa fortune excite un Poëte qui ſe trouve dans cette ſituation, ſans que le beſoin lui rabaiſſe l'eſprit, ni l'oblige à courir après un vil ſalaire, comme ont fait les ouvriers mercenaires de tant

e Poëmes Dramatiques, qui ne se sou-
ioient guerre de la destinée de leurs pie-
es, dès qu'ils avoient touché l'argent
ui devoit leur en revenir.

Gestit enim nummum in loculos demittere, post hac Horat.
curus, cadat an recto stet fabula talo. Ep. pr. Lib. 2.

Comme la mecanique de nôtre Poë-
e, si difficile pour ceux qui ne veu-
ent faire que des vers excellens, est
acile pour ceux qui se contentent d'en
aire de mediocres, il est parmi nous
ien plus de mauvais Poëtes, que de
nauvais Peintres. Toutes les personnes
ui ont quelque lueur d'esprit, ou quel-
que teinture des lettres, veulent se mê-
er de faire des vers, & pour le mal-
neur des Poëtes, elles deviennent ainsi
les Juges qui prononcent sur tous les
Poëmes nouveaux, avec la severité d'un
:oncurrent. C'est depuis long-tems, que
es Poëtes se plaignent du grand nombre
le rivaux, que la facilité de la mecanique
le la Poësie leur procure. Celui qui n'est
as Pilote, dit Horace, n'ose s'asseoir
u gouvernail. On ne se mêle point de
composer des remedes, quand on n'a
as étudié la vertu des Simples. Il n'y a
que les Medecins qui ordonnent la sai-

gnée aux malades. Ce n'eſt même qu'après un apprentiſſage qu'on exerce les plus vils mêtiers, mais tout le monde capable ou non, veut faire des vers.

Horat. Ep. pr. Lib. ſecund.

Navem agere ignarus navis timet, Abrotomum ægro
Non audet niſi qui didicit dare, quod medicorum eſt,
Promittunt Medici, tractant fabrilia fabri.
Scribimus indocti doctique Poëmata.

Les verſificateurs les plus ineptes, ſont même ceux qui compoſent le plus courament. De-là naiſſent tant d'ouvrages ennuieux qui font prendre en mauvaiſe part le nom de Poëte, & qui empêchent que perſonne veuille s'honorer d'un ſi beau titre.

Il me ſouvient de ce que dit Monſieur Deſpreaux, à Monſieur Racine touchant la facilité de faire des vers. Ce dernier venoit de donner ſa Tragedie d'Alexandre, lorſqu'il ſe lia d'amitié avec l'Auteur de l'art Poëtique. Racine lui dit en parlant de ſon travail, qu'il trouvoit une facilité ſurprenante à faire ſes vers. Je veux vous apprendre à faire des vers avec peine, répondit Deſpreaux & vous avez aſſez de talent pour le ſçavoir bien-tôt. Racine diſoit que Deſ

reaux lui avoit tenu parole.

Mais ces peines ne ſont point capables de dégouter de la poëſie un jeune homme qui tient ſa vocation d'Apollon même, & qu'excite encore le deſir de ſe faire un nom & une fortune. Il atteindra, ſoit un peu plûtôt, ſoit un peu plus tard, le degré du Parnaſſe où il eſt capable de monter : mais l'uſage qu'il fera de ſa capacité, dépendra beaucoup du tems où ſon étoile l'aura fait naître. S'il vient en des tems malheureux, ſans Auguſte & ſans Mécéne, ſes productions ne ſeront, ni ſi frequentes, ni de ſi longue haleine que s'il étoit né dans un ſiécle plus fortuné pour les arts & pour les ſciences. Virgile encouragé par l'attention qu'Auguſte donnoit à ſes vers : Virgile excité par l'émulation à produit l'Eneide : Il a emploié une infinité de veilles à compoſer un Poëme de longue haleine, qui malgré le goût que ſon genie devoit lui donner pour ce travail, doit l'avoir fatigué ſouvent juſques à la laſſitude. Si Virgile avoit vécu dans un tems, ſans Auguſte, ſans Mécéne & ſans concurrens, Virgile auroit bien été déterminé par l'impulſion du genie & par le déſir de ſe diſtinguer à cultiver ſon talent. Il ſe ſeroit bien rendu capable de compoſer une Eneide, mais on peut

croire qu'il n'auroit pas eu la perseverance necessaire pour terminer un si long ouvrage. Peut-être n'aurions nous de Virgile que quelques Eglogues qui auroient coulé sans peine d'une veine abondante, & l'esquisse de l'Eneide dont il auroit terminé un livre ou deux.

Les grands Artisans ne sont pas ceux à qui leurs productions coûtent le moins. Leur inaction vient souvent de la crainte qu'ils ont des peines que leur coûtent des ouvrages dignes d'eux, quand il semble que c'est la paresse qui les tient dans l'oisiveté Comme des matelots qui viennent de mettre pied à terre, après avoir vû, pour me servir de l'expression d'un ancien, la mort dans chaque flot qui s'aprochoit d'eux, sont dégoûtez pour un tems de s'exposer aux perils de la mer, de même un bon Poëte qui sçait combien il lui en a coûté pour terminer sa tragedie, n'entreprend pas si volontiers d'en faire une autre. Il faut qu'il se repose durant un tems. Après s'être ennuié du travail, il faut qu'il s'ennuie du repos avant que de se remettre au travail.

Un Poëte ne dispose pas sans un travail penible & sans une attention laborieuse l'esquisse d'un long ouvrage. Le travail de limer & de polir ses propres

vers est encore ennuieux. Il est impossible que l'attention serieuse sur des minuties que ce travail exige ne fatigue pas bien-tôt. Cependant il faut la continuer durant long-tems. J'en appelle à témoin les Poëtes à qui la perseverance dans ce labeur a manqué. Il est vrai que les Poëtes trouvent un plaisir sensible dans l'Enthousiasme de la composition. L'ame livrée toute entiere aux idées qui s'excitent dans l'imagination échauffée, ne sent pas les efforts qu'elle fait pour les produire : elle ne s'apperçoit de sa peine que par cette lassitude & par cet épuisement qui suivent la composition.

Neque idem umquam *Catull. Epig. 20.*
Aeque est beatus ac Poëma cum scribit,
Tam gaudet in se.

Ceux qui composent des vers sans être Poëtes sont contens de ce qu'ils ont produit, plûtôt dans un delire que dans un veritable Enthousiasme. La plûpart, comme Pigmalion, deviennent amoureux de leurs productions informes ou languissantes, & ils ne les retouchent plus : car qui dit amoureux, dit aveugle sur les défauts de ce qu'il aime. Aussi aucun tiran de la Grece, n'entendit-il jamais autant de flatterie qu'un Poëte medio-

cre s'en dit à lui même quand il encenſe les prétenduës divinitez qui viennent de naître ſous ſa plume. C'eſt des mauvais Poëtes qu'il faut entendre, ce que dit Ciceron. *In hoc enim genere neſcio quo pacto magis quam in aliis ſuum cuique pulcherrimum eſt. Adhuc neminem cognovi Poëtam qui ſibi non optimus videretur.* Il étoit naturel que Ciceron fît le portrait des Poëtes mediocres, quand il vouloit parler des Poëtes en general. Il eſt connu pour avoir fait des vers auſſi mauvais que ſa proſe eſt bonne.

Tuſcul. Lib. 5.

SECTION X.

Du tems où les hommes de genie parviennent au merite dont ils ſont capables.

LE tems où les genies parviennent au merite dont ils ſont capables eſt diferent. En Premier lieu les genies nez pour ces profeſſions qui demandent beaucoup d'experience & de la maturité d'eſprit, ſont formez plus tard que ceux qui ſont nez pour ces profeſſions où l'on réuſſit avec un peu de prudence & beaucoup d'imagination. Par exemple, un grand Miniſtre, un grand Ge-

neral, un grand Magiſtrat deviennent ce qu'ils ſont capables d'être, dans un âge plus avancé que celuy où les Peintres & les Poëtes atteignent le degré d'excellence que leur étoille leur permet d'atteindre. Les premiers ne ſçauroient être formez ſans des connoiſſances & ſans des lumieres qu'on n'acquiert que par l'experience, & même par ſa propre experience. L'étenduë de l'eſprit, la ſubtilité de l'imagination, l'application même ne ſçauroient y ſuppléer. Enfin ces profeſſions demandent un jugement mur, & ſur tout de la fermeté ſans opiniâtreté. On naît bien avec une diſpoſition à ces qualitez, mais on ne naît point avec ces qualitez toutes formées. On ne peut même les avoir acquiſes de ſi bonne heure.

Comme l'imagination a plûtôt acquis ſes forces que le jugement ne peut avoir acquis les ſiennes, les Peintres, les Poëtes, les Muſiciens & ceux dont le talent conſiſte principalement dans l'invention, ne ſont pas ſi long-tems à ſe former. Je crois donc que l'âge de trente ans, eſt l'âge où communement parlant, les Peintres & les Poëtes ſe trouvent être parvenus au plus haut degré du Parnaſſe, où leur genie leur permette de monter. Ils deviennent bien plus corrects dans

la ſuite, ils devienent bien plus ſages dans leurs productions; mais ils ne deviennent pas ni plus fertiles, ni plus pathetiques, ni plus élevez.

Comme les genies ſont plus tardifs les uns que les autres, c'eſt ce que j'avois à dire en ſecond lieu, comme leurs progrez peuvent être retardez par tous les obſtacles dont nous avons parlé, nous n'avons pas pretendu marquer l'âge de trente ans, comme une année fatale, avant laquelle & après laquelle on ne dût rien attendre. Il peut ſe trouver cinq ou ſix années de difference, dans l'âge auquel deux grands Peintres ou deux grands Poëtes ſeront parvenus à leur perfection. L'un y peut être arrivé à vingt-huit ans & l'autre à trente trois. Racine fut formé des vingt huit ans. La Fontaine étoit bien plus âgé quand il fit les premiers de ſes bons ouvrages Le genre de Poëſie auquel s'aplique un Artiſan paroît même retarder encore cette année heureuſe. Moliere avoit quarante ans, lorſqu'il fit les premieres de ces Comedies, dignes d'être comptées au nombre des pieces, leſquelles luy ont acquis ſa reputation. Mais il ne ſuffiſoit pas à Moliere d'être grand Poëte pour être capable de les compoſer: il falloit encore qu'il eût acquis une con-

noiſſance des hommes & du monde qu'on n'a pas de ſi bonne heure, & ſans laquelle le meilleur Poëte ne ſçauroit faire que des Comedies mediocres.

Il eſt naturel que les grands genies atteignent le point de leur perfection un peu plus tard que les genies moins élevez & moins étendus. Les grands genies ſont comme ces arbres qui portent des fruits excellens, & qui dans le printems pouſſent a peine quelques feüilles, lorſque les autres arbres ſont déja tous couverts de leur feüillage. Quintilien, que ſa profeſſion obligeoit d'étudier le caractere des enfans, parle avec un ſens merveilleux ſur ce qu'on appelle communement *des eſprits tardifs & des eſprits précoces.* Si le corps, dit-il, n'eſt pas chargé de chairs dans l'enfance, il ne ſçauroit être bien fait dans l'âge viril. Les enfans, dont les membres ſont formez de trop bonne heure, deviennent infirmes & maigres dès l'adoleſcence: Ainſi de tous les enfans, ceux qui me donnent le moins d'eſperance, ajoûte Quintilien, ce ſont ceux-là mêmes à qui le monde trouve plus d'eſprit qu'aux autres, parce que leur jugement eſt avancé. Mais cette raiſon prematurée ne vient que du peut de vigueur de leurs eſprits: ils ſe portent bien plû-

tôt parce qu'ils n'ont pas de mauvaises humeurs, que parce qu'ils aient un fonds de santé. *Erit illud plenius interim corpus quod mox adulta ætas astringat. Hinc spes roboris, Maciem namque & infirmitatem in posterum minari solet protinus omnibus membris expressus infans.... Illa mihi in pueris natura minimum spei dabit in qua ingenium judicio præsumitur.... Macies illis pro sanitate & judicii loco infirmitas est.* Ce passage dont j'ai seulement ramassé quelques traits, merite d'être lû en entier.

nstit. lib. . cap. 4.

Voilà cependant le caractere que les Maîtres trouvent de meilleur augure. Je parle des Maîtres ordinaires, car si le Maître luy-même a du genie, il discernera l'Eleve de dix-huit ans qui en aura. Il le reconnoîtra d'abord à la maniere dont il luy verra digerer ses leçons, & aux objections qu'il formera. Enfin il le reconnoîtra parce qu'il luy verra faire tout ce qu'il faisoit luy même quand il étoit Eleve. C'est ainsi que Scipion l'Emilien avoit reconnu le genie de Marius, quand il repondit à ceux qui luy demandoient quel homme seroit capable de commander les armées de la Republique, si l'on venoit à le perdre, que c'étoit Marius. Cependant Marius à peine officier subalterne n'avoit

encore fait aucun exploit, il n'avoit mis encore en évidence aucune qualité qui le rendît digne dès lors aux yeux des hommes ordinaires d'être le ſucceſſeur de Scipion.

Dès que les jeunes gens ſont arrivez au tems où il faut penſer de ſoi-même, & tirer de ſon propre fonds, la difference qui eſt entre l'homme de genie & celuy qui n'en a pas, ſe manifeſte & devient ſenſible à tout le monde. L'homme de genie invente beaucoup, quoiqu'il invente encore mal, & l'autre n'invente rien. Mais, *Facile eſt remedium ubertatis; ſterilia nullo labore vincuntur.* L'art qui ne ſçauroit trouver de l'eau où il n'y en a point, ſçait reſſerrer dans leurs lits les fleuves qui ſe débordent. Plus l'homme de genie & celuy qui n'en a point s'avancent vers l'âge viril, plus la difference qui eſt entre-eux devient ſenſible. Il n'arrive à cet égard dans la Peinture & dans la Poëſie, que la même choſe qu'on voit arriver dans toutes les conditions de la vie. L'art d'un Gouverneur & les leçons d'un Precepteur changent un enfant en un jeune homme: elles luy donnent plus d'eſprit qu'on n'en peut avoir naturellement à cet âge. Mais cet enfant dès qu'il eſt parvenu dans l'âge où il faut penſer, parler & agir de ſoi-mê-

Quinct. Lib. 2. cap. 4.

me, déchoit tout à coup de ce merite précoce. Son Eté dément toutes les esperances de son Printems. L'éducation trop soigneuse qu'il a reçûë luy devient même nuisible, parce qu'elle luy a été l'occasion de prendre l'habitude dangereuse de laisser penser d'autres pour luy. Son esprit a contracté une faineantise interieure qui luy laisse attendre des impulsions exterieures pour se determiner & pour agir. L'esprit contracte aussi facilement une habitude de paresse que les jambes & les pieds. Un homme qui ne va jamais qu'une voiture ne le mene, est bientost hors d'etat de se servir de ses jambes aussi bien qu'un homme qui se tient dans l'habitude de marcher. Comme il faut donner la main au premier quand il marche, de mesme il faut aider l'autre à penser & mesme à vouloir. Dans l'enfant élevé sans tant de soin, l'interieur s'évertue de lui-meme, & l'esprit devient actif. Il aprend à raisonner & à decider luy-mesme comme on aprend les autres choses. Il parvient enfin à bien raisonner & à bien prendre son parti, à force de raisonner & de reflêchir sur ce qui l'a trompé, lorsque les evenemens luy ont fait voir qu'il avoit mal conclu.

Plus un artisan doué de genie met de

temps à ſe former, plus il lui faut d'experience pour devenir moderé dans ſes ſaillies, retenu dans ſes inventions, & ſage dans ſes productions, plus il va loin ordinairement. Le Midi des jours d'Eté eſt plus éloigné du Levant que le Midi des jours d'Hyver. Les Ceriſes parviennent à leur maturité dès les premieres chaleurs, mais les Raiſins n'y parviennent qu'avec le ſecours des ardeurs de l'Eté & de la tiedeur de l'Automne. La nature n'a pas voulu, dit Quintilien, que rien de conſiderable fut achevé en peu de temps. Plus le genre d'un ouvrage eſt excellent, plus il faut ſurmonter de difficultés pour le terminer. C'eſt le ſentiment de l'Auteur que je viens de citer, qui certainement s'y connoiſſoit, quoi qu'il n'eut pas lû Deſcartes. *Nihil enim rerum ipſa Natura, voluit magnum effici cito, præpoſuit que pulcherrimo cuique operi difficultatem quæ naſcendi quoque hanc fecerit legem ut majora animalia diutius viſceribus parentum continerentur.* Ainſi plus les fibres d'un cerveau doivent avoir de reſſort, plus ces fibres ſont en grand nombre, plus il leur faut de temps pour acquerir toutes les qualités dont ils ſont capables. *Quintil. inſt. lib. x. cap. 2.*

Les grands Maîtres ſont donc des

études plus longues que les Artisans ordinaires. Ils sont, si l'on veut, aprentifs durant un plus longtemps, parce qu'ils aprennent encore à un âge où les Artisans ordinaires sçavent déja le peu qu'ils sont capables de sçavoir. Que le titre d'aprentif n'épouvante personne, car il est des aprentifs qui valent déja mieux que des Maîtres, bien que ces Maîtres fassent moins de fautes qu'eux. *Plin. Epist.* *Sed & his non labentibus nulla laus, illis non nulla laus etiam si labantur.* Quand le Guide & le Dominiquin eurent fait chacun leur tableau dans une petite Eglise dédiée à Saint André, & bâtie dans le jardin du Monastere de Saint Gregoire *Au Mont Cœlius.* Annibal Carache leur Maître fut pressé de prononcer qui de ses deux Eléves meritoit le prix. Le tableau du Guide represente Saint André à genoux devant la Croix, & celui du Dominiquin represente la flagellation de cet Apôtre. Ce sont de grands morceaux où nos deux Antagonistes avoient eu le champ libre pour mettre en évidence tout leur genie, & ils les avoient executés avec d'autant plus de soin qu'étans peints à fresque vis-à-vis l'un de l'autre, ils devoient être perpetuellement rivaux, & pour ainsi dire éterniser la concurrence de

Le Dominiquin a repeté ce sujet à S. André de la Val.

leurs artisans. Le Guide, dit le Carache, a fait en maître, & le Dominiquin en apprentif; mais, ajoûta-t'il, l'apprentif vaut mieux que le maître. Veritablement on voit des fautes dans le tableau du Dominiquin que le Guide n'a pas faites dans le sien; mais on y voit aussi des traits qui ne sont pas dans celui de son rival. On y remarque un genie qui tendoit à des beautés où le genie doux & paisible du Guide n'aspiroit point.

Plus les hommes sont capables de s'élever, plus ils ont de degrés a monter pour arriver au faiste de leur élevation. Horace devoit être un homme fait quand il se fit connoître pour Poëte. Virgile avoit près de trente ans quand il fit sa premiere Eglogue. Monsieur Racine avoit à peu près cet âge, au dire de Monsieur Despréaux, quand il fit jouer Andromaque, qu'on peut regarder comme la premiere Tragedie du grand Poëte. Corneille avoit plus de trente ans quand il fit le Cid. Moliere n'avoit point encore fait à cet âge aucune des Comedies qui lui ont acquis la reputation qu'il a laissée. Despreaux avoit trente ans quand il donna ses Satires telles que nous les avons. Il est vrai que les dattes de ses pieces qu'on

a miſes dans une édition poſthume de ſes ouvrages diſent le contraire ; mais ces dattes ſouvent dementies même par la piece de poëſie, à la tête de laqu'elle on les a placées, ne me paroiſſent d'aucun poids. Raphaël avoit près de trente ans lors qu'il fit connoître la nobleſſe & la ſublimité de ſon genie dans le Vatican. C'eſt là qu'on voit ſes premiers ouvrages, dignes du grand nom qu'il a preſentement.

SECTION XI.

Des ouvrages convenables aux gens de genie, & de ceux qui contrefont la maniere des autres.

LES hommes de genie qui ſont jaloux de leur reputation ne devroient du moins mettre au jourque de grands ouvrages, puiſqu'il ne leur à pas été poſſible de derober leur apprentiſſage aux yeux du public. Ils éviteroient par cette precaution de donner lieu à des comparaiſons mortifiantes. Quand les Poëtes & les Peintres les mieux inſpirés donnent, ou des poëmes compoſés d'un petit nombre de vers ou des tableaux qui ne contiennent qu'une figure ſans

expreſſion & poſée dans une attitude commune, ces productions ſont expoſées à des paralelles odieux. Comme on peut ſans genie faire quatre ou cinq vers heureux, ou peindre une Vierge avec l'enfant ſur ſes genouils ſans être grand Peintre, la difference du ſimple ouvrier & de l'artiſan divin ne ſe fait pas ſentir dans des ouvrages ſi bornés, de la même maniere qu'elle ſe fait ſentir dans des ouvrages plus compoſés & qui ſont ſuſceptibles d'un plus grand nombre de beautés. C'eſt dans les derniers que cette difference paroît dans toute ſon étenduë.

Il eſt quelques Vierges de Carle Maratte que les amis de ce Peintre ſoûtiennent aprocher aſſés de la beauté de celles de Raphaël, ſans qu'on puiſſe les accuſer d'une éxageration outrée. Quelle difference entre les grandes compoſitions de ces deux Peintres, & qui s'aviſât jamais de les mettre en paralelle. Quoi que la preſomption ſoit familiere aux Peintres preſqu'autant qu'aux Poëtes, Carle Maratte lui-même ne s'eſt pas cru digne de méler ſon Pinceau avec celui de Raphaël. Peu de temps avant la derniere année Sainte on voulut faire racomoder le Plafond du Salon de ce Palais, qu'on appelle à

Rome le petit Farneſe. C'eſt la maiſon bâtie par le Chigi qui vivoit ſous le Pontificat de Leon X. Les Peintures que ce Chigi fit faire dans cette maiſon par Raphaël ont rendu le nom de Chigi auſſi celebre dans l'Europe que le Pontificat d'Alexandre VII. Carle Maratte ayant eſté choiſi comme le premier Peintre de Rome pour mettre la main au Plafond dont je parle, & ſur lequel Raphaël a repreſenté l'hiſtoire de Pſyché, ce galand homme n'y voulut rien retoucher qu'au Paſtel, afin, dit-il, que s'il ſe trouve un jour quelqu'un plus digne que moi d'aſſocier ſon pinceau avec celui de Raphaël, il puiſſe effacer mon ouvrage pour y ſubſtituer le ſien.

Vander Meulen auroit peint un Cheval auſſi-bien que le Brun & Bâtiſte auroit fait un Pannier de fleurs mieux que le Pouſſin. Pour parler de la Poëſie, Deſpreaux a fait des Epigrames très inferieures à celles de deux ou trois Poëtes, qui ne voudroient pas eux-mêmes s'égaler à lui. On connoît mal la ſuperiorité d'un courſier ſur un autre courſier, quand ils fourniſſent une carriere trop courte. Elle ſe fait bien mieux voir quand la carriere eſt de longue haleine. Il ſeroit ſuperflu d'expliquer icy en quel ſens je prens le mot de pe-

tit ouvrage, car un Tableau de trois pieds peut être quelquefois un grand ouvrage. Un Poëme de trois cens vers peut être un grand Poëme

J'adjoûterai encore une conſideration touchant les ouvrages qui ne demandent pas beaucoup d'invention, c'eſt que les fauſſaires en Peinture les contrefont bien plus aiſement qu'ils ne peuvent contrefaire les ouvrages, où toute l'imagination de l'Artiſan a eu lieu de ſe deployer. Les faiſeurs de Paſtiches, ce ſont ces tableaux peints dans la maniere d'un grand Artiſan & qu'on expoſe ſous ſon nom, bien qu'il ne les ait jamais vûs, les faiſeurs de Paſtiches, disje, ne ſçauroient contrefaire l'ordonnance, le coloris ni l'expreſſion des grands Maîtres. On imite la main d'un autre, mais on n'imite pas de même ſon eſprit, & l'on n'aprend point à penſer comme un autre, ainſi qu'on peut aprendre à prononcer comme lui.

Le Peintre mediocre qui voudroit contrefaire une grande compoſition du Dominiquin ou de Rubens, ne ſçauroit impoſer non-plus que celui qui voudroit faire un Paſtiche ſous le nom du Georgeon ou du Titien. Il faudroit avoir un genie preſque égal à celui du Peintre qu'on veut contrefaire, pour

reuſſir à faire prendre nôtre ouvrage pour être de ce Peintre. On ne ſçauroit donc contrefaire le genie des grands hommes, mais on réuſſit quelque fois à contrefaire leur main, c'eſt à dire leur maniere de coucher la couleur & de tirer les traits, les airs de tête qu'ils repetoient, & ce qui pouvoit être de vitieux dans leur pratique. Il eſt plus facile d'imiter les défauts des hommes que leurs perfections. Par exemple, on reproche au Guide d'avoir fait ſes têtes trop plates. Ses têtes manquent ſouvent de rondeur, parce que leurs parties ne ſe détachent point & ne s'élevent pas aſſés l'une ſur l'autre. Le Peintre qui voudroit faire une tête dans le dernier goût du Guide s'y prendroit mal, s'il lui donnoit la rondeur d'une tête de Rubens.

Jordan le Napolitain, que ſes Compatriottes appelloient *Il fa preſto*, ou *le depêche beſogne*, étoit après Teniers un des grands faiſeurs de Paſtiche, qui jamais ait tendu des pieges aux curieux. Fier d'avoir contrefait avec ſuccés quelques têtes du Guide, il entreprit de faire de grandes compoſitions dans le goût de cet aimable Artiſan, & dans le goût des autres Eleves du Carache. Tous ces Tableaux qui repreſentent differents évenemens de l'hiſtoire de

Perſée, ſont à Gennes dans le Palais du Marquis Grillo, qui paya le fauſſaire mieux que les grands maîtres, dont il ſe faiſoit le ſinge, n'avoient eſté payés dans leur temps. On eſt ſurpris en voyant ces Tableaux, mais c'eſt qu'un Peintre qui ne manquoit pas de talens ait ſi mal placé ſes veilles, & qu'un Seigneur Gennois ait fait un ſi mauvais uſage de ſon argent.

La même choſe eſt veritable en Poëſie. Un homme ſans genie, mais qui a lû beacoup de vers, peut bien, en arrangeant ſes reminiſcences avec diſcernement, compoſer une Epigramme qui reſſemblera ſi bien à celles de Martial, qu'on pourra la prendre pour être de ce Poëte. Mais un Poëte qui après s'être diverti à compoſer un treiziéme livre de l'Eneïde ſeroit aſſés hardi pour l'attribuer à Virgile, n'en impoſeroit à perſonne. Muret a bien pu faire prendre ſix vers qu'il avoit compoſés lui-même pour ſix vers de Trabea, Poëte Comique Latin qui vequit ſix cens ans après la fondation de Rome.

Here ſi quarelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miſerijs mortalium,

Auro paranda lacrima contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quam Nœnia Præfica ad excitandos mortuos.
Res turbida consilium non fletum expetunt.

Ces vers ont pu ébloüir Joseph Scaliger au point qu'il les ait cités dans son Commentaire sur Varron comme un fragment de Trabea trouvé dans un ancien manuscrit. Si Muret avoit voulu supposer une Comedie entiere à Térence, Muret n'en auroit pas imposé à Scaliger. Or les hommes soigneux de leur reputation ne doivent pas donner lieu aux faussaires à venir, d'imputer à leur nom des ouvrages qu'ils n'auront pas faits. C'est assés que d'avoir à répondre de ses propres fautes à la posterité.

Pag. 222. Edit. ann. 1573.

SECTION XII.

Des siecles illustres & de la part que les causes morales ont au progrés des arts.

TOus les siecles ne sont pas également fertiles en grands Artisans. Les personnes les moins speculatives ont fait plusieurs fois reflexion qu'il étoit des siecles

siecles ou les Arts languissoient, comme il en étoit d'autres ou les Arts & les Sciences donnoient des fleurs & des fruits en abondance ? Qu'elle comparaison entre les productions de la Poësie dans le siecle d'Auguste & les productions du même Art dans le siecle de Gallien. La Peinture étoit-elle le même art, pour ainsi dire, dans les deux siecles qui precederent le siecle de Leon X. que dans le siecle de ce Pape Mais la superiorité de certains siecles sur les autres siecles est trop connuë pour qu'il soit besoin que nous nous arrêtions à la prouver. Il s'agit uniquement de remonter, s'il est possible, aux causes qui donnent tant de superiorité à un certain siecle sur les autres siecles.

Avant que d'entrer en matiere, je dois demander à mon lecteur qu'il me soit permis de prendre icy le mot de siecle en une signification un peu differente de celle qu'il doit avoir à la rigueur. Le mot de siecle pris dans son sens précis, signifie une durée de cent années, & quelque fois je l'employerai pour signifier une durée de soixante ou de soixante & dix ans. J'ai cru pouvoir employer le mot de siecle dans cette signification avec d'autant plus de liberté, que la durée d'un siecle est arbitraire

essentiellement, & qu'on est convenu de donner cent années à chaque siecle uniquement pour faciliter en Chronologie les calculs & les citations. Il ne s'acheve point aucune revolution Phisique dans la nature en l'espace de cent ans, ainsi qu'il se fait une revolution phisique dans la nature dans le terme d'une année, qui est cette revolution du Soleil qu'on nomme annuelle. Le mot d'âge signifie un temps trop court pour m'en servir icy, & d'ailleurs le monde est dans l'habitude de se servir du mot de siecle quand il parle de ce temps heureux où les Arts & les Sciences ont fleuri extraordinairement. On est dans l'habitude de dire & d'entendre dire, le siecle d'Auguste, le siecle d'Alexandre & le siecle de Loüis le Grand.

On trouve d'abord que les causes morales ont beaucoup de part à la difference sensible qui est entre les siecles. J'apelle icy causes morales, celles qui operent en faveur des arts, sans donner réellement plus d'esprit aux Artisans, mais qui sont seulement pour les Artisans une occasion de perfectionner leur genie, parce que ces causes leur rendent le travail plus facile, & parce qu'elles les excitent par l'émulation &

par les recompenses à l'étude & à l'application. J'apelle donc des causes morales de la perfection des arts la situation heureuse où se trouve la patrie des Peintres & des Poëtes lors qu'ils fournissent leur carriere ; l'inclination de leur souverain & de leur concitoiens pour les beaux arts ; enfin, les excellens Maîtres qui vivent de leur temps, dont les enseignemens abregent les études & en assûrent le fruit ? Qui doute que Raphaël n'eût esté formé quatre ans plûtost, s'il eût esté l'Eleve d'un autre Raphaël ? Croit-on qu'un Peintre François, qui auroit pris son essort au commencement des trente-cinq années de guerre qui désolerent la France jusqu'à la Paix de Vervins, eût eu les mêmes occasions de se perfectionner, qu'il eût reçû les mêmes *encouragemens* qu'il auroit reçû, s'il eût pris son essort en mil six cens soixante. *en 1598.*

Les Compatriotes des grands Artisans peuvent-ils donner aux beaux arts cette attention qui les encourage avec tant de succès, s'ils ne vivent pas dans un temps où il soit permis aux hommes d'estre plus attentifs à leurs plaisirs qu'à leurs besoins. Cette attention generale aux plaisirs suppose une suite de plusieurs années exemptes des inquie-

tudes & des craintes qu'ameinent les guerres, du moins celles qui peuvent faire perdre aux particuliers leur état & qui mettent en danger la constitution de la societé, dont nous sommes des membres. Le goût pour les beaux arts ne vint pas aux Romains tandis qu'ils faisoient dans leur propre pays une guerre dont les évenemens pouvoient estre mortels à la Republique : quand l'ennemi pouvoit, s'il gagnoit une bataille, venir camper sur les bords du Teveron. Les Romains ne commencerent d'aimer les vers & les tableaux qu'après avoir transporté le siege de leurs guerres en Grece, en Afrique, en Asie & en Espagne, & quand les batailles que donnoient leurs Generaux ne decidoient plus du salut de la Republique, mais seulement de la gloire & de l'étenduë de sa domination. Le Peuple Romain, comme dit Horace,

Et post Punica bella quietus quærere cœpit
Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent

Les recompenses du Souverain viennent à la suitte de l'attention des contemporains. S'il distribuë ses faveurs avec équité, elles sont un grand *encouragement* pour les Artisans, car elles

eſſent de l'eſtre lorſqu'elles ſont mal placées. Il vaudroit mieux même que le Souverain ne repandit pas de graces que de les diſtribuer ſans diſcernement. Un habile homme peut ſe conſoler d'un mépris qui tombe ſur ſon art. Un Poëte peut même pardonner de ne point aimer les vers ; mais il eſt outré de dépit lorſqu'il voit couroner des ouvrages qui ne valent pas les ſiens. Il eſt deſeſperé d'une injuſtice qui l'humilie perſonnellement, & il renonce à la Poeſie autant qu'il lui eſt poſſible de le faire.

Les hommes ne ſe flattent point interieurement autant qu'on le croit communement. Ils ont du moins quelque lueur de ce qu'ils peuvent valoir au juſte, & ils s'aprêtoient eux-mêmes dans le fond de leur cœur à peu près à la valeur qu'ils ont dans le monde. Les hommes qui ne ſont ni Souverains ni Miniſtres, ni trop proches parents des uns & des autres, ont des occaſions ſi frequentes de connoître ce qu'ils valent veritablement, qu'il faut bien qu'ils s'en doutent à la fin, à moins que d'eſtre pleinement ſtupides. On ne s'aplaudit pas ſeul durant lon-temps, & Cotin ne pouvoit pas ignorer que ſes vers ne fuſſent hués du public. Cette hauteur

de bonne opinion que montrent les Poëtes mediocres, eſt ſouvent affectée. Ils ne penſent pas tout le bien qu'ils diſent de leur ouvrage ? Peut-on douter que les Poëtes ne parlent ſouvent de mauvaiſe foi ſur le merite de leurs vers ? N'eſt ce pas contre leur propre conſcience qu'ils proteſtent que le meilleur de leurs ouvrages eſt preciſement celui que le public eſtime le moins. Mais ils veulent ſoûtenir le Poëme dont la foibleſſe a beſoin d'apui, en montrant une predilection affectée pour lui, quand ils abandonnent à leur deſtinée ceux de leurs ouvrages qui peuvent ſe ſoûtenir de leurs propres aîles. Corneille a dit ſouvent, qu'Attila étoit ſa meilleure piece, & Racine donnoit à entendre qu'il aimoit mieux Bérenice que ſes autres Tragedies.

Non ſeulement il faut que les grands Maîtres ſoient recompenſés, mais il faut encore qu'ils le ſoient avec diſtinction. Sans cette diſtinction les dons ceſſent d'être des recompenſes, & ils deviennent un ſimple ſalaire commun aux mauvais & aux bons Artiſans. Perſonne ne s'en tient honoré. Le Soldat Romain n'auroit plus fait de cas de cette Couronne de chêne pour laquelle il s'expoſoit aux plus grands dangers,

ſi la faveur l'eût fait donner quatre fois de ſuite à des perſonnes qui ne l'auroient pas meritée.

On trouve que les cauſes morales ont beaucoup favoriſé les arts dans les ſiecles où la Poëſie & la Peinture ont fleuri. Les Annales du genre humain font mention de quatre ſiecles dont les productions ont eſté admirées par les autres ſiecles. Ces ſiecles heureux où les arts ont atteint une perfection à laqu'elle ils ne ſont point parvenus dans les autres, ſont celui qui commenca dix ou douze années avant le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand, celui de Jules Ceſar & d'Auguſte, celui de Jules ſecond & de Leon X. enfin, celui de nôtre Roy Loüis XIV.

La Grece ne craignoit plus d'être envahie par les Barbares du temps de Philippe. Les guerres que les Grecs ſe faiſoient entr'eux n'étoient point de ces guerres deſtructives de la ſocieté, où le particulier eſt chaſſé de ſes foyers & fait eſclave d'un ennemi étranger, telles que furent les guerres que ces Conquerans brutaux, ſortis de deſſous les neiges du Nord, firent à l'Empire Romain. Les guerres qui ſe faiſoient alors en Grece reſſembloient à celles

qui se sont faites si souvent sur les Frontieres du Pays bas Espagnol ; c'est à dire à des guerres où le peuple court le risque d'être conquis, mais non pas d'être fait esclave & de perdre la proprieté de ses biens ; malheur qui lui arrive dans les guerres qui se font encore entre les Turcs & les Chrêtiens. Les guerres que les Grecs se faisoient entr'eux étoient donc ce qu'on appelle proprement des guerres reglées où l'humanité se pratiquoit souvent avec courtoisie. Une Loy du droit des gens de ce temps là portoit, qu'on ne pouvoit point abbatre le Trophée que l'ennemi avoit élevé pour éterniser sa gloire & nôtre honte. Or, toutes ces Loix, qui distinguent les combats des hommes des combats des bêtes feroces, s'observoient alors si religieusement, que les Rhodiens aimerent mieux élever un bâtiment pour renfermer & pour cacher le Trophée qu'Artemise avoit dressé dans leur Ville, après l'avoir prise, que de le renverser, s'il est permis de parler ainsi, d'un coup de pied. Toute la Grece étoit encore pleine d'aziles également respectés des deux partis. Une neutralité parfaite regnoit toûjours dans ces sanctuaires, & l'ennemi le plus aigri n'osoit pas y attaquer

le plus foible. On peut ſe faire une idée du peu d'acharnement des combats qui ſe donnoient entre les Grecs, par la ſurpriſe ou Titelive nous dit qu'ils tomberent quand ils virent les armes meurtrieres des Romains, & leur acharnement dans la mélée. Cette ſurpriſe fût égale à l'étonnement que les Italiens eurent quand ils virent la maniere dont les François faiſoient la guerre lors de l'expedition de nôtre Roy Charles VIII. au Royaume de Naples.

L'aiſance devoit être naturellement trés-grande pour les Citoyens de toute condition durant les jours heureux de la Grece. La ſocieté étoit alors partagée en maîtres & en eſclaves, qui la ſervoient bien mieux qu'elle ne peut être ſervie par un menu peuple mal élevé, qui ne travaille que par neceſſité & qui ſe trouve encore dépourvû des choſes dont il auroit beſoin pour travailler avec utilité, lorſqu'il eſt reduit à le faire. Les Gueſpes & les Frélons étoient encore alors en plus petit nombre, par raport aux Abeilles, qu'ils ne le ſont aujourdhui. Les Grecs, par exemple, n'élevoient pas une partie de leurs Citoyens pour être ineptes à tout, hors à faire la guerre; genre

d'éducation qui fait depuis lontemps un des plus grands fleaux de l'Europe. Le commun de la nation faiſoit donc alors ſa principale occupation de ſon plaiſir, comme le font ceux de nos Citoyens qui naiſſent avec cent mille livres de rente, & le climat heureux de leur patrie les rendoit très ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit, dont la Poëſie & la Peinture font le charme le plus decevant. Ainſi la plûpart des Grecs devenoient des connoiſſeurs, du moins en acquerant un goût de comparaiſon. Un ouvrier étoit donc en Grece un artiſan celebre auſſi-tôt qu'il meritoit de l'être, & rien n'y annobliſſoit plus que le titre d'homme illuſtre dans les arts & dans les ſciences. Ce genre de merite faiſoit d'un homme du commun un perſonnage, & il l'égaloit à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans un Etat.

Les Grecs étoient ſi fort prevenus en faveur de tous les talens qui mettent de l'agrément dans la ſocieté, que leurs Rois ne dedaignoient pas de choiſir des Miniſtres parmi des Comediens. *In ſcenam vero prodire & populo eſſe ſpectaculo nemini in eisdem gentibus fuit turpitudini, quæ omnia apud nos partim infamia, partim humilia, partim ab honeſtate remota*

Livius Hiſtor. liv. 24 Quintil. Dial. de orator.

ponuntur, dit Cornelius Nepos en parlant des Grecs. *In Premio.*

Les occaſions de recevoir des aplaudiſſemens & des diſtinctions devant un grand peuple, étoient encore très frequentes dans la Grece. Comme nous voyons preſentement qu'il ſe forme de temps en temps des Congrés ou les repreſentans des Rois & des Peuples qui compoſent la ſocieté des nations s'aſſemblent pour terminer des guerres & pour regler la deſtinée des Etats ; de même il ſe formoit alors de temps en temps des Aſſemblées ou ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la Grece ſe rendoit pour juger qu'el étoit le plus grand Peintre, le Poëte le plus touchant, & le meilleur Athlete. C'étoit là le veritable motif qui attiroit tant de monde aux jeux qui ſe celebroient en differentes Villes. Les Portiques publics où les Poëtes venoient lire leurs vers, & où les Peintres expoſoient leurs tableaux étoient les lieux où ce qui s'apelle le monde ſe raſſembloit. Enfin, les ouvrages des grands Maîtres n'étoient point regardés, dans les temps dont je parle, comme des meubles ordinaires deſtinés pour embelir les appartemens d'un particulier. On les reputoit les joyaux d'un Etat & un treſor

public, dont la joüiſſance étoit dûë à tous les Citoyens. *Non enim parietes excolebant dominis tantum, nec domos uno in loco manſuras, quæ ex incendio rapi non poſſent. Omnis eorum ars urbibus excubabat, pictor que res communis terrarum erat.* Qu'on juge donc de l'ardeur que les Peintres & les Poëtes avoient alors pour perfectionner leurs talens, par l'ardeur que nous voyons dans nos Citoyens pour amaſſer du bien & pour parvenir aux grands emplois d'un Etat. Auſſi comme le dit Horace, c'eſt aux Grecs que les Muſes ont fait preſent de l'eſprit & du talent de la parolle, pour les recompenſer de s'être attachés à leur faire la cour & d'avoir été deſintereſſés ſur tout, hors ſur les loüanges.

Plinius hiſt. lib. 35.

Horat. de Arte. *Graijs ingenium, Graijs dedit ore rotondo Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.*

Si l'on conſidere qu'elle étoit la ſituation de Rome quand Virgile, Pollion, Varius, Horace, Tibulle & leurs contemporains firent tant d'honneur à la Poëſie, on verra que de leur temps cette Ville étoit la capitale floriſſante du plus grand & du plus heureux Empire qui fut jamais. Rome tranquille goûtoit, après pluſieurs années de troubles & de

guerres civiles, les douceurs d'un repos inconnu depuis lontemps, & cela ſous le gouvernement d'un Prince qui aimoit veritablement le merite, parce que lui même il en avoit beaucoup. D'ailleurs, Auguſte étoit tenu de faire un bon uſage de ſon autorité naiſſante pour la mieux établir, & par conſequent de ne la confier qu'à des Miniſtres amis de la juſtice & qui ſe ſerviſſent de leur pouvoir avec pudeur. Ainſi les richeſſes, les honneurs & les diſtinctions couroient au devant du merite. Comme une Cour étoit á Rome une choſe nouvelle & odieuſe, Auguſte vouloit du moins qu'on ne pût pas reprocher à la ſienne rien de plus que d'être une Cour.

Si nous deſcendons au ſiecle de Leon X. ou les lettres & les arts qui avoient eſté enſevelis durant dix ſiecles ſortirent du tombeau, nous verrons que ſous ſon Pontificat l'Italie étoit dans la plus grande opulence où elle ait eſté depuis l'Empire des Ceſars. Ces petits Tirans, *nichés* avec leurs Satellites dans une infinité de Forteresſes, & dont la bonne intelligence & les querelles étoient également un fleau terrible pour la ſocieté, venoient d'être exterminés par la prudence & par le courage du

Pape Alexandre VI. Les seditions venoient d'être bannies des Villes, qui generalement parlant avoient enfin sçû se former à la fin du siecle precedent un gouvernement stable & reglé. On peut dire que les guerres étrangeres qui commencerent alors en Italie par l'expedition de Charles VIII. à Naples, ne tourmenterent pas la Societé autant que la crainte perpetuelle d'être enlevé par les bandits du scelerat qui s'étoit établi, & comme on le disoit alors, *qui s'étoit fait fort* dans un Château si l'on alloit à la campagne, ou l'aprehension de voir le feu mis à sa maison dans une émeute populaire. Les guerres qui se faisoient alors semblables à la grêle, ne venoient que par bouffées, & comme ce fleau elles ne ravageoient qu'une langue de pays. L'art d'épuiser les Provinces pour faire subsister les Armées sur une frontiere; cet art pernicieux qui éternise les querelles des Souverains & qui fait durer les calamités de la guerre lontemps encore après les Traités, de maniere que la paix ne peut recommencer que plusieurs années après que la guerre est finie, n'étoit pas encore inventé. On vit successivement sur le Thrône deux Papes desireux de laisser des Monumens

illuſtres de leur Pontificat, & conſequamment obligés à rechercher l'attachement de tous les artiſans & de tous les gens de lettres qui pouvoient les immortaliſer en s'immortaliſant eux mêmes. François I. Charles-Quint & Henry VIII. devinrent rivaux de reputation, & ils favoriſerent à l'envi les lettres & les ſciences. Les Lettres & les Arts firent donc des progrés merveilleux. La Peinture ſe perfectionna dans peu d'années, *Cum expeteretur à Regibus populisque, illos nobilitante quos dignata eſſet poſteris tradere.* Plin. Lib. 35.

Le regne du feu Roi fut un temps de proſperité pour les arts & pour les lettres. Dès que ce Prince eût commencé de regner par lui même, il fit des établiſſemens les plus favorables aux perſonnes de genie qui jamais aient eſté faits par aucun Souverain. Le Miniſtre qu'il employa pour ces détails, étoit capable de le ſervir. Sa protection ne fut jamais le prix d'une aſſiduité ſervile à lui faire la cour, ni d'un d'evoument feint ou veritable pour ſes volontés. Il n'avoit d'autre volonté que de faire ſervir ſon Prince par les perſonnes les plus capables. Seul auteur de ſes déciſions & maître de ſa faveur, il alloit chercher ceux qui avoient cette

capacité, & il leur offroit sa protection & son amitié, qu'ils n'osoient encore demander. Par la magnificence du Prince & par la conduitte du Ministre le merite devint alors un Patrimoine.

SECTION XIII.

Qu'il est probable que les causes Physiques ont aussi leur part aux progrés surprenants des Lettres & des Arts.

ENfin on ne scauroit douter que les causes morales ne contribuent aux progrés surprenans que la Poësie & la Peinture font en certains siecles ? Mais les causes physiques n'auroient-elles pas aussi leur influence dans ces progrés ? Ne contribuent-elles pas à la difference prodigieuse qui se remarque entre l'état des Arts & des Lettres dans deux siecles voisins ? Ne sont-ce pas les causes physiques qui mettent les causes morales en mouvement ? Sont-ce les liberalités des Souverains & les aplaudissemens des contemporains qui forment des Peintres & des Poëtes illustres ? Ne sont-ce pas plûtost les grands

Artiſans qui provoquent ces liberalités & qui par les merveilles qu'ils enfantent attirent ſur leurs arts une attention que le monde n'y faiſoit pas quand ces arts étoient encore groſſiers. Tacite remarque que les temps feconds en hommes illuſtres ſont auſſi fertiles en hommes capables de leur rendre juſtice, *Virtutes iisdem temporibus optime æſtimantur quibus facillime gignuntur ?* Ne ſcauroit-on croire donc qu'il eſt des temps où dans le même pays les hommes naiſſent avec plus d'eſprit que dans les temps ordinaires ? Peut-on penſer qu'Auguſte, quand il auroit eſté ſervi par deux Mecenes, auroit pû, s'il eut regné aux temps où regna Conſtantin, changer par ſes liberalités les écrivains du quatriéme ſiecle en des Titelives & en des Cicerons ? Si Jules II. & Leon X. avoient regné en Suede, croit-on que leur *Munificence* eut formé dans les climats Hiperborées des Raphaëls, des Bembes & des Machiavels ? Tous les pays ſont-ils propres à produire de grands Poëtes & de grands Peintres ? N'eſt-il point des ſiecles ſteriles dans les pays capables d'en produire. *Vit. Agric.*

En meditant ſur ce ſujet il m'eſt ſouvent venu dans l'eſprit pluſieurs idées que je reconnois moi-même pour être

plûtoſt de ſimples lueurs que de veritables lumieres. J'ignore donc encore après toutes mes reflexions, s'il eſt bien vrai que les hommes qui naiſſent durant certaines années ſurpaſſent autant leurs anceſtres & leurs neveux en étenduë & en vigueur d'eſprit, que ces premiers hommes dont parle l'hiſtoire ſainte & l'hiſtoire prophane de pluſieurs nations & qui ont vecu pluſieurs ſiecles ſurpaſſoient certainement leurs deſcendans en égalité d'humeurs & en bonne complexion. Mais il ſe trouve aſſés de vrai-ſemblance dans mes idées pour en diſcourir avec le Lecteur.

Les hommes attribuent ſouvent aux cauſes morales des effets qui appartiennent aux cauſes phyſiques. Souvent nous imputons aux contretemps des chagrins dont la ſource eſt uniquement dans l'intemperie de nos humeurs ou dans une diſpoſition de l'air qui afflige nôtre machine. Si l'air avoit eſté plus ſerain, peut-être aurions nous vû avec indifference une choſe qui vient de nous deſeſperer. Je vais donc expoſer icy mes reflexions d'autant plus volontiers qu'en fait de probabilités & de conjectures on ſe voit refuter avec plaiſir quand on aprend dans une réponſe des choſes plus ſolides que celles qu'on

avoit imaginées. Comme dit Ciceron : *Nos qui ſequimur probabilia nec ultra id quod veriſimile occurerit progredi poſſumus, & refellere ſine pertinacia & refelli ſine iracundia parati ſumus.* *Tuſcul. Qu. lib. 2.*

Ma premiere reflexion, c'eſt qu'il eſt des pays & des temps où les arts & les lettres ne fleuriſſent pas, quoique les cauſes morales y travaillent à leur avancement avec activité.

La ſeconde reflexion, c'eſt que les arts & les lettres ne parviennent pas à leur perfection par un progrés lent & proportionné avec le temps qu'on a employé à leur culture, mais bien par un progrés ſubit. Ils y parviennent quand les cauſes morales ne font rien pour leur avancement qu'elles ne fiſſent déja depuis longtemps, ſans qu'on aperçût aucun fruit bien ſenſible de leur activité. Les arts & les lettres retombent encore quand les cauſes morales font des efforts redoublés pour les ſoûtenir dans le point d'élevation où ils étoient montés comme d'eux-mêmes.

Enfin les grands Peintres furent toûjours contemporains des grands Poëtes, & les uns & les autres vequirent toûjours dans le même temps que les plus grands hommes leurs compatriotes. Il a paru que de leurs jours, je ne ſçai

qu'el esprit de perfection, se répandoit sur le genre humain dans leur patrie. Les professions qui avoient fleuri en même temps que la Poësie & que la Peinture, sont encore déchuës avec elles

Ire Premiere reflexion. Il seroit inutile de prouver fort au long qu'il est des pays où l'on ne vit jamais de grands Peintres ni de grands Poëtes. Par exemple, tout le monde sçait qu'il n'est sorti des extremités du Nord que des Poëtes sauvages, des versificateurs grossiers & de froids coloristes. La Peinture & la Poësie ne se sont point aprochées du Pole plus près que la hauteur de la Hollande. On n'a vû même dans cette Province qu'une Peinture morfonduë. Les Poëtes Hollandois ont montré plus de vigueur & plus de feu d'esprit que les Peintres leurs compatriottes. Il semble que la Poësie ne craigne pas le froid autant que la Peinture.

On s'est aperçû dans tous les temps que la gloire de l'esprit étoit tellement reservée à de certaines contrées, que les pays limitrophes ne la partageoient guere avec elles. Paterculus dit, qu'il ne faut plus s'étonner de voir tant d'Atheniens illustres par l'éloquence, que de ne pas trouver à Thebes, à Lacede-

Lib. Hist. pri.

mone & dans Argos un homme celebre en qualité de grand Orateur. L'experience avoit accoûtumé à voir sans surprise cette distribution inegale de l'esprit & des contrées si voisines. *Les differentes idées*, dit un Auteur moderne, *sont comme des plantes & des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être nôtre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egiptiens, non plus que pour leurs Palmiers, & sans aller si loin, peut-être que les Orangers qui ne viennent pas ici aussi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout à fait semblable en France. Il est toûjours seur que par l'enchaînement & la dépendance reciproque qui est entre toutes les parties du monde materiel, les differences de climat qui se font sentir dans les plantes doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux & y faire quelque effet.* Il seroit à desirer que cet Auteur eût bien voulu prendre la peine de developer lui même ce principe ! Il auroit éclairci bien mieux que moi les verités que je tâche de developer, lui qui possede en un degré éminent le talent le plus pretieux dont un homme de lettres puisse être revétu, je veux dire le don de mettre

Fontenelle Digress sur les anciens

les connoiſſances les plus abſtraites à portée de tous le monde & de faire concevoir, au prix d'une attention mediocre, les verités les plus compliquées, même à ceux qui n'étudierent jamais les ſciences, dont elles font une partie, que dans ſes ouvrages.

Il ne faut point alleguer que la raiſon pour laqu'elle les arts n'ont pas fleuri au déla du cinquante-deuxiéme degré de latitude boréale, ni plus près de la ligne que le vingt-cinquiéme degré, c'eſt qu'ils n'ont pas eſté tranſportés ſous la Zone ardente ni ſous les Zones glacées. Les arts naiſſent d'eux mêmes ſous les climats qui leur ſont propres. Avant que les arts ayent pû eſtre tranſportés, il faut que les arts ayent eſté nez. Il faut bien qu'ils aïent un berceau, & des premiers inventeurs ? Qui avoit tranſporté les arts en Egipte; perſonne. Mais les Egiptiens, favoriſés par le climat du pays, leur y donnerent la naiſſance. Les arts n'aîtroient d'eux-mêmes dans les pays qui leur ſeroient propres, ſi l'on ne les y tranſportoit pas. Ils y paroîtroient un peu plus tard, mais ils y paroîtroient enfin. Les peuples chez qui les arts n'ont pas fleuri, ſont les peuples qui habitent un climat qui n'eſt point propre

aux arts. Ils y ſeroient nez d'eux-mêmes ſans cela, ou du moins ils y ſeroient paſſés à la faveur du commerce.

Les Grecs, par exemple, ne frequentoient pas plus communement en Egipte que les Polonois, les autres peuples du Nord & les Anglois frequentent en Italie. Cependant les Grecs eurent bientôt tranſplanté d'Egipte en Grece l'art de la Peinture, ſans que ſes Souverains & ſes Republiques, encore groſſieres, ſe fuſſent fait une affaire importante de l'acquiſition de cet art. C'eſt ainſi qu'un champ qu'on laiſſe en friche auprès d'une forêt ſe ſeme de lui même & devient bient-tôt un taillis quand ſon terroir eſt propre à porter des arbres.

Depuis deux ſiecles que les Anglois aiment la Peinture autant qu'aucune autre nation, ſi l'on en excepte l'Italienne, il ne s'eſt point établi de Peintre étranger en Angleterre qui n'ait gagné trois fois plus qu'il n'auroit pû gagner ailleurs. On ſcait le cas que Henri VIII. faiſoit des tableaux & avec quelle magnificence il recompenſoit Holbeins. La *munificence* de la Reine Elizabeth ſe repandit ſur toutes ſortes de *vertus* durant un regne de près de cinquante années. Charles I. qui vecu. dans une grande abondance les quinze premieres

années de son regne porta l'amour de la Peinture jusqu'à une passion qui avoit tous les caracteres des plus vives. Sa jalousie fit monter les tableaux au prix où ils sont aujourd'huy. Comme il en faisoit achepter par tout avec profusion dans le même temps que Philippe IV. Roi d'Espagne en faisoit achepter par tout avec prodigalité ; la concurrence de ces deux Souverains fit tripler dans toute l'Europe le prix des ouvrages des grands Maîtres. Les thresors de l'art devinrent des thresors réels dans le commerce. Jusqu'ici cependant aucun Anglois n'a merité d'avoir un rang parmi les Peintres de la premiere, & même parmi ceux de la seconde classe. Le climat d'Angleterre a bien poussé sa chaleur jusqu'à produire de grands sujets dans toutes les sciences & dans toutes les professions. Il a même donné de bons Musiciens & d'excellens Poëtes, mais il n'a point produit de Peintres qui tiennent parmi les Peintres celebres le même rang que les Philosophes, les Sçavans, les Poëtes & les autres Anglois illustres tiennent parmi ceux des autres nations qui se sont distingués dans la même profession qu'eux. Les Peintres Anglois se reduisent à trois faiseurs de portrait.

Dryden Cata. des Peintres.

Cooper. Obson. Riley.

Les

Les Peintres qui fleurirent en Angleterre sous Henri VIII. & sous Charles I. étoient des Peintres étrangers qui apporterent dans cette Isle un art que les naturels du pays ne sûrent point y fixer. Holbeins & Lely étoient Allemands. Vandyck étoit Flamand. Ceux mêmes qui de nos jours ont passé en Angleterre pour les premiers Peintres du pays n'étoient pas Anglois. Vario étoit Napolitain, & Kneller est Allemand. Les monnoyes qui furent fabriquées en Angleterre du temps de Cromwel, & les Medailles lesquelles y furent faites sous Charles II. & sous Jacques II. sont d'assés beaux ouvrages; mais celui qui les fit étoit un étranger. C'étoit Rootiers d'Anvers, le compatriotte de Guibbons, qui durant long-temps a esté le premier Sculpteur de Londres.

Nous voyons même que le goût de dessein est mauvais communement dans les ouvrages d'Angleterre qui en demandent. S'ils sont admirables, c'est par l'execution: c'est par la main de l'ouvrier & non par le dessein de l'artisan. Veritablement il n'est point d'ouvriers qui ayent plus de propreté dans l'execution ni qui sçachent mieux se prevaloir des outils que les ouvriers Anglois. Mais ils n'ont pas sçû jusques ici se

rendre propre le goût de dessein que quelques ouvriers étrangers qui se sont établis à Londres y ont porté. Ce goût n'est point sorti de la boutique de ces ouvriers.

Ce n'est pas seulement dans les pays excessivement froids ou humides que les arts ne scauroient fleurir. Il est des climats temperés où il ne font que languir. Quoique les Espagnols ayent eu plusieurs Souverains magnifiques, & aussi épris des charmes de la Peinture qu'aucun Pape l'ait jamais été; cependant cette nation si fertile en grands Personnages & même en grands Poëtes, tant en vers qu'en prose, n'a point eu de Peintre de la premiere classe, à peine compte-on deux Espagnols de la seconde. Charles-Quint, Philippe II. Philippe IV. & Charles II. ont été obligés d'employer, pour travailler à l'Escurial & ailleurs, des Peintres étrangers.

Les arts liberaux ne sont jamais sortis d'Europe que pour se promener, s'il est permis de parler ainsi, sur les côtes de l'Asie & de l'Afrique. On remarque que les hommes nez en Europe & sur les côtes voisines de l'Europe ont toûjours esté plus propres que les autres peuples aux arts, aux sciences & au gouvernement politique. Par tous où les Europeans ont porté leurs ar-

es, ils ont assujeti les naturels du ays. Les Europeans les ont toûjours attu quand ils ont pu être dix contre ente. Souvent les Europeans les ont éfait, quoi qu'ils ne fussent que dix ontre cent. Sans citer icy le grand Alexandre & les Romains, qu'on se ouvienne de la facilité avec laqu'elle les poignées d'Espagnols & de Portugais, aidés par leur industrie & par les armes qu'ils avoient apportées d'Europe, assujetirent les deux Indes. Alleguer que les Indiens ne se seroient pas laissés subjuguer si facilement, s'ils avoient eu les mêmes machines de guerre, les mêmes armes & la même discipline que leurs conquerants; c'est prouver la superiorité de genie de nôtre Europe, qui avoit inventé toutes ces choses, sans que les Asiatiques & les Ameriquains eussent encore rien trouvé d'équivalent, quoi qu'ils fissent continuellement la guerre les uns contre les autres S'il est veritable que le hazard ait fait trouver aux Chinois plûtôt qu'à nous la poudre à canon & l'imprimerie, nous avons si bien perfectionné ces deux arts dès qu'ils nous ont esté connus, que nous autres Europeans nous nous trouvons en état d'en donner des leçons aux Chinois mêmes. Ce sont nos Missio-

naires qui dirigent presentement la fonte de leur canon, & nous leur avons porté des livres imprimés avec des caracteres separés. Tout le monde sçait bien que les Chinois n'imprimoient qu'avec des planches gravées & qui ne pouvoient servir que pour imprimer une seule chose, au lieu que les caracteres separés, sans compter les autres commodités qu'ils donnent aux Imprimeurs, ont celle de pouvoir servir à l'impression de plusieurs feuilles differentes. Nous imprimons l'Eneïde de Virgile avec les mêmes caracteres qui ont servi à imprimer le nouveau Testament. Lorsque les Europeans entrerent à la Chine, les Astronomes du pays, qui depuis plusieurs siecles étoient très-bien payés, ne sçavoient pas encore predire les Eclipses avec justesse. Il y a plus de deux mille ans que les Astronomes Europeans les sçavent predire avec precision.

Les arts paroissent même souffrir dès qu'on les éloigne trop de l'Europe, dès qu'ils la perdent de vûë. Quoique les Egiptiens soient des premiers inventeurs de la Peinture & de la Sculpture, ils n'ont point la même part que les Grecs & que les Italiens à la gloire de ces deux arts. Les Sculptures qui sont constamment des Egiptiens, je veux di-

celles qui ſont attachées aux bâtimens
atiques de l'Egipte, celles qui ſont ſur
urs Obeliſques & ſur leurs Mumies
approchent pas des Sculptures faites en
Grece & dans l'Italie. S'il ſe rencon-
te quelque Sphinx d'une beauté mer-
veilleuſe, on peut croire qu'elle ſoit
ouvrage de quelque Sculpteur Grec
ui ſe ſera diverti à faire des figures
Egiptiennes, comme nos Peintres ſe
vertiſſent quelque fois à imiter dans
urs ouvrages le goût des bas-reliefs
des tableaux des Indes & de la Chi-
e? Nous mêmes n'avons nous pas eu
es Ouvriers qui ſe ſont divertis à faire
es Sphinx. On en compte pluſieurs
ans les Jardins de Verſailles qui ſont des
riginaux de nos Sculpteurs modernes.
line ne nous vante pas dans ſon livre
ucun chef-d'œuvre de Peinture ou de
culpture fait par un ouvrier Egiptien,
i qui nous fait de ſi longues énume-
ations des ouvrages des Artiſans cele-
res. Nous voyons même que les
culpteurs Grecs alloient travailler en
gipte. Pour revenir au ſilence de Pline,
et Auteur vivoit dans un temps où les
uvrages des Egiptiens ſubſiſtoient en-
ore. Petrone nous dit que les Egiptiens
e formoient que de mauvais Peintres.
l dit que les Egiptiens avoient cor-
ompu cet art.

Diod. ſi-cul. lib. prim.

Il y a sept ans que le feu Chevalier Chardin nous donna enfin les desseins des ruines de Persepolis. On voit par ces desseins que les Roys de Perse, dont l'histoire ancienne nous vante tant l'opulence, n'avoient à leurs gages que des Ouvriers mediocres. Les Ouvriers Grecs n'alloient point apparament chercher fortune au service du Roi des Perses, aussi volontiers que le faisoient les Soldats Grecs. Quoi qu'il en soit, on n'est plus si surpris, après avoir vû ces desseins, qu'Alexandre ait mis le feu dans un Palais dont les ornemens lui devoient paroître grossiers en comparaison de ce qu'il avoit vû dans la Grece. Les Perses étoient sous Darius ce que sont aujourd'hui les Persans qui habitent le même pays qu'eux, c'est à dire des Ouvriers très patients & très habiles quant au travail de la main, mais sans genie pour inventer & sans talent pour imiter les plus grandes beautées de la nature.

L'Europe n'est que trop remplie aujourd'hui d'Etoffes, de Porcelaines & des autres curiosités de la Chine & de l'Asie Orientale. Rien n'est moins Pittoresque que le goût de dessein & de coloris qui regne dans ces ouvrages. On a traduit plusieurs compositions Poë-

iques des Orientaux. Quand on y trouve un trait mis en ſa place ou bien une avanture vrai-ſemblable, on l'admire. C'eſt en dire aſſés. Auſſi toutes ces traductions, qui ne ſe r'impriment jamais, n'ont qu'une vogue paſſagere qu'elles doivent à l'air étranger de l'original & à l'amour inconſideré que bien des gens ont pour les choſes ſingulieres. La même curioſité qui fait courir après les Compatriottes des Auteurs de ces écrits lorſqu'ils paroiſſent en France vétus à la mode de leur pays, fait lire avec empreſſement ces traductions quand elles ſont nouvelles.

Si les Brachmanes & les anciens Perſes avoient eu quelque Poëte du merite d'Homere, il eſt à croire que les Grecs qui voyageoient pour enrichir leurs Bibliotheques, comme d'autres peuples n'aviguent aujourd'hui pour fournir leurs Magazins, ſe le ſeroient aproprié par une traduction. Un de leurs Princes l'eût fait traduire en grec, ainſi qu'on dit qu'un des Ptolomées y fit mettre la Bible, quoi que ce Prince payen ne la regardat que comme un livre que des hommes auroient eſté capables de compoſer.

Quand les Eſpagnols découvrirent le Continent de l'Amerique, ils y trou-

verent deux grands Empires fleuriſſans depuis pluſieurs années, celui du Mexique & celui du Perou. Depuis long-temps on y cultivoit l'art de la Peinture. Les peuples d'une patience & d'une ſubtilité de main inconcevable avoient même créé l'art de faire une eſpece de Moſaïque avec les plumes des oyſeaux. Il eſt prodigieux que la main des hommes ait eu aſſez d'adreſſe pour arranger & pour reduire en forme de figures coloriées tant de filets differents. Mais comme le genie manquoit à ces peuples, ils étoient, malgré l'adreſſe de leurs mains, des Artiſans groſſiers. Ils n'avoient ni les regles du deſſein les plus ſimples, ni les premiers principes de la compoſition, de la perſpective & du clair-obſcur. Ils ne ſçavoient pas même peindre avec les mineraux & les autres couleurs naturelles qui viennent de leur pays. Dans la ſuitte ils ont vû des meilleurs tableaux d'Italie dont les Eſpagnols ont tranſporté un grand nombre dans le nouveau Monde. Ces Maîtres leur ont encore enſeigné comment il falloit ſe ſervir des pinceaux & des couleurs, mais ſans pouvoir en faire des Peintres intelligents. Les Indiens qui ont ſi bien appris les autres arts que les Eſpagnols leur ont

enſeignés, qu'ils ſont devenus par exemple, meilleurs maſſons que leurs maîtres, n'ont rien trouvé dans les tableaux d'Europe qui fût à leur portée, que les couleurs locales brillantes. C'eſt ce qu'ils ont imité avec ſuccès. Ils y ſurpaſſent même leurs originaux, à ce que j'ai oüi dire à des perſonnes qui ont vû dans le Mexique pluſieurs Coupoles peintes par des Artiſans Indiens.

Les Chinois ſi curieux des Peintures de leur pays, ont peu de goût pour les tableaux d'Europe, où, diſent-ils, on voit trop de taches noires. C'eſt ainſi qu'ils appellent les ombres. Après avoir fait reflexion ſur toutes les choſes que je viens d'alleguer, & ſur pluſieurs autres connuës generalement & qui prouvent nôtre propoſition, on ne ſçauroit s'empêcher d'être de l'opinion de Monſieur de Fontenelle, qui dit, en parlant des lumieres & du tour d'eſprit des Orientaux : *En verité, je crois toûjours de plus en plus qu'il y a un certain genie qui n'a pas encore eſté hors de nôtre Europe, ou du moins qui ne s'en eſt pas beaucoup éloigné.* *Pluralité des mondes. Sixiéme ſoir.*

Non ſeulement il eſt des pays où les cauſes morales n'ont jamais fait éclore de grands Peintres ni de grands Poëtes ;

mais ce qui prouve encore davantage, il y a eu des temps où les causes morales n'ont pas pû former de grands Artisans, même dans les pays qui dans des temps differents en ont produits avec facilité, & pour parler ainsi, gratuitement. La nature capricieuse, à ce qu'il semble, n'y fait naître ces grands Artisans que lorsqu'il lui plaît.

Avant Jules II. l'Italie avoit eu des Papes liberaux envers les Peintres & les gens de Lettres, sans que leur magnificence eût fait prendre l'essort à aucun Artisan & l'eût fait atteindre au point de perfection où sont parvenus les hommes de sa profession qui se manifesterent en si grand nombre sous le Pontificat de ce Pape. Durant long-temps Laurent de Medicis fit à Florence cette dépense royale qui obligea le monde à lui donner le surnom de Magnifique, & la plus grande partie de ses profusions étoient des liberalités qu'il distribuoit avec discernement à toutes sortes de *vertus*. Les Bentivolles avoient fait la même chose à Boulogne, & les Seigneurs de la Maison d'Est à Ferrare. Les Viscomti & les Sforzes avoient esté les bien-faiteurs des beaux arts à Milan. Personne ne parût alors dont les ouvrages puissent tenir un rang parmi

ceux qui ſe ſont faits dans la ſuitte, & l'orſque les Sciences & les Arts eurent eſté, pour ainſi dire, renouvellés. Il ſemble que les grands hommes en tout merite, & qui ſelon le ſentiment ordinaire auroient dû être diſtribués dans pluſieurs ſiecles, attendiſſent le Pontificat de Jules II. pour paroître.

Tournons les yeux preſentement ſur ce qui s'eſt paſſé en France, par rapport à la Poëſie comme à la Peinture? Les cauſes morales ont-elles attendu pour favoriſer la Poëſie & la Peinture que le Sueur, le Brun, Corneille, la Fontaine & Racine ſe produiſiſſent? Peut-on-dire qu'on ait vû les effets ſuivre ſi promptement l'action des cauſes morales dans nôtre Patrie, qu'il leur faille attribuer les ſuccès ſurprenants des grands Artiſans. Avant François I. nous avons eu des Rois liberaux envers tous les gens de merite, ſans que leurs largeſſes ayent procuré à leurs regnes l'honneur d'avoir produit un Peintre ou un Poëte François dont les ouvrages fuſſent mis en paralelle par la poſterité avec ceux qui ont eſté faits ſous nos deux derniers Rois. A peine nous demeure-t'il de ces temps là quelques fragmens de vers ou de proſe que nous liſions avec plaiſir. Le Chancellier

de l'Hôpital dit dans la Harangue qu'il
En 1561. prononça aux Etats generaux assemblés à Orleans : *Que le bon Roy Loüis XII. prenoit plaisir à oüir les Farces & Comedies, même celles qui étoient joüées en grande liberté, disant que par là il apprenoit beaucoup de choses qui étoient faites en son Royaume & qu'autrement il n'eût sçû.* De toutes ces farces dont Loüis XII. payoit bien les Poëtes, suivant les apparences, celle de Patelin est la seule qui se soit conservée une place dans nos cabinets.

Le grand Roi François est un des ardens protecteurs dont les Lettres & les Arts puissent se glorifier. On sçait quelle faveur, ou pour parler plus exactement, quelle amitié il montroit à maître Roux, à André Del Sarte comme à tous les hommes illustres par quelque talent ou par quelque merite, Leonard de Vinci mourut entre ses bras. On sçait avec quelle profusion il payoit les tableaux qu'il faisoit faire à Raphaël. Ses liberalités & son accüeil attirerent les Peintres en France ; mais bien que continuées durant un regne de 33. ans elles ne purent y fixer l'art de la Peinture dans son lustre. Les Peintres qui s'établirent alors en France y moururent sans Eleves, du moins qui fussent dignes

d'eux, ainsi que ces oyseaux qu'on transporte sous un climat trop different du leur meurent sans laisser race.

Ce Roi genereux n'aima pas moins la Poësie que la Peinture, & lui même il faisoit des vers. Sa Sœur Marguerite de Valois, la premiere des deux Reines de Navarre qui ont porté ce nom, en composoit aussi. Nous avons encore un volume entier de ses Poësies sous le nom de *Marguerite-Françoise.* Aussi le regne de François I. produisit-il une grande quantité de Poësies, mais celles de Clement Marot & de Saint Gelais sont presque les seules dont on lise quelque chose aujourd'huy. Les autres ne servent plus que d'ornement à ces Biblioteques, où les livres rares ont autant de droit de prendre place que les bons livres. Comme les changemens survenus dans nôtre langue ne nous empêchent pas de lire avec plaisir les morceaux que Marot a composé dans la Sphere de son genie, qui n'étoit pas propre aux grands ouvrages, ils ne nous empêcheroient pas aussi de lire les œuvres de ses contemporains, si d'ailleurs ils y avoient mis les mêmes beautés que les Poëtes du siecle de Loüis XIV. ont mises dans les leurs.

Henri II. & Diane de Valentinois se

plaisoient beaucoup avec les Muses. Charles IX. les honoroit jusqu'a leur sacrifier lui-même, pour ainsi dire, & les vers qu'il composa pour Ronsard valent bien les meilleurs qu'ait fait ce Poëte illustre.

Ta Lyre qui ravit par de si doux accords
Te donne les esprits dont je n'ai que le corps,
Le maître elle t'en rend & te sçait introduire
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.

Ce Prince fit le celebre Jacques Amiot fils d'un Boucher de Melun, grand Aumônier de France. On sçait à quels excès Henri III. porta ses profusions envers la Pleyade Françoise, ou la societé des sept astres les plus illustres de la Poësie Françoise sous son regne. Il ne pratiqua point certainement à leur égard la maxime de son frere Charles IX. que nous avons déja citée touchant la subsistance qu'il convient de donner aux Poëtes. Tous les beaux esprits qui véquirent sous Henri III. & même ceux qui souvent abusoient de leur talent pour prêcher & pour écrire contre lui, eurent part à ses prodigalités. Dans les temps dont je parle les Poëtes & les Sçavants étoient admis par nos Rois

à une espece de familiarité. Ils en approchoient avec autant de privauté, ils en étoient aussi bien accueillis que *les mieux huppés* de la Cour. Cependant toutes ces graces ni tous ces honneurs ne donnerent point assés d'haleine à personne pour s'élever au haut du Parnasse. Tous ces encouragemens ne firent pas beaucoup de fruit dans un pays où un regard affable du Souverain suffit pour envoyer vingt personnes de condition affronter gaiement sur une breche la mort la moins évitable.

Il est de l'essence d'une Cour d'entrer avec ardeur dans tous les goûts de ses Maîtres ; & celle de France épousa toûjours le goût des siens avec encore plus d'affection que les autres Cours. Ainsi je laisse à penser si ce fut par la faute des causes morales qu'il ne se format point un Moliere ni un Corneille à la Cour des Valois ? Terence, Plaute, Horace, Virgile & les autres bons Auteurs de l'antiquité, qui contribuerent tant à former les Poëtes du dernier siecle, n'étoient-ils pas entre les mains des beaux esprits de la Cour de François I. & de Henri III. ? Est-ce parce que Ronsard & ses contemporains ne sçavoient pas les langues anciennes qu'ils ont fait des ouvrages dont le goût

reſſemble ſi peu au goût des bons ouvrages Grecs & Romains. Au contraire, le plus grand de leurs défauts eſt de les avoir imités trop ſervilement ; c'eſt d'avoir voulu parler Grec & Latin avec des mots François.

Le feu Roi a fait des établiſſements auſſi judicieux & auſſi magnifiques que les Romains les auroient pû faire en faveur des arts qui relevent du deſſein. Afin de donner aux jeunes gens nés avec le genie de la Peinture toutes les facilités imaginables pour perfectioner leurs talens, il a fondé pour eux une Academie dans Rome. Il leur a établi un domicile dans la patrie des beaux arts. Les Eleves, qui jettent quelque lueur de genie, y ſont entretenus aſſés long temps pour avoir le loiſir d'aprendre ce qu'ils ſont capables de ſçavoir. Les recompenſes & la conſideration attendent les ouvriers habiles : nous les avons vû même prevenir quelquefois le merite. Cependant cinquante années de ſoin & de dépenſes ont à peine produit deux ou trois Peintres dont les ouvrages ſoient marqués au coin de l'immortalité.

On obſervera même que les trois Peintres François qui firent un ſi grand honneur à nôtre nation ſous le regne

de Loüis XIV. ne devoient rien à ces établiſſements. Ils étoient formés avant que ces établiſſements fuſſent faits. En mil ſix cens ſoixante & un, ce fut l'année où le Roi Loüis XIV. prit lui même les rênes du gouvernement, & où il commença ſon ſiecle ; le Pouſſin avoit ſoixante ans & le Sueur étoit mort. Le Brun avoit déja quarante ans, & ſi la magnificence du Prince l'a excité à travailler, ce n'eſt point elle qui l'a rendu capable de le faire. Enfin, la nature que Loüis le Grand força tant de fois à plier ſous ſes volontés, a refuſé conſtamment de lui obéïr ſur ce point là. Elle n'a pas voulu produire dans ſon ſiecle la quantité d'habiles Peintres qu'elle produiſit d'elle-même dans le ſiecle de Leon X. Les cauſes phyſiques dénioient leur concours aux cauſes morales. Ainſi ce Prince n'a pû voir en France une Ecole comme celles qui ſe ſont formées ſubitement en d'autres temps à Rome, à Veniſe & à Boulogne.

Les ſoins ſomptueux de Loüis XIV. ne réüſſirent donc qu'à former une grande quantité de Sculpteurs excellents. Comme on eſt bon Sculpteur quand on ſçait faire de belles Statuës, & comme il n'eſt pas neceſſaire pour

mériter ce titre d'avoir mis au jour de ces grands ouvrages dont nous avons parlé dans la premiere partie de nos Reflexions, l'on peut dire que la Sculpture ne demande point autant de genie que la Peinture. Le Souverain, qui ne ſçauroit trouver une certaine quantité de jeunes gens qui puiſſent, à l'aide des moyens qu'il leur donne, devenir un jour des Raphaëls & des Carraches, en trouve un grand nombre qui peuvent avec ſon ſecours devenir de bons Sculpteurs. L'Ecole qui n'a pas eſté formée en des temps où les cauſes phyſiques vouluſſent bien concourir avec les cauſes morales, enfante ainſi des hommes excellents dans la Sculpture & dans la Gravure, au lieu de produire des Peintres excellents. C'eſt preciſement ce que nous avons vû arriver en France. Depuis le renouvellement des arts on n'a jamais vû en quelque lieu que ce ſoit le grand nombre de Sculpteurs excellents, ni de bons Graveurs en tout genre & en toute eſpece, qu'on a vû en France ſous le regne du feu Roy.

Les Italiens, de qui nous avons apris l'art de la Sculpture, ſont reduits depuis long-temps à ſe ſervir de nos ouvriers. Puget, Sculpteur de Marſeille, fut choiſi preferablement à plu-

Mort en 1693.

ſieurs Sculpteurs Italiens pour tailler deux des quatre Statuës dont on vouloit orner les Niches des gros pilaſtres qui portent le Dome de la magnifique Egliſe de Sainte Marie de Carignan à Gennes. Le Saint Sebaſtien & le Saint Alexandre Sauli ſont de lui. Je ne veux point faire tort à la reputation de Domenico Guidi qui fit le Saint Jean, ni à l'Ouvrier qui fit le Saint Barthelemi ; mais les Gennois regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre Statuës. Quand les Jeſuites de Rome firent élever il y a vingt ans l'Autel de Saint Ignace dans l'Egliſe du Jeſus, ils mirent au concours deux groupes chacun de cinq figures de marbre blanc qui devoient être placés à côté de ce ſuperbe Monument. Les plus habiles Sculpteurs qui fuſſent en Italie preſenterent un modelle, & ces modelles ayant eſté expoſés, il fut decidé ſur la voix publique que celui de Theodon, alors Sculpteur de la Fabrique de Saint Pierre, & celui de le Gros, tous deux François, étoient les meilleurs. Ils firent les deux Groupes qui ſont cités aujourd'hui parmi les chef-d'œuvres de *la Rome moderne*. La baluſtrade de bronze qui renferme cet Autel, laquelle eſt compoſée d'Anges qui ſe joüent

dans des ſeps de vigne mêlés d'épics de bleds, eſt encore l'ouvrage d'un Sculpteur François. Les cinq meilleurs Graveurs d'Eſtampes que nous ayons vû étoient François par leur naiſſance ou par leur éducation. Il en eſt de même des Graveurs ſur métaux. L'orfeverie en grand & en petit, enfin tous les arts qui relevent du deſſein ſont plus parfaits en France que par tout ailleurs. Mais comme la Peinture ne depend pas autant des cauſes morales que les arts dont je viens de parler elle n'y a point fait de progrés proportionés aux ſecours qu'elle à reçû depuis cinquante ans.

Seconde Reflexion. Que les arts parviennent à leur élevation par un progrés ſubit, & que les effets des cauſes morales ne les ſçauroient ſoûtenir ſur le point de perfection où ils ſem-

Voilà ma premiere raiſon pour montrer que les hommes ne naiſſent pas avec autant de genie dans un pays que dans un autre, & que dans le même pays ils ne naiſſent pas avec autant de genie dans un temps que dans un autre temps. La ſeconde ne me paroît pas moins forte que la premiere. C'eſt qu'il arrive des jours où les hommes portent en peu d'années juſqu'à un point de perfection, ſurprenant les arts & les profeſſions qu'ils cultivoient preſque ſans aucun fruit depuis pluſieurs ſiecles. Ce prodige ſurvient ſans que les cauſes morales faſſent rien de nouveau

à quoi l'on puisse attribuer un progrés si miraculeux. Au contraire, les Arts & les Sciences rétombent quand les causes morales font des efforts redoublés pour les soûtenir sur le point d'élevation où il semble qu'une influence secrete les eût portés. *ble s'etre élevés par leurs propres forces.*

Le Lecteur voit déja quels faits je vais employer pour montrer que le progrés des beaux arts vers la perfection, devient subit tout à coup, & que ces arts franchissant en peu de temps un long espace, sautent de leur levant à leur midi. Dès le treiziéme siecle la Peinture renaquit en Italie sous le pinceau de Cimabué. Il arriva bien que plusieurs Peintres se rendirent illustres dans les deux siecles suivants, mais aucun ne se rendit excellent. Les ouvrages de ces Peintres, si vantés de leur temps, ont eu en Italie le sort que les Poësies de Ronsard ont eu en France. *Né en* 1244.

En mil quatre cent quatre-vingt la Peinture étoit encore un art grossier en Italie, où depuis deux cens ans on ne cessoit de la cultiver. On dessinoit alors scrupuleusement la nature, mais sans l'annoblir. On finissoit les têtes avec tant de soin qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux. Les draperies étoient

de couleurs trés brillantes & rechauſſées d'or. Enfin, la main des Ouvriers avoit bien acquis qu'elque capacité, mais les Ouvriers n'avoient pas encore le moindre feu, la moindre éteincelle de genie. Les beautés qu'on tire du nud dans les corps repreſentés en action n'avoient point eſté imaginées de perſonne. On n'avoit point fait encore aucune découverte dans le clair obſcur ni dans la perſpective aeriene, non-plus que dans l'élegance des contours & dans le beau jet des draperies. Les Peintres ſçavoient arranger les figures d'un tableau, mais c'étoit ſans ſçavoir faire ſervir l'une à donner un nouveau luſtre à l'autre. Avant Raphaël & ſes contemporains le Martire d'un Saint n'émouvoit aucun des ſpectateurs. Les aſſiſtans que le Peintre introduiſoit à cette action tragique, n'étoient là que pour remplir l'eſpace de la toille que le Saint & les Bourreaux avoient laiſſé vuide.

A la fin du quinziéme ſiecle, la Peinture qui s'acheminoit vers la perfection à pas ſi tardifs que ſa progreſſion étoit comme imperceptible, y marcha tout à coup à pas de geant. La Peinture encore gothique a commencé les ornemens de pluſieurs édifices, dont

les derniers emmbelissemens ſont les chef-d'œuvres de Raphaël & de ſes contemporains. Le Cardinal Jean de Medicis, qui ne viellit point ſous le chapeau, puiſqu'il fut fait Pape à trente-ſept ans renouvella la décoration de l'Egliſe de Saint Pierre in Montorio & il commenca d'y faire travailler peu de temps après qu'il eut reçû la Pourpre. Les Chapelles qui ſont à main gauche en entrant & qui furent faites les premieres, ſont ornées d'ouvrages de Peinture & de Sculpture d'un goût mediocre & qui tient encore du Gothique. Mais les Chappelles qui ſont vis-à vis furent ornées par des ouvriers qu'on compte parmi les artiſans de la premiere claſſe. La premiere en entrant dans l'Egliſe eſt peinte par *Fra del Piombo.* Une autre eſt enrichie de Statuës faites par Daniel de Voltere. Enfin, on voit au deſſus du maître Autel la Transfiguration de Raphaël, tableau preſque auſſi connu des nations que l'Eneïde de Virgile. *Leon X.*

La deſtinée de la Sculpture fut la même que celle de la Peinture. Il ſembloit que les yeux des artiſans, juſques là fermés, ſe fuſſent ouverts par quelque miracle. Un Poëte diroit que chaque nouvel ouvrage de Raphaël faiſoit un nouveau Peintre. Cependant les

causes morales ne faisoient rien alors en faveur des artisansque ce qu'ellesavoient fait sans fruit depuis deux siecles. Les Statuës & les bas-reliefs antiques dont Raphaël & ses contemporains sçavoient si bien profiter, avoient esté devant les yeux de leurs dévanciers, qui n'en avoient sçû faire usage. Si l'on déterroit quelques ouvrages antiques que ces dévanciers n'eussent pas vûs, combien en avoient-ils vûs qui perirent avant que Raphaël fut au monde ? Pourquoi ces dévanciers ne faisoient-ils pas foüiller dans les ruïnes de l'ancienne Rome comme le firent Raphaël & ses contemporains. C'est qu'ils n'avoient point de genie. C'est qu'ils ne reconnoissoient pas leur propre goût dans le Marc Aurele & dans tous les ouvrages de Sculpture & d'Architecture qui étoient hors de terre long-temps avant Raphaël.

Le prodige qui arrivoit à Rome arrivoit en même temps à Venise, à Florence & dans d'autres Villes d'Italie, Il y sortoit de dessous terre, pour ainsi dire, des hommes illustres à jamais dans leurs professions, & qui tous valoient mieux que les maîtres qui les avoient enseignés : des hommes sans précurseur & qui étoient les Eleves de leur propre genie. Venise se vit riche

tout

tout à coup en Peintres excellents, sans que la Republique eût fondé depuis peu de nouvelles Academies, ni proposé aux Peintres de nouveaux prix. Les influences heureuses qui se repandoient alors sur la Peinture furent chercher le Correge dans son Village pour en faire un grand Peintre d'un caractere particulier. Il osa le premier mettre des figures veritablement en l'air, & qui *plafonnent*, comme disent les Peintres. Raphaël en peignant les Nopces de Psyché sur la voute du Sallon du petit Farnese a traité son sujet comme s'il étoit peint sur une tapisserie attachée à ce Plafond. Le Correge met des figures en l'air dans l'Assomption de la Vierge qu'il peignit dans la Coupole de la Cathedrale de Parme, & dans l'Ascension de Jesus-Christ qu'il peignit dans la Coupole de l'Abbaye de Saint Jean de la même Ville. C'est une chose qui seule pourroit faire reconnoître l'action des causes physiques dans le renouvellement des arts. Toutes les Ecoles qui se formoient alors alloient au beau par des routes differentes. Leur maniere ne se ressembloient pas, quoi qu'elles fussent si bonnes qu'on seroit fâché que chaque Ecole n'eût pas suivi la sienne. *Omnes inter se dissimiles,*

ita tamen ut neminem velis esse sui dissimilem.

Le Nord reçût aussi quelques rayons de cette influence. Albert Durer, Holbeins & Lucas de Leyde peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit fait encore dans leur pays. On conserve dans le Cabinet de la Bibliotheque de Bâle plusieurs tableaux d'Holbeins, & deux de ces tableaux mettent bien en évidence le progrés surprenant que la Peinture faisoit par tout où il y avoit des sujets capables d'être Peintres. Le premier de ces tableaux, qu'une inscription mise au bas aprend avoir esté fait en 1516. represente un Maître d'Ecole qui montre à lire à des enfans. Il a tous les défauts que nous avons reprochés aux ouvrages de Peinture faits avant Raphaël. Le second tableau, que son inscription aprend avoir esté fait en mil cinq cens vingt & un, & qui represente une Descente de Croix est dans le bon goût. Holbeins avoit vû de nouveaux tableaux & il en avoit profité, ainsi que Raphaël profita en voyant l'ouvrage de Michël Ange. Le retable d'Autel, qui represente en huit tableaux separés les principaux évenemens de la Passion, & qu'on conserve à l'Hôtel de Ville de Bâle, doit avoir esté peint

par Holbeins avant l'abolition du Culte de la Religion Catholique à Bâle, où la prétenduë Réforme fut introduite & les tableaux ôtés des Egliſes en mil cinq cens vingt-ſept. Ces huit tableaux peuvent être comparés aux meilleurs ouvrages des Eleves de Raphaël pour la Poëſie, & leur être preferés pour le coloris. Il y a même plus d'intelligence du clair obſcur que les autres Peintres n'en avoient en ces temps là. On y remarque des incidens de lumiere merveilleux, principalement dans le tableau qui repreſente Jeſus-Chriſt arreſté priſonnier dans le Jardin des Oliviers.

Nos Peres virent arriver en France, en faveur de la Poëſie ſous le regne de Loüis XIII. le même évenement qui étoit arrivé en Italie en faveur de la Peinture ſous le regne de Jules II. On vit reluire ſubitement un jour lumineux qui n'avoit eſté precedé que par un foible crépuſcule. Nôtre Poëſie s'éleva tout à coup & les Nations étrangers, qui juſques alors la dedaignoient, en devinrent épriſes. Autant que je puis m'en ſouvenir, Pierre Corneille eſt le premier des Poëtes François prophanes, dont un ouvrage de quelque étenduë ait eſté traduit dans la langue de nos voiſins.

On trouve des Stances admirables dans les œuvres de plusieurs Poëtes François qui ont écrit avant le temps que je marque, comme l'Epoque où commence la splendeur de la Poësie Françoise. Malherbe est inimitable dans le nombre & dans la cadence de ses vers; mais comme Malherbe avoit plus d'oreille que de genie, la plûpart des Strophes de ses ouvrages ne sont recommandables que par la mecanique & par l'arrangement harmonieux des mots pour lequel il avoit un talent merveilleux. On n'exigeoit pas même alors que les Poësies ne fussent composées, pour ainsi dire, que de *beautés contiguës*. Quelques endroits brillants suffisoient pour faire admirer toute une pice. On excusoit la foiblesse des autres vers, qu'on regardoit seulement comme étant faits pour servir de liaison aux premiers, & l'on les appelloit, ainsi que nous l'apprenons des memoires de l'Abbé de Marolles, *des vers de passage*.

Il est des Strophes dans les œuvres de Desportes & de Bertaut comparables à tout ce qui peut avoir esté fait de meilleur depuis Corneille, mais ceux qui entreprennent la lecture entiere des ouvrages de ces deux Poëtes, sur la foi de quelques fragments qu'ils ont en-

tendu reciter, l'abandonnent bien tôt. Les livres dont je parle sont semblables à ces chaînes de montagnes, où il faut traverser bien des pays sauvages pour trouver une gorge cultivée & riante.

Nous avions en France une scene tragique depuis deux cens ans quand Corneille fit le Cid. Quel progrés avoit fait parmi-nous la Poësie Dramatique? Aucun. Corneille trouva nôtre theatre presque encore aussi barbare qu'il pouvoit l'avoir esté sous Loüis XII. La Poësie Dramatique fit plus de progrés depuis mil six cens trente-cinq jusques en mil six cens soixante-cinq, elle se perfectionna plus en ces trente années là qu'elle ne l'avoit fait dans les trois siecles precedents. Rotrou parut en même temps que Corneille, Racine, Moliere & Quinault vinrent bien-tôt après? Voyoit-on dans Garnier & dans Mairet une Poësie Dramatique qui se perfectionât assés pour faire esperer qu'il parût bien-tôt des Poëtes du merite de Corneille & de Moliere? Quels sont, pour parler ainsi, les Ancêtres Poëtiques de la Fontaine? Pour dire quelque chose de nos Peintres, Freminet & Vouet, qui travailloient sous Loüis XIII étoient-ils des precurseurs dignes du Poussin, de le Sueur & de le Brun?

Les grands hommes, qui compoſent ce qu'on appelle le ſiecle d'Auguſte, ne ſe formerent point durant les jours heureux du regne de cet Empereur Ils avoient acquis leur merite, ils étoient formés avant que ces jours heureux commençaſſent. Perſonne n'ignore que les premieres années du ſiecle d'Auguſte furent un ſiecle de fer & de ſang. Ces jours benis de tous l'univers ne commencerent leur cours quaprès la bataille d'Actium, où le Demon tutelaire de Rome terraſſa d'un ſeul coup Antoine, la Diſcorde & Cleopatre. Virgile avoit quarante ans lors que cet évenement ariva. Voici la peinture qu'il fait lui-même des temps durant leſquels il s'étoit formé, & qu'il dit lui-même avec tant d'élegance avoir eſté le regne de Mars & de la fureur.

Georgi. lib. prim.

Quippe ubi fas verſum atque nefas, tot bella per orbem
Tam multa ſcelerum facies, non ullus aratro
Dignus honor, ſqualent abductis arva colonis,
Et curva rigidum falces conflantur in enſem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum,
Vicina ruptis inter ſe legibus urbes,
Arma ferunt, ſævit toto Mars impius orbe.

Les hommes qui s'étoient fait un nom distingué étoient même plus exposés que les autres dans les proscriptions & durant toutes les horreurs des premieres années du regne d'Auguste. Ciceron qui fut égorgé dans les temps malheureux dont parle Virgile mourut la victime de ses talens

Largus & exundans leto dedit ingenii fons
Ingenio manus est & cervix cæsa. *Juvenal sati. decim.*

Horace avoit trente-cinq ans lorsque la bataille d'Actium se donna. La magnificence d'Auguste encouragea bien les grands Poëtes à travailler, mais ils étoient devenus déja de grands hommes avant cet encouragement.

Ce qui pourroit achever de convaincre que les causes morales ne font que concourir avec une autre cause seconde, encore plus efficace qu'elles, au progrés surprenant que les arts & les lettres font en certains siecles, c'est que les arts & les lettres retombent quand les causes morales font les derniers efforts pour les soûtenir sur le point d'élevation où ils avoient atteint d'eux-mêmes. Ces grands hommes, qui pour ainsi dire, se sont formés de leurs propres mains, ne sçauroient former par

leurs leçons ni par leurs exemples des Eleves qui soient leurs égaux. Ces successeurs, qui reçoivent des enseignements donnés par des maîtres excellents. Ces successeurs, qui par cette raison & par bien d'autres devroient surpasser leurs maîtres, s'ils avoient autant de genie qu'eux, occupent leur place sans la remplir. Les premiers successeurs des grands maîtres sont encore remplacés par des sujets moindres qu'eux. Enfin, le genie des Arts & des Sciences disparoit jusqu'à ce que la revolution des siecles le vienne encore tirer une autre fois des tombeaux où il semble qu'il s'ensevelisse pour plusieurs siecles, après avoir apparu durant quelques années.

Dans le même pays où la nature avoit produit liberalement & sans secours extraordinaire les Peintres fameux du siécle de Leon X. les recompenses, les soins de l'Academie de Saint Luc établie par Gregoire XIII. & par Sixte-Quint, l'attention des Souverains, enfin tous les efforts des causes morales n'ont pû donner une posterité à ces grands Artisans nés sans ancêtres. L'Ecole de Venise & celle de Florence dégenererent & s'aneantirent en soixante ans. Il est vray que la Peinture se main-

tint à Rome en splendeur durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du siecle dernier on y voyoit même encore de grands maîtres. Mais ces Peintres étoient des étrangers, tels que Poussin, les Caraches & leurs Eleves qui vinrent faire valoir à Rome les talents de l'Ecole de Boulogne. Comme cette Ecole avoit fleuri plus tard que celle de Rome, elle a survecu à la premiere. Qu'on me permette l'expression, il ne vint point de taillis à côté de ces grands chênes. Le Poussin en trente années de travail assidu dans un attellier placé au milieu de Rome, ne forma point d'Eleve qui se soit acquis un grand nom dans la Peinture, quoique ce grand homme fût aussi capable d'enseigner son art qu'aucun maître qui jamais l'ait professé. Dans la même Ville mais en d'autres temps, Raphaël mort aussi jeune que l'étoient ses Eleves, forma dans le cours de dix ou de douze années une Ecole de cinq ou six Peintres, dont les ouvrages font encore une partie de la gloire du maître. Enfin, toutes les Ecoles d'Italie, celles de Venise, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les grands sujets se multiplioient si facilement dans les bons temps en sont aujourd'hui denuées.

Cette decadence eſt arrivée preciſément en des temps où l'Italie jouiſſoit des jours les plus heureux dont elle ait joüi depuis la deſtruction de l'Empire Romain par les Barbares. Toutes les conjonctures qui decideroient de la deſtinée des beaux arts, s'il étoit vrai que cette deſtinée dépendit uniquement des cauſes morales concouroient à les faire fleurir quand ils y ſont tombés en decadence. Ce fût depuis l'expedition de
En 1496. nôtre Roy Charles VIII. à Naples juſqu'à la Paix faite à Cambrai en mil cinq cens vingt neuf entre Charles-Quint & François I. laquelle fut bientôt ſuivie de la derniere revolution de l'Etat de Florence, que les guerres deſolerent l'Italie. Durant trente-quatre ans l'Italie, pour me ſervir de l'expreſſion familiere à ſes hiſtoriens, fut foulée aux pieds par les nations barbares. Le Royaume de Naples fut conquis quatre ou cinq fois par differents Princes, & l'Etat de Milan changea de maître encore plus ſouvent. On vit pluſieurs fois des Clochers de Veniſe les armées ennemies, & Florence fût preſque toûjours en guerre ou contre les Medicis qui la vouloient aſſujetir, ou contre les Piſans qu'elle vouloit remettre ſous le joug. Rome vit plus d'une

fois des troupes ennemies ou ſuſpectes dans ſes murailles, & cette Capitale des beaux arts fut ſaccagée par les armes de l'Empereur Charles-Quint avec autant de barbarie que le ſeroit une ville priſe d'aſſaut par les Turcs. Ce fut preciſement durant ces trente-quatre années que les Lettres & les Arts firent en Italie ces progrés qui ſemblent encore prodigieux aujourd'hui.

Depuis la derniere revolution de l'Etat de Florence juſqu'à la fin du ſeiziéme ſiecle, le repos de l'Italie ne fut interrompu que par des guerres de frontiere ou de courte durée. Aucune de ſes grandes Villes ne fut ſaccagée, & il n'arriva plus de revolutions violentes dans les cinq Etats principaux qui la partagent preſque entr'eux. Les Allemands ni les François n'y firent plus d'invaſion, ſi l'on en excepte l'expedition du Duc de Guiſe à Naples ſous Paul IV laquelle fut plûtoſt une courſe qu'une guerre. Le dix-ſeptiéme ſiecle a eſté pour l'Italie un temps de repos & d'abondance juſqu'à ſes dernieres années. Ce fut durant tous les tems dont j'ai parlé que les Venitiens amaſſerent des ſommes immenſes en argent monnoyé, & qu'ils firent faire leur fameuſe chaîne d'or à laquelle on ajoûtoit tous les

ans de nouveaux anneaux. Ce fut alors que Sixte-Quint mit dans le tresor Apostolique cinq millions d'écus d'or, que la Banque de Gennes se remplit, que les grands Ducs mirent ensemble de si grosses sommes, que les Ducs de Ferrare remplirent leurs coffres, en un mot, que tous ceux qui gouvernoient en Italie, à l'exception des Vicerois de Naples & des Gouverneurs de Milan, trouvoient après les dépenses courantes & les dépenses faites par precaution, un superflu dans le revenu de chaque année qu'on pouvoit épargner : c'est le simptôme le plus certain d'un Etat florissant. Néanmoins ce fut durant ces années de prosperité que les Ecoles de Rome, de Florence, de Venise & successivement que celle de Boulogne s'appauvrirent & devinrent denuées de bons Sujets. Comme leur Midi s'étoit trouvé fort près de leur Levant, leur Couchant ne se trouva pas bien éloigné de leur Midi. Je ne veux point prevoir la decadence de nôtre siécle, quoi qu'un homme qui a beaucoup d'esprit ait écrit il y a déja plus de trente ans, en parlant des beaux ouvrages que ce siecle a produit. *Il en faut convenir de bonne foi, il y a environ dix ans que ce bon temps est passé.* Monsieur Despreaux

Digression sur les Anciens & les Modernes.

avant que de mourir a vû prendre l'eſſort à un Poëte Lyrique né avec les talens de ces anciens Poëtes, à qui Virgile donne une place honorable dans les Champs Eliſées pour avoir enſeigné les premiers la morale aux hommes encore féroces. Les ouvrages de ces anciens Poëtes qui furent un des premiers liens de la ſocieté & qui donnerent lieu à la Fable d'Amphion, ne contenoient pas des maximes plus ſages que les Odes de l'Auteur dont je parle, à qui la nature ne ſemble avoir donné du genie que pour parer la morale & pour rendre aimable la vertu. D'autres qui vivent encore meriteroient que je fiſſe une mention honorable de leurs ouvrages, mais comme dit Velleius Paterculus, en un cas à peu près pareil, *Vivorum cenſura difficilis.* Il eſt trop delicat d'entreprendre le *recenſement* des Poëtes vivans.

Si nous remontons au ſiecle d'Auguſte nous verrons que les Lettres, les Arts & principalement la Poëſie tomberent en decadence quand tout conſpiroit à les ſoûtenir. Ils degenererent durant les plus belles années de l'Empire Romain. Bien des gens penſent que les Lettres & les Arts perirent enſevelis ſous les ruines de cette Monar-

chie renverſée & devaſtée par les peuples ſeptentrionaux. On ſupoſe donc que les inondations des Barbares, ſuivies du bouleverſement entier de la ſocieté par tout où ils s'établirent, ôterent aux peuples conquis les commodités neceſſaires pour cultiver les Lettres & les Arts, & même l'envie de le faire. Les Arts, dit-on, ne peuvent ſubſiſter en un pays dont les Villes ſont changées en campagnes, & les campagnes en deſerts.

Vida Poeti lib. prim.

Tanti cauſa mali latio gens aſpera aperto
Sæpius irrumpens, ſunt juſſi vertere morem
Auſonidæ victi.

Cette opinion, pour être communement reçûë, n'en eſt pas moins fauſſe. Les opinions fauſſes en hiſtoire s'établiſſent auſſi facilement que les opinions fauſſes en Philoſophie. Les Lettres & les Arts étoient déja tombés en decadence, ils avoient déja degeneré, quoi qu'on n'eut pas laiſſé de les cultiver avec ſoin, quand ces nations, le fleau du genre humain, quitterent les neiges de leur patrie. On peut regarder le Buſte de Caracalla comme le dernier ſoupir de la Sculpture Romaine. Les deux Arcs de triomphe qui

furent élevés à Severe ſon pere, les chapiteaux des colomnes qui étoient au Septizonne qu'on a tranſportées en differentes Egliſes lors qu'il fut abbatu, & les Statuës connuës pour être faites dans ce temps là & qui nous ſont demeurées, montrent que la Sculpture & l'Architecture étoient déja déchuës ſous le regne de ce Prince & de ſes enfans. Or, Severe regnoit plus de deux cens ans avant la premiere priſe de Rome par Alaric. Depuis cet Empereur les Arts allerent toûjours en degenerant.

Les monuments qui nous reſtent des ſucceſſeurs de Severe ſont encore moins d'honneur à la Sculpture que ne lui en font les bas-reliefs du plus grand des deux Arcs de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince. Tout le monde ſçait que ces bas-reliefs ſont de mauvaiſe main. On peut croire cependant que les Sculpteurs les plus habiles avoient travaillé à cet Arc, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de l'endroit où il fut élevé. C'étoit dans le quartier le plus conſiderable de la Ville au bout du *Forum Romanum*, & comme je penſe avoir lieu de le croire à la deſcente des cent dégrés du Capitole.

Les Medailles Romaines, frappées après le regne de Caracalla & après

celui de Macrin son successeur, qui ne lui survequit que deux ans, sont très inferieures à celles qui furent frappées sous les trente premiers Empereurs. Après Gordien Pie elles degenererent encore plus sensiblement, & sous Gallien qui regnoit cinquante ans après Caracalla elles n'étoient plus qu'une vilaine monnoye. Il n'y a plus ni goût ni dessein dans leur graveure ni entente dans leur fabrique. Comme ces Medailles étoient une monnoye destinée autant pour instruire la posterité des vertus & des belles actions du Prince sous le regne de qui l'on les frappoit, qu'à servir dans le commerce; on peut bien croire que les Romains, aussi jaloux de leur memoire qu'aucun autre peuple, employoient à les faire les ouvriers les plus habiles qu'ils pussent trouver. Il est donc raisonable de juger par la beauté des Medailles de l'état où étoit la graveure sous chaque Empereur, & la graveure est un art qui suit la sculpture pas à pas. Les observations qu'on fait par le moyen des Medailles sont confirmées par ce qu'on remarque dans les ouvrages de Sculpture dont on connoît le temps & qui subsistent encore. Par exemple, les Medailles du grand Constantin qui regnoit cinquante

ans après Gallien ſont très mal gravées : elles ſont d'un mauvais goût, & nous voyons auſſi par l'Arc de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince, qui ſubſiſte encore aujourd'huy, que ſous ſon regne & cent ans avant que les Barbares priſſent Rome, la Sculpture y étoit redevenuë un art auſſi groſſier qu'elle pouvoit l'être au commencement de la premiere guerre Punique.

Quand le Senat & le Peuple Romain voulurent ériger à l'honneur de Conſtantin cet Arc de triomphe, il ne ſe trouva point apparament dans la Capitale de l'Empire un Sculpteur capable d'entreprendre l'ouvrage. Malgré le reſpect qu'on avoit à Rome pour la memoire de Trajan, on dépoüilla l'Arc élevé autrefois à ſon honneur de ſes ornemens, & ſans égard à la convenance on les employa dans la fabrique de l'Arc qu'on élevoit à Conſtantin. Les Arcs triomphaux des Romains n'étoient pas comme les nôtres des monuments imaginés à plaiſir, ni leurs ornements des embelliſſements arbitraires qui n'euſſent pour regle que les idées de l'Architecte Comme nous ne faiſions pas de triomphe réel, & qu'après nos victoires on ne conduit pas en pompe le triomphateur ſur un char

precedé de ſes captifs, les Sculpteurs modernes peuvent ſe ſervir, pour embellir leurs Arcs allegoriques, des trophées & des armes qu'ils inventent à leur gré. Les ornemens d'un de nos arcs triomphaux peuvent ainſi convenir la plûpart à un autre arc. Mais comme les arcs triomphaux des Romains ne ſe dreſſoient que pour éterniſer la memoire d'un triomphe réel, les ornemens tirés des dépoüilles qui avoient paru dans un triomphe & qui étoient propres pour orner l'arc qu'on dreſſoit afin d'en conſerver la memoire, n'étoient point propres pour embellir l'arc qu'on élevoit en memoire d'un autre triomphe, principalement ſi la victoire avoit eſté remportée ſur un autre peuple, que la victoire qui avoit donné lieu au premier triomphe comme au premier arc. Chaque nation avoit alors ſes armes & ſes vétemens particuliers très connus dans Rome. Tout le monde y ſçavoit diſtinguer le Dace, le Parthe & le Germain, ainſi qu'il y ſçavoit diſtinguer les François des Eſpagnols il y a cent ans, quand ces deux nations y portoient encore chacune ſes habits faits à la mode de ſon pays. Les arcs triomphaux des Anciens étoient donc des monumens hiſto-

riques & qui exigeoient une verité hiſtorique à laquelle il étoit contre la bienſceance de manquer.

Néanmoins on embellit l'arc de Conſtantin des captifs Parthes & des trophées compoſés de leurs dépoüilles enlevés de l'arc de Trajan. C'étoit à eux que Trajan les avoit priſes, mais Conſtantin n'avoit encore rien eu à démêler avec cette nation. Enfin, on orna l'arc avec des bas-reliefs où tout le monde reconnoiſſoit & où tout le monde reconnoît encore la tête de Trajan. Il ne faut pas dire que ce fut pour avoir plûtoſt fait qu'on ſacrifiât le monument de Trajan pour élever l'arc de Conſtantin. Comme on ne pouvoit pas le compoſer entierement de morceaux rapportés, il fallut qu'un Sculpteur de ce temps là fit quelques bas-reliefs qui ſerviſſent à remplir les vuides. Ces bas-reliefs ſont ceux qui ſe voyent ſous l'arcade principale. Les Divinités qui ſont en dehors de l'arc, poſées ſur les moulures du ceintre des deux petites arcades, ainſi que les bas-reliefs écraſés, placés ſur les clefs de voute de ces arcades ; toute cette Sculpture qu'on diſtingue d'avec l'autre en aprochant de l'arc, eſt fort au deſſous du bon Gotique, quoique ſuivant les apparences

le Sculpteur le plus habile de la Capitale de l'Empire y ait mis la main. Enfin, quand Conſtantin voulut embellir ſa nouvelle Capitale, Conſtantinople, il ne ſçût faire mieux que d'y tranſporter quelqu'uns des plus beaux monumens de Rome. Cependant comme la Sculpture dépend plus des cauſes morales que la Peinture & la Poëſie, elle doit déchoir plus lentement que ces deux Arts & même que l'éloquence. Auſſi voyons-nous par ce que Petrone nous dit de la Peinture, que cet art baiſſoit déja dès le temps de l'Empereur Neron.

Quant à la Poëſie, Lucain fut le ſucceſſeur de Virgile, & il y a déja bien des dégrés en deſcendant de l'Enéide à la Pharſale. Après Lucain parut Stace dont les Poëſies ſont reputées très inferieures à celles de Lucain. Stace qui vivoit ſous Domitien ne laiſſa point de ſucceſſeurs. Horace n'en avoit pas eu dans le genre Lyrique. Juvenal ſoûtint la Satire juſques ſous l'Empire de Trajan, mais ſes Poëſies peuuent être regardées comme le dernier ſoûpir des Muſes Romaines. Auſonne & Claudien qui voulurent ranimer la Poëſie Latine ne rendirent au jour qu'un phantôme qui lui reſſembloit. Leurs

vers n'ont ni le nombre ni la force de ceux qui furent faits ſous le regne d'Auguſte. Tacite qui écrivoit ſous Trajan eſt le dernier Hiſtorien Latin. C'eſt être le dernier que de n'avoir pas eu d'autre ſucceſſeur que l'abbreviateur de Trogue Pompée. Quoique les Sçavants paroiſſent incertains du temps où Quinte-Curce écrivoit ſon hiſtoire d'Alexandre, il me paroît décidé par un paſſage de ſon livre que Quinte-Curce la compoſa ſous l'Empire de Claudius & par conſequent qu'il écrivoit quatre-vingt ans avant que Tacite écrivit. Quinte-Curce dit à l'occaſion des malheurs dont la mort d'Alexandre fut ſuivie, parce que les Macedoniens prirent pluſieurs Chefs à la place d'un ſeul. Que Rome avoit penſé perir depuis peu par le projet de retablir la Republique. Or, on reconnoît dans le recit magnifique qu'il fait de cet évenement toutes les principales circonſtances du tumulte qui arriva dans Rome quand le Senat voulut après la mort de Caligula rétablir le gouvernement Republiquain, & quand il ſe cantonna contre les Cohortes Prétoriennes qui vouloient avoir un Empereur. Quinte-Curce caracteriſe ſi bien toutes les circonſtances de l'avenement de Claudius à l'Empire qui calma le

Juſtin.

Libr. xi. Sect. 9.

tumulte, il parle si nettement de la famille de ce Prince, qu'on ne sçauroit hesiter sur l'application de ce passage, d'autant plus que le recit qu'il fait ne peut être appliqué à l'avenement à l'Empire d'aucun des trente successeurs immediats de Claudius. On ne sçauroit entendre ce passage de Quinte-Curce que de l'avenement de Claudius à l'Empire ou de celui de Gordien Pie.

Soixante années après Auguste, Quintilien écrivoit déja sur les causes de la decadence de l'éloquence Latine. Longin qui écrivoit sous Gallien a fait un chapitre sur *les causes de la decadence des esprits* à la fin de son traité du Sublime. Il ne restoit plus que l'Art Oratoire. Les Orateurs avoient disparu. La decadence des Lettres & des Arts étoit déja un objet sensible. Il frappoit assés les personnes capables de faire des reflexions pour les obliger d'en rechercher les causes. C'étoit long-temps avant que les Barbares d'évastassent l'Italie qu'elles faisoient cette observation.

On remarquera encore que les Lettres & les Arts commencerent à décheoir sous des Empereurs magnifiques & qui les cultivoient eux-mêmes. La plûpart de ces Princes se piquoient d'être Orateurs, & plusieurs d'entre-eux se

piquoient d'être Poëtes. Neron, Adrien, Marc-Aurele & Alexandre Severe sçavoient peindre. Croit-on que les Arts fussent sans consideration sous leur regne ? Enfin dans les quatre siecles qui se sont écoulés depuis Jules Cesar jusqu'à l'inondation des Barbares, il y eût de suitte plusieurs regnes tranquilles qu'on peut regarder comme le siecle d'or réel & historique, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin & Marc Aurele qui se succederent immediatement les uns aux autres & dont l'avenement à l'Empire fut aussi paisible que celui d'un fils qui sucede à son pere, étoient à la fois de grands Princes & de bons Princes Leurs regnes contigus composent presque un siecle de cent ans.

Il est vrai que plusieurs Empereurs furent des Tirans & que les guerres civiles dans lesquelles un grand nombre de ces Princes parvint à l'Empire ou le perdit, furent très frequentes. Mais la mauvaise humeur de Caligula, de Neron, de Domitien, de Commode, de Caracalla & de Maximin, ne tomboit gueres sur les gens de Lettres, & tomboit encore moins sur les Artisans. Lucain le seul homme de Lettres distingué qui fut mis à mort dans ces temps là, fut condamné comme conf-

pirateur & non-pas comme Poëte. La mort de Lucain dégoûta-t-elle ceux qui avoient du genie de faire des vers. Stace, Juvenal, Martial & plusieurs autres qui ont pû le voir mourir, n'ont pas laissé de composer. La mauvaise humeur des Empereurs n'en vouloit qu'aux Grands de l'Etat. L'envie que les plus cruels avoient d'être bien avec le peuple, ce qui les obligeoit à rechercher sa faveur en lui donnant toutes sortes de fêtes & de spectacles, les engageoit à procurer l'avancement des Lettres & des Arts.

Quant à ces guerres civiles dont on parle tant, la plûpart se firent hors de l'Italie, & elles furent terminées en deux campagnes. Elles n'ont pas troublé quarante années de trois cent années qu'on compte depuis Auguste jusqu'à Gallien. La guerre civile d'Othon contre Vitellius, celles de Vitellius contre Vespasien, lesquelles ne durerent pas mises ensemble l'espace de neuf mois, ne purent certainement pas préjudicier aux Lettres & aux beaux Arts autant que les guerres civiles du Grand Pompée & de ses enfans contre Cesar, autant que la guerre civile de Modene & que les autres guerres civiles que fit Auguste contre les meurtriers de Cesar

& contre Marc Antoine. Cependant les guerres civiles où Ceſar & Auguſte eurent part n'arrêterent pas le progrès des Lettres & des Arts. La mort de Domitien fut l'ouvrage d'un complot de Valets, & le lendemain de ſa mort Nerva regnoit déja paiſiblement. Les choſes ſe paſſerent à peu près de même à la mort de Commode & à celle de Pertinax, les premiers des Empereurs qui furent tués & dépoſés après Domitien. Severe dépoſſeda Didius Julianus ſans combat, & la guerre qu'il fit dans l'Orient contre Peſcennius Niger, & celle qu'il fit enſuitte dans les Gaules contre Clodius Albinus, n'empêchoient pas les Artiſans & les Sçavants de Rome de travailler, non-plus que les revolutions ſubites qui ſe paſſerent en Aſie & qui mirent Macrin à la place de Caracalla, & Heliogabale à la place de Macrin. Il eſt vray que ces revolutions tumultueuſes arrivoient quelquefois dans Rome, mais elles ſe terminoient en un jour ou deux & ſans être ſuivies de ces accidents qui peuvent retarder le progrés des Arts & des Sciences. Neron fut dépoſé dans Rome ſans qu'il s'y donnât aucun combat. Le meurtre de Galba & l'avenement d'Othon au trône fut l'ouvrage d'une

matinée & le tumulte ne coûta point la vie à cent perſonnes Le peuple regarda les combats que les troupes de Veſpaſien & celles de Vitellius donnerent dans Rome durant un jour, ſans y prendre plus d'interêt qu'il avoit coûtume d'en prendre aux combats des Gladiateurs. Maximin fut dépoſé & les Gordiens Afriquains mis en ſa place, ſans qu'il ſe fit à Rome d'autre mouvement que s'il ſe fut agi de l'execution d'un Arreſt rendu contre un particulier. Quand les Gordiens furent morts en Afrique, Puppien & Balbin leur ſuccederent ſans tumulte, & deux jours virent naître & finir la guerre qui commença entre le Peuple & les Cohortes Pretoriennes quand ces deux Empereurs furent aſſaſinés, & Gordien Pie mis en leur place. Les autres revolutions furent promptes & nous avons déja dit qu'elles arriverent hors de Rome. Enfin les guerres civiles des Romains, ſous leur cinquante premiers Empereurs, étoient des guerres que les armées faiſoient les unes contre les autres pour ſe diſputer l'avantage de donner un maître à l'Empire, & les deux partis menageoient les Provinces avec autant de ſoin qu'on menage les pays qu'on eſpere de conquerir & de

garder dans les guerres que les Princes Chrêtiens ne ſe font que trop ſouvent. Il y arrive toûjours des deſordres, mais ils ne ſont pas tels qu'ils enſeveliſſent les Arts & les Sciences. Toutes les guerres n'empêchent pas leurs progrès. Celles-là ſeulement peuvent être citées comme une des cauſes de leur décadence qui mettent l'état des particuliers en danger ; Celles dans leſquelles il devient eſclave de citoyen qu'il étoit auparavant, ou qui le privent du moins de la proprieté de ſes biens.

Telles furent les guerres des Perſes contre les Grecs, & celles des Barbares du Nord contre l'Empire Romain. Telles ſont les guerres des Turcs & des Chrêtiens où le peuple entier court encore de plus grands dangers que ceux où les Soldats ſont expoſés dans les guerres ordinaires. De pareilles guerres annéantiſſent certainement les Arts & les Sciences dans les pays qu'elles déſolent. Mais les guerres reglées où le peuple ne court d'autre riſque que celui de changer de Maître & d'apartenir à un Prince Chrêtien plûtoſt qu'à un autre, ne peuvent tout au plus annéantir les Arts & les Sciences que dans une Ville qui ſeroit aſſez malheureuſe pour être priſe d'aſſaut & ſaccagée.

La terreur que ces guerres repandent peut tout au plus retarder leurs progrès durant quelques années, & il paroît même qu'elle ne le fait pas. Je ne sçait par quelle fatalité les arts & les sciences ne fleurirent jamais mieux qu'au milieu de ces guerres. La Grece en essuia plusieurs dans le siecle de Philippe le pere d'Alexandre le Grand. Ce fut dans le temps des guerres civiles qui affligerent l'Empire Romain sous Cesar & sous Auguste que les sciences & les beaux arts firent à Rome de si grands progrès. Depuis mil quatre cens quatre-vingt-quatorze jusqu'en mil cinq cens vingt-neuf, l'Italie fut presque toûjours en proye à des armées composées en grande partie de Soldats étrangers. Les Pays-bas Espagnols étoient attaqués par la France & par la Hollande lorsque l'Ecole d'Anvers fleurit ? N'est-ce pas durant la guerre que les Lettres & les Arts ont fait en France leurs progrès les plus grands.

On ne trouve donc point, quand on y veut faire serieusement reflexion, que durant les trois siecles qui suivirent la mort de Cesar, l'Empire Romain ait essuié aucune de ces guerres qui sont capables de faire tomber en décadence les Lettres & les beaux Arts. Ce ne

fut que ſous Gallien que les Barbares commencerent d'avoir quelques établiſſements permanents ſur les terres de l'Empire, & que les Tyrans ſe cantonnerent dans les Provinces. Ces Gouverneurs qui s'y rendirent Souverains pouvoient bien donner lieu à la devaſtation de quelques pays par les guerres qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres dans des Provinces qui n'étoient pas gardées l'une contre l'autre par des Frontieres fortifiées, parce qu'elles avoient appartenu long-temps au même maître, mais ces devaſtations n'étoient pas capables de faire tomber les Lettres & les Arts dans la décadence où ils tomberent. Le ſejour des arts dans un Etat contigu, ce fut toûjours la Capitale de l'Etat. Ainſi tous les bons ouvriers de l'Empire Romain devoient ſe raſſembler à Rome. Il n'y a donc que les devaſtations de la Ville de Rome qu'on puiſſe alleguer comme une des cauſes de l'annéantiſſement des Arts & des Lettres. Or, la Ville de Rome juſqu'à ſa priſe par Alaric, évenement qui n'arriva que quatre cens cinquante ans aprés la mort de Ceſar, fut toûjours la Capitale d'un grand Empire où l'on élevoit chaque jour des bâtiments ſuperbes. Les tumultes des Cohortes

Pretoriennes, n'ont pas empêché qu'il n'y eut de grands Peintres, de grands Sculpteurs, de grands Orateurs & de grands Poëtes, puisqu'ils n'empêchoient pas qu'il ne s'y trouvat un peuple entier d'Artisans mediocres. Quand les arts sont assez cultivés pour former un grand nombre d'Artisans mediocres, ils en formeroient d'excellents si le genie ne leur manquoit pas.

Rome est encore aujourd'hui remplie de tombeaux & de statuës qu'on reconnoît certainement par les inscriptions ou par les coëffures des femmes, pour avoir été faits depuis l'Empire de Trajan jusqu'à l'Empire de Constantin. Comme les Romaines changeoient leur coëffure aussi souvent que les Françoises changent la leur, on peut connoître à peu prés sous quel Empereur les monumens Romains ont esté faits, parce que nous sçavons par les medailles des femmes & des parentes des Empereurs en quel temps une certaine mode a eu cours. C'est ainsi qu'on pourroit, à l'aide du Receüil des modes en usage en France depuis trois cens ans lequel Monsieur de Gaignieres avoit ramassé, juger du temps où la statuë d'une Françoise, vétuë des habits qu'elle portoit, auroit esté faite.

Il y avoit, diſent des Auteurs anciens, plus de ſtatuës à Rome que d'hommes vivants. Les plus belles ſtatuës de la Grece, deſquelles les reſtes nous ſont ſi pretieux, étoient de ce nombre. Depuis Caracalla ces ſtatuës ne formerent plus de grands Sculpteurs. Leur vertu demeura ſuſpenduë juſques aux temps du Pape Jules II. Cependant on continuoit encore ſous Conſtantin de faire élever à Rome des bâtimens ſomptueux, & par conſequent de faire travailler les Sculpteurs. Il n'y eut peut-être jamais une plus grande quantité d'ouvriers à Rome que lorſqu'il n'y en avoit plus de bons? Combien Severe, Caracalla, Alexandre Severe & Gordien Pie firent-ils élever de bâtiments ſuperbes. On ne peut voir les rüines des Thermes de Caracalla ſans être ſurpris de l'immenſité de cet édifice. Auguſte n'en bâtit pas d'auſſi vaſte. Il n'y eut jamais un édifice plus ſomptueux, plus chargé d'ornements & d'incruſtations, ni qui fit plus d'honneur par ſa maſſe à un Souverain, que les Thermes de Diocletein, l'un des ſucceſſeurs de Gallien. Une ſalle de cet édifice fait aujourd'hy l'Egliſe des Chartreux de Rome. Une des Loges des portiers fait une autre

Egliſe. Celle des Feuillants à *Termini*.

Ajoûtons encore une remarque à ces conſiderations. La plûpart des Sculpteurs Romains faiſoient leur apprentiſſage dans l'état d'eſclavage. On peut donc croire que les marchands, dont la profeſſion étoit de négotier en eſclaves, examinoient avec ſoin & avec capacité ſi parmi les enfans qu'ils élevoient pour les vendre, il ne s'en trouvoit pas quelqu'un qui fut propre à devenir un Sculpteur habile. On peut imaginer auſſi avec quel ſoin ils donnoient à ceux qu'ils jugeoient capables d'exceller dans la Sculpture l'éducation propre à perfectioner leur talent. Un eſclave bon ouvrier étoit alors un threſor pour ſon maître, ſoit qu'il voulut vendre ſa perſonne ou ſes ouvrage. Or, les voyes qu'on peut employer pour obliger un jeune eſclave de s'apliquer au travail, ſont tout autrement efficaces que celles qu'on peut employer pour y porter des perſonnes libres? Quel aiguillon pour un eſclave que l'eſperance de ſa liberté. Les chef-d'œuvres dont nous admirons les veſtiges étoient encore dans les places publiques, & l'on ne ſçauroit imputer aux cauſes morales que la groſſierté des Artiſans qui ne ſont venus qu'après le Sac de Rome par Alaric.

Pourquoi les Lettres & les Arts ne ſe ſont-ils pas ſoûtenu dans la Grece au même point d'élevation où ils y étoient ſous le pere d'Alexandre & ſous les premiers ſucceſſeurs de ce Conquerant ? Pourquoi furent-ils toûjours *retrogrades*, de maniere que ſous Conſtantin les ouvriers Grecs étoient redevenus auſſi groſſiers qu'ils pouvoient l'avoir eſté deux cens ans avant Philippe. Les Lettres & les Arts ſont tombés ſenſiblement dans la Grece depuis le temps de Perſée le Roi de Macedoine qui fut défait & pris priſonier par Paul Emile. Mais la Peinture ne s'étoit pas ſoûtenuë juſqu'à lui. Elle avoit dégeneré dès le temps des ſucceſſeurs d'Alexandre. *Floruit autem circa Philippum & uſque ad ſucceſſores Alexandri præcipue Pictura.* Lucien peut paſſer pour le ſeul Poëte qu'ayent produit les temps ſuivants, quoi qu'il n'ait écrit qu'en proſe. Plutarque & Dion qui approche plus du temps de Plutarque que de ſon merite, ſont reputés les meilleurs Auteurs qui ayent écrit depuis que la Grece fut devenuë une Province de l'Empire Romain. On doit regarder avec veneration les écrits de ces deux Grecs. Ils ſont l'ouvrage d'hiſtoriens judicieux qui nous racon-

Quint. Inſtit. lib. 12. cap. x.

tent avec sens beaucoup de faits importants & curieux lesquels nous ne tenons que de leurs recits. Les livres de Plutarque sur tout sont le reste le plus pretieux de l'antiquité Grecque & Romaine par rapport aux détails & aux faits qu'il nous aprend On peut dire quelque chose d'aprochant de Dion & d'Herodien qui écrivirent sous Alexandre Severe & sous Gordien Pie, mais on ne compare pas ces historiens pour l'art d'écrire avec force comme avec dignité, pour l'art de peindre les grands évenements à Thucidide & à Herodote. Nous avons parlé de l'usage qu'on pouvoit faire des medailles pour connoître l'état où les Arts se trouvoient dans le temps qu'elles furent frappées. Or, les medailles frappées en très grand nombre à l'honneur & avec la tête des Empereurs dans tous les pays de l'Empire Romain où l'on parloit grec sont mal gravées en comparaison de celles qui se frappoient à Rome en même temps sous l'autorité du Senat, dont elles portent la marque. Par exemple, les medailles de Severe frappées à Corfou & que la découverte d'un threſor qui fut faite dans cette Isle il y a cinquante ans a renduës très communes, ne sont point comparables

aux medailles Latines de cet Empereur frappées à Rome. Néanmoins les medailles de Corfou ſont des medailles Grecques les mieux frappées. La regle generale ne ſouffre preſque point d'exception.

La Grece depuis la mort d'Alexandre juſqu'à ſon aſſujetiſſement aux Romains, n'eſſuia point cependant de ces guerres qui ſont capables de faire oublier durant des ſiecles entiers les Lettres & les Arts. Le tumulte que cauſa l'irruption des Gaulois dans la Grece environ cent ans après la mort d'Alexandre ne dura point long-temps. Mais ſuppoſons que les Lettres & les Arts ayent pû ſouffrir par les guerres qui ſe firent entre les ſucceſſeurs d'Alexandre & par celles que firent les Romains contre deux Rois de Macedoine & contre les Etoliens, les Lettres & les Arts auroient dû remonter vers la perfection dès que la tranquillité de la Grece eut eſté renduë ſtable & permanente par ſa ſoumiſſion aux Romains. L'Etude des Artiſans ne fut plus interrompuë que par la guerre de Mithridate & par les guerres civiles des Romains qui donnerent à differentes repriſes quatre ou cinq ans d'inquietude à diverſes Provinces. Au plus tard, les Lettres & les

Arts auroient dû se relever sous le regne d'Auguste qui les fit fleurir à Rome. La Grece après la bataille d'Actium joüit durant trois siecles de ses jours les plus tranquilles. Sous la plûpart des Empereurs Romains, la soumission de la Grece à l'Empire fut plûtost un hommage qui assuroit la tranquillité publique qu'un asservissement à charge aux particuliers & préjudiciable à la societé. Les Romains ne tenoient pas un corps de trouppes dans la Grece comme ils en tenoient en d'autres Provinces. La plûpart des Villes s'y gouvernoient par leurs anciennes Loix, & de toutes les dominations étrangeres aucune ne fut jamais moins à charge aux peuples soumis que la domination des Romains. C'étoit un gouvernement plûtost qu'un joug. Enfin les guerres que les Atheniens, les Thebains & les Lacedemoniens s'étoient faites. Celles de Philippe contre les autres Grecs avoient esté bien plus funestes par leur durée & par leurs évenemens, que celles qu'Alexandre, ni que celles que ses successeurs où les Romains firent dans la Grece. Cependant ces premieres guerres n'avoient pas empêché les Arts & les Sciences d'y faire ces progrés qui font encore tant d'hon-

neur à l'eſprit humain.

Tout ce que vous venés d'alleguer me repondra-t'on ne prouve point que ſous les Antonins & ſous leurs ſucceſſeurs les Grecs n'euſſent pas autant de genie qu'en avoit Phidias & Praxitéle, mais leurs Artiſans avoient degeneré, parce que les Romains avoient tranſporté à Rome les chef-d'œuvres des grands Maîtres & qu'ils avoient ainſi dépoüillé la Grece des objets les plus capables de former le goût & d'exciter l'émulation des jeunes ouvriers. La ſeconde guerre Punique duroit encore quand Marcellus fit porter à Rome les dépoüilles des Portiques de Syracuſe, leſqu'elles donnerent à quelques citoyens Romains un goût pour les Arts qui devint bient tôt après à Rome un goût univerſel & qui fut cauſe dans la ſuitte de tant de dépredations. Ceux là mêmes qui ne connoiſſent pas le merite des ſtatues des vaſes & des autres curioſités ne laiſſoient pas dans l'ocaſion de les emporter à Rome où ils voïoient qu'on en faiſoit tant de cas On conçoit que Mummius qui voulut enrichir Rome des dépoüilles de Corinthe ne s'y connoiſſoit guere, par la menace ridicule qu'il fit aux Maîtres des Navires qui les y devoient tranſporter.

Livius hiſt. lib. 25.

Vell. Pater lib. 2. Jamais perte n'auroit esté moins reparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres de ces Artisans rares qui contribuent autant que les grands capitaines à rendre leur siecle respectable aux autres siecles. Cependant Mummius en recomandant le soin de cet amas pretieux à ceux ausquels il le confioit, les menaça très serieusement, si les statuës, les tableaux & les choses dont il les chargeoit de repondre venoient à se perdre qu'il en feroit faire d'autres à leurs dépens. Mais bientôt, continuera-t'on, tous le Romains sortirent de cette ignorance, & bientôt le simple Soldat ne brisat plus les vases pretieux en saccageant les Villes prises. L'Armée de Silla rapporta de l'Asie à Rome, ou pour parler avec plus de précision, elle y rendit communs tous les goûts des Grecs. *Ibi primum insuerit exercitus Populi Romani amare, potare, signa que tabulas pictas, vasa cœlata mirari, ea privatim ac publice rapere, delubra spoliare, sacra profana que omnia polluere.*

Sallust. de Bell. Catilin.

Dès le temps de la Republique il y eut plus d'un Verres exerçant les droits de conqueste sur des Provinces obéissantes. Qu'on voye dans la quatriéme Oraison de Ciceron, contre ce brigand,

la description de ses excès. La licence loin de finir à Rome avec le gouvernement Republiquain, devint un brigandage effrené sous plusieurs Empereurs. On sçait avec combien d'impudence Caligula pilla les Provinces. Neron envoya Carinas & Acratus, deux *connoisseurs*, dans la Grece & dans l'Asie, exprès pour y enlever les beaux morceaux de sculpture qui pouvoient y estre restés, dont il vouloit orner ses nouveaux bâtimens. On ôtoit donc aux pauvres Grecs, comme le dit Juvenal, jusqu'a leurs Penates. On ne leur laissoit pas les moindres petits Dieux qui valussent quelque chose.

Ipsi deinde lares, si quod spectabile signum, Sati. 8.
& si quis in edicula Deus unicus.

Tous ces faits sont veritables mais il étoit encore resté dans la Grece & dans l'Asie un si grand nombre de beaux morceaux de sculpture, que les Artisans n'y manquoient pas de modelles. Il y avoit encore assés d'objets capables d'exciter leur émulation. Les belles Statuës qu'on a trouvées dans la Grece depuis deux ou trois siecles prouvent bien que les Empereurs Romains & leurs Officiers ne les en avoient pas toutes enlevées.

Le Ganimede qui se voit dans la Bibliotheque de Saint Marc à Venise y fut trouvé il y a trois cens ans. L'Andromede qui est chez le Duc de Modene fut trouvée dans Athenes quand cette Ville fut prise par les Venitiens durant la guerre terminée par la paix de Carlowitz. Les Relations des voyageurs modernes sont remplies de descriptions des statuës & des bas-reliefs qu'on voit encore dans la Grece & dans l'Asie Mineure. Les Romains avoient ils enlevé les bas-reliefs du Temple de Minerve dans Athenes ? Pour parler des Lettres, avoient-ils enlevé de la Grece tous les exemplaires d'Homere, de Sophocle & des autres écrivains du bon temps. Non, mais ses jours heureux étoient passés. L'industrie des Grecs avoit dégeneré en artifice comme leur sagacité en esprit de finesse. Les Grecs au talent de s'entrenuire prés, étoient redevenus grossiers. Durant les six derniers siecles de l'Empire de Constantinople ils étoient moins habiles, principalement dans les arts, qu'ils ne l'avoient esté aux temps d'Amintas Roi de Macedoine. Il est vray que le siecle heureux de la Grece a duré plus long-temps que le siecle d'Auguste & que le siecle de Leon X. Les

Lettres s'y ſont même ſoûtenuës long-temps après la chute des beaux Arts, parce que l'eſprit naturel a tenu lieu de genie à ſes habitants. Il ſemble que la nature ait une force dans la Grece qu'elle n'a pas dans les autres contrées & qu'elle y donne plus de ſubſtance aux aliments & plus de malignité aux poiſons. Les Grecs ont pouſſé le vice & la vertu plus loin que les autres hommes,

La Ville d'Anvers a eſté durant un temps l'Athenes des pays en déça les Monts. Mais quand Rubens commença de rendre ſon école fameuſe, les cauſes morales n'y faiſoient rien d'extraordinaire en faveur des Arts. Si c'étoit l'état floriſſant des Villes & des Royaumes qui ſeul amenat la perfection des beaux Arts, la Peinture devoit eſtre en ſa ſplendeur dans Anvers ſoixante ans plûtoſt. Quand Rubens parût, Anvers avoit perdu la moitié de ſa ſplendeur, parce que la Republique de Hollande nouvellement établie avoit attiré chez-elle la moitié de ſon commerce. La guerre étoit aux environs de cette Ville ſur laqu'elle ſes ennemis faiſoient touts les jours des entrepriſes qui mettoient en danger l'état des Marchands. des Eccleſiaſtiqnes & de tous les princi-

paux citoyens. Rubens laiſſa des Eleves comme Jordaens & Vandyck, qui font honneur à ſa reputation, mais ſes Eleves ſont morts ſans diſciples qui les ayent remplacés. L'Ecole de Rubens a eu le ſort des autres écoles, je veux dire qu'elle eſt tombée quand tout paroiſſoit concourir à la ſoûtenir. Il ſemble du moins que Quellins, qu'on peut regarder comme ſon dernier Peintre, doive mourir ſans Eleves dignes de lui. On n'en connoît pas encore, & il n'y a guere d'aparence qu'il en faſſe dans la retraitte où il s'eſt confiné.

Après tout ce que je viens d'expoſer, il eſt clair que les Arts & les Lettres arrivent au plus haut point de leur ſplendeur par un progrès ſubit, lequel on ne ſçauroit attribuer aux cauſes morales, & il paroît encore que les Arts & les Lettres retombent quand ces cauſes font les derniers efforts pour les ſoûtenir.

Troiſiéme reflexion, que les grands Peintres furent toûjours les contemporains des grands

Enfin, les grands Artiſans d'un païs ont preſque tous eſtés contemporains. Non-ſeulement les plus grands Peintres de toutes les écoles ont vécu dans le même temps, mais ils ont eſté les contemporains des grands Poëtes leur compatriotes. Les temps où les Arts ont fleuri ſe ſont encore trouvés feconds

en grands sujets dans toutes les sciences, dans toutes les vertus & dans toutes les professions. On peut croire qu'il arrive des temps où je ne sçais quel esprit de perfection se repand sur tous les hommes d'un certain pays. Cet esprit s'en retire aprés avoir rendu deux ou trois generations plus parfaites que les generations precedentes & que les generations suivantes. *Poëtes leurs compatriotes.*

Dans les temps où la Grece étoit feconde en Apelles, elle étoit aussi fertile en Praxiteles & en Lysippes. C'étoit alors que vivoient ses plus grands Poëtes, ses plus grands Orateurs & ses plus grands Philosophes. Socrate, Platon, Aristote, Demostene, Isocrate, Thucidide, Xenophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Menandre & plusieurs autres ont vécu dans le même siecle. Quels hommes que les Generaux Grecs de ces temps là? Quels grands exploits ne faisoient-ils pas avec de petites armées? Quels Prince que Philippe Roi de Macedoine & son fils. Qu'on ramasse tout ce que la Grece a produit d'hommes illustres dans les siecles qui se sont écoulés depuis Persée Roi de Macedoine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, & l'on ne trouvera pas dans ces dix-sept siecles

de quoi composer un essain de grands hommes en toutes sortes de profession aussi nombreux que celui qu'on peut ramasser sans sortir du siecle de Platon. Toutes les professions degenerent en Grece en même temps que les Lettres & les Arts. Titelive appelle Philopemen un des Preteurs des Achéens durant le regne de Persée Roi de Macedoine, le dernier des Grecs.

Le siecle d'Auguste eut la même destinée qu'avoit eu le siecle de Platon. Parmi les monuments de la sculpture Romaine nous n'avons rien de plus beau que les morceaux qui furent faits dans le temps d'Auguste. Tels sont le Buste d'Agrippa son gendre, qui se voit dans la gallerie du grand Duc, le Ciceron de la Vigne Mathei, comme les Chapiteaux des colomnes du Temple de Jules Cesar qui sont encore de bout au milieu du *Campo Vaccino*, & que tous les Sculpteurs de l'Europe sont convenus de prendre pour modelles quand ils traitent l'ordre Corinthien. Ce fut sous Auguste que les medailles Romaines commencerent à devenir belles, & la graveure est un art qui suit ordinairement la sculpture dans toutes ses destinées. Nous reconnoissons le tems où plusieurs pierres gravées ont esté faites par

es ſujets & par les têtes qu'elles repreſentent. Les plus belles pierres Romaines ſont celles que nous reconnoiſſons pour avoir eſté faites du temps d'Auguſte. Telle eſt le Ciceron ſur une Agathe qui étoit à Charles II. Roy d'Angleterre, & la pierre du Cabinet du Roi qui repreſente Auguſte & Livie. Telle eſt la pierre donnée au feu Roy par Monſieur Feſch de Baſle où l'on voit Apollon joüant de la Lire ſur un rocher. C'eſt l'attitude qui caracteriſe l'Apollon *Actiaque* dans les medailles d'Auguſte, ſous qui cette nouvelle Divinité parut au monde aprés qu'il eut gagné la bataille d'Actium. On a même une autre raiſon de croire que cette pierre ait eſté gravée du temps d'Auguſte. C'eſt le nom de Dioſcoride qu'on y lit dans la place où le nom de l'ouvrier ſe trouve gravé quelque fois dans ces ſortes d'ouvrages. Or, Pline nous aprend que Diſcoride, excellent graveur de pierre, travailloit ſous cet Empereur. On peut encore citer l'Agathe en relief qui ſe voit à Vienne dans le Cabinet de l'Empereur laquelle repreſente Auguſte & Livie, ainſi que celle dont le Pere de Montfaucon nous a donné le deſſein dans ſon Voyage d'Italie, & qui repreſente Marc Antoine

Lib. hiſt. 37.

Pag. 242.

& Cleopatre. Enfin le plus pretieux des joyaux antiques, l'Agathe de la Sainte Chapelle de Paris, dont l'explication a exercé le ſçavoir de cinq Antiquaires des plus illuſtres, fut faite ſous Auguſte ou ſous ſes deux premiers ſucceſſeurs. Peireſc, Triſtan, Albert Rubens, Monſieur le Roi & le Pere Hardouin ſont d'accord ſur ce point là.

On peut dire de l'Architecture Romaine ce que nous venons de dire de la Sculpture. Le Théatre de Marcellus, le Portique & les Decorations interieures de la Rotonde, le Temple de Jules Ceſar dans le *Campo Vaccino*, le Temple du Jupiter Anxur à Terracine qu'on ſçait par une inſcription gravée ſur un des marbres du gros mur eſtre l'ouvrage du Conſul Poſtumius & de l'Architecte Vitruve Pollion, ſont reputés les monuments de la magnificence Romaine, les plus honorables pour leurs Architectes.

Tout le monde ſçait dès le College que les plus grands Poëtes Romains, ou pour parler plus juſte, que tous les grands Poëtes Latins, à l'exception de deux ou trois, fleurirent dans le ſiecle d'Auguſte. Ce Prince a vû, ou du moins il a pû voir, Virgile, Horace, Properce, Catulle, Tibulle, Ovide, Phé-

re, Cornellius Gallus & pluſieurs autres dont nous avons perdu les ouvrages, mais qui furent autant admirés de leur temps que ceux que nous admirons encore aujourd'hui. Il a pu voir Lucrece qui mourut l'an de Rome ſix cens quatre-vingt dix-neuf, & le jour même que Virgile prit la robe virile, ſuivant que Donat le remarque dans la vie de Virgile. Monſieur Créech, le dernier & le meilleur Commentateur de Lucrece, s'eſt trompé dans la vie qu'il nous a donnée de ſon Auteur en le faiſant mourir le même jour que Virgile étoit né. Mon intereſt m'oblige de le reprendre icy de cette faute. Voicy ce que dit Horace du merite de Fundanus de Pollion & de Varius, trois autres Poëtes contemporains d'Auguſte.

Son livre fut imprimé à Oxford en 1695.

Arguta meretrice potes, Davoque Chremeta
Eludente ſenem, comeis garrire libellos,
Unus vivorum Fundani, Pollio Regum
Facta canit pede ter percuſſo, forte epos acer
Ut nemo Varius ducit, molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

C'eſt un grand prejugé en faveur de ces Poëtes qu'un écrivain auſſi judicieux qu'Horace les mette dans la même claſſe que Virgile.

La plûpart des Poëtes que j'ai cités ont pû voir Ciceron, Hortensius & les autres Orateurs Romains les plus celebres. Ils ont vû Jules Cesar citoyen aussi distingué par son éloquence & par plusieurs vertus civiles, que Capitaine fameux par ses exploits & par son intelligence dans l'art militaire. Titelive le premier des Romains dans l'art d'écrire l'histoire, Sallustе l'historien que Paterculus & Quintilien osent comparer à Thucidide, ont vécu du temps d'Auguste. Ils furent contemporains de Vitrure le plus illustre des Architectes Romains. Auguste étoit déja né quand Æsopus & Roscius les plus celebres Comediens dont les antiquités Romaines fassent mention moururent. Quels hommes que Caton d'Utique, Brutus & la plûpart des meurtriers de Cesar ? Quel homme devoit estre Agrippa qui fit une fortune si prodigieuse sous un Prince aussi bon juge du merite que l'étoit Auguste. Comme le dit Seneque le pere. *Quidquid Romana facundia habet quod insolenti Græciæ aut opponat aut præferat, circa Ciceronem efflоruit. Omnia ingenia quæ lucem studiis nostris attulerunt tunc nata sunt. In deterius deinde quotidie data res est.*

Lib. hist. 2. lib. Inst 10. cap. pri.

M. Ann. Sene. Con. lib. prim.

Les Pontificats de Jules II. de Leon X.

X. & de Clement VII. ſi fertiles en grands Peintres produiſirent auſſi les meilleurs Architectes & les plus grands Sculpteurs dont l'Italie puiſſe ſe vanter. Il parut en même temps des Graveurs excellents dans tous les genres que cet art renferme. L'Art naiſſant des Eſtampes ſe perfectionna entre leurs mains au ſortir du berceau, autant que la Peinture ſe perfectionna dans les tableaux de Raphaël. Tout le monde connoît le merite de l'Arioſte & du Taſſe, qui du moins nâquirent dans le même âge. Fracaſtor, Sannazar & Vida firent alors les meilleurs vers Latins qui ayent eſté compoſés depuis que les Lettres Romaines ont jetté de nouvelles fleurs. Quels hommes chacun en ſon genre que Leon X. Paul III. les Cardinaux Bembo & Sadolet, André Dorie, le Marquis de Peſcaire, Philippe Strozzi, Coſme de Medicis dit le Grand, Machiavel & Guichardin l'hiſtorien ? Mais à meſure que les Arts ſont déchus en Italie, les places & les profeſſions de ces grands hommes ont ceſſé d'eſtre remplies & d'eſtre exercées par des ſujets d'un auſſi grand merite.

Les plus grands Sculpteurs François, Sarrazin, les Anguiers, l'Hongre, Mercy, Girardon, Desjardins, Coyze-

vaux, le Gros, Theodon & plusieurs autres qui travaillent encore, ont vécu sous le regne du feu Roi, ainsi que le Sueur, le Poussin, le Brun, Coypel, Jouvenet, Boulogne, Foreſt, Rigaud &d'autres qui font honneur à nôtre Nation? N'eſt-ce pas sous son regne que les Mansards ont travaillé. Vermeulen, Melan, Edelink, Simoneau, Nanteuil, le Poilly, Masson, Pinau, Van-Schupen, Melle Stella, Gerard Audran, le Clerc, Picart & tant d'autres Graveurs dont les uns sont morts & les autres vivent encore, ont excellé dans toutes les especes de graveures. Nous avons encore eu dans le même temps des Orfevres & des Graveurs de Medailles comme Varin qui meritent que leur reputation dure aussi long-tems que celle de Dioscoride & d'Alcimedon. Sarrazin, les Corneilles, Moliere, Racine, la Fontaine, Despreaux, Quinault & Chapelle ont esté successivement les contemporains de tous ces illustres. Ils ont vécu en même temps que le Nostre, si celebre pour avoir perfectionné & même crée en quelque façon l'art de dresser des Jardins, en usage aujourd'huy dans la plus grande partie de l'Europe. Lulli qui vint en France si jeune qu'on peut le regarder comme François, bien qu'il fut né en Italie, a tellement ex-

celle dans la Muſique qu'il a fait des jaloux parmi toutes les Nations. Il a vêcu de ſon tems des hommes rares par leur talent à toucher toutes ſortes d'inſtruments.

Tous les genres d'éloquence & de litterature ont eſté cultivés ſous le regne du Roi par des perſonnes qui ſeront citées pour modelles aux ſçavants, qui dans l'avenir s'apliqueront aux mêmes études qu'eux. Le Pere Petau, le Pere Sirmond, Monſieur du Cange, Monſieur de Launoi, Meſſieurs de Valois, du Cheſne, Monſieur d'Herbelot, Monſieur Vaillant, le Pere Rapin, le Pere Commire, le Pere Mabillon, le Pere d'Acheri, le Pere Thomaſſin, Monſieur Arnaud, Monſieur Paſcal, Monſieur Nicole, le Pere le Boſſu, Monſieur le Maiſtre, Monſieur de la Rochefoucault, le Cardinal de Retz, Monſieur Bochard, Monſieur Saumaiſe, le Pere Mallebranche, Monſieur Claude, Monſieur Descartes, Monſieur Gaſſendi, Monſieur Rohault, l'Abbé Regnier, Monſieur Patru, Monſieur Huet, Monſieur de la Bruyere, Monſieur Flechier, Monſieur de Fenelon Archevêque de Cambray, Monſieur Boſſuet Evêque de Meaux, le Pere Bourdaloue, le Pere Maſcaron, le Pere Deſmares, Monſieur de Vaugelas, Monſieur d'Ablan-

court, l'Abbé de Saint Real, Monsieur Pelisson, Monsieur Regis, Messieurs Perrault & tant d'autres ont vû naître les chef-d'œuvres de Poesie, de Peinture & de Sculpture qui rendront nostre siecle celebre à jamais.

On trouve dans les deux generations qui ont donné à la France les Sçavants illustres que je viens de nommer, une multitude de grands hommes en toute sorte de professions. Combien ce siecle fecond en genie a-t'il produit de grands Magistrats. Les noms de Condé & de Turenne seront l'appellation dont on se servira pour designer un grand Capitaine tant que le peuple François subsistera ? Quel homme eut esté le Maréchal de Guebriant sans la mort prematurée qui l'enleva dans la force de son âge. Tous les talens necessaires dans les armes ont esté exercés par des Sujets d'un merite distingué. Le Maréchal de Vauban est regardé non-seulement par les Soldats François, mais encore par tous les Soldats de l'Europe, comme le premier des Ingenieurs ? Quelle reputation n'ont pas encore aujourd'huy dans toute l'Europe plusieurs Ministres dont le feu Roi s'est servi ? Souhaittons des successeurs à tous les Illustres qui sont

morts ſans avoir encore eſté remplacés, & que les Raphaëls en tout genre de profeſſions qui vivent encore laiſſent du moins des Jules Romains qui nous conſolent un jour de leur perte.

Velleius Paterculus qui compoſa ſon hiſtoire vers la quinziéme année de l'Empire de Tibere, a fait ſur la deſtinée des ſiecles illuſtres qui l'avoient precedé les mêmes reflexions que je viens de faire ſur ces ſiecles là & ſur les ſiecles qui ſont venus depuis que cet hiſtorien a écrit. Voici comme il s'explique à la fin de ſon premier livre. *Je ne ſçaurois m'empêcher de mettre icy ſur le papier des idées qui me viennent ſouvent dans l'eſprit, ſans que je puiſſe en faire vn ſiſtéme évident & ſuivi ? N'eſt on pas frappé qu'and on remarque en faiſant reflexion ſur les évenements des ſiecles paſſés, que les perſonnages éminents en toutes ſortes de profeſſions ayent toûjours eſté contemporains ; Qu'ils ſe ſoient tous rencontrés dans un même âge dont la durée n'a pas eſté longue. En peu d'années Eſchile, Sophocle & Euripide porterent la Tragedie à ſa perfection. Ariſtophane, Eupolis & Cratinus mirent ſur pied en un temps fort court le ſpectacle que nous appellons l'ancienne Comedie. Menandre avec Philemon & Diphile ſes con-*

temporains, s'ils ne furent pas ſes égaux ; perfectionnerent en peu d'années, ce qu'on appelle la nouvelle Comedie. Inventeurs d'un nouveau genre de Poëſie, ils laiſſerent des ouvrages qui ne devoient pas être imités. Les Philoſophes illuſtres de l'Ecole de Socrate finirent avec ſes Diſciples Platon & Ariſtote. On remarquera qu'ils avoient vécu dans le même temps que les grands Poëtes dont j'ai parlé ? A t'on vû de grands Orateurs après Iſocrate ? En a t'on vû après ſes Diſciples ou du moins après les Eleves de ſes Diſciples. Le ſiecle qui produiſit ces grands hommes fut ſi court que tous ils ont pû converſer les uns avec les autres.

La même choſe qui étoit arrivée dans la Grece eſt encore arrivée à Rome. Si vous remontés plus haut qu'Attius & ſes contemporains vous ne trouvés que de la rudeſſe & même de la groſſiereté dans la Tragedie Latine. On ne ſçauroit louer les devanciers de cet Auteur que d'une ſeule choſe : d'avoir eſté les premiers à travailler. Le veritable ſel de noſtre ſcene comique ne ſe fait ſentir que dans les pieces d'Afranius, dans celles de Cecilius & dans celles de Terence, trois Poëtes contemporains. On trouve dans l'eſpace de quatre-vingt ans tous les bons hiſtoriens Romains & même Titelive. Nous ne voyons parmi

les historiens des siecles precedents que des Auteurs tels que Caton, c'est à dire des Annalistes obscurs & grossiers. Le temps fecond en bons Poëtes n'a guere esté plus durable que le temps fertile en bons historiens. L'Art Oratoire, l'éloquence Romaine, en un mot la perfection de la prose Latine, ne se voit que dans Ciceron & dans ses contemporains. Parmi les Orateurs venus avant lui, il en est peu qui nous ayent laissés des ouvrages capables de plaire. Aucun d'eux n'en a laissés que nous admirions. On pourroit au plus faire qu'elque exception en faveur de Caton. Mais vous me pardonnerés, Publius Crassus, Publius Scipion, Lælius, Fannius, Sergius Galba & vous les freres Gracques. Je ne dois pas vous excepter de la loy commune.

Ceux qui feront attention sur les temps ou les Grammairiens, les Peintres, les Statuaires & les Sculpteurs fameux ont vécu, trouveront qu'ils furent toûjours les contemporains des Poëtes, des historiens & des Orateurs illustres leurs compatriotes, & que la durée des beaux siecles fut toûjours bornée à un petit nombre d'années. Lorsqu'il m'arrive donc de comparer nostre siecle avec les siecles precedents, & de faire reflexion que c'est vainement que nous voulons imiter nos devanciers qui n'é-

roient que des hommes comme nous, je ne sçaurois me rendre à moi-même une raison de la difference sensible qu'on remarque entre leurs productions & les nôtres laquelle me satisfasse.

Le sentiment de Paterculus est icy d'une autorité d'autant plus grande que ses contemporains avoient entre les mains lorqu'il écrivoit une infinité d'ouvrages que nous n'avons plus. La plûpart sont perdus aujourd'hui & nous ne sçaurions pour ainsi dire juger le procès aussi-bien qu'on le pouvoit juger alors. D'ailleurs, l'experience de ce qui s'est passé depuis Paterculus donne encore un nouveau poids à ses reflexions. Nous avons vû que la destinée du siecle de Leon X. avoit esté la même que celle du siecle de Platon & celle du siecle d'Auguste.

SECTION XIV.

Comment les Causes Physiques ont part à la destinée des siecles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.

NE peut-on pas soûtenir pour donner l'explication des propositions

que nous avons avancées & que nous avons établies sur des faits constans, qu'il est des Pays où les hommes n'apportent point en naissant les dispositions necessaires pour exceller en certaines professions, ainsi qu'il est des pays où certaines plantes ne peuvent réüssir ? Ne pourroit-on pas soûtenir encore que comme les graines qu'on seme & les arbres qui sont dans leur force ne donnent pas toutes les années un fruit également parfait dans les pays où ils se plaisent le plus, de même les enfans élevés sous les climats les plus heureux ne deviennent pas dans tous les temps des hommes également parfaits ? Certaines années ne peuvent-elles pas estre plus favorables à l'éducation Physique des enfans que d'autres années, ainsi qu'il est des années plus favorables que d'autres années à la vegetation des arbres & des plantes. La machine humaine n'est guere moins dépendante des qualités de l'air d'un païs, des variations qui surviennent dans ces qualités, en un mot de tous les changements qui peuvent embaraſſer ou favoriſer ce qu'on appelle les operations de la nature, que le font les fruits mêmes.

Comme deux graines venuës sur la

même plante donnent un fruit dont les qualités ſont differentes, quand ces graines ſont ſemées en des terroirs differents, ou bien quand elles ſont ſemées dans le même terroir en des années differentes. Ainſi deux enfans qui ſeront nés avec leurs cerveaux compoſés preciſement de la même maniere, deviendront deux hommes differents pour l'eſprit & pour les inclinations, ſi l'un de ces enfans eſt élevé en Suede & l'autre en Andalouzie. Ils deviendront même differents, bien qu'élevés dans le même pays, s'ils y ſont élevés en des années dont la temperature ſoit differente.

Durant la vie de l'homme & tant que l'ame ſpirituelle demeure unie avec le corps, le caractere de noſtre eſprit & nos inclinations dépendent beaucoup des qualités de noſtre ſang qui nourit encore nos organes & qui leur fournit la matiere de leur acroiſſement durant l'enfance & durant la jeuneſſe. Or, les qualités de ce ſang dépendent beaucoup de l'air que nous reſpirons. Elles dépendent encore beaucoup des qualités de l'air où nous avons eſté élevés, parce qu'il a decidé des qualités de noſtre ſang durant noſtre enfance. Ces qualités ont contribué alors à la conformation de nos organnes, qui par un enchaîne-

ment neceſſaire contribuent enſuite aux qualités de noſtre ſang dans l'âge viril. Voilà pourquoi les Nations qui habitent ſous des climats differents, ſont ſi differentes par l'eſprit comme par les inclinations.

Mais les qualités de l'air dépendent elles mêmes des qualités des émanations de la terre qu'il enveloppe. Suivant que la terre eſt compoſée, l'air qui l'enſerre eſt different. Or, les émanations de la terre qui eſt un corps mixte dans lequel il ſe fait des fermentations continuelles, ne ſçauroient eſtre toûjours preciſement de la même nature dans une certaine contrée. Ces émanations cependant ne peuvent varier ſans changer la temperature de l'air & ſans alterer quelque choſe de ſes qualités. Il doit donc en vertu de cette viſſitude, ſurvenir quelquefois des changements dans l'eſprit & dans l'humeur des hommes d'un certain pays. Il ſemble qu'il doive y avoir des ſiecles plus favorables que d'autres à l'éducation Phyſique des enfans. Ainſi certaines generations ſeront plus ſpirituelles en France que d'autres generations, comme il arrive que les hommes ont plus d'eſprit en certains pays qu'en d'autres pays. Cette difference entre deux gene-

rations des habitans du même pays arrivera par l'action de la même cause qui fait que les années n'y sont pas également temperées & que les fruits d'une recolte valent mieux que les fruits d'une autre recolte.

Discutons les raisons dont on peut se servir pour apuyer ce Paradoxe après avoir averti le lecteur de mettre une grande difference entre les faits que j'ai rapportés & les explications de ces faits que je vais hazarder de faire. Quand les explications Physiques de ces faits ne seroient point bonnes, mon erreur sur ce point là n'empêcheroit pas que les faits ne fussent véritables, & qu'ils ne prouvassent toûjours que les causes morales ne décident pas seules de la destinée des Lettres & des Arts. L'effet n'en est pas moins certain, parce qu'on en auroit mal expliqué la cause.

L'air que nous respirons communique au sang dans nostre poumon les qualités dont il est empraint. L'air dépose encore sur la surface de la terre la matiere qui contribuë d'avantage à sa fecondité, & le soin qu'on prend de la remuer & de la labourer, vient de ce qu'on a reconnu que la terre en étoit plus féconde quand un plus grand nom-

bre de ſes parties avoient eu lieu de s'imbiber de cette matiere aérienne. Les hommes mangent une partie des fruits que la terre produit, & ils abbandonnent l'autre aux animaux dont il convertiſſent enſuitte la chair en leur propre ſubſtance. Les qualités de l'air ſe communiquent encore aux eaux des ſources & des rivieres par le moyen des neiges & des pluies qui ſe chargent toûjours d'une partie des corpuſcules ſuſpendus dans l'air.

Or, l'air qui doit avoir un ſi grand pouvoir ſur noſtre machine eſt un corps mixte compoſé de l'air élementaire & des émanations qui s'échapent de tous les corps qu'il enferre ou que ſon action continuelle peut en détacher. Les Phyſiciens prouvent auſſi que l'air eſt encore rempli d'une infinité de petits animaux & de leur ſemence. En voilà ſuffiſamment pour concevoir ſans peine que l'air doit eſtre ſujet à une infinité d'alterations reſultantes du mélange des corpuſcules qui entrent dans ſa compoſition, qui ne ſçauroient eſtre toûjours les mêmes & qui ne peuvent encore y eſtre toûjours en une même quantité. On conçoit auſſi avec facilité que des alterations differentes auſqu'elles l'air eſt expoſé ſucceſſivement, les

unes doivent durer plus long-temps que les autres, & que les unes doivent favoriser plus que les autres les productions de la nature.

L'air est encore exposé à plusieurs vicissitudes lesqu'elles proviennent des causes étrangeres comme font l'action du Soleil diversifiée par sa hauteur, par sa proximité & par l'exposition, comme par la nature du terrain sur lequel ses rayons tombent. Il en est de même de l'action du vent qui souffle des pays voisins. Ces causes que j'apelle étrangeres rendent l'air sujet à des vicissitudes de froid & de chaud, de seichereſſe & d'humidité. Quelquefois les alterations de l'air causent ces vicissitudes, comme il arrive aussi que les vicissitudes de l'air y causent des alterations. Mais cette discution n'est pas essentiellement de nostre sujet, & nous ne le sçaurions trop débarasser des choses qui ne sont point absolument necessaires pour l'éclaircir.

Rien n'est plus propre à nous donner une juste idée du pouvoir que doivent avoir sur tous les hommes, & principalement sur les enfans, les qualités qui sont propres à l'air d'un certain pays en vertu de sa composition, lesquelles on pourroit appeller ses qualités perma-

nentes, que de rapeller la connoiſſance que nous avons du pouvoir que les ſimples viciſſitudes ou les alterations paſſageres de l'air ont même ſur les hommes dont les organnes ont acquis la conſiſtence de laquelle ils ſont capables. Les qualités de l'air reſultantes de ſa compoſition ſont bien plus durables que ces viciſſitudes.

Cependant l'humeur & même l'eſprit des hommes faits dépendent beaucoup des viciſſitudes de l'air. Suivant que l'air eſt ſec ou humide, ſuivant qu'il eſt chaud, froid ou temperé, nous ſommes gais ou triſtes machinalement, nous ſommes contents ou chagrins ſans ſujet : nous trouvons enfin plus de facilité a faire de noſtre eſprit l'uſage que nous en voulons faire. Si les viciſſitudes de l'air vont juſqu'à cauſer une alteration dans l'air, l'effet de ces viciſſitudes eſt encore plus ſenſible. Non ſeulement la fermentation qui prepare un orage agit ſur noſtre eſprit, de maniere qu'il devient peſant & qu'il nous eſt impoſſible de penſer avec la liberté d'imagination qui nous eſt ordinaire, mais cette fermentation corrompt même les viandes. Elle ſuffit pour changer l'état d'une maladie ou d'une bleſſure. Elle eſt ſouvent mortelle pour ceux

qui ont esté taillés de la Pierre.

Vida qui étoit Poëte avoit éprouvé lui-même plusieurs fois ces momens où le travail d'imagination devient ingrat & il les attribuë à l'action de l'air sur nostre machine ; on peut dire en effet que nostre esprit marque l'état présent de l'air avec une éxactitude approchante de celle des Barometres & des Thermomêtres.

Poetices. lib. 2. *Quot cœli mutatur in horas*
Temperies, hominumque simul quoque pectora
mutant.

On remarque même dans les animaux les effets differents de l'action de l'air, suivant qu'il est serain ou qu'il est agité, suivant qu'il est vif ou qu'il est pesant, il inspire aux animaux une gayeté où il les jette dans une langueur que la moindre attention rend sensible.

Virg. Georg. lib. prim. *Vertuntur species animorum & pectora motus*
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris
Hinc lata pecudes & ovantes gutture corvi.

Il est même des temperaments que l'excès de la chaleur irrite & qu'elle

rend preſque furieux. Si dans le cours d'une année il ſe commet à Rome vingt mauvaiſes actions, il s'en commet quinze dans les deux mois de la grande chaleur Il eſt en Europe un pays où les hommes qui ſe défont eux-mêmes ſont moins rares qu'ils ne le ſont ailleurs. On a obſervé dans la Capitale de ce Royaume, où l'on tient un *Regiſtre mortuaire*, qui fait mention du genre de mort d'un chacun, que de ſoixante perſonnes qui ſe défont elles-mêmes dans le cours d'une année, cinquante ſe ſont portées à cet excès de fureur vers le commencement ou bien à la fin de l'hyver. Il y regne alors un vent de Nord-Eſt qui rend le ciel noir & qui afflige ſenſiblement les corps les plus robuſtes. Les Magiſtrats des Cours Souveraines ſont en France une autre obſervation qui prouve la même choſe. Ils remarquent qu'il eſt des années bien plus fertiles en grands crimes que d'autres, ſans quon puiſſe attribuer la malignité de ces années à une diſette extraordinaire, à une reforme dans les troupes ni à d'autres cauſes ſenſibles.

Le grand froid glace l'imagination d'une infinité de perſonnes. Il en eſt d'autres dont il change abſolument l'humeur. Hommes doux & debonaires

dans les autres saisons, ils deviennent presque feroces durant les fortes gelées. Je n'alleguerai qu'un exemple, mais ce sera celui d'un Roi de France, de Henri III. Monsieur de Thou, dont je ne ferai que traduire le recit, étoit un homme revétu d'une grande dignité, qui donnoit au public lui-même l'histoire d'un Prince mort depuis un petit nombre d'années, & dont il avoit approché avec familiarité.

Dès que Henri III. eut commencé à vivre de regime, on le vit rarement malade. Il essuyoit seulement durant les grands froids quelques accès de mélancolie dont ses domestiques s'apercevoient parce qu'ils le trouvoient alors fâcheux & difficile à servir, au lieu que dans les autres temps ce Prince étoit toûjours un maître indulgent & débonaire. On le voyoit donc dégoûté de ses plaisirs durant les gelées, il dormoit peu & se levant de meilleure heure qu'à son ordinaire, il travailloit sans relâche & il décidoit les affaires en homme qui se laisse dominer à une humeur austere. C'étoit alors que ce Prince vouloit reformer tous les abus, & il fatiguoit son Chancelier & ses quatre Secretaires d'Etat à force de les faire écrire. Le Chancelier de Chiverni, attaché auprès du Roi dont je parle, dès l'enfance de ce

Prince, s'étoit aperçû depuis long-temps de l'alteration que le froid causoit dans son temperament. Je me souviens d'une confidence que ce Magistrat me fit à ce sujet, lorsque je passai par Esclimont un Château qu'il avoit dans le pays Chartrain pour me rendre à Blois où la Cour étoit alors. Le Chancelier me predit donc dans la conversation peu de jours avant que Messieurs de Guise fussent tués, que si le Duc de Guise continuoit á faire de la peine au Roi durant le temps qu'il faisoit, ce Prince le feroit expedier entre quatre murailles sans forme de procès. L'esprit du Roy, ajoûta-t-il, *s'irrite facilement durant une gellée telle que celle que nous essuyons. Ce temps le rend presque furieux.* Le Duc de Guise fut tué à Blois la surveille de Noel, & peu de jours après la conversation du Chancelier de Chiverni & du President de Thou.

Comme les qualités de l'air que nous avons appellées permanentes doivent avoir plus de pouvoir sur nous que ses viciſſitudes, il doit arriver des changements plus sensibles & plus durables dans nostre machine lorsque ces qualités s'alterent, que ne sont les changements causés par les viciſſitudes de l'air. Aussi ces alterations produisent quelquefois des maladies épidemiques qui tuent en

trois mois six mille personnes dans une Ville où il ne meurt que deux mille personnes dans les années communes.

Une autre preuve sensible du pouvoir que les qualités de l'air ont sur nous, est ce qui nous arrive en voyageant. Comme nous changeons d'air en voyageant, à peu près comme nous en changerions si l'air du pays où nous vivons s'alteroit, l'air d'une contrée nous ôte une partie de nostre appetit ordinaire, & l'air d'une autre contrée l'augmente. Un François refugié en Hollande se plaint dumoins trois fois par jour, que sa gayeté & son feu d'esprit l'ont abandonné. L'air natal est un remede pour nous. Cette maladie qu'on appelle le *Hemvé* en quelques pays & qui donne au malade un violent désir de retourner chez-lui, *Cum natos tristis desiderat Hædos*, est un instinct qui nous avertit que l'air où nous nous trouvons n'est pas aussi convenable à nostre constitution que celui pour lequel un secret instinct nous fait soûpirer. Le *Hemvé* ne devient une peine de l'esprit que parce qu'il est réellement une peine du corps. Un air trop different de celui auquel on est habitué est une source d'indispositions & de maladies.

Juven. Sat. 13.

Non ne vides etiam cœli novitate & aquarum Lucretius
Tentari procul à patria quicumque domoque lib. sexto.
Adveniunt, ideo quia longe disrepat aer.

Cet air quoique très sain pour les naturels du pays est un poison lent pour certains étrangers ? Qui n'a point entendu parler du *Tabardillo* qui est une fievre accompagnée de simptomes les plus facheux & qui ataque presque tous les Europeans quelques semaines après leur arrivée dans l'Amerique Espagnole. La masse du sang formée de l'air & des nourritures d'Europe ne pouvant pas s'allier avec l'air d'Amerique ni avec le chile formé des nourritures de ce pays, elle se dissout. On ne guerit ceux qui sont attaqués de cette maladie, très souvent mortelle, qu'en les saignant excessivement & en les soûtenant peu à peu avec les nourritures du pays. Le même mal attaque les Espagnols nez en Amerique à leur arrivée en Europe. L'air natal du pere est devenu un poison pour le fils.

Cette difference qui est entre l'air de deux contrées ne tombe point sous aucun de nos sens, & elles n'est pas encore à la portée d'aucun de nos instruments. Nous ne la sentons que par

ſes effets. Mais eſt il des animaux qui paroiſſent la connoître par ſentiment. Ils ne paſſent pas du pays qu'ils habitent dans les contrées voiſines où l'air nous ſemble eſtre le même que l'air auquel ils ſont ſi fort attachés. On ne voit pas ſur les bords de la Seine une eſpece de grands oyſeaux dont la Loire eſt couverte.

SECTION XV.

Le pouvoir de l'air ſur le corps humain prouvé par le caractere des Nations.

POurquoi toutes les Nations ſont-elles ſi differentes entre-elles de corſage, de ſtature, d'inclination & d'eſprit, quoi qu'elles décendent d'un même pere ? Pourquoi les nouveaux habitants d'un pays deviennent-ils ſemblables au bout de quelque temps à ceux qui habitoient le même pays avant eux, mais dont ils ne deſcendent pas ? Pourquoi des peuples qui demeurent à une même diſtance de la ligne ſont-ils ſi differents l'un de l'autre. Une montagne ſépare un peuple d'une conſtitution robuſte d'avec un peuple d'une conſtitution foible, un peuple naturellement courageux d'avec

un peuple naturellement timide. Tite-live dit que dans la guerre des Latins on diſtinguoit leurs troupes d'avec les troupes Romaines au premier coup d'œil. Les Romains étoient petits & foibles, au lieu que les Latins étoient grands & robuſtes. Cependant le *Latium* & l'ancien territoire de Rome étoient des pays de petite étenduë & limitrophes. Le corps des payſans Andalous eſt-il conformé naturellement comme le corps des payſans de la Vieille Caſtille. Les voiſins des Baſques ſont-ils auſſi agiles qu'eux. Les belles voix ſont elles auſſi communes en Auvergne qu'en Languedoc. Quintilien dit qu'on reconnoît la patrie d'un homme au ſon de ſa voix, comme on connoît l'alliage d'un cuivre au ſon qu'il rend. *Non enim ſine cauſa dicitur Barbarum Græcum uve. Nam ſonis homines ut æra tinnitu dignoſcimus.* La difference devient encore plus ſenſible en examinant la nature dans des pays fort éloignés l'un de l'autre. Elle eſt prodigieuſe entre un Négre & un Moſcovite. Cependant cette difference ne peut venir que de la difference de l'air dans les pays où les anceſtres des Négres & des Moſcovites d'aujourd'hui, leſquels deſcendoient tous d'Adam, ſont allés s'habituer. Les pre-

Hiſtor. libr. ſexto.

Inſ. Orat. lib. 11. cap. 5.

miers hommes qui auront estés s'établir vers la Ligne auront laissé une posterité laquelle n'étoit presque pas differente de la posterité de leurs parents qui s'étoient allez établir du costé du Pole arctique. Les petits enfans nez les uns plus près du Pole & les autres plus prés de la Ligne, suivant la progression des habitations des hommes sur la terre, se seront moins ressemblé. Enfin cette ressemblance diminuant toûjours à chaque generation & à proportion que des habitations des hommes, les unes s'avoisinoient de la Ligne & les autres s'aprochoient du Pole arctique, les races des hommes se sont trouvées estre aussi differentes qu'elles le sont aujourd'hui. Dix siecles ont pû suffire pour rendre les descendants du même pere & de la même mere aussi differents que le sont aujourd'hui les Négres & les Suedois.

Il n'y a que trois cens ans que les Portuguais ont planté sur la coste Occidentale de l'Afrique les Colonies qu'ils y possedent encore aujourd'hui & déja les descendants des premiers *Colons* ne ressemblent plus aux Portuguais nez dans le Royaume de Portugal. Les cheveux des Portuguais Afriquains se sont frizés & racourcis, leurs nez se sont écrasé

craſés & leurs levres ſe ſont groſſies omme celles des Négres dont ils habitent le pays. Il y a déja long-temps qu'ils ont le teint des Négres, bien qu'ils s'honorent toûjours du titre d'*hommes blancs*. D'un autre coſté les Négres ne conſervent pas dans les pays froids la noirceur qu'on leur voit en Afrique. Leur peau y devient blanchâtre & l'on peut croire qu'une Colonie de Négres établie en Angleterre y perdroit enfin la couleur naturelle aux Négres, comme les Portugais du Cap Verd ont perdu la leur dans les pays voiſins de la Ligne.

Or, ſi la diverſité des climats peut mettre tant de varieté & tant de difference dans le teint, dans la ſtature, dans le corſage des hommes & même dans le ſon de leur voix, elle doit mettre une difference encore plus grande entre le genie, les inclinations & les mœurs des nations. Les organnes du cerveau ou les parties du corps humain qui decident en parlant phyſiquement de l'eſprit & des inclinations des hommes, ſont ſans comparaiſon plus compoſées & plus delicates que les os & les autres parties qui décident de leur ſtature & de leur force. Elles ſont plus compoſées que celles qui decident du

ſon de la voix & de l'agilité du corps. Ainſi deux hommes qui auront le ſang d'une qualité aſſez differente pour être *diſſemblables* à l'exterieur, ſeront encore plus *diſſemblables* par l'eſprit. Ils ſeront encore plus differents d'inclination que de teint & de corſage.

L'experience confirme ce raiſonnement & les peuples ſont encore plus differents par les inclinations & par l'eſprit que par le teint & par le corſage. Comme le dit un Ambaſſadeur de Rhodes dans le Senat de Rome, chaque peuple a ſon caractere, ainſi que chaque particulier a le ſien. *Jam civitatum quam ſingulorum hominum mores ſunt. Gentes quoque aliæ iracundæ, aliæ audaces, quædam timidæ, in vinum, in venerem proniores aliæ ſunt.* Quintilien après avoir raporté les raiſons morales qu'on donnoit de la difference qui étoit entre l'éloquence des Atheniens & l'éloquence des Grecs Aſiatiques, dit qu'il faut la chercher dans le caractere naturel des uns & des autres. *Mihi autem orationis differentiam feciſſe & dicentium naturæ videntur, quod Attici limati quidem & emuncti, nihil inane aut redundans ferebant. Aſiana gens tumidior alioqui & jactantior vaniore etiam dicendi gloria inflata eſt.* En effet

Liv. hiſt. lib. 45.

Quin. inſtit. lib. 12. cap. 10.

l'yvrognerie & les autres vices ſont plus communs chez un peuple que chez un autre peuple. Il en eſt de même des vertus morales. La conformation des organnes & le temperament donnent une pente vers certains vices ou bien vers certaines vertus qui entraîne le gros de chaque nation. Le luxe eſt toûjours aſſujeti par tout où il s'introduit à l'inclination dominante de la nation qui fait la depenſe. Suivant le goût de ſa nation, on ſe ruïne ou bien à bâtir avec magnificence ou bien à lever des équipages ſomptueux, ou bien à tenir une table délicate, ou bien enfin à manger & à boire avec excès. Un Grand d'Eſpagne dépenſe en galanterie. Un Palatin de Pologne dépenſe en vin & en eaux de vie.

La Religion Catholique eſt eſſentiellement la même pour le culte comme pour les dogmes dans tous les pays de la Communion Romaine. Chaque nation néanmoins met beaucoup de ſon caractere particulier dans la pratique de ce culte. Suivant le genie de chaque nation il s'exerce avec plus ou moins de pompe, plus ou moins de dignité, comme avec des demonſtrations exterieures de penitence ou d'allegreſſe plus ou moins ſenſibles.

Il eſt peu de cerveaux qui ſoient aſſez mal conformés pour ne pas faire un homme d'eſprit ou du moins un homme d'imagination ſous un certain ciel ; c'eſt le contraire ſous un autre climat.

Quoique les Beotiens & les Atheniens ne fuſſent ſéparés que par le mont Citheron, les premiers étoient ſi connus comme un peuple groſſier, que pour exprimer la ſtupidité d'un homme on diſoit qu'il paroiſſoit né en Beotie, au lieu que les Atheniens paſſoient pour le peuple le plus ſpirituel de l'univers. Je ne veux pas citer les éloges que les Ecrivains Grecs ont fait du goût & de l'eſprit des Atheniens. La plûpart, diroit on, avoient Athenes pour patrie ou par naiſſance, ou par élection. Mais Ciceron qui connoiſſoit les Atheniens pour avoir long-temps demeuré avec eux & que ſa dignité exempte du ſoupçon d'avoir voulu flater ſervilement des ſujets de ſa Republique, rend le même temoignageque les Grecs en leur faveur. *De Oratore.* *Athenienſes quorum ſemper fuit ſincerum prudenſque judicium, nihil ut poſſent niſi incorruptum audire, & elegans.* Ce que dit Monſieur Racine dans la Preface des Plaideurs. Que les Atheniens étoient bien ſurs quand ils avoient ri d'une choſe qu'ils n'avoient pas ri d'une

ſotiſe, n'eſt que la traduction du Latin que nous venons de citer, & ceux qui ont repris l'Auteur François de l'avoir avancé, pour me ſervir de l'expreſſion de Montagne, lui ont donné un ſoufflet ſur la joüe de Ciceron, témoin qu'on ne peut reprocher dans le fait dont il s'agit.

La même raiſon qui mettoit tant de difference entre les Atheniens & les Beotiens fait que les Florentins ont des voiſins qui leur reſſemblent ſi peu, & que nous trouvons en France tant de ſens & tant d'ouverture d'eſprit dans les payſans d'une Province limitrophe d'une autre où leurs pareils ſont preſque ſtupides. Quoique la difference de l'air ne ſoit pas aſſez grande dans ces Provinces pour rendre les corps differents exterieurement, elle y ſuffit néanmoins pour rendre très differents ceux de nos organnes qui ſervent immediatement aux fonctions de l'eſprit.

Auſſi nous trouvons des eſprits qui ne paroiſſent preſque point de la même eſpece, quand nous venons à reflechir ſur le genie des peuples qui ſont aſſez differents les uns des autres, pour qu'on puiſſe remarquer cette difference dans le corſage & dans le teint. Un payſan de Nord-Hollande eſt un payſan

Andalous : penſent-ils de même ? Ont-ils les mêmes paſſions ? Sentent-ils de même les paſſions qui leur ſont communes ? Veulent ils eſtre gouvernés de la même maniere. Dès que cette difference exterieure s'augmente, la difference des eſprits devient immenſe. Les Chinois n'ont point un eſprit qui reſſemble à celui des Europeans. *Voyés*, dit l'Auteur de la Pluralité des mondes, *Secon. ſoir.* *combien la face de la nature eſt changée d'ici à la Chine. D'autres viſages, d'autres figures, d'autres mœurs & preſque d'autres principes de raiſonnements.*

Je n'entrerai point ici dans le détail du caractere de chaque nation ni du genie particulier à chaque ſiecle, j'aime mieux renvoyer mon lecteur à *l'Euphormion* de Barclai qui traite cette matiere dans celui des livres de cette Satire, qu'on diſtingue ordinairement par le titre d'*Icon animorum*. Mais j'ajoûterai encore à ce que j'ai dit une reflexion, pour montrer combien il eſt probable que l'eſprit & les inclinations des hommes dépendent de l'air qu'ils reſpirent & de la terre ſur laquelle ils ſont élevés. C'eſt que les étrangers qui ſe ſont habitués dans quelque pays que ce ſoit y ſont toûjours devenus ſemblables aux anciens habitans du pays où

ls ſe ſont établis. Les nations principales de l'Europe ont aujourd'hui le caractere particulier aux anciens peuples qui habitoient la terre qu'elles habitent aujourd'hui, quoique ces nations ne deſcendent pas de ces anciens peuples. Je m'explique par des exemples.

Les Catalans d'aujourd'hui deſcendent des Gots & d'autres peuples étrangers qui apporterent en Catalogne, quand ils y vinrent s'y établir, des langues & des mœurs differentes de celles du peuple qui l'habitoient au temps des Scipions. Il eſt vrai que ces peuples étrangers ont aboli l'ancienne langue. Elle a fait place à une langue compoſée des idiomes divers qu'ils parloient. C'eſt l'uſage ſeul & non-pas la nature qui en ont décidé. Mais la nature a fait revivre dans les Catalans d'aujourd'hui les mœurs & les inclinations des Catalans du temps des Scipions. Titelive a dit des anciens Catalans, qu'il étoit auſſi facile de les détruire que de les deſarmer. *Ferox gens nullam eſſe vitam ſine armis putat.* Toute l'Europe ſçait ſi les Catalans d'aujourdhui leur reſſemblent. Ne reconnoît-on pas les Caſtillans dans le portrait que Juſtin fait des Iberiens. *Corpora hominum ad inediam laborem que, animi*

ad mortem parati. Dura omnibus & adstricta parcimonia. Ilis fortior aciturnitatis cura quam vitæ.

Quoique les François descendent plûtost des Allemands que des Gaulois, ils ont les mêmes inclinations & le même caractere d'esprit que les Gaulois. On reconnoît encore en nous la plûpart des traits que Cesar, Florus & les anciens historiens leur attribuent. Un talent particulier aux François & dont toute l'Europe les loüe comme d'un talent qui leur est propre specialement, c'est une industrie merveilleuse pour imiter facilement & bien les inventions des étrangets. Cesar donne ce talent aux Gaulois, qu'il appelle, *Genus summæ sollertiæ, atque ad omnia imitanda atque efficienda quæ ab quoque traduntur aptissimum.* Cesar avoit esté surpris de voir que les Gaulois qu'il assiegoit eussent très bien imité les machines de guerre des Romains les plus composées, quoi qu'elles fussent nouvelles pour les assiegés. Voilà ce qui le fait parler. Un autre trait fort marqué du caractere des François, c'est la pente insurmontable à une gayeté souvent hors de saison, qui leur fait terminer quelquefois par un vaudeville les reflexions les plus serieuses. Nous retrouvons les

De Bello Gall. lib. 7.

Gaulois dépeints avec ce caractere dans l'hiſtoire Romaine, & principalement dans un recit de Titelive. *Libr. hiſt. 20.* Annibal a la teſte de cent mille Soldats demandoit paſſage aux peuples qui habitoient le pays qu'on apelle aujourd'hui le Languedoc pour aller en Italie, & il s'offroit à payer tout ce que ces trouppes prendroient, menaçant en même temps de déſoler le pays par le fer & par le feu ſi l'on traverſoit ſa marche. Dans le temps qu'on déliberoit ſur la propoſition d'Annibal, des Ambaſſadeurs de la Republique Romaine qui n'avoient avec eux que leur ſuitte demandoient audiance. Après avoir fait ſonner bien haut devant l'aſſemblée qui leur donna cette audiance, les grands noms du Peuple & du Senat Romain, dont nos Gaulois n'avoient entendu parler que comme des ennemis de ceux de leurs compatriotes qui s'étoient établis en Italie, ils propoſerent de fermer le paſſage aux Cartaginois. C'étoit demander à ces Gaulois de faire de leur pays le théatre de la guerre pour empêcher Annibal de la porter ſur le Tibre. Veritablement la propoſition étoit de nature à n'eſtre faite qu'avec précaution à d'anciens Alliés. Auſſi, dit Titelive, ſe fit-il dans l'aſſemblée qui donnoit

audiance un si grand éclat de rire que les Magistrats eurent peine à faire faire silence afin de pouvoir rendre une réponse serieuse aux Ambassadeurs. *Tanto cum fremitu risus dicitur ortus ut vix à Magistratibus Majoribusque natu juventas sedaretur.*

Lib. xi. Davila raconte dans l'histoire de nos guerres civiles, qu'il arriva une avanture semblable dans les conferences qui se tenoient pour la paix durant le sie-
En 1590. ge de Paris par Henri IV. Le Cardinal de Gondi y ayant dit que c'étoit moins la faim que l'amour des Parisiens pour le Roi qui les obligeoit à traiter, la presence du Roi ne put empêcher les jeunes Seigneurs, présents à la conference, d'éclater de rire sur le discours du Cardinal, qui devenoit veritablement comique par sa hardiesse. Les deux partis sçavoient positivement le contraire. Toute l'Europe reproche encore aux François l'inquietude & la legereté qui les fait sortir de leur pays pour chercher ailleurs de l'emploi & pour s'enrôller sous toutes sortes d'Etendarts. Florus disoit des Gaulois qu'il n'y avoit pas d'Armées sans Soldats Gaulois. *Nullum bellum sine milite Gallo.* Si dans le temps de Cesar nous trouvons des Gaulois dans le service des

Rois de Judée, de Mauritanie & d'Egypte, ne voit-on pas aujourd'huui des François dans toutes les trouppes de l'Europe, & même dans celles du Roi de Perſe & du Grand Mogol.

Les Anglois d'aujourdhui ne deſcendent pas des Bretons qui habitoient l'Angleterre quand les Romains la conquirent. Néanmoins les traits dont Ceſar & Tacite ſe ſervent pour caracteriſer les Bretons conviennent aux Anglois. Les uns ne furent pas plus ſujets à la jalouſie que le ſont les autres. Tacite écrit qu'Agricola ne trouva rien de mieux pour engager les anciens Bretons à faire aprendre à leurs enfans le Latin, la Rhetorique & les autres Arts que les Romains faiſoient aprendre aux leurs, que de les piquer d'émulation contre les Gaulois. L'eſprit des Bretons, diſoit Agricola, étoit de meilleure trempe que celui des Gaulois, & il ne tenoit qu'à eux de réüſſir mieux que ces voiſins s'ils vouloient s'apliquer. *Jam vero Principum filios liberalibus artibus erudire & ingenia Britannorum ſtudijs Gallorum anteferre, ut qui modo linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiſcerent.* L'artifice d'Agricola réüſſit & les Bretons qui dédaignoient de ſçavoir parler Latin voulurent ſe ren-

dre capables de haranguer en cette langue. Que les Anglois jugent eux-mêmes si l'on n'employeroit pas encore aujourd'hui avec succès l'adresse dont Agricola se servit.

Quoique l'Allemagne soit aujourd'hui dans un état bien different de celui où elle étoit quand Tacite la décrivit, quoi qu'elle soit remplie de Villes au lieu qu'il n'y avoit que des Villages dans l'ancienne Germanie, quoique les marais & la plûpart des forests de la Germanie ayent esté changés en préries & en terres labourables, enfin quoique la maniere de vivre & de s'abiller des Germains soient differentes par cette raison en bien des choses de la maniere de vivre & de s'abiller des Allemands, on reconnoît néanmoins le genie & le caractere d'esprit des anciens Germains dans les Allemands d'aujourd'hui. Les femmes Allemandes, comme le faisoient celles des Germains, suivent encore les camps en bien plus grand nombre que les femmes des autres peuples ne les suivent. Ce que Tacite dit des repas des Germains est vrai des repas du commun des Allemands d'aujourd'hui. Comme les Germains, ils raisonnent bien entr'eux sur leurs affaires dans la chaleur du repas, mais il

ne les concluent que de ſang froid. *Deliberant dum fingere neſciunt, conſtituunt dum errare non poßunt.* On trouve de même par tout l'ancien peuple dans le nouveau, quoi qu'il profeſſe une autre religion que l'ancien, & bien qu'il ſoit gouverné par d'autres maximes.

C'eſt de tout temps qu'on a remarqué que le climat étoit plus puiſſant que le ſang & l'origine. Les Gallogrecs deſcendus des Gaulois qui s'établirent en Aſie devinrent en cinq ou ſix generations auſſi mous & auſſi effeminés que les Aſiatiques, quoi qu'ils deſcendiſſent d'anceſtres belliqueux, leſquels s'étoient établis dans un pays où ils ne pouvoient attendre du ſecours que de leur valeur & de leurs armes. Titelive en parlant d'un évenement arrivé dans un temps preſque également diſtant de l'établiſſement de la Colonie des Gallogreces & de ſa conquête par les Romains, dit de ces Gaulois Aſiatiques. *Gallogræci ea tempeſtate bellicoſiores erant, Gallicos adhuc nundum exoleta ſtirpe gentis geſtantes animos*

Tous les peuples illuſtres par les armes ſont devenus mous & puſillanimes dès qu'ils ont eſté tranſplantés en des contrées où le climat amoliſſoit les naturels du pays. Les Macedoniens éta-

blis en Syrie & en Egypte y devinrent au bout de quelques années des Syriens & des Egyptiens, & degenerans de leurs ancestres, ils n'en conserverent que la langue & les étandarts. Au contraire les Grecs établis à Marseille contracterent avec le temps l'audace & le mépris de la mort particulier au Gaulois. Mais comme dit Titelive en racontant les faits que je viens de rapporter, il en est des hommes comme des plantes & des animaux. Or, les qualités des plantes ne dépendent pas autant du lieu d'où l'on a tiré la graine que du lieu où lon l'a semée, les qualités des animaux dépendent moins de leur origine que du païs où ils naissent & où ils deviennent grands. *Sicut in frugibus pecudibusque, non tantum semina ad servandam indolem valent, quantum terræ proprietas cœlique sub quo aluntur mutat. Macedones qui Alexandriam in Ægypto, qui Seleuciam ac Babiloniam, quique alias sparsas per orbem terrarum colonias habent, in Syros, Parthos, Ægyptios degenerarunt. Massilia inter Gallos sita traxit aliquantulum ab accolis animorum. Tarentinis quid ex Spartana dura illa & horrida libertate mansit. Generosius in sua quidquid sede gignitur. Insitum alienæ*

Histor. lib. 28.

terræ natura vertente ſe degenerat. Ainſi les graines qui réüſiſſent excellament dans un certain pays, dégenerent quand on les ſeme dans un autre. La graine de lin venuë de Livonie & ſemée en Flandres y produit une très belle plante, mais la graine du lin cru en Flandres & ſemée dans le même terroir ne donne qu'une plante déja dégenerée. Il en eſt de même de la graine de melon, de raves & de pluſieurs légumes qu'il faut renouveller pour les avoir bonnes, du moins après un certain nombre de productions, en faiſant venir de nouvelles graines du pays où elles atteignent leur perfection. Comme les arbres croiſſent & comme ils produiſent plus lentement que les plantes, le même arbre donne des fruits differents ſuivant le terroir où il étoit & celui où il eſt tranſplanté. Le ſep de vigne tranſplanté de Champagne en Brie y donne bien-toſt un vin ou l'on ne reconnoît plus les qualités de la liqueur qu'il donnoit dans ſon premier terroir. Il eſt vrai que les animaux ne tiennent point au ſol de la terre comles arbres & comme les plantes ; mais d'autant que c'eſt l'air qui fait vivre les animaux, & que c'eſt la terre qui les nourrit, leurs qualités ne ſont gueres

moins dépendantes des lieux où ils ſont élevés que les qualités des arbres & des plantes ſont dépendantes du pays où ils croiſſent. Continuons de conſulter l'experience.

Il eſt arrivé depuis les temps où Titelive écrivoit ſon hiſtoire, que pluſieurs peuples de l'Europe ont envoyé des Colonies en des climats plus éloignés & plus differents du climat de leur pays natal, que le climat des Gaules n'étoit different du climat de la Gallogrece. Ainſi le changement de mœurs, d'inclination & d'eſprit inevitable à ceux qui changent de patrie a eſté plus grand & plus ſenſible dans les nouvelles Colonies que dans les anciennes.

Les Francs qui s'établirent dans la Terre Sainte après qu'elle eut eſté conquiſe par la premiere Croiſade y devinrent après quelques generations auſſi puſillanimes & auſſi enclins à mal faire que les naturels du pays. l'Hiſtoire des dernieres Croiſades eſt remplie de plaintes ameres contre la déloyauté & contre la moleſſe des Francs Orientaux. Les Soudans du Caire n'avoient pas trouvé d'autres moyens de conſerver la valeur & la diſcipline dans leurs troupes, que d'envoyer faire les recruës en

Circaſſie dont leurs Mamelus étoient originaires. L'experience leur avoit enſeigné que les enfans de ces Circaſſiens nez & élevés en Egypte n'avoient que les inclinations & le courage des Egyptiens. Les Ptolomées & les autres Souverains de l'Egypte qui ont eſté ſoigneux d'avoir de bonnes trouppes, y ont toûjours entretenu des corps d'étrangers. Les naturels du pays, qu'on prétend avoir fait de ſi grands exploits de guerre ſous Seſoſtris & ſous leurs premiers Rois, étoient déja bien degenerés dès le temps d'Alexandre le Grand. L'Egypte depuis ſa conquête par les Perſes a toûjours eſté le joüet d'une poignée de ſoldats étrangers. Depuis Cambyſes les Egyptiens d'origine n'ont jamais, pour ainſi dire, porté l'épée de l'Egypte.

Les Portugais établis dans les Indes Orientales y ſont devenus auſſi mols & auſſi timides que les naturels du pays. Ces Portugais invincibles en Flandres où ils faiſoient la moitié de la celebre Infanterie Eſpagnole détruite à Rocroix, avoient des couſins dans les Indes qui ſe laiſſoient battre comme des moutons. Ceux qui ſe ſouviennent des évenements de guerre arrivés durant les troubles du Pays-bas, leſquels ont

donné naissance à la Republique de Hollande, sçavent bien que l'Infanterie composée de Flamands ne tenoit pas contre l'Infanterie composée d'Espagnols naturels Mais ceux qui ont lû l'histoire des conquêtes des Hollandois dans les Indes Orientales, sçavent bien d'un autre côté que les Hollandois en petit nombre y faisoient fuir des armées entieres de Portuguais Indiens. Je ne veux pas citer des livres odieux, mais qu'on s'informe des Hollandois mêmes si leurs compatriotes établis dans les Indes Orientales y conservent les mœurs & les bonnes qualités qu'ils avoient en Europe.

La Cour de Madrid qui fit toûjours une attention serieuse sur le caractere & sur le genie particulier des diverses Nations qu'elle gouvernoit, temoignoit beaucoup plus de confiance aux enfans des Espagnols nez en Flandres, qu'aux enfans des Espagnols nez dans le Royaume de Naples. Les derniers n'étoient pas égalés en toutes choses aux naturels d'Espagne, ainsi que les autres. Cette Cour circonspecte a toûjours euë pour maxime de ne point confier en Amerique aucun emploi d'importance aux Espagnols Crioles ou nez en Amerique. Cependant ces Crioles sont les habi-

tants qui ſont nez d'une mere & d'un pere Eſpagnols, ſans aucun mélange de ſang Americain ou Afriquain. Ceux qui ſont nez d'un Eſpagnol & d'une Americaine s'apellent Meſtiſſes & ils ſe nomment Mulatres quand la mere eſt Négreſſe.

L'incapacité des ſujets a eu autant de part à cette politique que la crainte qu'ils ne ſe ſoulevaſſent contre l'Eſpagne. Veritablement on a peine à concevoir à quel point le ſang Eſpagnol, ſi brave & ſi courageux en Europe, a dégeneré dans pluſieurs contrées de l'Amerique. On ne le croiroit pas ſi douze ou quinze Relations differentes des expeditions des Flibuſtiers dans le nouveau monde, ne s'accordoient pas toutes à le dire & à en rapporter des circonſtances convaincantes.

Ainſi que les hommes, les animaux changent de taille & de figure, ſuivant le pays où ils ſont nez & où ils deviennent grands. Il n'y avoit point de chevaux en Amerique quand les Eſpagnols découvrirent cette partie du monde. On peut bien croire que les premiers qu'ils y tranſporterent pour faire race étoient des plus beaux de l'Andalouzie où ſe faiſoit l'embarquement. Comme les frais du tranſport ſe montoient à plus de deux cens écus

par cheval, on n'épargnoit pas aparament l'argent de l'achat, & les chevaux étoient alors en grand marché dans cette Province. Il eſt des pays en Amerique où la race de ces chevaux a dégeneré. Les chevaux de Saint Dominique & des Antilles ſont petits, malfaits & ils n'ont que le courage des nobles animaux dont ils ont eſté procrées. Veritablement il eſt en Amerique d'autres pays où la race des chevaux Andalous s'eſt encore annoblie. Les chevaux du Chili ſont auſſi ſuperieurs en beauté & en bonté aux chevaux d'Andalouzie que ceux qui ſurpaſſent les chevaux de Picardie. Les moutons de Caſtille & d'Andalouzie tranſportés en d'autres pâturages ne donnent plus de laine auſſi *pretieuſes* que celles, *Quas Bæticus adjuvat aer.* Quand les chevres d'Ancyre ont perdu le pâturage de leurs montagnes, elles ne ſe couvrent plus de ce poil ſi priſé dans l'Orient & connu même en Europe. Ils eſt des pays où le cheval eſt communement un animal doux qui ſe laiſſe conduire à des enfans. En d'autres pays comme dans le Royaume de Naples, il eſt preſque un animal féroce duquel il faut ſe garder avec attention. Les chevaux changent même de naturel en changeant d'air &

Bubequius Ejtaprim.

de nourriture. Ceux d'Andalouzie ſont bien plus doux dans leur pays qu'ils ne le ſont dans le noſtre. Enfin la plûpart des animaux n'engendrent plus dès qu'ils ſont tranſportés ſous un climat trop different du leur. Les tigres, les ſinges, les chameaux, les élephants & pluſieurs eſpeces d'oiſeaux ne multiplient point dans nos regions.

SECTION XVI.

Objection priſe du caractere des Romains & des Hollandois. Réponſe.

ON mobjectera peut-eſtre que nous connoiſſons aujourd'hui deux peuples à qui le caractere que les anciens Ecrivains donnent à leurs dévanciers ne convient plus preſentement. Les Romains ne reſſemblent plus, continüera-t-on, aux anciens Romains ſi fameux par leurs vertus militaires & que Tacite définit ; Des gens ennemis de toutes ces vaines demonſtrations de reſpect qui ne font que des ceremonies. Des gens qui ne ſe ſoucioient que de l'autorité. *Apud quos jus imperij valet, inania tranſmittuntur.* Le frere du Roi *Annal. lib. 15.*

des Parthes, Tiridate qui venoit à Rome faire hommage, pour parler suivant nos usages, de la Couronne d'Armenie, auroit eu moins de peur du ceremonial des Romains, ajoûte l'Auteur que j'ai cité, s'il les avoit mieux connus. Les Bataves & les anciens Frisons, objectera-t-on encore, étoient deux peuples composés de soldats & qui se soulevoient dès que les Romains vouloient éxiger d'eux d'autres tributs que des services militaires. Aujourd'hui les habitants de la province de Hollande, laquelle comprend l'Isle des Bataves & une partie du pays des anciens Frisons, sont portés au commerce & aux arts. Ils surpassent tous les autres peuples dans le talent de policer les villes & dans le gouvernement *Municipal*. Le peuple y paye plus volontiers les plus grands impots qui se levent presentement en Europe, qu'il ne fait le métier de soldat. *Ad terrestrem militiam parum idonei sunt Belgæ, & equo insidens Batavus ludibrium omnibus debet*, dit Puffendorff en parlant des Hollandois d'aujourdhui, qui se servent de trouppes étrangeres aussi volontiers que les anciens Bataves faisoient la guerre pour les étrangers.

Introduct. ad hist. Europ.

Quant aux Romains je repondrai

que lorſque le reſte de l'Europe voudra ſe guerir de la maladie du ceremonial, ils ne ſeront pas les derniers à s'en défaire. Le ceremonial eſt aujourd'hui à la mode, & ils tâchent d'eſtre ſuperieurs dans ſa pratique aux autres peuples, comme ils le furent autrefois dans la diſcipline militaire. Peut-eſtre que les Romains nos contemporains montreroient encore cette modeſtie après les ſuccés & cette hauteur dans le danger qui faiſoient les caractere des anciens Romains, ſi leurs Maîtres n'étoient pas d'une profeſſion qui défend d'aſpirer à la gloire militaire. Va-t-on ſe faire tuer à la guerre dès qu'on a du courage, comme on fait des vers dès qu'on eſt né Poëte. Si les Romains ont réellement dégeneré, ce n'eſt point certainement dans toutes les vertus. Perſonne ne ſçait mieux qu'eux tenir ferme ou ſe relâcher à propos dans les affaires, & l'on remarque encore juſques dans la populace de Rome cet art d'inſinuer de l'eſtime pour ſes concitoyens qui fut toûjours une des premieres cauſes de la grande renommée d'une nation.

Enfin il eſt arrivé de ſi grands changements dans l'air de Rome & dans l'air des environs de cette ville depuis

les Cesars, qu'il n'est pas étonnant que les habitants y soient à present differents de ce qu'ils étoient autrefois. Au contraire, suivant nôtre systeme, il falloit que la chose arrivât ainsi, & que l'alteration de la cause alterat l'effet.

Premierement, l'air de la ville de Rome, à l'exception du quartier de la Trinité du mont & de celui du Quirinal, est si mal sain durant le grand Eté, qu'il ne sçauroit estre suporté que par ceux qui s'y sont habitués peu à peu, & comme Mithridate s'étoit accoûtumé au poison. Il faut même renouveller toutes les années l'habitude de suporter la corruption de l'air en continuant à le respirer dès les premiers jours de son alteration. Il est mortel pour ceux qui le respirent pour la premiere fois quand il est déja corrompu. On est aussi peu surpris de voir mourir celui qui en arrivant de la campagne loge dans les endroits où l'air est corrompu, & même ceux qui dans ce temps là y viendroient habiter des endroits de la ville où l'air est sain, que de voir mourir l'homme qu'un boulet de canon a touché. La cause de cette corruption de l'air nous est même connuë. Rome étoit percée autrefois sous terre comme sur terre, & chaque ruë y avoit

avoit une cloaque ſous le pavé. Ces cloaques aboutiſſoient toutes au Tibre par differents canaux qui étoient balayés perpetuellement des eaux de quinze Aqueducs, leſquels voituroient des fleuves entiers à Rome, & ces fleuves ſe jettoient enfin dans le Tibre par les cloaques. Les bâtiments de cette Ville ſi vaſte ayant eſté renverſés par les Gots, par les Normands de Naples & par le temps, les décombres des édifices bâtis ſur les ſept colines ont comblé les vallées ſubjacentes, de maniere que dans ces vallées l'ancien rez de chauſſée eſt ſouvent enterré de quarante pieds. Un pareil bouleverſement a bouché pluſieurs rameaux par leſquels beaucoup de cloaques mediocres communiquoient avec les grandes cloaques qui aboutiſſoient au Tibre. Les voutes écraſées par la chûte des bâtiments voiſins ou tombées par vetuſté, ont ainſi fermé pluſieurs canaux & intercepté l'écoulement des eaux. Cependant la plûpart des égouts par leſquels les eaux de pluie & les eaux de ceux des anciens aqueducs qui ſubſiſtent encore tombent dans les cloaques, ſont demeurés ouverts. L'eau a donc continué d'entrer dans ces canaux ſans iſſuë. Elle y croupit & elle y devient tellement infectée

que lorſqu'il arrive aux *Fouilleurs* d'ouvrir en creuſant un de ces canaux, la puanteur & l'infection qui s'en exhalent, leur donnent ſouvent des maladies mortelles. Ceux qui ont oſé manger des poiſſons qu'on y trouve quelquefois, ont preſque tous payé de leur vie une curioſité temeraire. Or ces canaux ne ſont pas ſi avant ſous terre que la chaleur qui eſt très grande à Rome durant la Canicule n'en éleve des exhalaiſons empeſtées qui s'échapent d'autant plus librement que les crevaſſes des voutes ne ſont bouchées qu'avec des décombres qui font un tamis bien moins ſerré que celui d'un terrain naturel & d'un ſol ordinaire.

Secondement, l'air de la plaine de Rome, laquelle s'étend juſqu'à douze lieuës dans les endroits où l'Apennin ſe recule le plus de cette Ville, reduit durant les trois mois de la grande chaleur les naturels mêmes du pays qui doivent y eſtre accoûtumez dès l'enfance, en un état de langueur incroyable à ceux qui ne l'ont pas vû. En pluſieurs cantons les Religieux ſont obligez de ſortir de leurs Convents pour aller paſſer ailleurs la ſaiſon de la Canicule. Enfin l'air de la campagne de Rome tuë auſſi promptement que le fer,

l'étranger qui ose s'exposer à son activité durant le sommeil. L'air y est toûjours pernitieux de quelque costé que le vent souffle, ce qui met en évidence que la terre est la cause de l'alteration de l'air. Cette infection prouve donc qu'il est survenu dans la terre un changement considerable, soit qu'il vienne de ce que la terre n'est plus cultivée comme du temps des Cesars, soit qu'on veuille l'attribuer aux marais d'Ostie & à ceux de l'Ofanté, qui ne sont plus dessechés comme autrefois, soit enfin que cette alteration procede des mines d'alun, de souffre & d'arsenic, qui depuis quelques siecles auront achevé de se former sous la superficie de la terre, & qui presentement envoyent dans l'air, principalement durant l'Eté, des exhalaisons plus malignes que celles qui s'en échapoient lors qu'elles n'avoient pas encore atteint le dégré de maturité où elles sont parvenues aujourd hui. On voit frequament dans la campagne de Rome un phenomene qui doit obliger de penser que l'alteration de l'air y vient d'une cause nouvelle, c'est à dire des mines qui se seront perfectionnées sous la superficie de la terre. Durant les chaleurs il en sort des exhalaisons qui s'allument

Pomptina Paludes.

d'elles-mêmes & qui forment de longs sillons de feu ou des colonnes de flâme dont la terre est la base. Titelive seroit rempli du recit des sacrifices faits pour l'expiation de ces prodiges, si l'on avoit vû ces phenomenes dans la campagne de Rome aux temps dont il a écrit l'histoire.

Ce qui prouve encore qu'il est survenu une alteration physique dans l'air de Rome & des environs, c'est que le climat y soit moins froid aujourd'hui qu'il ne l'étoit du temps des premiers Cesars, quoique le pays fut alors plus habité & mieux cultivé qu'il ne l'est aujourd'hui. Les Annales de Rome nous apprennent qu'en l'année 480. de sa fondation, l'hyver y fut si violent que les arbres moururent. Le Tibre y prit dans Rome & la neige y demeura sur terre durant quarante jours. Lorsque Juvenal fait le portrait de la femme superstitieuse, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ses ablutions.

Sat. 6. *Hibernum fracta glacie descendet in amnem, Ter mututino Tyberi mergetur.*

Il parle du Tibre pris dans Rome comme d'un évenement ordinaire,

Pluſieurs paſſages d'Horace ſuppoſent les ruës de Rome pleines de neiges & de glaces. Nous ſerions mieux informés ſi les Anciens avoient eu des Thermométres, mais leurs Ecrivains, quoi qu'ils n'ayent pas ſongé à nous inſtruire là deſſus, nous en diſent encore aſſez pour nous convaincre que les hyvers étoient autrefois plus rigoureux à Rome qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Le Tibre ne s'y gele pas plus que le Nil au Caire. On trouve à Rome l'hyver bien rigoureux quand la neige s'y conſerve durant deux jours, & quand on y voit durant deux fois vingt-quatre heures quelques larmes de glace à une fontaine expoſée au Nord.

Quant aux Hollandois, je puis répondre qu'ils n'habitent pas la même terre qu'habitoient les Bataves & les anciens Friſons, bien qu'ils demeurent dans le même pays. L'Iſle des Bataves étoit bien un pays bas, mais il étoit couvert de bois. Pour la partie du pays des anciens Friſons qui fait aujourd'hui la plus grande portion de la Province de Hollande, ſçavoir celle qui eſt compriſe entre l'Ocean, le Zuiderzée & l'ancien lit du Rhin qui paſſe à Leyde, elle étoit alors ſemée de collines creuſes en dedans, & c'eſt ce qu'on a voulu

exprimer par le mot de *Holland* introduit dans le moyen âge. Il signifie une terre vuide en langue du pays Tacite nous aprend que le bras du Rhin dont je parle, celui qui séparoit alors la Frise de l'Isle des Bataves conservoit la rapidité que ce fleuve a dans son cours, & c'est une preuve que le pays étoit montueux. La mer s'étant introduite dans ces cavités, elle a fait abîmer la terre, laquelle ne s'est relevée au dessus de la surface des eaux qui la couvrirent après sa dépression qu'à l'aide des sables que les flots de la mer y ont apportés, & du limon que les fleuves y laissoient en l'inondant frequament avant qu'on les eut contenu par des digues.

Ann. lib. 2.

Une autre preuve de ce que je viens d'avancer, c'est que dans la partie de la Province de Hollande qui a fait une portion du pays des anciens Frisons, on trouve souvent en faisant les fondations des arbres qui tiennent encore au sol par les racines quinze pieds au dessous du niveau du pays, lequel est uni comme un parquet, bien que ce niveau soit plus bas aujourd'hui que les hautes marées. Ceux qui voudront estre instruits plus au long sur le temps & sur les autres circonstances de ces inondations, peuvent lire les deux pre-

miers volumes de l'ouvrage de Monſieur Menſon Alting intitulé, *Deſcriptio Agri Batavi.* Ils ne le liront pas ſans profit & ſans regreter que cet Auteur ſoit mort depuis peu avant que de nous avoir donné le troiſiéme. La Hollande ayant eſté deſſeichée & repeuplée dans les temps ſuivants, elle eſt aujourd'hui une prérie de niveau, coupée par une infinité de canaux & ſemée de quelques lacs & flaques d'eaux. Le terrain y a ſi bien changé de nature que les bœufs & les vaches de ce pays ſont plus grands qu'ailleurs au lieu qu'autrefois ils étoient très petits. Enfin le quart de ſa ſuperficie eſt aujourd'hui couvert d'eau, au lieu que l'eau n'en couvroit peut-être pas autrefois la douziéme partie. Le peuple, par des évenements qui ne ſont pas de nôtre ſujet, s'y étant encore multiplié plus qu'il n'a fait en aucun autre endroit de l'Europe, le beſoin & la facilité d'avoir des legumes & du laitage dans une prérie continuelle, comme celle d'avoir du poiſſon au milieu de tant d'eaux douces & ſalées, ont accoûtumé les habitants à ſe ſuſtenter avec ces aliments flegmatiques, au lieu que leurs anciens predeceſſeurs ſe nourriſſoient de la chair de leurs troupeaux,

Tacit. Ann. lib. 4.

& de celle des animaux domestiques devenus sauvages, dont on voit par Tacite & par d'autres Ecrivains de l'antiquité que leurs bois étoient remplis.

Le Chevalier Temple qui a esté frappé de la difference du caractere des Bataves & des Hollandois & qui a voulu en rendre raison, attribue cette difference au changement de nourriture. Or de pareilles revolutions sur la surface de la terre, lesquelles amenent toûjours beaucoup d'alteration dans les qualités de l'air, & lesquelles ont encore esté suivies d'un si grand changement dans les aliments ordinaires que les nouveaux habitants se nourrissent en pescheurs & en jardiniers, au lieu que les anciens habitants se nourrissoient en chasseurs, de pareilles revolutions, dis-je, ne sçauroient arriver sans que le caractere des habitants d'un pays cesse d'estre le même.

Etat des Prov. Un. chap. 4.

Après tout ce que je viens d'exposer il est plus que vrai-semblable, que le genie particulier à chaque peuple, dépend des qualités de l'air qu'il respire. On a donc raison d'accuser le climat de la disette de genies & d'esprits propres à certaines choses, laquelle on remarque chez certaines nations. *La temperature des climats chauds*, dit le

Chevalier Chardin, *énerve l'eſprit comme le corps, & diſſipe ce feu d'imagination neceſſaire pour l'invention. On n'eſt pas capable en ces climats là de longues veilles & de cette forte aplication qui enfante les ouvrages des arts liberaux & des arts mecaniques. C'eſt ſeulement vers le Septentrion qu'il faut chercher les arts & les métiers dans leur plus haute perfection.* Nôtre Auteur parle d'Hiſpahan, & Rome & Athenes ſont des Villes Septentrionales par raport à la Capitale de la Perſe. C'eſt le ſentiment que donne l'experience. Tout le monde ne convient-il pas d'attribuer à l'excès du froid comme à l'excès du chaud la ſtupidité des Negres & celle des Lappons.

Deſcript. de la Perſe chap. 7.

SECTION XVII.

De l'étenduë des climats plus propres aux arts & aux ſciences que les autres.

Des changements qui ſurviennent dans ces climats.

ON m'objectera que les arts & les ſciences ont fleuri ſous des climats bien differents. Memphis, ajoûtera-t-on

eſt plus prés, du ſoleil que Paris de dix-huit dégrés & cependant les arts & les ſciences ont fleuri dans ces deux Villes.

Je réponds que tout excès de chaleur & que tout excès de froid ne ſont pas contraires à l'heureuſe éducation des enfans, mais ſeulement les excès outrés, ſoit du froid, ſoit du chaud. Loin de borner à quatre ou cinq dégrés la temperature convenable à la culture des ſciences & des beaux arts, je crois que cette temperature peut comprendre vingt ou vingt cinq dégrés de latitude. Ce climat fortuné peut même s'étendre & gagner du terrain à la faveur de pluſieurs évenements.

Par exemple, l'étenduë preſente du commerce donne aujourd'hui aux nations Hyperborées le moyen qu'elles n'avoient point autrefois de faire une partie de leur nourriture ordinaire, des vins comme des autres aliments qui croiſſent dans les pays chauds. Le commerce qui s'eſt infiniment acru dans les deux derniers ſiecles a fait connoître ces choſes où l'on ne les connoiſſoit pas. Il les a renduës très communes en des lieux où elles étoient fort rares. L'augmentation du commerce a rendu le vin une boiſſon d'un uſage

aussi commun dans plusieurs pays où il n'en vient point, que dans les contrées où l'on fait des vendanges. Il a mis dans les pays du Nord le sucre & les épiceries au nombre de ces denrées, que tout le monde consomme. Depuis un temps les eaux de vie simples & composées, le tabac, le caffé, le chocolat & d'autres denrées qui ne croissent que sous le soleil le plus ardent sont consommées, même par le bas peuple, en Hollande, en Angleterre, en Pologne, en Allemagne & dans le Nord. Les sels & les sucs spiritueux de ces denrées jettent dans le sang des nations Septentrionales une ame, ou pour parler avec les Physiciens une huile étherée, laquelle il ne pourroit pas tirer des aliments de leur pays. Ces sucs rempliſſent le sang d'un homme du Nord d'esprits animaux formés en Espagne, & sous les climats les plus ardents. Une portion de l'air & de la seve de la terre des Canaries passe en Angleterre dans les vins de ces Isles qu'on y transporte en si grande quantité. L'usage frequent & habituel des denrées des pays chauds raproche donc pour ainsi dire le soleil des pays du Nord, & il doit mettre dans le sang & dans l'imagination des habitants de

ces pays une vigueur & une delicateſſe que n'avoient pas les ayeux, dont la ſimplicité ſe contentoit des productions de la terre qui les avoit vû naître. Comme on reſſent aujourd'hui dans ces contrées des maladies qu'on ne reconnoiſſoit pas avant qu'on y fit un uſage auſſi frequent d'aliments étrangers & qui ne ſont pas peut-eſtre aſſés en proportion avec l'air du pais on ydoit avoirpour cela même plus de chaleur & plus de ſubtilité dans le ſang. Il eſt certain qu'en même temps qu'on y a connu de nouvelles maladies, ou que certaines infirmités y ſont devenuës plus frequentes qu'autrefois, d'autres maladies ou ſont diſparuës ou ſont devenuës plus rares. J'ai oüi-dire à Monſieur Regis, fameux Medecin d'Amſterdam, que depuis que l'uſage des denrées dont j'ai parlé s'étoit introduit dans cette ville parmi les gens de toute condition, on n'y voyoit plus la vingtiéme partie des maladies ſcorbutiques qu'on y voyoit auparavant.

Il ne ſuffit pas qu'un pays ſoit à une certaine diſtance de la ligne pour que le climat en ſoit propre à donner des hommes d'eſprit & de talent. L'air peut pêcher encore par bien d'autres endroits que par l'excés du froid ou par

l'excés du chaud. Le mêlange des corpuſcules qui entrent de ſa compoſition peut être mauvais par quelques excés d'un des bons principes. Il ſe peut faire qu'en un certain pays les émanations de la terre ſoient trop groſſieres. Tous ces défauts qu'on conçoit infinis peuvent faire que l'air d'une contrée, dont la temperature paroît la même que celle d'une contrée voiſine, ne ſoit pas auſſi favorable à l'éducation des enfans que l'air qu'on reſpire dans cette derniere. Deux regions qui ſont à la même diſtance du Pole peuvent avoir un climat phyſiquement different. Puiſque l'air d'une contrée limitrophe d'une autre contrée où les hommes ſont grands y rend les habitants petits, pourquoi ne les fera-t-il pas plus ſpirituels dans un pays que dans un autre. La taille des hommes doit varier plus difficilement que la temperature du cerveau. Plus les organnes ſont deliés plus le ſang qui les nourrit les change facilement. Or de tous les organnes du corps humain, les plus délicats ſont ceux qui ſervent à l'ame à faire ſes fonctions. Ce que je dis ici n'eſt que l'explication de l'opinion generale, laquelle a toûjours attribué aux differentes qualités de l'air, la difference qui

se remarque entre les peuples. *Le climat de chaque peuple est toûjours, à ce que je crois, la principale cause des inclinations & des coûtumes des hommes, qui ne sont pas plus diverses entre elles que la constitution de l'air est differente d'un lieu à un autre*, dit un homme à qui l'on pouvoit apliquer l'éloge qu'Homere fait d'Ulisse.

Chardin tom.2.pag. 4.

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

SECTION XVIII.

Qu'il faut attribuer la difference qui est entre l'air de differents pays, à la nature des émanations de la terre differente en diverses regions.

LEs émanations de la terre sont la seule cause aparente à laquelle on puisse attribuer la difference sensible entre les qualités de l'air en diverses regions également distantes de la ligne. Ce raisonnement est bien confirmé par l'experience. Les émanations dont dépendent les qualités de l'air, dépendent elles mêmes de la nature des corps dont elles s'échapent. Or quand on

vient à examiner quelle est la composition du globe terrestre dans deux pays dont l'air est different, on trouve cette composition differente. Il y a plus d'eau par exemple en Hollande dans un quarré donné, qu'il n'y en a dans la Comté de Kent. Le sein de la terre ne renferme pas les mêmes corps en France qu'il renferme communement en Italie. Dans plusieurs endroits de l'Italie la terre est pleine d'alun, de souffre, de bitume & d'autres mineraux. Ces corps dans les lieux de France où on en trouve n'y sont pas en même quantité par proportion aux autres corps qu'en Italie. On trouve presque par toute la France que le tuf est de marne ou d'une espece de pierre blanchâtre & tendre dans laquelle il entre beaucoup de sels volatils. Le sel domine dans la terre de la Pologne, & l'on en trouve des mines formées dans plusieurs endroits de ce Royaume. Elles suffisent à la consommation du pays comme à celle de plusieurs Provinces voisines. C'est à ce sel dominant dans la terre de Pologne que les Philosophes attribuent la fertilité prodigieuse de la plûpart de ses contrées, aussi-bien que le volume extraordinaire des fruits & même du corps humain dans ce païs.

En Angleterre le tuf eſt compoſé principalement de plomb, d'étain, de charbon de mine & d'autres mineraux qui vegetent & qui ſe perfectionnent ſans ceſſe.

On peut même dire que la difference de ces émanations tombe en quelque maniere ſous nos ſens. La couleur du vague de l'air, celle des nuages qui font un horizon colorié au coucher comme au lever du ſoleil, dépendent de la nature des exhalaiſons qui rempliſſent l'air & qui ſe mêlent avec les vapeurs dont les nuages ſont formés. Or tout le monde peut obſerver que le vague de l'air & les nüages qui brillent à l'horizon ne ſont pas de la même couleur dans tous les pays. En Italie, par exemple, le vague de l'air eſt d'un bleu verdâtre, & les nuages de l'horizon y ſont d'un jaune & d'un rouge très enfoncés. Dans les Pays-bas le vague de l'air eſt d'un bleu pâle, & les nuages de l'horizon n'y ſont teints que de couleurs blanchâtres. On peut même remarquer cette difference dans *les Ciels* des tableaux du Titien & des tableaux de Rubens, ces deux Peintres ayant repreſenté la nature telle qu'elle ſe voit en Italie & dans les Pays-bas où ils la coppioient. Je conclus de ce

que j'ai expoſé, qu'ainſi que les qualités de la terre décident de la ſaveur particuliere aux fruits dans pluſieurs contrées, de même ces qualités de la terre décident de la nature de l'air de chaque pays. Les qualités & les proprietés de la terre ſont également la cauſe de l'une & de l'autre difference.

Or cette cauſe eſt ſujette par ſa nature à bien des viciſſitudes comme à une infinité d'alterations. Dès que la terre eſt un mixte compoſé de ſolides & de liquides de divers genres & de differentes eſpeces, il faut qu'ils agiſſent ſans ceſſe l'un ſur l'autre, & qu'il s'y faſſe ainſi des fermentations continuelles, d'autant plus que l'air & le feu central mettent encore les matieres en mouvement. Comme les levains, le mêlange & la proportion de ces levains ne ſont pas toûjours les mêmes, les fermentations ne ſçauroient aboutir toûjours à une même production. Ainſi les émanations de la même terre ne ſçauroient être toûjours les mêmes. Elles doivent être ſujettes à divers changements.

L'Experience donne un grand poids à ce raiſonnement. La même terre envoye t elle toutes les années dans l'air la même quantité de ces exhalaiſons

qui ſont la matiere des foudres & des éclairs ? Comme il eſt des pays plus ſujets au tonerre que d'autres, il eſt auſſi des années où il tonne dix fois plus ſouvent dans le même pays qu'en d'autres années. A peine entendit-on deux coups de tonnerre à Paris l'Eté de 1716. Il y a tonné trente fois & plus l'Eté de 1717. La même choſe eſt vraie des tremblements de terre. Les années ſont-elles également pluvieuſes dans le même pays ? On ne ſçauroit encore attribuer l'inegalité qui ſe remarque dans les éruptions des Volcans à une autre cauſe qu'à la varieté des fermentations, leſquelles ſe font continuellement dans le ſein de la terre. Or ces montagnes redoutables jettent plus de feu en certaines années que dans d'autres, & quelque fois elles ſont un temps conſiderable ſans en vomir. Toutes les années ſont-elles enfin également ſaines & également pluvieuſes, venteuſes, froides & chaudes dans la même contrée ?

Le ſoleil & les émanations de la terre décident en France comme ailleurs de la temperature des années, & l'on n'y ſçauroit faire intervenir aucune autre cauſe, à moins que de vouloir faire agir les influences des aſtres.

Or de ces deux cauſes il y en a une qui ne varie pas dans ſon action, je veux dire le ſoleil. Il faut donc attribuer la difference immenſe qui s'obſerve en France entre la temperature de deux années, à la variation ſurvenuë dans les émanations de la terre.

Je dis que l'action du ſoleil ne varie point. Il monte & il deſcend à Paris toutes les années à une même hauteur. S'il y a quelque difference dans ſon élevation, elle n'eſt ſenſible qu'aux Aſtronomes modernes, & elle ne peut mettre d'autre difference entre l'Eté de deux années que celle qui ſe trouve entre un Eté de Senlis & un Eté de Paris. La diſtance qui eſt entre Paris & Senlis du Sud au Nord, revient à la hauteur que le ſoleil peut avoir de plus à Paris en une année que dans une autre année.

La difference qui eſt entre la temperature des années eſt bien une autre variation. Il eſt à Paris des Etés d'une chaleur inſuportable. D'autres à peine ne ſont pas un temps froid. Souvent il fait plus froid le jour du ſolſtice d'Eté qu'il ne faiſoit ſix ſemaines auparavant. L'hyver y eſt quelquefois très rigoureux, & la gelée y dure quarante jours de ſuite. En d'autres années l'hi-

ver se passe sans trois jours de gelée consecutive. Il est des années durant lesquelles il tombe à Paris vingt-deux pouces d'eau de pluie. En d'autres années il n'en tombe pas quinze. Il est aussi des années où les vents sont plus frequents & plus furieux qu'en d'autres. On peut dire la même chose de tous les pays. La temperature des années y varie toûjours. Il est seulement vrai que dans les pays Meridionaux, le temps de la pluie & des chaleurs n'est pas aussi déreglé que dans nôtre pays. Ces chaleurs & ces pluies plus ou moins grandes y viennent à peu prés dans les mêmes jours. La cause y varie bien, mais elle n'y est pas aussi capricieuse qu'en France.

Voyez les Alman. de l'observatoire.

Mais, dira-t-on, quoi que le soleil monte toutes les années à la même hauteur, ne peut-il point arriver quelque obstacle comme seroit une macule qui rallentisse son action en certaines années, plus que dans d'autres années. Il auroit ainsi la plus grande part aux variations dont vous allés chercher la cause dans le sein de la terre.

Je réponds que l'experience ne souffre point qu'on impute au soleil cette variation. Il y auroit une espece de regle dans ce dérangement s'il venoit du

rallentiſſement de l'action du ſoleil, je veux dire que tous les pays ſentiroient ce dérangement à proportion de la diſtance où ils ſont de la Ligne, & que l'élevation du ſoleil decideroit toûjours du degré de chaleur, quelque fut cette chaleur en une certaine année. Le même Eté plus chaud a Paris qu'à l'ordinaire ſupoſeroit un Eté plus chaud à Madrid que les Etés ordinaires. Un hiver très doux à Paris ſupoſeroit qu'il ſeroit encore plus doux à Madrid que les hivers ordinaires. C'eſt ce qui n'eſt point. L'hiver de 1699. à 1700. fut très doux à Paris & très rude à Madrid. Il gela quinze jours de ſuitte a Madrid, & il ne gela pas deux jours de ſuitte à Paris. L'Eté de 1714. fut aſſés ſec & très chaud à Paris. Il fut très pluvieux & aſſés froid en Lombardie. Le jour du ſolſtice eſt quelquefois plus froid que le jour de l'équinoxe. La variation de la temperature des années eſt telle qu'on ne ſçauroit l'attribuer à une cauſe generale. Il faut l'imputer à une cauſe particuliere à chaque pays, c'eſt-à-dire à la difference qui ſurvient dans les émanations de la terre C'eſt elle qui rend encore certaines années plus ſujettes aux maladies que d'autres.

Lucret. lib. 6. *Ipſa ſepe coorta*
De terra ſurgunt.

Il eſt des maladies épidemiques qui ſortent de la terre inſenſiblement, mais il en eſt qu'on en voit ſortir pour ainſi dire. Telles ſont les maladies leſquelles ſurviennent dans les lieux où l'on a fait de grands remuments de terre & qui étoient très ſains avant ces remuments. La premiere enveloppe de la terre eſt compoſée de terres communes, de pierres, de cailloux & de ſables. La nature prudente s'en eſt ſervi pour couvrir la ſeconde enveloppe compoſée de mineraux & de terres graſſes dont les ſucs contribuent à la fertilité du ſol exterieur. Ou ces ſucs montent dans les tuyaux des plantes, ou bien ils s'élevent dans l'air après s'être extenués & filtrés à travers la premiere enveloppe de la terre, & ils y forment ce nître aërien qui retombant enſuitte ſur la terre dont il eſt ſorti aide tant à ſa fertilité. Or quand on fait de grands remuments de terre, on met à découvert pluſieurs endroits de cette ſeconde enveloppe, & l'on les expoſe à l'action immediate de l'air & du ſoleil, laquelle ne trouvant plus

rien d'interposé en détache des molecules en trop grande quantité. D'ailleurs ces molecules encore trop grossieres ne devoient s'élever dans l'air qu'après s'être extenués en passant à travers de la premiere enveloppe comme à travers un tamis. Ainsi l'air de la contrée se corrompt, & il demeure corrompu jusqu'à ce que la terre découverte soit épuisée d'une partie de ces sucs, ou jusqu'à ce que la poussiere chariée sans cesse par les vents l'ait enduite d'une nouvelle croute.

SECTION XIX.

Qu'il faut attribuer aux varitaions de l'air dans le même pays la difference qui s'y remarque entre le genie des habitants en des siecles differents.

JE conclus donc de tout ce que je viens d'exposer, qu'ainsi qu'on attribuë la difference du caractere des nations aux differentes qualittés de l'air de leurs pays, il faut attribuer de même aux changements qui surviennent dans l'air d'un certain pays les varia-

tions qui arrivent dans les mœurs & dans le genie de ſes habitants. Ainſi qu'on impute à la difference qui eſt entre l'air de France & l'air d'Italie la difference qui ſe remarque entre les Italiens & les François, de même il faut attribuer à l'alteration des qualités de l'air de France la difference ſenſible qui s'obſerve entre les mœurs & le genie des François d'un ſiecle & des François d'un autre ſiecle. Comme les qualités de l'air de France varient à certains égards, & qu'elles demeurent les mêmes à d'autres égards, il s'enſuit que dans tous les ſiecles les François auront un caractere general qui les diſtinguera des autres nations, mais qui n'empêchera pas que les François de certains ſiecles ne ſoient differents des François des autres ſiecles. C'eſt ainſi que les vins ont une ſaveur propre dans chaque terroir, laquelle ils conſervent toûjours, mais leur goût n'eſt pas tout à fait le même en certaines années que dans d'autres. Voilà pourquoi, par exemple, les Italiens ſeront toûjours plus propres à réüſſir en Peinture & en Poëſie que les peuples des environs de la mer Baltique. Mais comme la cauſe qui fait cette difference entre les nations eſt ſujette à pluſieurs alterations,

lterations, il semble qu'il doit arriver qu'en Italie certaines generations auront plus de talent pour exceller dans ces arts, que d'autres generations n'en pourront avoir.

Digression sur les Anciens.

Toute la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes, dit le grand Deffenseur des derniers, *étant une fois bien entenduë, se reduit à sçavoir, si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ai cru*, ajoûte-t'il, *que le plus sur étoit de consulter un peu sur tout cecy la Physique, qui a le secret d'abreger bien des contestations que la Rhetorique rend infinies.* Consultons l'a, j'y consens. Elle ne sçauroit nous répondre sur cette question ainsi proposée, parce que personne n'a gardé la mesure des chênes parvenus à leur grandeur sous Auguste & sous Leon X. mais il me paroist qu'elle la resoudra suffisament en nous aprenant ce que nous pouvons sçavoir. C'est que de tous temps certaines plantes sont venuës plus parfaites en une contrée que dans une autre, & que dans le même pays les arbres & les plantes n'y donnent pas toutes les années des fruits également bons.

Non omnis fert omnia tellus.

La cauſe de cet effet montre une activité à laquelle nous pouvons bien attribuer la difference qui ſe remarque entre l'eſprit & le genie des nations & des ſiecles. N'agit-elle pas déja ſenſiblement ſur l'eſprit des hommes en rendant la temperature des climats auſſi differente qu'on la voit eſtre en differents pays comme en differentes années ? La temperature du climat ne nuit-elle pas beaucoup à l'éducation phyſique des enfans, où ne la favoriſe-t'elle pas beaucoup ? Pourquoi ne veut-on pas que les enfans élevés en France en certaines années, dont la temperature aura eſté heureuſe, ayent le cerveau mieux diſpoſé que ceux qui auront eſté élevés durant une ſuitte d'années dont la temperature aura eſté mauvaiſe. Tout le monde n'attribuë-t'il pas l'eſprit des Florentins & la groſſiereté des Bergamaſques àla difference qui eſt entre l'air de Florence & celui de Bergame.

Mais objectera-t'on, ſi ces changements que vous ſuppoſés arriver ſucceſſivement dans la terre, dans l'air & dans les eſprits étoient réels, on remarqueroit dans le même pays quelque changement dans la configuration du corps des hommes. Le changement

que vous croyez arriver dans leur interieur ſeroit acompagné d'un changement ſenſible dans leur exterieur.

Je réponds en premier lieu, fondé ſur tout ce que j'ai dit precedament, que la cauſe qui eſt aſſez puiſſante pour alterer les eſprits, peut bien n'être pas aſſez efficace pour alterer la ſtature des corps. En ſecond lieu je réponds, que ſi l'on faiſoit en France, par exemple, une attention exacte & ſuivie ſur la ſtature des corps & ſur leurs forces, peut-eſtre trouveroit-on qu'il y vient en certains temps des generations d'hommes plus grands & plus robuſtes que dans d'autres. Peut eſtre trouveroit-on qu'il y a des âges où l'eſpece des hommes va en ſe perfectionant, comme il y en a d'autres où elle décheoit. Lors qu'on voit que nos guerriers trouvent le poids d'une cuiraſſe & d'un caſque un fardeau inſuportable, au lieu que leurs anceſtres ne trouvoient pas l'habillement entier du gendarme un poid trop lourd, quand on compare les fatigues des guerres des Croiſades avec la moleſſe de nos camps, n'eſt on pas tenté de dire que la choſe arrive ainſi.

Il ne faut point alleguer que c'eſt la moleſſe de l'éducation qui énerve les corps. Eſt-ce d'aujourdhui que les peres & les

meres choient trop leurs enfans, & les enfans de toute condition n'étoient-ils pas élevés par leurs parents dans les temps dont je parle, ainſi que le ſont ceux d'aujourdhui ? Ne ſeroit-ce point parce que les enfans naiſſent plus délicats, que l'experience fait prendre des precautions plus ſcrupuleuſes pour les conſerver. Il eſt naturel qu'un pere & qu'une mere apportent à l'éducation phyſique de leurs enfans les mêmes attentions & les mêmes ſoins dont ils ſe ſouviennent d'avoir eu beſoin. Il eſt naturel qu'ils jugent de la délicateſſe de leurs enfans, par la délicateſſe dont ils ont eſté durant leur enfance. L'experience ſeule peut en aprenant que ces ſoins ne ſuffiſent plus nous faire penſer qu'il faut employer plus d'attention & plus de menagement pour la conſervation des enfans qu'on n'en a eu pour nous ? L'impulſion de la nature à laquelle on ne reſiſte gueres, ne fait-elle pas aimer encore aujourd'hui les exercices qui fortifient le corps à ceux à qui elle a donné une ſanté capable de les ſoûtenir ? Pourquoi le commun du monde les neglige-t'il aujourd'hui ? Enfin nôtre moleſſe vient-elle de nôtre genre de vie, ou bien eſt-ce parce que nous naiſſons plus foibles par l'eſtomac

& par les viſceres que nos ayeux, que chacun dans ſa condition cherche de nouvelles preparations d'aliments, des nourritures plus aiſées, & que les abſtinences qu'ils obſervoient ſans peine, ſont aujourd'hui réellement impraticables au tiers du monde. Pourquoi ne pas croire que c'eſt la phyſique qui donne la loy au moral ? Je crois donc que la mode de ſe vêtir plus ou moins en certaines ſaiſons, laquelle a lieu ſucceſſivement dans le même pays, dépend de la vigueur des corps qui les fait ſouffrir du froid plus ou moins, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins robuſtes. Il y a cinquante ans que les hommes ne s'habilloient pas auſſi chaudement en France durant l'hyver qu'ils s'habillent aujourd'hui, parce que les corps y eſtoient communement plus robuſtes & moins ſenſibles aux injures du froid. *J'ai obſervé*, dit Chardin, *dans mes voyages, que comme les mœurs ſuivent le temperament du corps, ſelon la remarque de Gallien, le temperament du corps ſuit la qualité du climat, de ſorte que les coûtumes ou habitudes des peuples ne ſont point l'effet du pur caprice, mais de quelque cauſe ou neceſſité naturelle qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche.* Quand les corps deviennent plus foibles & plus

Voyag. de Perſe tom. 2. pa. 275.

ſenſibles aux injures de l'air, il s'enſuit qu'un peuple doive changer quelque choſe dans ſes mœurs & dans ſes coûtumes, ainſi qu'il le feroit ſi le climat eſtoit changé. Ses beſoins varient également par l'un ou par l'autre changement.

Les perſonnes âgées ſoûtiennent encore qu'une certaine Cour eſtoit compoſée de femmes plus belles & d'hommes mieux faits qu'une autre Cour peuplée des deſcendants de ceux là. Qu'on entre en certains temps dans le détail de cent familles, & l'on en trouvera quatre-vingt où le fils ſera d'une ſtature moins élevée que celle de ſon pere. La race des hommes deviendroit une race de Pigmées s'il ne ſuccedoit point à ces temps de décadence des temps où la ſtature des corps ſe releve. Les generations plus foibles & les generations plus robuſtes que les generations precedentes ſe ſuccedent alternativement.

On ne ſçauroit encore attribuer qu'aux changements qui ſurviennent dans les qualités de l'air dans le même pays la difference qui ſe remarque entre les mœurs & la politeſſe de divers ſiecles. On a vû des temps où l'on tiroit facilement les principaux d'une nation de

leurs foyers. On les engageoit ſans peine d'aller chercher la guerre à mille lieuës de leur patrie au mépris des fatigues de pluſieurs mois de chemin, & qui paroiſſent les travaux d'Hercule à leur poſterité amollie. C'eſt, dira-on, que la mode d'y aller s'étoit établie. Mais de pareilles modes ne s'établiroient pas aujourd'hui. Elles ne peuvent s'introduire qu'à l'aide des conjectures Phyſiques, pour ainſi dire. Croit-on que le plus éloquent de nos Predicateurs qui prêcheroit une Croiſade aujourd'hui trouvât bien des Barons qui le vouluſſent ſuivre, *outremer.*

SECTION XX.

De la difference des mœurs & des inclinations du même peuple en des ſiecles differents.

IL arrive encore des temps dont les évenements font penſer qu'il étoit quelque alteration phyſique dans la conſtitution des hommes. Ce ſont ceux où des hommes d'ailleurs très polis & même lettrés ſe portent aux actions les plus

dénaturées avec une facilité affreuſe. Tels furent les François ſous les regnes de Charles IX. & de Henri III. Tous les perſonnages qui font quelque figure dans l'hiſtoire de Charles IX. & dans l'hiſtoire de ſes freres, mêmes les Eccleſiaſtiques, ſont peris de mort violente. Ceux des Seigneurs de ce temps-là, qui comme le Maréchal de Saint André, le Connétable de Montmoranci, le Prince de Condé & le Duc de Joyeuſe furent tués dans des faits d'armes, y moururent aſſaſſinés. Les coups leur furent portés par des hommes qui les reconnoiſſoient & qui en vouloient à eux. On ſçait les noms de ceux qui les tuerent. Je ne ſçais par quelle fatalité Henri II. les trois Rois ſes enfans & Henri IV. qui ſe ſuccederent immediatement moururent tous cinq de mort violente, malheur qui n'étoit pas encore arrivé à aucun de nos Rois de la troiſiéme race, bien que la plûpart euſſent regné dans des temps difficiles & où les hommes étoient plus groſſiers que dans le ſeiziéme ſiecle. Nous avons vû dans le dix-ſeptiéme ſiecle des guerres civiles en France & des partis auſſi aigris & auſſi animés l'un contre l'autre ſous Loüis XIII. & ſous Loüis XIV. que pouvoient l'être dans le

siecle precedent les factions qui suivoient les Ducs de Guise & l'Admiral de Coligni, sans que l'histoire des derniers mouvements soit remplie d'empoisonements, d'assassinats, ni des évenements tragiques si communs en France sous les derniers Valois.

Qu'on ne dise pas que le motif de Religion qui entroit dans les guerres civiles du temps des Valois irritoit les esprits, & que ce motif n'entroit pas dans nos dernieres guerres civiles. Je répondrois que le precepte d'aimer ses ennemis n'étant point contesté par Rome ni par Geneve, il s'ensuit que ceux qui prennoient parti pour l'une ou pour l'autre cause de bonne foi, devoient avoir horreur d'un assassinat. C'est la politique, secondée par l'esprit du siecle, qui a fait commettre toutes ces noirceurs à des gens dont, pour me servir de l'expression du temps, toute la religion *giſſoit* dans une écharpe rouge ou blanche. Si l'on me repliquoit que ces scelerats étoient catholiques ou huguenots par persuasion, mais que c'étoit des cerveaux brûlés, des imaginations forcenées, en un mot des fanatiques de bonne foi, ce seroit adherer à mon sentiment. Comme il ne s'en est pas trouvé de tels durant les dernieres

guerres civiles, il faudra tomber d'accord qu'il eſt des temps où des hommes de ce caractere qui rencontrent toûjours aſſez d'occaſions d'extravaguer, ſont plus communs que dans d'autres. C'eſt établir la difference des eſprits dans differents ſiecles.

En effet, vit-on verſer des fleuves de ſang au ſujet de l'hereſie d'Arrius, qui cauſa tant de diſputes & tant de troubles dans la Chrêtienté. Avant le proteſtantiſme il s'étoit élevé en France pluſieurs conteſtations en matiere de religion, mais ſi l'on excepte les guerres contre les Albigeois, il n'étoit pas arrivé que ces diſputes euſſent fait verſer aux François le ſang de leurs freres, parce que la même acreté ne s'étoit pas encore trouvée dans le ſang, ni la même irritation dans les eſprits.

Pourquoi vient il des ſiecles où les hommes ont un éloignement invincible de tous les travaux d'eſprit, & où ils ſont ſi peu diſpoſés à étudier que toutes les voyes dont on ſe ſert pour les y exciter demeurent inutiles durant long-temps. Tous les travaux du corps & les plus grands dangers leur font moins de peur que l'aplication. Quels privileges & quels avantages nos Rois n'ont-ils pas eſté obligés d'accorder aux

Gradués & aux Clercs dans l'onziéme & dans le douziéme ſiecle, afin d'encourager les François à ſortir du moins de l'ignorance la plus craſſe où je ne ſçais quelle fatalité les retenoit plongés. Les hommes avoient alors un ſi grand beſoin d'être excités à l'étude qu'en quelques Etats on étendit une partie des privileges des Clercs à ceux qui ſçauroient lire. En effet de grands Seigneurs qui ne ſçavoient pas ſigner leur nom, étoient une choſe très commune, mais d'un autre côté on trouvoit facilement des gens preſts d'affronter les plus grands dangers & même les travaux les plus longs. Depuis un ſiecle les hommes ſe portent volontiers à l'étude comme à l exercice des arts liberaux, quoique les encouragements ne ſoient plus les mêmes qu'autrefois. Les ſçavants mediocres & les perſonnes qui profeſſent les arts liberaux avec un talent chetif, ſont devenus ſi communs qu'il eſt des gens aſſez bizarres pour penſer qu'on devroit aujourd'huy avoir autant d'attention à limiter le nombre de ceux qui pourroient profeſſer les arts liberaux, qu'on en aportoit autrefois a l'augmenter. Leur nombre, diſent-ils, s'eſt trop multiplié par rapport au nombre du peuple qui exerce

les arts mecaniques. La proportion où ſont preſentement ceux qui vivent des arts mecaniques avec ceux qui vivent des arts liberaux, n'eſt plus la proportion convenable au bien de la ſocieté.

Senec. Epſt. 106. *Ut omnium rerum, ſic litterarum quoque intemperantia laboramus.*

Enfin pourquoi voit-on dans le même pays des ſiecles ſi ſujets aux maladies Epidemiques, & d'autres ſiecles preſque exempts de ces maladies, ſi cette difference ne vient point des alterations ſurvenuës dans les qualités de l'air qui n'eſt pas le même dans ces ſiecles. On compte en France quatre peſtes generales depuis mil cinq cens trente juſques en mil ſix cens trente-ſix. Dans les quatre vingt années écoulées depuis, à peine quelques Villes de France ont-elles ſenti une legere atteinte de ce fleau. Il y a ſoixante & dix ans que les *Maladreries* des trois quarts des Villes du Royaume n'ont pas eſté ouvertes. Des maladies inconnuës naiſſent en certains ſiecles, & elles ceſſent pour toûjours après s'être renouvellées deux ou trois fois durant un certain nombre d'années. Telles ont eſté en France le *Mal des ardents* & la *Colique de Poitou.* Quand on voit tant d'effets ſi bien marqués de l'alteration des qualités de l'air,

quand on connoît si distinctement que cette alteration est réelle, & quand même on en connoît la cause, peut-on s'empêcher de lui attribuer la difference sensible qui se rencontre dans le même pays entre les hommes de deux siecles differents. Pourquoi les hommes qui naissent plus robustes & de plus longue vie dans un temps que dans un autre, ne naîtront-ils pas de même plus spirituels en un siecle que dans unautre siecle ? je conclus donc, en me servant des paroles de Tacite, que le monde est sujet à des changements & à des vicissitudes dans son cours ordinaire, dont le periode ne nous est pas connu, mais dont la revolution rameine successivement la politesse & la barbarie, les talents de l'esprit comme la force du corps, & par consequent les progrès des arts & des sciences, leur langueur & leur deperissement, ainsi que la revolution du soleil rameine les saisons tour à tour. *Rebus cunctis ineſt quidam veluti orbis, ut quemadmodum temporum vices, ita morum vertantur.* C'est une suitte du plan que le Createur a voulu choisir, & des moyens qu'il a élus pour l'execution de ce plan.

SECTION XXI.

De la maniere dont la reputation des Poëtes & des Peintres s'établit.

JE m'aquitte de la promeſſe que j'ai faite au commencement de cet ouvrage, d'examiner avant que de le finir la maniere dont la reputation des Peintres & la reputation des Poëtes s'établiſſent. Ce que mon ſujet m'obligera de dire ſur le ſuccès des vers & des tableaux, ſera une nouvelle preuve de ce que j'ai déja dit touchant le merite le plus eſſentiel & le plus important de ces ouvrages.

Les productions nouvelles ſont d'abord aprêtiées par des Juges d'un caractere bien different, les gens du métier & le public. Elles ſeroient bien-tôt eſtimées à leur juſte valeur ſi le public étoit auſſi capable de deffendre ſon ſentiment & de le faire valoir, qu'il ſçait bien prendre ſon parti. Mais il a la facilité de ſe laiſſer troubler dans ſon jugement par les perſonnes qui font profeſſion de l'art duquel l'ouvrage nouveau reſſortit. Ces perſonnes ſont ſujettes à faire ſouvent un mauvais rap-

port par les raiſons que nous expoſerons. Elles obſcurciſſent donc la verité de maniere que le public reſte durant un temps dans l'incertitude ou dans l'erreur. Il ne ſçait pas preciſement quel titre merite l'ouvrage nouveau defini en general. Le public demeure indecis ſur la queſtion, s'il eſt bon ou mauvais à tout prendre, & il en croit méme quelquefois les gens du métier qui le trompent, mais il ne les croit que durant un temps fort court.

Ce premier temps écoulé, le public apprétie un ouvrage à ſa juſte valeur, & il lui donne le rang qu'il merite, ou bien il le condamne à l'oubli. Il ne ſe trompe point, parce qu'il en juge avec deſintereſſement, & parce qu'il en juge par ſentiment.

Quand je dis que le jugement du public eſt deſintereſſé, je ne pretends pas ſoûtenir qu'il ne ſe rencontre dans le public des perſonnes que l'amitié ſeduit en faveur des auteurs & d'autres que l'averſion previent contre eux. Mais elles ſont en ſi petit nombre par comparaiſon aux juges deſintereſſés, que leur prevention n'a gueres d'influence dans le ſuffrage general. Un Peintre, & encore plus un Poëte, qui tient toûjours une grande place dans ſon ima-

gination, & qui lui même eſt encore ſouvent un homme de ce caractere d'eſprit pour lequel il n'eſt point de perſonnes indifferentes, ſe figure qu'une grande Ville, qu'un Royaume entier n'eſt peuplé que d'envieux ou d'adorateurs de ſon merite. Il s'imagine le partager en deux factions comme les Empereurs partageoient l'Italie au temps des Guelphes & de Gibellins, lorſque réellement il n'y a pas cinquante perſonnes qui ayent pris parti pour ou contre lui, & qui s'intereſſent avec affection à la fortune de ſes vers. La plûpart de ceux en qui il ſupoſe des ſentiments de haine ou d'amitié très decidés ſont dans l'indifference, & diſpoſés à juger de l'Auteur par ſa Comedie, & non de la Comedie par ſon Auteur. Ils ſont preſts à dire leur ſentiment avec autant de franchiſe que les amis commençaux d'une maiſon, diſent le leur ſur un Cuiſinier que le Maître eſſaye. Ce n'eſt pas le moins équitable des jugements de noſtre pays.

SECTION XXII.

Que le public juge bien des Poëmes & des Tableaux en general. Du sentiment que nous avons pour en connoistre le merite.

NOn-seulement le public juge d'un ouvrage sans interest, mais il en juge encore ainsi qu'il en faut décider en general, c'est à dire par la voye du sentiment & suivant l'impression que le poëme ou le tableau font sur lui. Puisque le premier but de la poësie & de la peinture est de nous toucher, les poëmes & les tableaux ne sont de bons ouvrages qu'à proportion qu'ils nous émeuvent & qu'ils nous attachent Un ouvrage qui touche beaucoup doit être excellent a tout prendre. Par la même raison l'ouvrage qui ne touche point & qui n'attache pas ne vaut rien, & si la critique n'y trouve pas à reprendre des fautes contre les regles, c'est qu'un ouvrage peut être mauvais sans qu'il y ait des fautes contre les regles, comme un ouvrage plein de fautes contre les regles peut estre un ouvrage excellent.

Or le sentiment enseigne bien mieux si l'ouvrage touche & s'il fait sur nous l'impression que doit faire un ouvrage, que toutes les dissertations composées par les Critiques pour en expliquer le merite & pour en calculer les perfections & les défauts. La voye de discussion & d'analise, dont se servent ces Messieurs, est bonne à la verité lors qu'il s'agit de trouver les causes qui font qu'un ouvrage plaist ou qu'il ne plaist pas, mais cette voye ne vaut pas celle du sentiment lors qu'il s'agit de decider cette question. L'ouvrage plaist-il ou ne plaist il pas ? L'ouvrage est-il bon ou mauvais en general ? C'est la même chose. Le raisonnement ne doit donc intervenir dans le jugement que nous portons sur un poëme ou sur un tableau que pour rendre raison de la decision du sentiment & pour expliquer quelles fautes l'empêchent de plaire & quels sont les agréments qui le rendent capables d'attacher. Qu'on me permette ce trait. La raison ne veut point qu'on raisonne sur une pareille question, à moins qu'on ne le fasse pour justifier le jugement que le sentiment a porté. La decision de la question n'est point du ressort du raisonnement. Il doit se soumettre au jugement

que le ſentiment prononce. C'eſt le juge competent de la queſtion.

Raiſonne-t'on, pour ſçavoir ſi le ragoût eſt bon ou s'il eſt mauvais, & s'aviſa-t'on jamais, après avoir poſé des principes géometriques ſur la ſaveur, & défini les qualités de chaque ingredient qui entre dans la compoſition de ce mets, de diſcuter la proportion gardée dans le mélange, pour decider s'il eſt bon ? On n'en fait rien. Il eſt en nous un ſens fait pour connoiſtre ſi le Cuiſinier a operé ſuivant les regles de ſon art. On goûte le ragoût & même ſans ſçavoir ces regles on connoiſt s'il eſt bon Il en eſt de même en quelque maniere des ouvrages d'eſprit & des tableaux faits pour nous plaire en nous touchant.

Il eſt en nous un ſens deſtiné pour juger du merite de ces ouvrages, qui conſiſtent en l'imitation des objets touchants dans la nature. Ce ſens eſt le ſens même qui auroit jugé de l'objet que le Peintre, le Poëte ou le Muſicien ont imité. C'eſt l'œil lors qu'il s'agit d'un tableau. C'eſt l'oreille lors qu'il eſt queſtion de juger ſi les accens d'un recit ſont touchants où s'ils conviennent aux paroles, & ſi le chant en eſt melodieux. Lors qu'il s'agit de

connoître si l'imitation qu'on nous presente dans un poëme est capable d'exciter la compassion & d'attendrir, le sens destiné pour en juger, est le sens même qui auroit esté atendri, c'est le sens qui auroit jugé de l'objet imité. C'est ce sixiéme sens qui est en nous sans que nous voyions ses organnes. C'est la portion de nous même qui juge sur l'impression qu'elle ressent, & qui pour me servir des termes de Platon prononce sans consulter la regle & le compas. C'est enfin ce qu'on apelle communement le sentiment. Le cœur s'agite de lui même & par un mouvement qui precede toute deliberation, quand l'objet qu'on lui presente est réellement un objet touchant, soit que l'objet ait une existence réelle, soit qu'il soit un objet imité. Le cœur est fait, il est organisé pour cela. Son operation previent donc tous les raisonements, ainsi que l'operation de l'œil & celle de l'oreille les devancent dans leurs sensations. Il est aussi rare de voir des hommes nez sans le sentiment dont je parle, qu'il est rare de trouver des aveugles nez. Mais on ne sçauroit le communiquer à ceux qui en manqueroient, non-plus que la vûë & louie. *Nec magis arte traditur quàm*

De Republic. lib. x.

Quintil. inst. lib. 6. cap. 6.

gustus aut odor. Ainſi les imitations font leur effet ſur nous, elles nous font rire ou pleurer, elles nous attachent avant que noſtre raiſon ait eu le temps d'agir & d'examiner. On pleure à une Tragedie avant que d'avoir diſcuté ſi l'objet que le Poëte nous y preſente eſt un objet capable de toucher par lui même & s'il l'a bien imité. Le ſentiment nous aprend ce qui en eſt avant que nous ayons penſé à en faire l'examen. Le même inſtinct qui nous feroit gemir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit ſon fils unique au tombeau, nous fait pleurer quand la ſcene nous fait voir l'imitation fidelle d'un évenement du même genre.

On reconnoît ſi le Poëte a choiſi un objet touchant & s'il l'a bien imité, comme on reconnoît ſans raiſonner ſi le Peintre a peint une belle perſonne, ou ſi celui qui a fait le portrait de nôtre ami l'a fait reſſemblant. Faut-il pour juger ſi ce portrait reſſemble ou non, prendre les proportions du viſage de nôtre ami & les comparer aux proportions du portrait Les Peintres mêmes diront qu'il eſt en eux un ſentiment ſubit lequel devance tout examen, & que l'excellent tableau qu'ils

n'ont jamais vû fait sur eux une impression soudaine qui les fait juger de son merite en general avant toute discussion. Souvent cette premiere *apprehension* leur suffit pour nommer l'Auteur du tableau.

On a donc raison de dire communement qu'avec de l'esprit on se connoît à tout, car on entend par le mot d'esprit employé dans cette occasion, la justesse & la délicatesse du sentiment. Les François sont en possession de faire bien d'autres abus du mot *esprit*. Ainsi Monsieur Pascal n'y avoit pas encore assez reflechi quand il mit sur le papier que ceux qui jugent d'un ouvrage par les regles sont a l'égard des autres hommes comme ceux qui ont une montre sont à l'égard de ceux qui n'en ont point quand il est question de sçavoir l'heure. Je crois cette pensée du nombre de celles qu'un peu de reflexion lui auroit fait expliquer, car on sçait bien que l'ouvrage de Monsieur Pascal que je cite est composé d'idées qui lui étoient venuës dans l'esprit & qu'il avoit mises sur le papier plûtost pour les examiner que pour les publier. Elles furent imprimées après sa mort dans l'état où il les avoit laissées. Lorsqu'il s'agit du merite d'un ouvrage fait pour

Pensées diverses chap. 31.

nous toucher, ce ne sont pas les regles qui sont la montre, c'est l'impression que l'ouvrage fait sur nous. Plus nôtre sentiment est délicat, ou si l'on veut, plus nous avons d'esprit, plus la montre est juste.

Monsieur Despreaux se fonde sur cette raison pour avancer que la plûpart des Critiques de profession qui supléent par la connoissance des regles à la finesse du sentiment qui leur manque bien souvent, ne jugent pas aussi sainement du merite des ouvrages excellents que les esprits du premier ordre en jugent sans avoir étudié les regles autant que les premiers. *Permettez moi de vous dire*, il s'adresse à Monsieur Perrault, *qu'aujourd'hui même ce ne sont pas comme vous vous le figurez les Schrevelius, les Peraredus, les Menagius, ni pour me servir des termes de Moliere les sçavants* EN JUS, *qui goûtent d'avantage Homere, Virgile, Horace & Ciceron. Ceux que j'ai toûjours vû les plus frappez de la lecture de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre. Ce sont des hommes de la plus haute élevation. Que s'il falloit necessairement vous en citer quelqu'un, je vous étonnerois peut-estre par les noms illustres que je mettrois sur le papier, & vous y trouveriés non-seulement des La-*

moignons, des Dagueſſeaux, des Troisvilles, mais des Condé, des Conti & des Turennes.

En effet les Poëtes anciens ſeroient auſſi ſurpris d'aprendre ſur quels endroits de leurs ouvrages le commun des Commentateurs ſe récrie davantage, que s'ils venoient à ſçavoir ce que l'Abbé de Marolles & les traducteurs de ſon eſpece leur font dire quelque-fois ; Les Profeſſeurs qui toute leur vie ont enſeigné la Logique, ſont-ils ceux qui connoiſſent le mieux quand un homme parle de bon ſens & quand il raiſonne avec juſteſſe.

Si le merite le plus important des Poëmes & des tableaux étoit d'être conformes aux regles redigées par écrit, on pourroit dire que la meilleure maniere de juger de leur excellence comme du rang qu'ils doivent tenir dans l'eſtime des hommes, ſeroit la voye de diſcuſſion & d'analiſe. Mais le merite le plus important des poëmes & des tableaux eſt de nous plaire. C'eſt le dernier but que les Peintres & les Poëtes ſe propoſent quand ils prennent tant de peine à ſe conformer aux regles de leur art. On connoît donc ſuffiſament s'ils ont bien réüſſi quand on connoît ſi l'ouvrage touche ou s'il ne touche

pas

pas. Il eſt encore vrai de dire qu'un ouvrage où les regles eſſentielles ſeroient violées ne ſçauroit plaire. Mais c'eſt ce qu'on reconnoît mieux en jugeant par l'impreſſion que fait l'ouvrage qu'en jugeant par les diſſertations des Critiques, qui conviennent rarement ſur l'importance de chaque regle. Ainſi le public eſt capable de bien juger des vers & des tableaux ſans ſçavoir les regles de la Poëſie & de la Peinture, car, comme le dit Ciceron, *Omnes tacito quodam ſenſu ſine ulla arte aut ratione, quæ ſint in artibus ac rationibus prava aut recta dijudicant.* Tous les hommes, à l'aide du ſentiment interieur qui eſt en eux, connoiſſent ſans ſçavoir les regles, ſi les productions des arts ſont de bons ou de mauvais ouvrages, & ſi le raiſonnement qu'ils entendent conclut bien. *De Orat. lib. 3.*

Quintilien dit dans l'ouvrage que nous avons cité tant de fois, quoique nous ne l'ayons pas cité encore auſſi ſouvent qu'il merite de l'eſtre: Ce n'eſt point en raiſonnant qu'on juge des ouvrages faits pour toucher & pour plaire. On en juge par un mouvement interieur qu'on ne ſçauroit bien expliquer. Du moins tous ceux qui ont tenté de l'expliquer n'en ſont pas venus à *Lib. 6.*

bout. *Non ratione aliqua, sed motu nescio an inerrabili judicatur. Neque hoc ab ullo satis explicari puto licet multi tentaverint.*

Le Parterre sans sçavoir les regles juge d'une piece de théatre aussi-bien que les gens du métier. *Il en est du théatre comme de l'eloquence*, dit l'Abbé d'Aubignac. *Les perfections n'en sont pas moins sensibles aux ignorants qu'aux sçavants, bien que la raison ne leur en soit pas également connuë.*

Voilà pourquoi des artisants éclairés consultent quelquefois des personnes qui ne sçavent point les regles de leurs arts, mais qui sont capables néanmoins de donner des decisions sur l'effet d'un ouvrage composé pour toucher les hommes, parce qu'elles sont doüées d'un naturel très sensible. Souvent elles ont décidé avant que d'avoir parlé & même avant que d'avoir pensé à faire une décision. Mais dès que les mouvements de leur cœur qui opere mécaniquement, viennent à s'exprimer par leur geste & par leur contenance, ils deviennent une pierre de touche laquelle donne à connoître distinctement si le merite principal manque ou non dans l'ouvrage qu'on leur montre ou qu'on leur lit. Ainsi quoique ces personnes

ne soient point capables de contribuer à la perfection d'un ouvrage par leur avis, ni même de rendre methodiquement raison de leur sentiment, leur decision ne laisse pas d'être juste & sure. On sçait plusieurs exemples de ce que je viens d'avancer, & que Malherbe & Moliere mettoient même leurs servantes de cuisine au nombre de ces personnes ausqu'elles ils lisoient leurs vers pour éprouver *si ces vers prennoient.* Qu'on me pardonne l'expression favorite de nos Poëtes Dramatiques.

Mais il est des beautés dans ces sortes d'ouvrages, dira-t on, dont les ignorants ne peuvent sentir le prix. Par exemple, un homme qui ne sçait pas que Pharnace qui s'étoit allié aux Romains contre son pere Mithridate, fut dépouillé honteusement de ses Estats par Jules Cesar quelques années après, n'est point frappé de la beauté des vers prophetiques que Racine fait proferer à Mithridate expirant.

Tost ou tard il faudra que Pharnace periſſe.
Fiez vous aux Romains du soin de son suplice.

Les ignorants ne sçauroient donc juger d'un Poëme en general, puisqu'ils ne conçoivent qu'une partie de ses beautés.

Je prie le lecteur de ne point oublier la premiere reponſe que je vais faire à cette objection. C'eſt que je ne comprends pas le bas peuple dans le public capable de prononcer ſur les poëmes ou ſur les tableaux, comme de decider à quel degré ils ſont excellents. Le mot de Public ne renferme icy que les perſonnes qui ont acquis des lumieres, ſoit par la lecture ſoit par le commerce du monde. Elles ſont les ſeules qui puiſſent marquer le rang des poëmes & des tableaux, quoiqu'il ſe rencontre dans les ouvrages excellents des beautés capables de ſe faire ſentir au peuple du plus bas étage & de l'obliger à ſe recrier. Mais comme il eſt ſans connoiſſance des autres ouvrages, il n'eſt pas en état de diſcerner à quel point le poëme qui le fait pleurer eſt excellent ni quel rang il doit tenir parmi les autres poëmes. Le public dont il s'agit icy eſt donc borné aux perſonnes qui liſent, qui connoiſſent les ſpectacles, qui voient & qui entendent parler de tableaux, ou qui ont acquis de quelque maniere que ce ſoit, ce diſcernement qu'on apelle *goût de comparaiſon*, & dont je parlerai tantôt plus au long. Mais le lecteur comprendra mieux encore que je ne pourrois l'ex-

pliquer à quel étage d'esprit, à quel point de lumieres & à quelle condition le Public dont je voudrai parler sera limité, & cela en faisant attention sur les temps, sur les lieux & sur l'ouvrage dont il s'agira. Par exemple, tous ceux qui sont capables de porter un jugement sain sur une Tragedie Françoise, ne sont pas capables de juger de même de l'Enéide ni d'un autre poëme latin. Le public qui peut juger d'Homere aujourd'hui, est encore moins nombreux que le public qui peut juger de l'Enéide. Le public se restraint donc suivant l'ouvrage dont il est question de juger.

Le mot de Public est donc plus reserré ou plus étendu, suivant les temps & suivant les lieux dont on parle. Il est des siecles & des villes ou les connoissances necessaires, pour bien juger d'un ouvrage par son effet, sont plus communes & plus repanduës que dans d'autres. Tel ordre de citoyens qui n'a pas ces lumieres dans une ville de Province, les a dans une Capitale. Tel ordre de citoyens qui ne les avoit pas au commencement du seiziéme siecle, les avoit à la fin du dix-septiéme. Depuis l'établissement des Opera, le public, capable de dire son sentiment sur la

musique s'eſt augmenté des trois quarts à Paris. Mais, comme je l'ai déja dit, je ne crains pas que mon lecteur ſe trompe ſur l'extention qu'il conviendra de donner à la ſignification du mot de Public, ſuivant les occaſions ou je l'employerai. Il en fera des aplications juſtes, même ſans refléchir trop long-temps.

Ma ſeconde réponſe à l'objection tirée des vers de Mithridate, c'eſt que le public ne fait pas le procès en un jour aux ouvrages qui réellement ont du merite. Avant que d'être jugés, ils demeurent un temps, pour ainſi dire, ſur le bureau. Or dès que le merite d'un ouvrage attire l'attention du public, ces beautés que le public ne ſçauroit comprendre ſans quelqu'un qui les lui explique, ne lui échapent pas. L'explication des vers qui les renferment paſſe de bouche en bouche & deſcend juſqu'au plus bas étage du public. Il en tient compte à l'auteur quand il définit ſon ouvrage en general Les hommes ont du moins autant d'envie de dire ce qu'ils ſçavent, que d'aprendre ce qu'ils ne ſçavent pas. D'ailleurs je ne penſe pas que le public jugeat mal d'un ouvrage en general, quand bien même quelqu'unes de ces beautés lui ſeroient

échapées. Ce n'est point sur de pareilles beautés qu'un auteur sensé qui compose en langue vulgaire, fonde le succès de son poëme. Les Tragedies de Corneille & de Racine ne contiennent pas chacune quatre traits pareils à celui de Mithridate que nous avons cité. Si une piece tombe, on peut dire qu'elle seroit tombée de même quand le public entier auroit eu l'intelligence de ces beautés voilées. Deux ou trois vers qu'il a laissé passer sans y faire attention & qui lui auroient plû s'il en avoit compris tout le sens, ne l'auroient pas empêché d'être ennuyé par quinze cens autres qu'il a parfaitement entendus.

Le dessein de la Poësie & de la Peinture étant de toucher & de plaire, il faut que tout homme qui n'est pas stupide puisse sentir l'effet des bons vers & des bons tableaux. Tous les hommes doivent donc estre en possession de donner leur propre suffrage quand il s'agit de décider si les poëmes ou les tableaux font l'effet qu'ils doivent faire. Ainsi lors qu'il s'agit de juger de l'effet general d'un ouvrage, le Peintre & le Poëte sont aussi peu en droit de recuser ceux qui ne sçavent pas leur art, qu'un Chirurgien seroit en droit de recuser le temoignage de

celui qui a souffert une operation lorsqu'il est question de sçavoir si l'operation a esté douloureuse, sous le pretexte qu'il seroit ignorant en Anatomie. Que penseroit-on du Musicien qui soûtiendroit que ceux qui ne sçavent pas la musique sont incapables de décider si le menuet qu'il a composé plaist, ou s'il ne plaist pas ? Quand un Orateur fait bailler & dormir son auditoire, ne passe-t il pas pour constant qu'il a mal harangué, sans qu'on songe à s'informer si les personnes que son discours a jettées sur le costé sçavoient la Rhetorique. Les hommes persuadés par instinct que le merite d'un discours oratoire, ainsi que le merite d'un Poëme & d'un tableau, doivent tomber sous le sentiment, ajoûtent foi au raport de l'Auditeur, & ils s'en tiennent à sa décision dès qu'ils le connoissent pour une personne sensée. Quand même un des spectateurs d'une Tragedie generalement desaprouvée feroit une mauvaise exposition des raisons qui font qu'elle ennuye, les hommes n'en défereroient pas moins au sentiment general. Ils ne laisseroient pas de croire que la piece est mauvaise, bien qu'on expliquât mal par quelles raisons elle ne vaut rien. On en croit

l'homme même quand on ne comprend pas le raisonneur.

Est-il décidé autrement que par le sentiment general que certaines couleurs sont naturellement plus guaies que d'autres couleurs. Ceux qui prétendent expliquer cette verité par principes ne disent que des choses obscures & que peu de gens croyent comprendre. Cependant la chose est reputée certaine dans tout l'univers. On seroit aussi ridicule aux Indes en soûtenant que le nôir est une couleur gaye, qu'on le seroit à Paris en soûtenant que le verd clair & le couleur de chair sont des couleurs tristes.

SECTION XXIII.

Que la voye de discussion n'est pas aussi bonne pour connoistre le merite de vers & des tableaux que celle du sentiment.

PLus les hommes avancent en âge & plus leur raison se perfectionne, moins ils ont de foi pour tous les raisonnements Philosophiques, & plus ils ont de confiance dans le sentiment &

dons la pratique L'experience leur a fait connoître qu'on eſt trompé rarement par le raport diſtinct de ſes ſens & que l'habitude de raiſonner & de juger ſur ce rapport conduit à une pratique ſimple & ſure, au lieu qu'on ſe méprend tous les jours en operant en Philoſophe, c'eſt-à dire en poſant des principes generaux & en tirant de ces principes une chaîne de concluſions. Dans les arts, les principes ſont en grand nombre, & rien n'eſt plus facile que de ſe tromper dans le choix de celui qu'on veut poſer comme le plus important. Ne ſe peut-il pas faire encore que ce principe doive varier ſuivant le genre d'ouvrage auquel on veut travailler ? On peut bien encore donner à un principe plus d'étenduë qu'il n'en devroit avoir. On propoſe même ſouvent ce qui eſt ſans exemple pour impoſſible. C'en eſt aſſez pour eſtre hors de la bonne route dès le troiſiéme ſyllogiſme. Ainſi le quatriéme devient un ſophiſme ſenſible, & le cinquiéme contient une concluſion dont la fauſſeté ſouleve ceux-là mêmes qui ne ſont point capables de développer le raiſonnement & de remonter juſqu'à la ſource de l'erreur. Enfin ſoit que les Philoſophes phyſiciens ou critiques

posent mal leurs principes, soit qu'ils en tirent mal leurs conclusions, il leur arrive tous les jours de se tromper en assurant que leur methode conduit infailliblement à la verité.

Combien l'experience a-t-elle découvert d'erreurs dans les raisonnements Philosophiques qui étoient tenus par les siecles passés pour des raisonnements solides. Autant qu'elle en découvrira un jour dans les raisonnements qui passent aujourd'hui pour des verités inconteſtables. Comme nous reprochons aujourd'hui aux anciens d'avoir cru l'horreur du vuide & l'influence des astres, nos petits neveux nous reprocheront un jour de semblables erreurs, que le raisonnement entreprendroit en vain de démesler aujourd'hui, mais que l'experience & le temps sçauront bien mettre en évidence.

Les deux plus illustres compagnies de Philosophes qui soient en Europe, l'Academie des Sciences de Paris & la Societé Royale de Londres, n'ont pas voulu ni adopter ni bâtir aucun système general de Physique. Suivant le sentiment du Chancellier Bacon, elles n'en épousent aucun dans la crainte que l'envie de justifier ce système ne fascinât

les yeux des obſervateurs & ne leur fit voir les experiences non-pas telles qu'elles ſont, mais telles qu'il faudroit qu'elles fuſſent pour ſervir de preuves à une opinion qu'on auroit entrepris de faire paſſer pour la verité. Nos deux illuſtres Academies ſe contentent donc de verifier les faits & de les inſerer dans leurs regiſtres, perſuadées qu'elles ſont que rien n'eſt plus facile au raiſonnement que de trebucher dès qu'il veut faire deux pas au déla du terme où l'experience l'a conduit. C'eſt de la main de l'experience que ces Compagnies attendent un ſyſtéme general. Que penſer de ces ſyſtémes de poëſie, qui loin d'eſtre fondés ſur l'experience veulent lui donner le démenti, & qui prétendent nous démontrer que des ouvrages admirés de tous les hommes capables de les entendre depuis deux mille ans qu'ils ſont compoſés, ne ſont rien moins qu'admirables.

Mieux les hommes ſe connoiſſent eux-mêmes & les autres, moins, comme je l'ai déja dit, ils ont de confiance dans toutes ces déciſions faites par voye de ſpeculation, même dans les matieres qui ſont à la rigueur ſuſceptibles de demonſtrations geometriques. Monſieur Leibnitz ne ſe hazarderoit

jamais à paſſer en caroſſe par un endroit où ſon cocher l'aſſureroit ne pouvoir point paſſer ſans verſer, même étant à jeun, quoiqu'on lui démontrât dans une analyſe geometrique de la pente du chemin & de la hauteur comme du poids de la voiture qu'elle ne devroit pas y verſer. On en croit l'homme preferablement au Philoſophe, parce que le Philoſophe ſe trompe encore plus facilement que l'homme.

S'il eſt un art qui dépende des ſpeculations des Philoſophes, c'eſt la navigation en pleine mer. Qu'on demande à nos Navigateurs ſi les vieux Pilotes qui n'ont que leur experience, & ſi l'on veut leur *routine* pour tout ſçavoir, ne devinent pas mieux dans un voyage de long cours en quel lieu peut eſtre le vaiſſeau que les Mathematiciens *nouveaux à la mer*, mais qui durant dix ans ont étudié dans leur cabinet toutes les ſciences dont s'aide la navigation. Ils repondront qu'ils ne virent jamais ces Mathematiciens redreſſer les Pilotes ſur l'eſtime ailleurs que dans les Relations que ſes premiers font imprimer, & ils allegueront le mot du Lion de la fable à qui l'on faiſoit remarquer un bas-relief où un homme terraſſoit un Lion ; que les Lions n'ont point de Sculpteurs.

Quand l'Archiduc Albert entreprit le fameux siege d'Ostende, il fit venir d'Italie pour estre son principal Ingenieur, Pompée Targon le premier homme de son temps dans toutes les parties des Mathematiques, mais sans experience. Pompée Targon ne fit rien de ce que sa reputation faisoit attendre. Aucune de ses machines ne réüssit & l'on fut obligé de le congedier après qu'il eut bien dépensé de l'argent & fait tuer bien du monde inutilement. On donna la conduitte du siege au celebre Ambroise Spinola qui n'avoit que du genie & de la pratique, mais qui prit la place. Ce grand Capitaine n'avoit étudié aucune des sciences capables d'aider à un Ingenieur à se former, quand le dépit qu'il conçût parce qu'un autre Noble Gennois lui avoit esté preferé dans l'achapt du Palais *Turſi* de Gennes lui fit prendre le parti de venir se faire homme de guerre dans les Pays-bas Espagnols en un âge fort avancé, par raport à l'âge où l'on fait communement l'aprentissage de ce métier

En 1643. Lorsque le grand Prince de Condé assiegea Thionville après la bataille de Rocroi, il fit venir dans son camp Roberval sçavant en Mathematiques des

plus illustres, & mort Professeur Royal en cette science, comme un homme très capable de lui donner de bons avis sur son siege. Roberval ne proposa rien qui fut praticable, & on l'envoya attendre dans Metz que d'autres eussent pris la place. On voit par les livres du Boccalin qu'il sçavoit tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit de plus ingenieux sur le grand art de gouverner les Peuples. Le Pape Paul V. lui confia sur sa reputation la police d'une petite ville qu'un homme sans Latin auroit très bien regie. Il fallut revoquer au bout de trois mois d'administration l'Auteur des Commentaires Politiques sur Tacite, & du fameux livre de la *Pierre de touche.*

Un Medecin de vingt cinq ans est aussi persuadé de la verité des raisonnements Physiques qui prétendent développer la maniere dont le Quinquina opere pour guerir les fievres intermittentes : qu'il le peut estre de l'operation même du remede. Un Medecin de soixante ans est persuadé de la verité du fait qu'il a vû plusieurs fois, mais il ne croit plus aux explications de l'effet du remede, que *par benefice d'inventaire*, s'il est permis d'user de cette expression. Est-ce sur la connois-

ſance des ſimples, ſur la ſcience de l'Anatomie, en un mot ſur l'érudition ou ſur l'experience du Medecin que ſe determine un homme qui a de lui même de l'experience, lorſqu'il eſt obligé de ſe choiſir un Medecin ? Monſieur de Gourville, de qui Charles II. Roi d'Angleterre diſoit que de tous les François qu'il avoit connu il étoit celui qui avoit le plus de ſens, eut beſoin d'un Medecin. Les plus ſçavants Medecins briguerent pour gouverner ſa ſanté. Il envoia un homme de confiance à la porte des Ecoles de Medecine un jour que la faculté s'aſſembloit, avec ordre de lui amener ſans autre information celui des Medecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme a la ſienne. On lui en amena un tel qu'il le ſouhaittoit, & il s'en trouva bien. Monſieur de Gourville ſe determina en faveur de l'experience, laquelle meritoit davantage le titre d'experience à ſon égard.

Feu Monſieur de Tournefort, un des plus dignes ſujets de l'Academie des Sciences, dit, en parlant d'un pas difficile qu'il franchit. *Pour moi je m'abandonnai entierement à la conduitte de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que ſi j'avois voulu le conduire.*

Voyage du Levant Lettre II.

Un Automate qui ſuit naturellement les loix de la mecanique ſe tire bien mieux d'affaire dans ces occaſions que le plus habile Mecanicien qui voudroit mettre en uſage les regles qu'il a apriſes dans ſon Cabinet, fut-il de l'Academie des Sciences. C'eſt l'experience d'un cheval, d'une machine au ſentiment de l'Auteur, qui eſt icy preferée aux raiſonnements d'un homme, d'un Academicien. Qu'on me permette laplaiſanterie, ce cheval mene loin.

Les Avocats ſont communement plus ſçavants que les Juges. Néanmoins il eſt très ordinaire que les Avocats ſe trompent dans les conjectures qu'ils font ſur l'iſſue d'un procès. Les Juges qui n'ont lû qu'un trés petit nombre de livres, mais à qui l'experience de ce qu'ils voyent journellement a montré quels ſont les motifs de deciſion qui déterminent les Tribunaux dans le jugement des procès, ne ſe trompent preſque jamais dans leurs predictions ſur l'évenement d'une cauſe.

Or s'il eſt quelque matiere ou il faille que le raiſonnement ſe taiſe devant l'experience, c'eſt aſſurement dans les queſtions qu'on peut faire ſur le merite d'un Poëme. C'eſt lorſqu'il s'agit de ſçavoir ſi un Poëme plaît ou s'il

ne plaît pas, ſi generalement parlant un Poëme eſt un ouvrage excellent ou s'il n'eſt qu'un ouvrage mediocre. Les principes generaux ſur leſquels on puiſſe ſe fonder pour raiſonner conſequamment touchant le merite d'un Poëme, ſont en petit nombre. Il y a ſouvent lieu à quelque exception contre le principe qui paroît le plus univerſel. Pluſieurs de ces principes ſont ſi vagues qu'on peut ſoûtenir également que le Poëte les ait apliqués ou qu'il ne les ait point apliqués dans ſon ouvrage. L'importance de ces principes dépend encore d'une infinité de circonſtances des temps & des lieux où le Poëte a compoſé. En un mot, comme le premier but de la Poëſie eſt de plaire, on voit bien que ſes principes deviennent plus ſouvent arbitraires que les principes des autres arts, à cauſe de la diverſité du goût de ceux pour qui les Poëtes compoſent. Quoique les beautés doivent eſtre moins arbitraires dans l'art oratoire que dans l'art poëtique, néanmoins Quintilien dit qu'il ne s'eſt jamais aſſujetti qu'à un très petit nombre de ces principes & de ces regles, qu'on apelle principes generaux & regles univerſelles. Il n'y en a preſque point, ajoûte-il, dont on ne puiſſe conteſter

la validiré par de bonnes raisons. *Propter quæ mihi semper moris fuit quam minime alligare me ad præcepta quæ Catholica vocantur, id est ut dicamus quomodo possumus, universalia vel perpetualia. Raro enim reperitur hoc genus ut non labefactari parte aliqua aut subrui possit.* *Lib. inst. 1. cap. 14.*

Il est donc comme impossible d'évaluer au juste ce qui doit resulter des irregularités heureuses d'un Poëte, de son attention à se conformer à certains principes, de sa negligence à en suivre d'autres. Enfin combien de fautes la Poësie de son stile peut faire pardonner. Souvent il arriveroit encore qu'après avoir bien raisonné & bien conclu pour nous, nous aurions mal conclu pour les autres, & ces autres se trouveront estre précisement les personnes pour qui le Poëte a composé son ouvrage. L'évaluation Geometrique du merite de l'Arioste faite aujourd'hui pour un François, seroit-elle bonne par raport aux Italiens du seiziéme siecle. Le rang où un *Dissertateur* François placeroit aujourd'hui l'Arioste en vertu d'une Analyse Geometrique de son Poëme, seroit-il reconnu pour estre le rang dû au *Roland furieux* ? Que de calculs, que de combinaisons à faire avant que d'estre en droit de tirer la consequence si l'on

veut la tirer juſte, Un gros volume *in folio* ſuffiroit à peine pour contenir l'analyſe exacte de la Phédre de Monſieur Racine faite ſuivant cette methode & pour appretier ainſi cette piece par voye d'examen. La diſcuſſion ſeroit encore auſſi ſujette à erreur, qu'elle ſeroit fatiguante pour l'écrivain & dégoutante pour le lecteur. Ce que l'analyſe ne ſçauroit trouver, le ſentiment le ſaiſit d'abord.

Le ſentiment dont je parle eſt dans tous les hommes, mais comme ils n'ont pas tous les oreilles & les yeux également bons, de même ils n'ont pas tous le ſentiment également parfait. Les uns l'ont meilleur que les autres, ou bien parce que leurs organnes ſont naturellement mieux compoſés, ou bien parce qu'ils l'ont perfectionné par l'uſage frequent qu'ils en ont fait & par l'experience. Ceux-cy doivent s'apercevoir plûtoſt que les autres du merite ou du peu de valeur d'un ouvrage. C'eſt ainſi qu'un homme, dont la vuë porte loin, reconnoiſt diſtinctement un autre homme à la diſtance de cent toiſes, quand ceux qui ſont à ſes coſtés diſcernent à peine la couleur des habits de cet homme qui s'avance. Quand on en croit ſon premier mouvement, on

juge de la portée des ſens des autres, par la portée de ſes propres ſens. Il arrive donc que ceux qui ont la vuë courte hezitent quelque temps à ſe rendre au ſentiment de celui qui a les yeux meilleurs qu'eux, mais dès que la perſonne qui s'avance s'eſt aprochée à une diſtance proportionnée à leur vuë, ils ſont tous d'un même avis.

De même tous les hommes qui jugent par ſentiment ſe trouvent d'accord un peu plûtoſt ou un peu plus tard ſur l'effet & ſur le merite d'un ouvrage. Si la conformité d'opinion n'eſt pas établie parmi eux auſſi-toſt qu'il ſemble qu'elle devroit l'eſtre, c'eſt que les hommes en opinant ſur un poëme ou ſur un tableau ne ſe bornent pas toûjours à dire ce qu'ils ſentent & à raporter quelle impreſſion il fait ſur eux. Au lieu de parler ſimplement & ſuivant leur *apprehenſion*, dont ils ignorent ſouvent le merite, ils veulent parler par principes, & comme la plûpart ils ne ſont pas capables de s'expliquer methodiquement ils embroüillent leurs deciſions & ils ſe troublent reciproquement dans leurs jugements. Un peu de temps les met daccord avec eux-mêmes comme avec les autres.

SECTION XXVI.

Objection contre la solidité des jugements du public, & la réponse à cette objection.

J'Entends déja citer les erreurs où le public est tombé dans tous les temps & dans tous les pays sur le merite des personnes qui rempliſſent les grandes dignités ou qui exercent certaines professions. Pouvez vous, me dira-t on, eriger en Tribunal infaillible un *Apretiateur* du merite qui s'est trompé si souvent sur les Generaux, sur les Ministres & sur les Magistrats,

Je vais faire deux réponses à cette objection, qui dans le fond est plus éblouissante que solide. En premier lieu le public se trompe rarement sur le merite des personnes qu'on vient de citer comme un exemple de ses injustices, quoiqu'il les louë ou qu'il les blâme à tort quelquefois, sur un évenement particulier. Expliquons cette proposition. Le public ne juge pas du merite du General sur une seule campagne, du Ministre sur une seule negotiation,

ni du Medecin si l'on veut, sur le traitement d'une seule maladie. Il en juge sur plusieurs évenements & sur plusieurs succès. Or autant qu'il seroit injuste de juger du merite de ceux dont il s'agit sur un succès unique, autant me paroit-il équitable d'en juger sur plusieurs évenements semblables, ainsi que par comparaison aux succès de ceux qui auront eu à conduire des entreprises ou des affaires pareilles à celles dont les personnes doat il s'agit icy auront esté chargées.

Un succès heureux & même deux, peuvent être le seul effet du pouvoir des conjonctures. Il est rare que le bonheur seul amene trois succès heureux, mais lorsque ces succès sont parvenus à un certain nombre, il seroit insensé de prétendre qu'ils fussent le pur effet du hazard, & que l'habileté du General ou du Ministre, n'y eussent point de part. Il en est de même des succès malheureux. Le Joueur de Trictrac qui de vingt parties qu'il joue avec la même personne en gagne dix-neuf, passe constament pour sçavoir le jeu mieux qu'elle, quoique le caprice des dez puisse faire gagner deux parties de suitte au joueur mal habile contre le joueur habile. Or la guerre & les autres professions que

nous avons citées, dépendent encore moins de la fortune que le trictrac, quoique la fortune ait part dans les succès de ceux qui les exercent. Le plan que se propose le General après avoir examiné ses moyens & ceux de l'ennemi, n'est pas exposé à estre aussi souvent déconcerté que le dessein du joueur. Ainsi le public n'a point de tort de penser que le General, dont presque toutes les campagnes sont heureuses, est un grand homme de guerre, quoi qu'un general puisse avoir un évenement heureux sans merite, comme il peut perdre une bataille ou lever un siege sans qu'il y ait de sa faute. Le Cardinal Mazarin, qui connoissoit aussi bien que personne quelle part peut avoir la capacité dans ces évenements, que les hommes bornés croyent dependre presque entierement du hazard, parce qu'ils en dependent en partie, ne vouloit confier les armées & les affaires qu'à des gens heureux, supposant qu'on ne réussit point assez souvent pour meriter le titre d'heureux, sans avoir beaucoup d'habileté.

Ma seconde réponse à l'objection proposée contre la justesse des jugements du public est de dire : qu'on auroit encore tort de conclure que le public

blic puiſſe ſe tromper ſur un poëme ou ſur un tableau, parce qu'il pourroit louër ou blâmer à tort les Miniſtres & les Generaux. Le public ne s'eſt trompé, par exemple, dans tous les temps, ſur la louange duë à un General qui vient de gagner une bataille, que pour avoir porté ſon jugement ſur tout un objet dont il ne connoiſſoit qu'une partie. Lorſqu'il a eu tort, c'eſt pour avoir blâmé ou loué avant que d'avoir eſté bien inſtruit de la part que le General avoit euë dans le bon ou dans le mavais ſuccès. Le public a voulu juger quand il étoit encore mal informé des faits. Il a jugé du General avant que d'eſtre pleinement inſtruit de la contrainte où le jettoient les ordres de ſon Prince ou de ſa Republique, des traverſes que lui ſuſcitoient ceux dont l'emploi étoit de l'aider, & des aſſiſtances promiſes & non données. Le public ne ſçait pas ſi le General n'avoit amené lui même en reſſerrant l'ennemi, le hazard qui ſemble avoir eſté l'unique cauſe de ſon ſuccès, & ſi l'avantage qu'il tire de ce hazard n'eſt pas dû aux precautions que ſa prevoyance avoit priſes pour en profiter. Il ignore ſi le General pouvoit écarter ou du moins s'il devoit prevoir le con-

tretemps qui fait avorter ſon entrepriſe, & qui l'a fait même paroiſtre chimerique après qu'elle eſt manquée. Le public ignore ſi le gain de la bataille eſt la ſuitte du plan du General, ou s'il eſt dû à la preſence d'eſprit d'un Officier Subalterne. On peut dire la même choſe du public quand il louë ou quand il blâme le Miniſtre, le Magiſtrat & même le Medecin ſur un évenement particulier.

Il n'en eſt pas de même du public quand il louë les Peintres & les Poëtes, parce qu'ils ne ſont jamais heureux ni malheureux du coſté du ſuccès de leurs productions qu'autant qu'ils ont merité de l'eſtre. Quand le public décide ſur leurs ouvrages, il porte ſon jugement ſur un objet qu'il connoiſt en ſon entier & qu'il enviſage par toutes ſes faces. Toutes les beautés & toutes les imperfections de ces ſortes d'ouvrages ſont ſous les yeux du public. Rien de ce qui doit les faire louër ou les faire blâmer n'eſt caché pour lui. Il ſçait tout ce qu'il faut ſçavoir pour en bien juger. Le Prince qui a donné la commiſſion au General ou l'inſtruction au Miniſtre n'eſt pas auſſi capable de juger de leur conduitte, que l'eſt le public de juger des poëmes & des tatableaux,

Les Peintres & les Poëtes, continua-t-on, ſont du moins les plus malheureux de tous ceux dont les ouvrages demeurent à découvert ſous les yeux du public. Vous mettez tout le monde en droit de faire leur procès, même ſans rendre aucune raiſon de ſon jugement, au lieu que les autres ſçavants *ne ſont jugés que par leurs Pairs*, qui ſont encore tenus de les convaincre dans les formes avant que d'eſtre reçûs à prononcer leur condamnation.

Je ne penſe pas que ce fut un ſi grand bonheur pour les Peintres & pour les Poëtes de n'eſtre jugés que par leurs Pairs. Mais répondons plus ſerieuſement. Lorſqu'un ouvrage traite de ſciences ou de connoiſſances purement ſpeculatives, ſon merite ne tombe point ſous le ſentiment. Ainſi les perſonnes qui ont acquis le ſçavoir neceſſaire pour connoiſtre ſi l'ouvrage eſt bon ou mauvais ſont les ſeules qui puiſſent en juger. Les hommes ne naiſſent pas avec la connoiſſance de l'Aſtronomie & de la Phyſique, comme ils naiſſent avec le ſentiment. Ils ne ſçauroient juger du merite d'un ouvrage de Phyſique ou d'Aſtronomie qu'en vertu des connoiſſances acquiſes, mais ils peuvent juger des vers & des tableaux en vertu de leurs

qualités naturelles. Ainsi les Geometres, les Medecins & les Theologiens, ou ceux qui sans avoir mis l'enseigne de ces sciences ne laissent pas de les sçavoir, sont les seuls qui puisse juger d'un ouvrage qui traite de leur science. Mais tous les hommes peuvent juger des vers & des tableaux, parce que tous les hommes sont sensibles, & que l'effet des vers & des tableaux tombe sous le sentiment.

Quoique cette réponse soit sans replique, je ne laisserai pas de la fortifier encore par une reflexion. Dès que les sciences dont j'ai parlé ont operé en vertu de leurs principes, dès qu'elles ont produit quelque chose qui doit être utile ou agreable aux hommes, nous connoissons alors sans autre lumiere que celle du sentiment, si le sçavant a réussi. L'ignorant en Astronomie connoist aussi bien que le sçavant, si l'Astronome a prédit l'Eclipse avec précision, ou si la Machine fait l'effet promis par le Mathematicien, quoi qu'il ne puisse pas prouver methodiquement que l'Astronome & le Mathematicien ont tort, ni dire en quoi ils se sont trompés.

S'il est des arts dont les productions tombent sous le sentiment, c'est la peinture, c'est la Poësie. Ils n'operent

que pour nous toucher. Toute l'exception qu'on puiſſe alleguer, c'eſt de dire qu'il eſt des tableaux & des poëmes dont tout le merite ne tombe pas ſous le ſentiment. On ne ſçauroit connoître à l'aide du ſentiment ſi la verité eſt obſervée dans le tableau hiſtorique qui repreſente le ſiege d'une place ou la ceremonie d'un ſacre. Le ſentiment ſeul ne ſuffit point pour connoître ſi l'Auteur d'un poëme de philoſophie raiſonne avec juſteſſe, & s'il apuie bien ſon ſyſtéme.

Le ſentiment ne ſçauroit juger de cette partie du merite d'un poeme ou d'un tableau, qu'on peut apeller le merite étranger, mais c'eſt parce que la peinture & la poeſie elle-mêmes ſont incapables d'en décider. En cela les Peintres & les Poëtes n'ont aucun avantage ſur les autres hommes. S'il ſe trouve des Peintres & des Poëtes capables de décider ſur ce que nous avons apellé le merite étranger dans les poëmes & dans les tableaux, c'eſt qu'ils ont d'autres connoiſſances que celles de l'art de la peinture & de l'art de la poëſie.

Quand il s'agit d'un de ces ouvrages mixtes qui reſſortiſſent à pluſieurs Tribunaux differents, chacun d'eux ju-

ge la queſtion qui eſt de ſa competence. C'eſt ce qui donne lieu à des jugements opoſés, & néanmoins équitables ſur le merite du même ouvrage. Ainſi les Poëtes louent avec raiſon le poëme de Lucrece ſur l'univers, comme l'ouvrage d'un grand Artiſan, quand les Philoſophes le condamnent comme un livre rempli de mauvais raiſonnements, c'eſt ainſi que les Sçavants en hiſtoire blâment Varillas, parce qu'il ſe trompe à chaque page, quand les lecteurs, qui ne cherchent que de l'amuſement dans un ouvrage, le louent à cauſe de ſes narrations amuſantes & de l'agrément de ſon ſtile. Ils vantoient le Poëte, pour ainſi dire, quand ſon ſyſtéme étoit blâmé par les Philoſophes.

Mais pour retourner à Lucrece, le public eſt juge de la partie du merite de ſon poëme qui eſt du reſſort de la poëſie auſſi-bien que les Poetes mêmes. Toute cette portion du merite de Lucrece tombe ſous le ſentiment.

Ainſi le veritable moyen de connoître le merite d'un poëme ſera toûjours de conſulter l'impreſſion qu'il fait. Nôtre ſiecle eſt trop éclairé, & ſi l'on veut trop philoſophe pour lui faire croire qu'il doive aprendre des Critiques ce

qu'il doit penſer d'un ouvrage compoſé pour toucher, quand on peut lire cet ouvrage & quand le monde eſt rempli de gens qui l'ont lû. La Philoſophie qui enſeigne à juger des choſes par les principes qui leur ſont propres, enſeigne en même temps que pour connoître le merite & l'excellence d'un poëme, il faut examiner s'il plaît, & à quel point il plaît & il attache ceux qui le liſent.

Veritablement ceux qui ne ſçavent point l'art, ne ſont pas capables de remonter juſques aux cauſes qui rendent un mauvais poëme ennuyeux. Ils ne ſçauroient en indiquer les fautes en particulier. Auſſi ne prétends-je pas que l'ignorant puiſſe dire preciſement en quoi le Peintre ou le Poëte ont manqué, & moins encore leur donner des avis ſur ſur la correction de chaque faute, mais cela n'empêche pas que l'ignorant ne puiſſe juger par l'impreſſion que fait ſur lui un ouvrage compoſé pour lui plaire & pour l'intereſſer, ſi l'Auteur a réuſſi dans ſon entrepriſe & juſqu'à quel point il y a réuſſi. Il peut donc dire que l'ouvrage eſt bon ou qu'il ne vaut rien, & même il eſt faux qu'il ne rende pas raiſon de ſon jugement. Le Poëte tragique, dira t'il, ne l'a point

fait pleurer, & le Poëte comique ne l'a point diverti. Il allegue qu'il ne sent aucun plaisir en regardant le tableau qu'il refuse d'estimer. C'est aux ouvrages a se défendre eux mêmes contre de pareilles critiques, & ce qu'un Auteur peut dire pour excuser les endroits foibles de son poëme n'a pas plus d'effet qu'en ont les éloges étudiés que ses amis peuvent donner aux beaux endroits. *L'Amour tyrannique* de Scuderi est demeuré au nombre des mauvaises pieces malgré la Dissertation de Sarrazin. Tous les raisonnements des Critiques ne sçauroient persuader qu'un ouvrage plaise lorsqu'on sent qu'il ne plaist pas, comme ils ne peuvent faire acroire que l'ouvrage qui intereſſe, n'intereſſe pas.

SECTION XXV.

Du jugement des gens du métier.

APrès avoir parlé des jugements du public sur un ouvrage nouveau, nous devons parler des jugements que les gens du métier en portent. La plûpart jugent mal des ouvrages pris en general par trois raisons. La sensibilité des gens du métier est usée. Ils jugent

du tout par voye de diſcuſſion. Enfin ils ſont prevenus en faveur de quelque partie de l'art, & ils la comptent dans les jugements generaux qu'ils portent pour plus qu'elle ne vaut. Sous le nom de gens du métier, je comprends ici, non-ſeulement les perſonnes qui compoſent & qui peignent, mais encore un grand nombre de ceux qui écrivent ſur les poëmes & ſur les tableaux. Quoi, me dira t'on, plus on eſt ignorant en poëſie & en peinture, plus on eſt en état de juger ſainement des poëmes & des tableaux ? Quel Paradoxe ? L'expoſition que je vais faire de ma propoſition, jointe à ce que j'ai déja dit, me juſtifieront pleinement contre une objection ſi propre à prevenir le monde au deſavantage de mon ſentiment.

Il eſt quelques Artiſans beaucoup plus capables que le commun des hommes de porter un bon jugement ſur les ouvrages de leur art. Ce ſont les Artiſans nés avec le genie de cet art, toûjours acompagné d'un ſentiment bien plus exquis que n'eſt celui du commun des hommes. Mais un petit nombre d'Artiſans eſt né avec du genie, & par conſequent avec cette ſenſibilité ou cette délicateſſe d'organnes ſuperieure à celle que peuvent avoir les autres, &

je soûtiens que les Artisans sans genie jugent moins sainement que le commun des hommes, & si l'on veut que les ignorants. Voicy mes raisons. La sensibilité vient à s'user dans un Artisan sans genie, & ce qu'il aprend dans la pratique de son art ne sert le plus souvent qu'à dépraver son goût naturel & à lui faire prendre à gauche dans ses décisions. Son sentiment a esté émoussé par l'obligation de s'occuper de vers & de peinture, que sa profession lui doit avoir imposée si frequament que souvent il s'en est occupé sans goût & sans attrait. Il est donc devenu insensible au pathetique des vers & des tableaux qui ne font plus sur lui le même effet qu'ils faisoient autrefois, & qu'ils font encore sur les hommes de son âge.

C'est ainsi qu'un vieux Medecin, bien qu'il soit né tendre & compatissant, n'est plus touché par la vûë d'un mourant autant que l'est un autre homme, & autant qu'il le seroit encore lui même, s'il n'avoit pas exercé la Medecine. L'Anatomiste s'endurcit de même & il acquiert l'habitude de dissequer sans repugnance des malheureux, dont le genre de mort rend les cadavres encore plus capables de faire horreur.

Les ceremonies les plus lugubres n'attriſtent plus ceux dont l'emploi eſt d'y aſſiſter. Qu'il me ſoit permis d'uſer icy de l'expreſſion dont Ciceron ſe ſervoit pour peindre encore plus vivement l'indolence de la Republique. Le cœur contracte un *calus* de la même maniere que les pieds & les mains en contractent

D'ailleurs les Peintres & les Poëtes s'occupent des imitations comme d'un travail, au lieu que les autres hommes ne les regardent que comme des objets intereſſants. Ainſi le ſujet de l'imitation, c'eſt-à-dire les évenements de la tragedie & les expreſſions du tableau, font une impreſſion legere ſur les Peintres & ſur les Poëtes ſans genie qui ſont ceux dont je parle. Ils ſont en habitude d'être émus ſi foiblement, qu'ils ne s'apercoivent preſque pas ſi l'ouvrage les touche ou s'il ne les touche point. Leur attention ſe porte toute entiere ſur l'execution mecanique, & c'eſt par là qu'ils jugent de tout l'ouvrage. La poëſie du tableau de Monſieur Coypel, qui repreſente le ſacrifice de la fille de Jepthé, ne les ſaiſit point, & ils l'examinent avec autant d'indifference que s'il repreſentoit une danſe de payſants ou quelque ſujet in-

capable de nous émouvoir Insensibles au pathetique de ses expressions, ils lui font son procès en consultant uniquement la regle & le compas, comme si un tableau ne devoit pas contenir des beautés superieures à celles dont ces instruments sont les juges souverains. C'est ainsi que la plûpart de nos Poëtes examineroient le Cid si la piece étoit nouvelle. Mais les Peintres & les Poëtes, sans enthousiasme, ne sentent pas celui des autres, & portant leur suffrage par voie de discussion, ils louent ou ils blâment un ouvrage en general, ils le définissent bon ou mauvais suivant qu'ils le trouvent regulier par l'analyse qu'ils en font. Peuvent-ils estre bons juges du tout quand ils sont mauvais juges de la partie de *l'invention*, qui fait le principal merite des ouvrages, & qui distingue le grand homme du simple artisan.

Ainsi les gens du métier jugent mal en general, quoique leurs raisonnements éxaminés en particulier se trouvent souvent assez justes, mais ils en font un usage pour lequel les raisonnements ne sont point faits. Vouloir juger d'un poëme ou d'un tableau en general par voye de discussion, c'est vouloir mesurer un cercle avec une re-

gle. Qu'on prenne donc un compas, qui eſt l'inſtrument propre à le faire.

En effet on voit tous les jours des perſonnes qui ont beaucoup d'eſprit & de lumiere ſe méprendre en prediſant le ſuccès d'une piece Dramatique, parce qu'elles ont formé leur prognoſtic par voye de diſcuſſion. Monſieur Racine & Monſieur Deſpreaux étoient de ces Artiſans beaucoup plus capables que les autres hommes de juger des vers & des poëmes. Qui ne croira qu'après s'être encore éclairés reciproquement, ils ne duſſent porter des jugements infaillibles, du moins ſur le ſuccès de chaque ſcene priſe en particulier ? Cependant Monſieur Deſpreaux avouoit que très ſouvent leur jugement ſur les Tragedies de ſon ami avoit eſté démenti par l'évenement, & qu'ils avoient même reconnu toûjours après l'experience, que le public avoit raiſon de juger autrement qu'eux. L'un & l'autre, pour prevoir plus certainement l'effet de leurs vers, en étoient venus à une methode à peu près pareille à celle de Malherbe & de Moliere.

Nous avons avancé que les gens du métier étoient encore ſujets à tomber dans une autre erreur en formant leur deciſion. C'eſt d'avoir trop d'égard dans

la définition generale d'un ouvrage à la capacité de l'artisan dans la partie de l'art pour laquelle ils sont prevenus. Le sort des Artisans sans genie est de s'attacher principalement à l'étude de quelque partie de l'art qu'ils professent, & de penser après y avoir fait du progrés, qu'elle est la seule partie de l'art bien importante. Le Poëte dont le talent principal est de rimer richement se trouve bien tost prevenu que tout poëme dont les rimes sont negligées ne sçauroit estre qu'un ouvrage mediocre, quoi qu'il soit rempli d'invention, & & de ces pensées tellement convenables au sujet, qu'on est surpris qu'elles soient neuves. Comme son talent n'est pas pour l'invention, ces beautés ne sont que d'un foible poids dans sa balance. Un Peintre qui de tous les talents necessaires pour former le grand Artisan n'a que celui de bien colorier, décide qu'un tableau est excellent ou qu'il ne vaut rien en general, suivant que l'ouvrier a sçû manier la couleur. La poësie du tableau est comptée pour peu de chose, pour rien même dans son jugement. Il fait sa décision sans aucun égard aux parties de l'art qu'il n'a point. Un Poëte en peinture tombera dans la même erreur en plaçant

au deſſous du mediocre le tableau qui manquera dans l'ordonnance & dont les expreſſions ſeront baſſes, mais dont le coloris meritera d'eſtre admiré. En ſupoſant que les parties de l'art, leſquelles on n'a pas, ne meritent preſque point d'attention, on établit, ſans eſtre obligé de le dire, qu'il ne nous manque rien pour eſtre un grand Maître. On peut dire des Artiſans ce que Petrone dit des hommes qui poſſedent de grandes richeſſes. *Nihil volunt inter homines melius credi, quam quod ipſi tenent.* Tous les hommes veulent que le genre de merite dont ils ſont douez, ſoit le genre de merite le plus important dans la ſocieté.

On voit bien que je parle ſeulement icy des Peintres & des Poëtes qui ſe trompent de bonne foi. Si je cherchois à rendre leurs déciſions ſuſpectes, que ne pourrois je pas dire ſur les injuſtices qu'ils commettent tous les jours de propos déliberé, en définiſſant les ouvrages de leur concurrents. Dans les autres profeſſions on ſe contente ordinairement d'eſtre le premier de ſes contemporains. En poëſie comme en peinture on a peine à ſouffrir l'ombre de l'égalité. Ceſar conſentoit bien d'avoir un égal, mais la plûpart des Peintres

& des Poëtes, auſſi altiers que Pompée, ne ſçauroient ſouffrir d'eſtre aprochés. Ils veulent que le public croye voir une grande diſtance entre eux & ceux de leurs contemporains qui paroîtront les ſuivre de plus prés. *Nam neque Pompeius parem animo quemquam tulit, & in quibus rebus primus eſſe debebat, ſolus eſſe cupiebat.* Il eſt donc rare que les plus grands hommes en ces deux profeſſions veuillent rendre juſtice même à ceux de leurs concurrents qui ne font que commencer la carriere & qui ne peuvent ainſi leur eſtre égalés que dans un temps à venir encore éloigné. L'on a ſouvent eu raiſon de reprocher aux illuſtres dont je parle, le trait d'amour propre dont Auguſte fut acuſé; c'eſt de s'eſtre choiſi dans la perſonne de Tibere le ſucceſſeur le plus propre à le faire regreter. Si les grands Artiſans ſont ſenſibles à la jalouſie, que penſer des mediocres?

Pater. hiſt. lib. ſecundo

SECTION XXVI.

Que les jugements du public l'emportent à la fin sur les jugements des gens du métier.

L'Experience confirme les raisonnements que je viens de faire. Il faut bien que les gens du métier se trompent souvent puisque leurs jugements sont ordinairement cassez par ceux du public, dont la voix fit toûjours la destinée des ouvrages. C'est toûjours le sentiment du public qui l'emporte, lorsque les Maistres de l'art & lui sont d'avis differents sur une production nouvelle, *Un ouvrage*, dit Monsieur Despreaux, *à beau estre approuvé d'un petit nombre de connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément propre à piquer le goût general des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage & il faudra que les connoisseurs eux mêmes avouent qu'ils se sont trompés en donnant leur approbation.* La même chose arrive lorsque le public donne son approbation à un ouvrage blâmé par les connoisseurs. Le public à venir, qu'on

Preface de l'édition de 1701.

me permettre l'expreſſion, qui en jugera par ſentiment, ainſi que le public contemporain en avoit jugé, ſera toûjours de ſon avis. La poſterité n'a jamais blâmé comme de mauvais poëmes ceux que les contemporains de l'Auteur avoient loués comme excellents, bien qu'elle puiſſe en abandonner la lecture pour s'occuper d'autres ouvrages encore meilleurs que ces poëmes. Nous ne voyons pas de poëme qui ait ennuié les contemporains du Poëte parvenir jamais à une grande reputation. *Tantumdem quoque poſteri credunt, quantum præſens ætas ſpoponderit.* *Curtius lib. 8.*

Les livres de parti & les poëmes écrits ſur des évenements recents n'ont qu'une vogue laquelle s'évanouit bien-tôt quand ils doivent tout leur ſuccès aux conjonctures où ils ſont publiés. On les oublie au bout de ſix mois, parce que le public les a moins eſtimés en qualité de bonnes poëſies qu'en qualité de gazettes. Il n'eſt pas ſurprenant que la poſterité les mette au rang de ces memoires ſatiriques, qui ſont curieux uniquement par les faits qu'ils aprennent ou par les circonſtances des faits qu'ils rapellent. Le public les avoit condamnés à cette deſtinée ſix mois après leur naiſſance. Mais ceux de ces poëmes,

ceux des écrits de parti, dont le public fait encore cas ſix mois après qu'ils ſont publiés, ceux qu'il eſtime independamment des circonſtances, paſſent a la poſterité Nous faiſons encore autant de cas de la Satire de Seneque contre l'Empereur Claudius qu'on en pouvoit faire à Rome deux ans après la mort de ce Prince. On fait encore aujourd'hui plus de cas de la Satire Menippée, des lettres au Provincial, & de quelues autres livres de ce genre, qu'on en faiſoit un an après la premiere édition de ces écrits. Les chanſons faites il y a dix ans & que nous avons retenuës, ſeront chantées par la poſterité.

Les fautes que les gens du métier s'obſtinent à faire remarquer dans les ouvrages eſtimés du public retardent bien leur ſuccès, mais elles ne l'empêchent point. On leur répond qu'un poëme ou un tableau peuvent avec de mauvaiſes parties eſtre un excellent ouvrage. Il ſeroit inutile d'expliquer au lecteur, qu'ici comme dans toute cette diſſertation, le mot de mauvais s'entend relativement. On ſçait bien, par exemple, que ſi l'on dit que le coloris d'un tableau de l'Ecole Romaine ne vaut rien, cette expreſſion ſignifie ſeulement que ce coloris eſt très infe-

rieur à celui de plusieurs autres tableaux, soit Flamands, soit Lombards, dont la reputation est cependant mediocre. On ne pourroit pas sentir la force des expressions d'un tableau si le coloris en étoit absolument faux & mauvais. Quand on dit que la versification de Corneille est mauvaise par endroits, on veut dire seulement qu'elle est moins soûtenuë & plus negligée que celle de plusieurs Poëtes reputés des Artisans mediocres. Un poëme dont la versification seroit absolument mauvaise, dont chaque vers nous choqueroit, ne parviendroit jamais à nous toucher. Car, comme le dit Quintilien : des phrases qui debutent par blesser l'oreille en la heurtant trop rudement, des phrases qui pour ainsi dire se presentent de mauvaise grace, trouvent la porte du cœur fermée. *Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit.*

Inst. lib. 9. cap. 4.

Les decisions des gens du métier, bien que sujettes à toutes les illusions dont nous venons de parler, ne laissent point d'avoir beaucoup de part à la premiere reputation d'un ouvrage nouveau. En premier lieu, s'ils ne peuvent pas faire blâmer un ouvrage par ceux qui le connoissent, ils peuvent empê-

cher beaucoup de gens de le connoître en les détournant de l'aller voir ou de le lire. Ces preventions qu'ils repandent dans le monde ont leur effet durant un temps. En second lieu le public prevenu en faveur du discernement des gens du métier, pense durant un temps qu'ils ayent meilleure vûë que lui. Ainsi l'ouvrage auquel ils veulent bien rendre justice, parvient bien-tost à la reputation bonne ou mauvaise qui lui est dûë ; mais le contraire arrive lorsqu'il ne la lui rendent pas, soit qu'ils ne le veuillent pas faire, soit qu'ils se trompent de bonne foi. Quand ils se partagent, ils detruisent leur credit, & le public juge sans eux. C'est à l'aide de ce partage qu'on a vû Moliere & Racine parvenir si promptement à une grande reputation.

Quoique les gens du métier n'en puissent pas imposer aux autres hommes assez pour leur faire trouver mauvaises les choses excellentes, ils peuvent leur faire croire que ces choses excellentes ne sont que mediocres par rapport à d'autres. L'erreur dans laquelle ils jettent ainsi le public sur un nouvel ouvrage est long-temps à se dissiper. Jusqu'à ce que cet ouvrage vienne à estre connu generalement, le pre-

jugé que la déciſion des gens du métier a jetté dans le monde balance le ſentiment des perſonnes de goût & deſintereſſées, principalement ſi l'ouvrage eſt d'un auteur dont la reputation n'eſt pas encore bien établie. Si l'Auteur eſt déja connu pour un excellent Artiſan, ſon ouvrage eſt tiré d'opreſſion beaucoup plûtoſt. Tandis qu'un prejugé combat un autre prejugé, la vérité s'échape de leurs mains : elle ſe montre pour ainſi dire.

Le plus grand effet des prejugés que les gens du métier ſement dans le monde contre un nouvel ouvrage, vient de ce que les perſonnes qui parlent d'un poëme ou d'un tableau ſur la foi d'autrui, aiment mieux en paſſer par l'avis des gens du métier, elles aiment mieux le repeter, que de redire le ſentiment de gens qui n'ont pas mis l'enſeigne de la profeſſion à laquelle l'ouvrage reſſortit. En ces ſortes de choſes où les hommes ne croyent point avoir un intereſt eſſentiel à choiſir le bon parti, ils ſe laiſſent éblouir par une raiſon qui peut beaucoup ſur eux. C'eſt que les gens du métier doivent avoir plus d'experience que les autres. Je dis éblouir, car comme je l'ai expoſé, la plûpart des gens du métier ne jugent

point par voye de ſentiment ni en déferant au goût naturel perfectionné par les comparaiſons & par l'experience, mais par voye d'analyſe. Ils ne jugent pas en hommes doués de ce ſixiéme ſens dont nous avons parlé, mais en Philoſopes ſpeculatifs. La vanité contribuë encore à nous faire épouſer l'avis des gens du métier preferablement à l'avis des hommes de goût & de ſentiment. Suivre l'avis d'un homme qui n'a pas d'autre experience que nous & qui n'a rien apris que nous ne ſachions nous mêmes, c'eſt reconnoître en quelque façon qu'il a plus d'eſprit que nous. C'eſt rendre une eſpece d'hommage à ſon diſcernement naturel. Mais croire l'Artiſan, déferer à l'avis d'un homme qui a fait une profeſſion que nous n'avons pas exercée, c'eſt déferer à l'art, c'eſt rendre hommage à l'experience. La profeſſion de l'art en impoſe même tellement à bien des perſonnes, qu'elles étouffent du moins durant un temps leur propre ſentiment pour adopter l'avis des gens du métier. Elles rougiroient d'oſer eſtre d'un auis different du leur. *Pudet enim diſſentire & quaſi tacita verecundia inhibemur plus nobis credere.* C'eſt donc avec bienveillance qu'on écoute les gens du métier qui

Quint. lib. 2. cap. pr.

font methodiquement le procès à une tragedie ou bien à un tableau, & l'on retient même ce qu'on peut des termes de l'art. C'eſt de quoi ſe faire admirer ou du moins écouter par d'autres.

SECTION XXVII.

Qu'on doit plus de déference aux jugements des Peintres qu'à ceux des Poëtes. De l'art de reconnoiſtre la main des Peintres.

LE public écoute avec plus de prevention les Peintres qui font le procès à un tableau, que les Poëtes qui font le procès à un poëme. On ne ſçauroit que louër le public de diſtribuer ainſi ſa confiance. Il s'en faut beaucoup que le commun des hommes n'ait autant d'intelligence de la mecanique de la peinture, que de la mecanique de la poëſie, & d'ailleurs comme nous l'avons expoſé au commencement de ces eſſais, les beautés de l'execution ſont bien plus importantes dans un tableau qu'elles ne ſçauroient l'être dans un poëme François. Nous avons même dit que les beautés de l'execution pouvoient ſeules rendre un tableau pretieux. Or ces

ces beautés ſe rendent bien ſenſibles aux hommes qui n'ont pas l'intelligence de la mecanique de la peinture, mais ils ne ſont point capables pour cela de juger du merite du Peintre. Pour être capable de juger de la louange qui lui eſt dûe, il faut ſçavoir à quel dégré il a aproché des Artiſans qui ſont les plus vantés pour avoir excellé dans les parties où il a réuſſi lui même. Ce ſont quelques uns de ces dégrés de plus ou de moins qui font la difference du grand homme & de l'ouvrier ordinaire Voilà ce que les gens du métier ſçavent. Ainſi la reputation du Peintre, dont le talent eſt de réuſſir dans le clair obſcur ou dans la couleur locale, eſt encore plus dépendante du ſuffrage de ſes pairs que la reputation de celui dont le merite conſiſte dans l'expreſſion des paſſions & dans les inventions poëtiques, choſes où le public ſe connoiſt mieux & dont il juge & qu'il compare par lui-même. Nous voyons auſſi par l'hiſtoire des Peintres que les coloriſtes ſont parvenus plus tard à une grande reputation que les Peintres celebres par leur Poëſie.

On voit bien qu'en ſuivant ce principe je dois reconnoiſtre les gens du métier pour eſtre les juges auſquels il

faut s'en raporter, quand on veut ſçavoir autant qu'il eſt poſſible quel Peintre a fait le tableau, mais non-pas pour eſtre les juges uniques du merite de ce tableau. Comme les plus grands ouvriers en ont fait quelquefois de mediocres, on ne connoiſt pas l'excellence d'un tableau dès qu'on connoiſt ſon auteur.

Quoique l'experience nous enſeigne que l'art de deviner l'auteur d'un tableau en reconnoiſſant la main du maître, ſoit le plus fautif de tous les arts après la Medecine, il previent néanmoins le public en faveur des déciſions de ceux qui l'exercent, même quand elles ſont faites ſur d'autres points. Les hommes qui admirent plus volontiers qu'ils n'aprouvent, écoutent avec ſoumiſſion, & ils repetent avec confiance les jugements d'une perſonne qui montre une connoiſſance diſtincte de pluſieurs choſes où ils n'entendent rien. On jugera par ce que je vais dire de la certitude de ce talent, quelles bornes on doit donner à la prevention qui nous eſt naturelle en faveur de tous les jugements rendus par ceux qui l'exercent avec autant de confiance qu'un jeune Medecin donne des remedes.

Les Experts dans l'art de connoître la main des grands Maiſtres ne ſont

bien d'accord entr'eux que ſur ces tableaux celebres, qui, pour parler ainſi, ont déja fait leur fortune, & dont tout le monde ſçait l'hiſtoire. Quant aux tableaux dont l'état n'eſt pas certain par une tradition conſtante & non interrompuë, il n'y a que les noſtres & ceux de nos amis qui doivent porter le nom ſous lequel ils paroiſſent dans le monde. Les tableaux des autres, & ſur tout les tableaux des concitoyens, ſont des originaux douteux. On reproche aux uns de n'eſtre que des coppies, & aux autres d'eſtre des *paſtiches*. L'intereſt acheve de mettre de l'incertitude dans les déciſions d'un art qui ne laiſſe pas de s'égarer en operant de bonne foi.

On ſçait que pluſieurs Peintres ſe ſont trompés ſur leurs propres ouvrages, & qu'ils ont pris quelques fois une coppie pour l'original qu'eux mêmes avoient peint. Raphaël reconnut pour ſon original la coppie que Daniel de Volterre en avoit faite. En effet quoi qu'il doive eſtre plus facile aujourd'hui de reconnoiſtre la plume d'un homme que ſon pinceau, neanmoins les Experts en écriture ſe trompent tous les jours. Tous les jours ils ſont partagés dans leur raport.

Le contour particulier du trait avec

lequel chaque homme forme les vingt-quatre lettres de l'Alphabet, les liaisons de ces caracteres, la figure des lignes, leur distance, la perseverance plus ou moins longue de celui qui a écrit à ne point precipiter, pour ainsi dire, sa plume dans la chaleur du mouvement, comme font presque tous ceux qui écrivent, lesquels forment plus exactement les caracteres des premieres lignes que ceux des autres lignes, enfin la maniere dont il a tenu la plume, tout cela, dis-je, donne plus de prise pour faire le discernement des écritures que des coups de pinceau n'en peuvent donner. L'écriture partant d'un mouvement rapide de tous les organnes de la main, elle dépend entierement de leur conformation & de leur habitude. Un caractere peiné devient dabord suspect d'estre contrefait, & l'on distingue facilement si un caractere est tracé librement, ou s'il est ce qu'on apelle *tasté*. On ne connoist pas de même si des coups de pinceau sont étudiés, & l'on ne deméle pas si aisement si le coppiste n'a pas retouché & raccomodé son trait pour le rendre plus semblable au trait naturel d'un autre Peintre. On est maître en peignant de former ses traits comme on veut, en

repaſſant deſſus autant que les anciens étoient les maîtres de reformer leur caractere lorſqu'ils écrivoient ſur des tablettes de cire. Or les anciens étoient ſi bien perſuadés qu'on pouvoit contrefaire l'écriture ſur ces tablettes, parce qu'on pouvoit en retoucher les caracteres ſans qu'il y parût, que les actes ne faiſoient foi chez eux que moyennant l'appoſition du cachet de celui qu'ils engageoient. C'eſt au ſoin des anciens pour avoir des ſceaux qu'on ne put pas contrefaire ſans bien de la peine, que nous devons aparament la perfection où fut porté de leur temps l'art de graver les pierres qui ſervoient de cachets. Mais nonobſtant tant de moyens que nos Experts peuvent avoir pour diſcerner nos écritures, leur art eſt encore ſi fautif que les nations plus jalouſes de proteger l'innocence que de punir le crime, défendent à leurs Tribunaux d'admettre la preuve par comparaiſon des écritures dans les procès criminels, & dans les pays où cette preuve eſt reçûë, les juges en dernier reſſort la regardent plûtoſt comme un indice que comme une preuve parfaite. Que penſer de l'art qui ſuppoſe hardiment qu'on ne puiſſe pas ſi bien contrefaire la touche de Raphaël & du Pouſſin qu'il ne le reconnoiſſe.

SECTION XXVIII.

Du temps où les Poëmes & les Tableaux ſont appretiés à leur juſte valeur.

ENfin le temps arrive où le public apretie un ouvrage non-plus ſur le raport des gens du métier, mais ſuivant l'impreſſion que fait cet ouvrage. Les perſonnes qui en avoient jugé autrement que les gens de l'art, & en s'en raportant au ſentiment, s'entrecommuniquent leurs avis, & l'uniformité de leur opinion change en perſuaſion l'opinion de chaque particulier. Il ſe forme encore de nouveaux maîtres dans les arts qui jugent ſans intereſt & avec équité des ouvrages contredits. Ces maîtres deſabuſent le monde methodiquement des preventions que leurs prédeceſſeurs y avoient ſemées. Le monde remarque encore de lui-même, que ceux qui lui avoient promis quelque choſe de meilleur que l'ouvrage dont le merite a eſté conteſté, ne lui ont pas tenu parole. Les contradicteurs obſtinés meurent d'un autre coſté. Ainſi l'ouvrage ſe trouve eſtimé à ſa valeur veritable.

Telle a eſté parmi nous la deſtinée des Opera de Quinault. Il étoit impoſſible de perſuader au public qu'il ne fût pas touché aux repreſentations de Theſée & d'Atys, mais on lui faiſoit croire que ces Tragedies étoient remplies de fautes groſſieres qui ne venoient pas tant de la nature vitieuſe de ce poëme que du peu de talent qu'avoit le Poëte. On ſoûtenoit qu'il étoit facile de faire beaucoup mieux que lui, & que ſi l'on pouvoit trouver quelque choſe de bon dans ſes Opera, il n'étoit pas permis, ſous peine d'eſtre reputé un eſprit mediocre, d'en louër trop l'Auteur. Nous avons donc vû Quinault plaire durant un temps ſans que ceux auſquels il plaiſoit oſaſſent ſoûtenir qu'il fut un Poëte excellent dans ſon genre. Mais le public s'étant affermi dans ſon ſentiment par l'experience, il eſt ſorti de l'eſpece de contrainte où l'on l'avoit tenu, & il a eu la conſtance de parler enfin comme il penſoit déja depuis long-temps. Il eſt venu de nouveaux Poëtes qui ont encouragé le public à dire que Quinault étoit un homme excellent dans l'eſpece de poëſie lyrique qu'il a traitée. La Fontaine & quelques beaux eſprits ont fait encore mieux pour bien convaincre le

public que certains Opera de Quinault fussent des poëmes aussi excellents que le peuvent être des Opera. Eux-mêmes ils en ont faits qui se sont trouvés inferieurs de beaucoup à ceux de Quinault. Il y a quarante ans qu'on n'osoit dire que Quinault fut un Poëte excellent en son genre. On n'oseroit dire le contraire aujourd'hui. Parmi les Opera sans nombre qui se sont faits depuis lui, il n'y a que Thetis & Pelée, Iphigenie & l'Europe Galante que le monde mette à costé des bons Opera de cet aimable Poëte.

Si nous voulons examiner l'histoire des Poëtes qui font l'honneur du Parnasse François, nous n'en trouverons pas qui ne doive au public la fortune de ses ouvrages. Les gens du métier ont esté long-temps contre lui. Le public a long-temps admiré le Cid avant que les Poëtes vouluſſent convenir que la piece fut remplie de choses admirables. Combien de méchantes Critiques & de Comedies encore plus mauvaises les rivaux de Moliere ont-ils composées contre lui ? Racine a-t'il mis au jour une Tragedie dont on n'ait pas fait une Critique qui la rabaissoit au rang des pieces mediocres & qui concluoit à placer l'Auteur dans la classe

de Boyer & de Pradon. Mais la deſtinée de Racine a eſté la même que celle de Quinault. La prediction de Monſieur Deſpreaux ſur les Tragedies de Racine s'eſt acomplie en ſon entier. L'avenir équitable s'eſt ſoulevé en ſa faveur. Il en eſt de même des Peintres. Aucun d'eux ne parviendroit que long-temps après ſa mort à la diſtinction qui lui eſt dûë, ſi ſa deſtinée demeuroit toûjours au pouvoir des autres Peintres. Heureuſement ſes rivaux n'en ſont les maîtres que pour un temps. Le public tire peu à peu le procès d'entre leurs mains & l'examinant lui-même il rend à chacun la juſtice qui lui eſt dûë.

Mais, dira-t-on, ſi ma Comedie tombe, oprimée des ſiflets d'une cabale ennemie : comment le public qui n'entend plus parler de cette piece pourra-t'il lui rendre juſtice? En premier lieu, je ne crois pas que la cabale puiſſe faire tomber une bonne piece, quoiqu'elle puiſſe la ſifler. Le Grondeur fut ſiflé, mais il ne tomba point. En ſecond lieu cette piece s'imprime & demeure ainſi ſous les yeux du public. Un homme d'eſprit & d'une profeſſion trop ſerieuſe pour eſtre prevenu contre ſon merite par un ſuccès dont il n'aura point

entendu parler, la lit sans préjugé, & il la trouve bonne. Il le dit aux personnes qui ont confiance en lui, qui la lisent & qui sentent la verité. Elles informent d'autres personnes de leur découverte, & la piece que je veux bien supposer estre tombée, revient ainsi sur l'eau. C'est le terme. Voilà une maniere de cent par lesquelles une bonne piece à qui le public auroit fait injustice dans le temps de sa nouveauté pourroit se faire retablir dans le rang qui lui est dû. Mais, comme je l'ai déja dit, la chose n'arrive point & je ne pense pas qu'on puisse me citer une seule piece Françoise rejettée par le public lorsqu'il la vit dans sa nouveauté, laquelle le public ait trouvée bonne dans la suitte, & quand les conjonctures qui l'auroient fait tomber auroient esté changées. Au contraire je pourrois citer plusieurs Comedies & plusieurs Opera tombés dans le temps de leur nouveauté, & qui ont eu le même malheur quand on les a remis au Théatre 20. ans après. Cependant les cabales à qui l'Auteur & ses amis imputoient leur premiere chute étoient évanouies quand on les a representés pour une seconde fois. Mais le public ne varie point dans son sen-

timent, parce qu'il prend toûjours le bon parti. Une piece lui paroist toûjours une piece mediocre quand on la reprend, s'il l'a jugée telle à la premiere representation. Si l'on me demande quel temps il faut au public pour bien connoistre un ouvrage & pour former son jugement sur le merite de l'Artisan, je repondrai que la durée de ce temps dépend de deux choses. Elle dépend de la nature de l'ouvrage & de la capacité du public devant lequel il est produit. Une piece de Théatre, par exemple, sera plûtost prisée sa juste valeur qu'un Poëme Epique. Le public s'assemble pour juger les pieces de Théatre & les personnes qui se sont assemblées s'entrecommuniquent bientost leur sentiment. Un Peintre qui peint des Coupoles & des Voutes d'Eglise, ou qui fait de grands tableaux destinés pour estre placés dans tous les lieux où les hommes ont coûtume de se rassembler, est plûtost connu pour ce qu'il est que le Peintre qui travaille à des tableaux de chevalet destinés pour estre renfermés dans les apartements des particuliers.

SECTION XXIX.

Qu'il eſt des pays où les ouvrages ſont plûtoſt aprétiés à leur valeur que dans d'autres.

EN ſecond lieu le public n'eſt pas également éclairé dans tous les païs Il en eſt où les gens du métier peuvent le tenir plus long-temps dans l'erreur qu'ils ne le peuvent faire en d'autres contrées. Par exemple, les tableaux expoſés dans Rome ſeront plûtoſt apretiés à leur juſte valeur que s'ils étoient expoſés dans Londres ou dans Paris. Les Romains naiſſent preſque tous avec beaucoup de ſenſibilité pour la Peinture & leur goût naturel a encore des occaſions frequentes de ſe nourtir & de ſe perfectionner par les ouvrages excellents qu'on rencontre dans les Egliſes, dans les Palais & preſque dans toutes les Maiſons où l'on peut entrer. Les mœurs & les uſages du pays y laiſſent encore un grand vuide dans les journées de tout le monde, même dans celles de ces Artiſans condamnés ailleurs à un travail qui n'a gueres plus

de relâche que le travail des Danaïdes. Cette inaction, l'occaſion continuelle de voir de beaux tableaux, & peut-être auſſi la ſenſibilité des organnes plus grande dans ces contrées là que dans des pays froids & humides, rendent le goût pour la Peinture ſi general à Rome qu'il eſt ordinaire d'y voir des tableaux de prix juſques dans les boutiques des Barbiers, & ces Meſſieurs en expliquent avec emphaſe les béautés à tous venants, pour ſatisfaire à la neceſſité d'entretenir le monde, que leur profeſſion impoſoit dès le tems d'Horace. Enfin dans une nation induſtrieuſe & capable de prendre toute ſorte de peine pour gagner ſa vie ſans travailler aſſidument, il s'eſt formé un Peuple entier de gens qui cherchent à faire quelque proffit par le moyen des tableaux.

Ainſi le Public de Rome eſt preſque compoſé en entier de connoiſſeurs en Peinture. Ils ſont, ſi l'on veut, la plûpart des connoiſſeurs mediocres, mais du moins ils ont un goût de comparaiſon qui empêche les gens du métier de leur en impoſer auſſi facilement qu'ils peuvent en impoſer ailleurs. Si le Public de Rome n'en ſçait point aſſez pour refuter methodiquement leurs faux

raisonnements, il en sçait assez du moins pour en sentir l'erreur, & il s'informe après l'avoir sentie de ce qu'il faut dire pour la refuter. Les gens du métier deviennent même plus circonspects lorsqu'ils sentent qu'ils ont affaire avec des hommes éclairés. Ce n'est point parmi les Théologiens que les Novateurs entreprennent de faire des Proselites de bonne foi.

Le Peintre qui travaille dans Rome parvient donc bien-tost à la reputation dont il est digne, principalement quand il est Italien. Les Italiens presque aussi amoureux de la gloire de leur nation que les Grecs le furent autrefois, sont très jaloux de cette illustration qu'un Peuple s'acquiert par les beaux arts. Tout Italien devient donc un Peintre pour les tableaux d'un Peintre étranger. Il plaint même, pour ainsi dire, les idées capables de faire beaucoup d'honneur à l'inventeur, d'estre nées dans d'autres cerveaux que dans les cerveaux de ses compatriottes. Un de mes amis fut le témoin oculaire de l'aventure que je vais raconter.

Personne n'ignore les malheurs de Bellizaire, reduit à demander l'aumône sur les grands chemins après avoir souvent commandé en chef les armées de

l'Empereur Justinien. Vandyck a fait un grand tableau de chevalet & où cet infortuné General est representé dans la posture d'un Mandiant qui tend la main aux passants. Chacun des personnages qui le regardent y paroist ému d'une compassion laquelle porte le caractere de l'âge & de la condition de celui qui la temoigne. Mais on attache d'abord ses regards sur un Soldat dont le visage & l'attitude font voir un homme plongé dans la réverie la plus sombre à la vûë de ce guerrier tombé dans la derniere misere d'un rang qui fait tout l'objet de son ambition. Ce personnage est si parlant qu'on croit lui entendre dire : Voilà quelle sera peut-estre ma destinée après quarante campagnes. Un Seigneur de la grande Bretagne étant à Rome, où il avoit porté ce tableau, le fit voir à Carle Maratte. Quel dommage, dit ce Peintre, par une de ces saillies qui font avec un trait la peinture du fond du cœur, qu'un Ultramontain nous ait prevenu dans cette invention.

Comme le prejugé des François est en faveur des Etrangers où il ne s'agit pas de cuisine & de bon air, celui des Italiens est contraire aux Ultramontains. Le François supose d'abord l'Ar-

tisan étranger plus habile que son concitoyen, & il ne revient de cette erreur, quand il s'est abusé, qu'après plusieurs comparaisons. Ce n'est pas sans peine qu'il consent d'estimer un Artisan né dans le même pays que lui, autant qu'un Artisan né à cinq cens lieuës de sa patrie. Au contraire, la prevention de l'Italien est contraire à tout Etranger qui professe les arts liberaux. Si l'Italien rend justice à l'Etranger, c'est le plus tard qu'il lui est possible. Ainsi les Italiens, après avoir négligé long-tems le Poussin le reconnurent enfin pour un des grands Maîtres qui jamais ait manié le pinceau. Ils ont aussi rendu justice au genie de Monsieur le Brun. Après l'avoir fait Prince de l'Academie de Saint Luc, ils parlent encore avec éloge de son merite, en apuyant un peu trop néanmoins sur la foiblesse du coloris de ce grand Poëte, quoi qu'il vaille mieux que celui de bien des grand Maîtres de l'Ecole Romaine. Les Italiens peuvent se vanter de leur circonspection, & les François de leur hospitalité.

Le Public ne se connoist pas en Peinture à Paris autant qu'à Rome. Les François en general n'ont pas le sentiment interieur aussi vif que les Italiens

La difference qui eſt entr'eux eſt déja ſenſible dans les peuples qui habitent aux pieds des Alpes du coſté des Gaules & du coſté de l'Italie, mais elle eſt encore bien plus grande entre les naturels de Paris & les naturels de Rome. Il s'en faut encore beaucoup que nous ne cultivions autant qu'eux la ſenſibilité pour la Peinture, commune à tous les hommes. Generalement parlant on n'acquiert pas ici auſſi bien qu'à Rome le goût de comparaiſon. Ce goût ſe forme en nous mêmes & ſans que nous y penſions par une douzaine de beaux tableaux qui s'impriment dans noſtre imagination encore jeune. Or ces tableaux dont le merite eſt décidé & dont le rang eſt certain, ſervent, s'il eſt permis de parler ainſi, de pieces de comparaiſon, leſquelles donnent le moyen de juger ſainement à quel point l'ouvrage nouveau qu'on expoſe ſous nos yeux aproche de la perfection où les autres Peintres ont atteint, & dans quelle claſſe il eſt digne d'eſtre placé. L'idée de ces douze tableaux qui nous eſt toûjours preſente, produit une partie de l'effet que les tableaux mêmes feroient, s'ils étoient à coſté de celui dont nous voulons diſcerner le merite & connoiſtre le rang. La difference

qui peut se trouver entre deux tableaux exposés à costé l'un de l'autre, frappe tous ceux qui ne sont pas stupides.

Mais pour acquerir ce goût de comparaison qui fait juger du tableau present par le tableau absent, il faut avoir esté nourri dans le sein de la Peinture. Il faut principalement durant la jeunesse avoir eu des occasions frequentes de voir des tableaux dans une assiete d'esprit tranquille. La liberté d'esprit n'est gueres moins necessaire pour sentir toute la beauté d'un ouvrage que pour le composer. Pour estre bon spectateur il faut avoir cette tranquillité d'ame qui ne naît pas de l'épuisement, mais bien de la serenité de l'imagination.

Phadri lib. 3. Prolo.

Phadri libellos legere si desideras,
Vaces oportet Futyche à negotijs
Vt liber animus sentiat vim carminis.

Or nous vivons dans une suitte continuelle de plaisirs ou d'occupations tumultueuses qui ne laissent presque point de vuide dans les journées & qui nous tiennent toûjours ou dissipés ou fatigués. On peut dire de nous ce que Pline disoit des Romains de son temps, un peu plus occupés que les Romains d'aujourd'hui, quand il se plaint de la

legereté de l'attention qu'ils donnoient aux superbes tableaux, dont plusieurs Portiques étoient ornés. *Magni negotiorum officiorumque acervi abducunt omnes à contemplatione talium, quoniam otiosorum & in magno loci silentio, apta admiratio talis est.* Nôtre vie est un perpetuel embaras, ou bien pour faire une fortune capable de satisfaire à nos besoins qui sont sans bornes, ou bien pour la maintenir dans un pays où il n'est pas moins difficile de conserver son bien que d'en acquerir. Les plaisirs qui sont encore plus vifs & plus frequents icy que par tout ailleurs, se saisissent du temps que nous laissent les occupations que la fortune nous a données, ou que nostre inquietude nous a fait rechercher. Bien des courtisans ont vécu trente ans à Versailles, passant regulierement cinq ou six fois par jour dans le grand Apartement, à qui l'on feroit encore acroire que les Pellerins d'Emaus sont de le Brun, & que les Reines de Perse, aux pieds d'Alexandre, sont de Paul Veronese. Les François me croiront sans peine. *Hist. lib. 36. cap. 5.*

Voilà pourquoi le Sueur a merité sa reputation durant un si long-temps avant que d'en jouir. Le Poussin que nous

vantons tant aujourd'hui fut mal soûtenu par le public lorsque dans ses plus beaux jours il vint travailler en France, mais quoi qu'un peu tard, les personnes desintereſſées & dont l'avis eſt conforme à la verité le reconnoiſſent, & prenant confiance dans un ſentiment qu'elles voient eſtre le ſentiment du plus grand nombre, elles ſe ſoulevent contre ceux qui voudroient faire marcher de pair deux ouvriers trop inegaux. L'un monte d'un degré toutes les années tandis que l'autre deſcend d'un degré, & ces Artiſans ſe trouvent enfin placés à une telle diſtance que le public deſabuſé s'etonne de les avoir vû à coſté l'un de l'autre. Concevons nous aujourd'hui qu'on ait mis durant un temps Monſieur Mignard à coſté de Monſieur le Brun ? Peut-eſtre que nous ſerons auſſi ſurpris dans vingt ans, quand nous viendrons à faire reflexion ſur les paralelles qui ſe font encore aujourd'hui.

La même choſe eſt arrivée dans l'Ecole d'Anvers, où le public n'eſt pas plus connoiſſeur en Peinture qu'à Paris. Quand Vandyck n'avoit pas encore travaillé en Angleterre, les autres Peintres lui donnoient des rivaux que le public abuſé croyoit voir marcher à ſes

coſtés. Mais cette diſtance paroît infinie anjourd'hui, parce que chaque jour l'erreur a perdu un Partiſan, & la verité en a gagné un. Lorſque l'Ecole de Rubens étoit dans ſa force, les Dominiquains d'Anvers voulurent avoir quinze grands tableaux de devotion pour orner la nef de leur Egliſe. Vandyck content du prix qu'on propoſoit ſe preſenta pour les faire tous. Mais les autres Peintres firent ſugerer à ces bons Peres de partager l'ouvrage & d'employer douze des Eleves de Rubens, qui paroiſſoient eſtre à peu près de la même claſſe. On leur fit entendre que la diverſité des mains rendroit la ſuitte de ces tableaux plus curieuſe, & que l'émulation obligeroit encore chaque Peintre à ſe ſurpaſſer lui-même dans un ouvrage deſtiné pour eſtre comparé perpetuellement avec les ouvrages de ſes concurrents. Des quinze tableaux Vandyk n'en fit que deux, qui ſont la flagellation & le Portement de Croix. Le public ne penſe qu'avec indignation aux rivaux qu'on donnoit alors à Vandyck.

Comme nous avons vû en France plus de Poëtes excellents que de grands Peintres, le goût naturel pour la Poëſie a eu plus d'occaſions de s'y culti-

ver que le goût naturel pour la Peinture. Si les beaux tableaux ſont preſque tous renfermés à Paris dans des lieux où le public n'a pas un libre accès, nous avons des théatres ouverts à tout le monde ou l'on peut dire, ſans craindre le reproche de s'être laiſſé aveugler par le prejugé de nation preſque auſſi dangereux que l'eſprit de Secte, qu'on repreſente les meilleures pieces de théatre qui ayent eſtés faites depuis le renouvellement des lettres. Les étrangers n'adoptent point les Comedies & les Tragedies des autres nations avec le même empreſſement ni le même reſpect pour les Auteurs, qu'ils adoptent les noſtres. Les étrangers traduiſent nos Tragedies & nos Comedies, mais ils ſe contentent d'imiter celles des autres nations. La plûpart des jeunes gens frequentent les Théatres en France & ſans qu'ils y penſent, il leur demeure dans la teſte une infinité de pieces de comparaiſon & de pierres de touche. Les femmes hantent nos ſpectacles auſſi librement que les hommes, & l'on parle ſouvent dans le monde de Poëſie & principalement de Poëſie Dramatique. Ainſi le public en ſçait aſſez pour faire une prompte juſtice des mauvais Poëmes, & pour ſoûtenir les bons contre la cabale.

La juſtice que le public rend aux ouvrages qui ſe publient par la voye de l'impreſſion, peut bien ſe faire attendre durant quelques mois, mais ceux qui paroiſſent ſur le Théatre ont plûtoſt rempli leur deſtinée. Il n'y auroit rien de certain en vertu des lumieres humaines, ſi quatre cens perſonnes qui s'entrecommuniquent leur ſentiment, pouvoient croire qu'elles ſont touchées quand elles ne le ſont pas, ou ſi elles pouvoient eſtre touchées ſans qu'on leur eut preſenté un objet réellement intereſſant. Veritablement le public ne ſçauroit faire ſi-toſt la difference du bon à l'exquis. Ainſi le public ne louera point d'abord une Piece comme Phédre autant qu'elle le merite. Il ne ſçauroit concevoir tout le prix de l'ouvrage qu'après l'avoir vû pluſieurs fois, ni lui donner la préeminence dont il eſt digne qu'après avoir comparé durant un temps le plaiſir qu'il lui fait, avec le plaiſir que lui font ces ouvrages excellents qu'une longue aprobation a conſacrés.

SECTION XXX.

Objection tirée des bons ouvrages que le Public a paru desaprouver, comme des mauvais qu'il loüe, & réponse à cette objection.

ON dira qu'on voit quelquefois une mauvaise farce, une Thalie barbouillée amuser le public durant longtemps, & s'attirer encore des spectateurs à la vingtiéme representation. Mais le public qui va voir ces farces durant la nouveauté, vous repondra lui-même qu'il n'en est pas la duppe, & qu'il connoist le peu de valeur de ce Comique des Halles. Il vous dira dans le lieu même, qu'il met une difference immense entre ces pieces & le Misantrope, & qu'il n'y vient que pour voir un Acteur qui réussit dans quelque personnage bizarre, ou bien une scene qui aura du raport avec une avanture dont il est parlé dans le monde. Aussi dès que le temps de la nouveauté s'est écoulé, dès que la conjoncture qui soûtenoit la piece est passée, le public oublie pleinement ces farces, & les Comediens

mediens qui les ont jouées ne s'en ſouviennent plus, ce qui prouve,

Olim cùm ſtetit nova *Prol. Phorm. Ier.*
Actoris opera magis ſtetiſſe quàm ſua.

Mais, ajoûtera-t'on, le ſuccès du Miſantrope fut incertain durant un temps. La Phedre de Pradon, que le public mépriſe tant aujourd'hui, & pour dire encore plus, qu'il a ſi parfaitement oublié, eut d'abord un ſuccés égal à celui de la Phedre de Racine. Pradon durant un temps eut autant de ſpectateurs à l'Hôtel de Guenegaud, que Racine en avoit à l'Hôtel de Bourgogne. Ces deux Tragedies, qui parurent dans le même mois, lutterent durant pluſieurs jours avant que l'excellente eut terraſſé la mauvaiſe.

Quoique le Miſantrope ſoit peut-être la meilleure Comedie que nous ayons aujourd'hui, on n'eſt pas ſurpris néanmoins que le public ait hezité durant quelques jours à l'avouer pour excellente, & que le ſuffrage general n'ait eſté dàclaré en ſa faveur qu'après huit ou dix repreſentations, quand on fait reflexion aux circonſtances où Moliere la joua. Le monde ne connoiſſoit gueres alors le genre de Comique noble qui

commet enſemble des caracteres vrais mais differents, de maniere qu'il en reſulte des incidents divertiſſants, ſans que les perſonnages ayent ſongés à être plaiſants. Juſques là, pour ainſi dire, on n'avoit pas encore diverti le public avec des viſages naturels. Ainſi le public accoûtumé depuis long-temps à un Comique groſſier ou *Giganteſque* qui l'entretenoit d'avantures baſſes ou Romaneſques, & qui ne faiſoit paroître ſur la ſcene que des plaiſants barbouillés & groteſques, fut ſurpris d'y voir une Muſe qui ſans mettre de maſque à grimace ſur le viſage de ſes acteurs, ne laiſſoit pas d'en faire des perſonnages de Comedie excellents. Les rivaux de Moliere juroient en même temps par la connoiſſance qu'ils avoient du Théatre, que ce nouveau genre de Comedie ne valoit rien. Le public hezita donc durant quelques jours. Il ne ſçavoit s'il avoit eu tort de croire que *Jodelet Maître & Valet*, & *Don Japhet d'Armenie*, fuſſent dans le bon goût. Mais après un certain nombre de repreſentations, le monde comprit que la maniere de traiter la Comedie en Philoſophe moral étoit la meilleure, & laiſſant parler contre le Miſantrope les Poëtes jaloux, toûjours auſſi peu croya-

bles ſur les ouvrages de leurs concurrents que les femmes ſur le merite de leurs rivales en beauté, il en eſt venu avec un peu de temps à l'admirer.

Les perſonnes d'un goût exquis, celles dont nous avons dit qu'elles avoient la vûë meilleure que les autres, previrent même d'abord quel parti le public prendroit avant peu de jours. On ſçait les louanges que Monſieur le Duc de Montauzier donna au Miſantrope après la premiere repreſentation. Deſpreaux après avoir vû la troiſiéme, ſoûtint à Racine, qui n'étoit point faché du danger où la reputation de Moliere ſembloit eſtre expoſée, que cette Comedie auroit bien-tôt un ſuccès des plus heureux. Le public juſtifia bien la prediction de l'Auteur de l'Art Poëtique, & depuis long temps les François citent le Miſantrope comme l'honneur de leur Scene Comique. C'eſt la piece Françoiſe que nos voiſins ont adoptée avec la plus grande prédilection.

Quant à la Phedre de Pradon, on ſe ſouvient encore qu'une cabale compoſée de pluſieurs autres dans leſquelles entroient des perſonnes également conſiderables par leur eſprit & par le rang qu'elles tenoient dans le monde, avoit conſpiré pour élever la Phedre de Pra-

don & pour humilier celle de Racine. La conjuration du Marquis de Bedmar contre la Republique de Veniſe, ne fut pas conduite avec plus d'artifice, ni ſuivie avec plus d'activité. Qu'opera cependant cette conjuration ? Elle fit aller un peu plus de monde à la Tragedie de Pradon qu'il n'y en auroit été, par le motif ſeul de voir comment le concurrent de Racine avoit traité le même ſujet que ce Poëte ingenieux. Mais cette fameuſe conſpiration ne ſçût pas empêcher le public d'admirer la Phedre de Racine après la quatriéme repreſentation. Quand le ſuccès de ces deux Tragedies ſembloit égal, à compter le nombre des perſonnes qui prenoient des billets à l'Hôtel de Guenegaud & à l'Hôtel de Bourgogne, on voyoit bien qu'il ne l'étoit pas dès qu'on écoutoit le ſentiment de ceux qui ſortoient de ces Hôtels, où deux Troupes ſeparées jouoient alors la Comedie Françoiſe. Au bout du mois cette ombre d'égalité diſparut, & l'Hôtel de Guenegaud, où l'on repreſentoit la piece de Pradon, devint deſert. On ſçait les vers de Deſpreaux ſur le ſuccès du Cid de Corneille.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.

J'ai allegué déja les Opera de Quinault, & je penſe en avoir dit aſſez pour faire convenir du moins interieurement ceux de nos Poëtes Dramatiques dont les pieces n'ont pas réuſſi, que le public ne proſcrit que les mauvais ouvrages. Si l'on peut leur apliquer le vers de Juvenal.

Haud tamen invideas vati quem pulpita paſcunt.

C'eſt par d'autres raiſons qui ne ſont pas du ſujet que je traite icy.

On pourroit objecter que les Grecs & les Romains rendirent ſouvent dans leurs Théatres des Sentences injuſtes & qu'ils infirmerent dans la ſuite. Martial dit, que les *Hommes Atheniens* denierent ſouvent le prix aux Comedies de Menandre.

Rara coronato plauſere Theatra Menandro.

Des Auteurs cités par Aulugelle avoient écrit que des cent Comedies compoſées par Menandre il n'y en avoit eu que huit aſſez heureuſes pour remporter le prix que les Anciens donnoient au Poëte qui avoit fait la meilleure piece de celles qui ſe repreſentoient à *Lib 17. cap. 4.*

l'occasion de certaines solemnités. Nous aprenons encore d'Aulugelle qu'Euripide ne vit couronner que cinq Tragedies de soixante & quinze qu'il avoit composées. Le public soulevé contre l'Hecyre de Terence les premieres fois qu'elle fut representée, ne permit pas aux Comediens de l'achever.

Aulugelle & Martial ne disent point que les Tragedies d'Euripide ni les Comedies de Menandre ayent esté jugées mauvaises, mais bien que d'autres pieces plurent d'avantage. Si nous avions ces pieces victorieuses peut être demélerions nous ce qui put éblouïr le spectateur. Peut-être même trouverions nous que le spectateur auroit bien jugé. Quoique le grand Corneille soit generalement parlant bien superieur à Rotrou, n'y a-t'il point plusieurs Tragedies de Corneille, je n'en ose dire le nombre, qui perdroient le prix contre le Venceslas de Rotrou au jugement d'une assemblée équitable. De même, quoique Menandre eut fait quelques Comedies qui le rendoient superieur à Philemon, un Poëte dont les pieces gagnerent souvent le prix sur celles de Menandre, ne se peut-il pas que Philemon en eut fait plusieurs qui meritassent mieux le prix que certaines Comedies

de Menandre. Quintilien nous dit que les Atheniens n'eurent qu'un tort à l'égard de Philemon, ce fut de l'avoir preferé trop ſouvent à Menandre. Ils auroient eu raiſon s'ils ſe fuſſent contentés de lui donner la ſeconde place. Au jugement de tout le monde il meritoit de marcher immediatement après lui. *Philemon qui ut pravis ſui temporis judiciis Menandro ſæpè prælatus eſt, ita conſenſu omnium meruit credi ſecundus.* Inſt. lib. x. Apulée parle de ce même Philemon dans le ſecond livre des *Florida*, comme d'un Poëte qui avoit de très grands talens, & qui ſur tout étoit recomandable par la morale excellente de ſes Comedies. Il le loüe d'avoir eſté fecond en bonnes maximes, d'avoir mis dans ſes pieces peu de ſeductions & d'y traiter l'amour comme un égarement. *Sententiæ vitæ congruentes. Raræ apud illum corruptelæ & uti errores conceſſi amores.* Les Atheniens n'ont-ils pas eſté en droit d'avoir égard à la morale de leurs Poëtes Comiques en leur diſtribuant le prix. Pour Euripide, les meilleurs Poëtes Dramatiques de la Grece furent ſes contemporains, & ce ſont leurs pieces qui probablement ont gagné le prix contre les ſiennes. On a donc tort de mettre Euripide & Menandre à la teſte des

Poëtes dedaignés par les spectateurs, afin de consoler par l'égalité des destinées ceux de nos Auteurs Dramatiques, sur les ouvrages desquels le public s'explique quelquefois hautement & desagréablement.

J'ai encore une raison à dire contre l'objection que je refute. C'est que le Théatre de ces temps là n'étoit pas un Tribunal à comparer au nôtre. Comme les Théatres des Anciens étoient très vastes & qu'on y entroit sans paier, l'assemblée y dégeneroit en une véritable cohuë pleine de gens sans attention, & par consequent toûjours prests à distraire ceux qui auroient esté capables d'en avoir. Horace nous dit que le fracas des vents déchainés dans les Forests du Mont Saint Ange, & le mugissement de la mer agitée, ne faisoient pas plus de bruit que ces assemblées tumultueuses. Quels Comediens, dit-il, ont la voix assez forte pour s'y faire entendre?

Horat. Ept. pr. lib. 2.

Nam quæ pervincere voces
Evaluere sonum referunt quem nostra theatra.
Garganum mugire nemus putes, aut mare Tuscum
Tanto cum strepitu ludi spectantur.

Le bas étage des citoyens qui s'en-

nuïoit, parce qu'il ne s'occupoit pas à ſuivre la piece, demandoit quelquefois à grands cris dès le troiſiéme Acte des divertiſſements qui fuſſent plus à ſa portée, & il inſultoit même ceux qui vouloient faire continuer les Comediens. On peut voir dans la ſuite du paſſage d'Horace que nous avons allegué, & dans le Prologue de l'Hecyre dont la repreſentation fut interrompuë deux fois par ces ſaillies fougueuſes du peuple, la deſcription du tumulte. Il y avoit bien des Magiſtrats prepoſés pour empêcher le deſordre, mais comme il arrive en choſes bien plus importantes, il étoit d'uſage qu'ils ne fiſſent pas leur charge. Dans Rome & ſous le regne de Tibere, celui de tous ſes Princes qui ſçût le mieux ſe faire obéïr, il y eut des principaux Officiers de la garde de l'Empereur tués ou bleſſés dans le Théatre en voulant y empêcher le déſordre, & pour toute punition le Senat donna permiſſion aux Preteurs de releguer les auteurs de pareils tumultes. Les Empereurs qui vouloient ſe rendre agréables au peuple oſtoient même la garde de ſoldats qu'on mettoit quelquefois aux Théatres. Les nôtres ne ſont point ſujets à de pareils orages; & le calme & l'ordre y regnent avec

une tranquilité qu'il ne sembloit pas possible d'établir dans des assemblées qu'une nation aussi vive que la nôtre forme pour se divertir. On y entend paisiblement de mauvaises pieces, & souvent des Comediens qui ne valent pas mieux.

Le public ne s'assemble point parmi nous pour juger des Poëmes qui ne sont pas Dramatiques comme il s'assembloit chez les Anciens. Ainsi les gens du métier peuvent mieux favoriser, ils peuvent mieux rabaisser tous ces Poëmes, parce qu'ils ne se produisent que par la voye de l'impression. Ils peuvent en faire valoir les beaux endroits, en excuser les mauvais, comme ils peuvent aussi extenuer le merite des plus beaux, soit en disant qu'ils sont pillés, soit en les mettant en paralelle avec les vers d'un autre Poëte qui aura traité un sujet semblable. Le public lorsqu'il a esté induit en erreur sur la definition generale d'un de ces Poëmes, ne sçauroit plus estre desabusé en un jour. Il faut du temps aux personnes desintéressées pour se reconnoistre & pour s'affermir reciproquement dans leur sentiment par l'autorité du grand nombre. Ainsi la meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'excellence d'un Poëme quand il

commence à paroître, c'eſt qu'il ſe faſſe lire & que tous ceux qui l'ont lû en parlent avec affection, quand bien même ce ſeroit pour citer ſes fautes.

Je crois que le temps où le Poëme nouveau ſe trouve defini en general ſuivant qu'il merite de l'eſtre, arrive aujourd'hui, environ deux ans après ſa premiere édition. Quand il eſt mauvais, le public ne prend pas un ſi long délay pour le condamner, quelque effort que la plûpart des gens du métier faſſent pour ſoûtenir ſa reputation. Quand la Pucelle de Chapelain parut, elle avoit pour elle les ſuffrages des gens de Lettre Eſtrangers & François. Les bien-faits des Grands l'avoient déja couronnée, & le monde prevenu par ces éloges l'attendoit l'encenſoir à la main. Cependant le public ſi-tôt qu'il eut lû la Pucelle revint de ſon préjugé, & il la mepriſa même avant qu'aucun Critique lui enſeignât par quelle raiſon elle étoit mépriſable. La reputation prematurée de l'ouvrage fut cauſe ſeulement que le public inſtruiſit ſon procès avec plus d'empreſſement. Chacun aprit ſur les premieres informations qu'il fit qu'on bailloit comme lui en la liſant, & la Pucelle devint vieille au berceau.

SECTION XXXI.

Que le jugement du public ne se retracte point, & qu'il se perfectionne toûjours.

LE jugement du public va toûjours en se perfectionnant. La Pucelle devient de jour en jour plus mépriſée, & chaque jour ajoûte à la veneration avec laquelle nous regardons Polyeucte, Phedre, le Miſantrope & l'Art Poëtique, La reputation d'un Poëte ne ſçauroit parvenir de ſon vivant au point d'élevation où elle doit atteindre Un Auteur qui a trente ans quand il produit ſes bons ouvrages, ne ſçauroit vivre les années dont le public a beſoin pour juger non-ſeulement que ſes ouvrages ſont excellents, mais qu'ils ſont encore du même ordre que les ouvrages des Grecs & des Romains toûjours vantés par ceux qui les ont entendus. Juſqu'à ce que le public ait placé les ouvrages d'un Auteur moderne dans le rang dont j'ai parlé, ſa reputation peut toûjours augmenter. Ainſi deux ou trois années ſuffiſent bien au public pour

connoître si le Poëme nouveau est bon ou s'il est mediocre, mais il lui faut peut-être un siecle pour en connoître tout le merite, s'il est un ouvrage du premier ordre dans son espece. Voilà pourquoi les Romains, qui avoient entre les mains les Elegies de Tibulle & de Properce, furent un temps avant que de leur associer celles d'Ovide. Voilà pourquoi les Romains ne quitterent pas la lecture d'Ennius aussi tost que les Eglogues & les Bucoliques de Virgile eurent paru. Voilà ce que signifie au pied de la lettre l'Epigramme de Martial, où cet Auteur a parlé poëtiquement, & que les Poëtes qui ne réussissent pas citent si volontiers. Martial ne dit autre chose dans ce vers cy. *Mart. x. Ep. lib. 5x*

Ennius est lectus salvo tibi Roma Marone.

Il seroit d'autant plus ridicule de prétendre que Martial eut songé à dire que les Romains ayent mis durant un temps les Poësies d'Ennius à costé de l'Eneïde, qu'il s'agit dans ce vers de son Epigramme de ce qui se passoit à Rome du vivant de Virgile. Or tout le monde sçait bien que l'Eneïde est de ces ouvrages qu'on appelle posthumes, parce qu'ils ne sont publiés qu'a-

près la mort de l'Auteur.

Je distingue dans un Poëme deux sortes de merite, qu'on me pardonne cette expression, un merite réel & un merite de comparaison. Le merite réel consiste à plaire & à toucher. Le merite de comparaison consiste à toucher autant ou plus que certains Auteurs dont le rang est déja connu. Il consiste à plaire & à interesser autant que ces Grecs & ces Romains, qu'on croit communement estre parvenus au terme que l'esprit humain ne sçauroit passer, parce qu'on n'a rien vû encore de meilleur que ce qu'ils ont fait.

Les contemporains jugent très bien du merite réel d'un ouvrage, mais ils sont sujets à se tromper quand ils jugent de son merite de comparaison, ou quand ils veulent décider de son rang. Ils sont sujets à tomber dans une des deux erreurs qu'on peut faire en le prononçant.

La premiere erreur est d'égaler trop tost un ouvrage à ceux des anciens, ou de le supposer plus éloigné de la perfection des ouvrages des anciens qu'il ne l'est en effet. Le public fait rarement la premiere faute en faveur des ouvrages produits de son temps. Dans la crainte de commettre cette premiere

faute, il fait même ſouvent la ſeconde, & il marque aux ouvrages des contemporains leur rang à une trop grande diſtance des ouvrages conſacrès. Il fait auſſi la faute opoſée & marque quelque fois aux ouvrages de ſes contemporains un rang qu'ils ne meritent pas.

C'eſt la ſeconde erreur dans laquelle le public peut tomber en jugeant du merite des Poëtes contemporains par raport au merite des autres Poëtes. Il decide donc mal à propos qu'ils ne ſeront jamais ſurpaſſés & qu'ils ſeront toûjours les premiers Poëtes de leur langue. C'eſt ainſi que les contemporains de Ronſard & de la Pleyade Françoiſe ſe ſont trompés quand ils ont dit que les Poëtes François ne feroient jamais mieux que ces nouveaux Promethées, qui pour parler poëtiquement n'avoient d'autre feu divin à leur diſpoſition que celui qu'ils déroboient dans les écrits des Anciens.

Ronſard, Belleau, Joachin du Bellai, Jodelle, Pontus de Thiart, Dorat, Baïf.

Ronſard, l'aſtre le plus brillant de cette Pleyade, avoit beaucoup de lettres, mais il avoit peu de genie. On ne trouve pas dans ſes vers d'idée ſublime ni même des tours d'expreſſion heureux ni de figures nobles, qu'on ne retrouve dans les Auteurs Grecs & Latins. Admirateur des Anciens ſans en-

thousiasme, leur lecture l'échauffoit & lui servoit de trepied. Mais comme il met en œuvre hardiment, c'est la toute sa verve, comme il employe sans se laisser géner aux regles de nostre syntaxe les beautés ramassées dans ses lectures, elles semblent nées de son invention. Ses libertés dans l'expression paroissent les saillies d'une verve naturelle, & ses vers composés d'après ceux de Virgile & d'Homere ont ainsi l'air original. Les beautés dont ses ouvrages sont parsemés étoient donc très capables de plaire à des lecteurs qui ne connoissoient pas les originaux ou qui en étoient assés idolatres pour cherir encore leurs traits dans les coppies les plus defigurées. Il est vrai que le langage de Ronsard n'est pas du François ; mais on ne pensoit pas alors qu'il fût possible d'écrire à la fois poëtiquement & correctement dans nostre langue. D'ailleurs des Poësies en langue vulgaire sont aussi neceſſaires aux nations polies que ces premieres commodités qu'un luxe naissant introduit. Quand Ronsard & les Poëtes ses contemporains, dont il étoit le premier, parurent, nos ancestres n'avoient presque aucunes Poësies qu'ils pussent lire avec plaisir. Le commerce avec les Anciens,

que le renouvellement des lettres & l'invention de l'imprimerie trouvée vers le milieu du siecle precedent mettoient entre les mains de cinq cens personnes pour une qui les lisoit soixante ans auparavant, dégoûtoit de l'art confus de nos vieux Romanciers. Ainsi les Poësies de Ronsard furent regardées comme une faveur celeste par ses contemporains. S'ils se fussent contentés de dire que ses vers leur plaisoient infiniment & que les Peintures dont ils sont remplis les attachoient, quoique les traits n'en fussent pas réguliers, nous n'aurions rien à leur reprocher. Mais il semble qu'ils ayent voulu s'arroger un droit qu'ils n'avoient pas. Il semble qu'ils ayent voulu usurper les droits de la posterité en le proclamant le premier des Poëtes François pour leur temps & pour les temps à venir.

Il est venu depuis Ronsard des Poëtes François qui avoient plus de genie que lui, & qui ont encore composé correctement. Nous avons donc quitté la lecture des ouvrages de Ronsard pour faire nostre lecture & nostre amusement des ouvrages de ces derniers. Nous les plaçons avec raison fort au dessus de Ronsard, mais ceux qui le connoissent ne sont pas surpris que ses contempo-

rains se soient plûs à lire ses ouvrages malgré le goût gothique de ses peintures. Je finis le sujet de Ronsard en faisant une reflexion. C'est que les contemporains de ce Poëte ne se tromperent pas dans le jugement qu'ils porterent sur ses ouvrages & sur ceux qu'ils avoient déja entre les mains. Ils ne mirent point serieusement la Françiade au dessus de l'Eneïde quand le Poëme François eut paru. Les mêmes raisons qui les empêcherent de se tromper en cela, les auroient aussi empêchés de mettre la Françiade au dessus de Cinna & des Horaces s ils avoient eu ces Tragedies entre les mains.

Après ce que je viens d'exposer on voit bien qu'il faut laisser juger au temps & à l'experience quel rang doivent tenir les Poëtes nos contemporains parmi les Ecrivains qui composent ce receuil de livres que font les hommes de lettres de toutes les nations, & qu'on pourroit apeller *la bibliotheque du genre humain.* Chaque peuple en a bien une particuliere des bons livres écrits en sa langue, mais il en est une commune à toutes les nations. Qu'on attende donc que la reputation d'un Poëte soit allée en augmentant d'âge en âge durant un siecle, pour décider qu'il

merite d'eſtre placé à coſté des Auteurs Grecs & Romains dont on dit communement que les ouvrages ſont conſacrés, parce qu'ils ſont de ceux que Quintilien définit, *Ingeniorum monumenta quæ ſæculis probantur.* Juſques là l'on peut bien le croire, mais peut-eſtre n'eſt-il pas ſage de l'aſſeurer. Parlons des préjugés ſur leſquels on peut, non-pas attribuer, mais promettre à des ouvrages publiés de nos jours & de ceux de nos peres, la deſtinée d'eſtre égalés aux anciens par la poſterité. Un augure favorable pour un de ces ouvrages, c'eſt que ſa reputation croiſſe d'année en année. C'eſt ce qui arrive toûjours quand ſon Artiſan n'a point de ſucceſſeur, & encore plus lorſqu'il eſt mort depuis long-temps ſans avoir eſté remplacé. Rien ne montre mieux qu'il n'étoit pas un homme du commun dans la carriere qu'il a couruë, que l'inutilité des efforts de ceux qui oſent entreprendre de l'atteindre. Ainſi les quarante-cinq ans qui ſe ſont écoulés depuis la mort de Moliere, ſans que perſonne l'ait remplacé, donnent un luſtre à ſa reputation qu'elle n'avoit pas un an après ſa mort. Le public n'a point mis dans la claſſe de Moliere les meilleurs des Poëtes Comiques qui ont

Inſt. lib. 3. cap. 9.

travaillé depuis sa mort. Il n'a point fait cet honneur à Renard, à Boursault ni aux deux Auteurs du Grondeur, non plus qu'à quelques Poëtes Comediens dont les pieces l'ont diverti quand elles ont esté bien representées. Ceux mêmes de ces Poëtes qui sont Gascons, ne s'égalerent jamais serieusement à Moliere. Chaque année qui se passera sans donner un successeur au Terence François, ajoûtera encore quelque chose à sa reputation. Mais, me dira t'on, estes vous bien asseuré que la posterité ne dementira point les Eloges que les contemporains ont donnés à ces Poëtes François, que vous regardez déja comme placés dans l'avenir à costé d'Horace & de Terance?

L'Abbé de Bruïeis, Palaprat.

SECTION XXXII.

Que malgré les Critiques la reputation des Poëtes que nous admirons ira toûjours en s'augmentant.

LA destinée des écrits de Ronsard ne me paroît pas à craindre pour les ouvrages de nos Poëtes François. Ils ont composé dans le méme goût que

les bons Auteurs de l'antiquité. Ils les ont imités non-pas comme Ronſard & ſes contemporains les avoient imités, c'eſt-à-dire ſervilement, & comme Horace dit que Servilius avoit imité les Grecs. *Hoſce ſecutus mutatis tantum numeris.* Cette imitation ſervile des Poëtes qui ont compoſé en des langues étrangeres, eſt le ſort des Ecrivains qui travaillent, quand leur nation commence à vouloir ſortir de la barbarie. Mais nos bons Poëtes François ont imité les anciens comme Horace & Virgile ont imité les Grecs, c'eſt-à-dire en ſuivant comme les autres l'avoient fait le genie de la langue dans laquelle ils avoient compoſé, & en prenant comme eux la nature pour leur premier modelle. Les bons Ecrivains n'empruntent des autres que des manieres de la copier. Le ſtile de Racine, de Deſpreaux, de la Fontaine & de nos autres compatriotes illuſtres ne ſçauroient vieillir aſſez pour dégoûter un jour de la lecture de leurs ouvrages, & jamais on ne pourra les lire ſans eſtre touché de leurs beautés. Elles ſont naturelles.

En effet, noſtre langue me paroiſt eſtre parvenuë depuis ſoixante ans à ſon point de perfection. Au temps d'Ablancourt un Auteur imprimé depuis

ſoixante ans paroiſſoit un Ecrivain gothique. Or quoiqu'il y ait déja ſoixante & dix ans qu'Ablancourt a écrit, ſon ſtile ne nous paroiſt point vieilli. Pour bien écrire il faudra toûjours s'aſſujettir aux regles que cet auteur & ſes premiers ſucceſſeurs ont ſuivies. Tout changement raiſonnable qui peut arriver dans une langue dès que ſa ſyntaxe eſt devenuë reguliere, ne ſçauroit plus tomber que ſur des mots. Les un vieilliſſent, d'autres redeviennent à la mode, on en fabrique de nouveaux, & l'on altere l'ortographe de quelques autres pour en adoucir la prononciation. Horace a fait l'horoſcope de toutes les langues quand il a dit, en parlant de la ſienne.

Multa renaſcentur quæ jam cecidere cadent que
Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi voles uſus
Quem penes arbitrium eſt & jus & norma loquendi.

L'uſage eſt toûjours le maître des mots, mais il l'eſt rarement des regles de la ſyntaxe. Or des mots vieillis ne font point abandonner la lecture d'un Auteur qui a conſtruit ſes phraſes regulierement, ou qui même s'eſt aproché dans leur conſtruction de la regularité.

Ne lisons nous pas encore avec plaisir Amiot ? Si l'usage vient à mépriser les regles, si les transpositions vitieuses se mettent à la mode, si l'abus des mots devient autorisé, & si l'on les employe sans égard à leur signification propre, soit dans des épithetes insensés, soit dans ces figures dont le faux brillant ne presente point une image distincte. Enfin si le stile se corrompt alors, quoique la langue soit gastée, on ne laisse point d'admirer toûjours le stile des Auteurs qui ont écrit quand elle étoit dans sa force & dans sa pureté. On continuë de louer leur noble simplicité, même quand on n'est plus capable de l'imiter; car c'est souvent par impuissance de faire aussi bien qu'eux qu'on entreprend de faire mieux. On ne substituë souvent les faux brillants & les pointes au sens & à la force du discours que parce qu'il est plus facile d'avoir de l'esprit que d'estre à la fois touchant & naturel.

Virgile, Horace, Ciceron & Tite-Live ont esté lûs avec admiration tant que la langue Latine a esté une langue vivante, & les Ecrivains qui ont composé cinq cens ans après eux, & dans les temps où la langue Latine étoit déja corrompuë, en font encore plus

d'éloges qu'on en avoit fait du temps d'Auguſte. La veneration pour les Ecrivains du ſiecle de Platon a toûjours ſubſiſté dans la Grece, malgré la décadence de la langue. On les admiroit encore comme de grands modeles deux mille ans après qu'ils avoient écrit & quand on les imitoit ſi peu. J'en apelle à témoin les Grecs qui vinrent nous les expliquer après la priſe de Conſtantinople par les Turcs. Les bons Auteurs du ſiecle de Leon X. comme Machiavel & Guichardin, ne ſont pas vieillis pour les Italiens d'aujourd'hui. Ils en préferent le ſtile au ſtile plus orné des Ecrivains poſterieurs, parce que la phraſe Italienne étoit parvenuë à ſa regularité dès le ſeiziéme ſiecle.

Ainſi, ſoit que la langue Françoiſe ſoûtenuë par l'Academie demeure la même qu'elle eſt aujourd'hui, ſoit qu'elle ait le ſort du Latin qui commença de ſe corrompre dès le regne de Claudius, ſous qui les beaux eſprits ſe donnerent la liberté d'introduire l'excès des figures en voulant ſupléer par le brillant de l'expreſſion à la force du ſens & à l'élegance ſimple où leur genie ne pouvoit pas atteindre; je tiens que les Poëtes illuſtres du ſiecle de Loüis XIV. ſeront comme Virgile & comme l'Arioſte,

l'Arioſte, immortels ſans vieillir.

En ſecond lieu nos voiſins admirent ceux des Poëtes François que nous admirons déja, & ils rediſent auſſi volontiers que nous ceux de leurs vers qui ſont paſſés en proverbes. Ils ont adoptés nos bons ouvrages en les traduiſant en leur langue. Malgré la jalouſie du bel eſprit, preſque auſſi vive de nation à nation que de particulier à particulier, ils mettent quelques unes de ces traductions au deſſus des ouvrages du même genre qui ſe compoſent dans leur patrie. Nos bons Poëmes, ainſi que ceux d'Homere & de Virgile, ſont entrés déja dans cette Biblioteque commune aux nations dont nous avons parlé. Il eſt auſſi rare dans les pays étrangers de trouver un cabinet ſans un Moliere que ſans un Terence. Les Italiéns qui évitent autant qu'ils le peuvent de nous donner des ſujets de vanité, peut-eſtre parce qu'ils ſe croyent chargés du ſoin de noſtre conduitte, ont rendu juſtice au merite de nos Poëtes. Comme nous admirions & comme nous traduiſions leurs Poëtes dans le ſeiziéme ſiecle, ils ont admiré & traduit les noſtres dans le dix-ſeptiéme. Ils ont mis en Italien les ouvrages de Moliere & les plus belles pieces de nos autres Poëtes Dramatiques.

Ils rient & ils pleurent à ces pieces avec plus d'affection qu'à la representation des pieces de leurs compatriottes. Quelqu'uns de leurs Poëtes s'en sont même plaint. Monsieur l'Abbé Gravina dans sa Dissertation sur la Tragedie qu'il fit imprimer il y a trois
En 1715. ans, dit que ses compatriottes adoptent sans discernement les pieces Dramatiques Françoises, dont les défauts sont blâmés de nostre nation qui s'en est expliquée par la bouche de deux de ses plus fins Critiques. Il entend parler du Pere Rapin & de Monsieur Dacier, dont il vient de raporter les jugements sur les Tragedies Françoises, jugements qu'il adopte avec d'autant plus de plaisir qu'il a composé son ouvrage, principalement pour montrer la superiorité de la Tragedie ancienne sur la Tragedie moderne. Mais je vais raporter en entier le passage de Monsieur l'Abbé Gravina. Le lecteur ne sçauroit avoir oublié déja que lui-même il étoit Poëte, & qu'il avoit composé plusieurs Tragedies à l'imitation de celles des
Pag. 115. Anciens. *Or ecco questa Nazione dal tempo di Francesco primo sino à nostri giorni cultissima, conchè serietadi giudicio per mezzo dé i suoi piu fini Critici pronontia d'ellé proprié operé Teatrali, é conche dis-*

tintioné proponé qu'ellé, ché da noi ciecamenté é ſeuza diſcretioné alcuna ſono ricevuté é ſparſe per tuti i Téatri é tradotté col fregio de i novi penſieri falſi ed eſpreſſioni piu Romaneſché ed altré piu beilé pompé le quali ſtaccano per ſempré la menté é la favella de gli uomini d'ellé [illegible] d'ella natura e d'ella r[illegible]

duit néanmoins cet Auteur le preten[illegible] principalement les tes ajoûtent de fa[illegible]nt voulu, pour ainpreſſions roman[illegible]alizer Flamands. le reproche ne[illegible]Ericeyra, le digne heri-

Les jeun[illegible]ve de ſa patrie, a mis donné de [illegible] l'Art Poëtique de Monautant Deſpr[illegible]ux. Enfin nos voiſins ne retenu autan[illegible]as les Tragedies de Jo- çois que du l[illegible] Garnier. On ne voyoit Stockholme, [illegible]i IV. des trouppes de Cogne, en Alle[illegible]çois parcourir la Hollanterre. On ne[illegible], l'Allemagne, le Nord l'aprobation [illegible]ats d'Italie pour y jouer cependant Ra[illegible]ardi & de Chrêtien. Il neille, Deſpr[illegible] trouppes de Comediens ont fait le m[illegible]t des établiſſements fixes gile & qu'à [illegible] étrangers. encore à Lor[illegible]de nos voiſins, auſſi liintereſſé que le ſuffrage l'Andromaqu[illegible] pourra l'être, me ſemble Anglois, & l[illegible]on aprobation. Les loüannation accoû[illegible]reaux a données à Moque aſſez d[illegible]ne concilieront autant de donnerai pou[illegible] deux Poëtes dans l'ave-

de ce goût les trois dernieres scenes que Monsieur Philips crût à propos d'ajoûter à la scene qui finit l'original François : nous croirions qu'elles ne servent qu'à allonger une Tragedie dont l'action est finie, & dont on suplée facilement quelgedie qu'il [illegible] circonstances que le Poëte n'a
En 1715. ans, dit que se Théatre, par la pretent sans discerne[illegible]ise pour les faire matiques Françoises[illegible]miere de ces scesont blâmés de nostr[illegible] cherche Oreste est expliquée par la be[illegible]uver. Dans la ses plus fins Critiques. re sur le Théaler du Pere Rapin & de[illegible]s sanglant de cier, dont il vient de [illegible]e des discours gements sur les Traged[illegible]ractere comjugements qu'il adopte[illegible]rniere est un plus de plaisir qu'il a c[illegible] avec sa Convrage, principalement
superiorité de la Trag[illegible]oulu avoir en la Tragedie moderne. d'ouvrages des porter en entier le pas[illegible]oique ces traPAbbé Gravina. Le le[illegible]ins neceſſaires avoir oublié déja que [illegible]ils font l'honPoëte, & qu'il avoit c[illegible]a parler très Tragedies à l'imitatio[illegible]me très com-
Pag. 115. Anciens. *Or ecco qui*[illegible]-eux en Fran*tempo di Francesco prim*[illegible]se servent de *ni cultissima, conché seri*[illegible]ir la corref*mezzo dé i suoi piu fini* [illegible]stres, bien *d'ellé proprié operé Teat*[illegible]ient nés Al-

En Hollande toutes les personnes qui ont quelque éducation sçavent parler François dès leur jeunesse. L'Etat se sert de cette langue en plusieurs occasions, & il aplique même son grand sceau à des actes redigez en François. Les Hollandois ont traduit néanmoins nos bons ouvrages, principalement les Dramatiques, Ils ont voulu, pour ainsi dire, les naturalizer Flamands.

Le Comte d'Ericeyra, le digne heritier du Titelive de sa patrie, a mis en Portuguais l'Art Poëtique de Monsieur Despreaux. Enfin nos voisins ne traduisoient pas les Tragedies de Jodelle & de Garnier. On ne voyoit pas sous Henri IV. des trouppes de Comediens François parcourir la Hollande, la Pologne, l'Allemagne, le Nord & quelques Etats d'Italie pour y jouer les pieces de Hardi & de Chrêtien. Il y a même des trouppes de Comediens François qui ont des établissements fixes dans les pays étrangers.

Le suffrage de nos voisins, aussi libre & aussi desintereſſé que le suffrage de la posterité pourra l'être, me semble un garand de son aprobation. Les loüanges que Despreaux a données à Moliere & à Racine concilieront autant de suffrages à ces deux Poëtes dans l'ave-

nir, qu'elles peuvent leur en avoir procuré parmi les Anglois & parmi les Italiens nos contemporains. Qu'on ne dise point que la vogue où la langue Françoise est depuis soixante ans soit la cause de la vogue que nos Poësies peuvent avoir dans les pays étrangers. Les étrangers nous dirons eux-mêmes que ce sont nos poëmes & nos livres qui plus qu'aucun autre évenement ont contribué à donner à la langue dans laquelle ils sont écrits un si grand cours qu'elle a presque ôté à la langue Latine l'avantage d'estre cette langue que les nations aprennent par une convention tacite pour se pouvoir entendre. On peut dire aujourd'hui de la langue Françoise ce que Ciceron disoit de la langue Grecque. *Græca leguntur in omnibus ferè gentibus. Latina suis finibus exiguis sane continentur.* Lorsqu'un Ministre Allemand va traiter d'affaire avec un Ministre Anglois ou un Ministre Hollandois, il n'est pas question qu'elle langue ils employeront dans leurs conferences. La chose est convenuë depuis long-temps. Ils parlent François. Les étrangers se plaignent même que nôtre langue envahisse, pour ainsi dire, les langues vivantes en introduisant ses mots & ses phrases à la place des anciennes

Orat. pro Arch.

expreſſions. Les Allemands & les Hollandois diſent que le mélange que font leurs concitoyens des mots, & principalement des verbes François en parlant Hollandois & Allemand, corromp leurs langues comme Ronſard corrompoit le François par les mots & par les locutions des langues ſçavantes qu'il introduiſoit dans ſes vers. L'Examinateur, c'eſt l'Auteur d'un écrit qui ſe publioit à Londres il y a cinq ans pluſieurs fois chaque ſemaine, dit que le François s'eſt tellement introduit dans les phraſes Angloiſes en parlant de guerre que les Anglois ne pouvoient plus entendre les relations des ſieges & des combats que leurs compatriotes écrivoient en Anglois. L'Abbé Gravina a fait la même plainte pour la langue Italienne dans ſon livre ſur la Tragedie. On peut même penſer que les écrits des grands hommes, dont je parle dans ce livre, promettent à nôtre langue la deſtinée de la langue Grecque litterale & de la langue Latine, c'eſt-à-dire de devenir une langue ſçavante ſi jamais elle devient une langue morte.

Mais, dira-t'on, ne ſe pourra-t'il pas faire que les Critiques faſſent remarquer dans les écrits que vous admirez des fautes ſi groſſieres, que ces écrits

deviennent des ouvrages mépriſés par la poſterité.

Je réponds que les remarques les plus ſubtiles des plus grands Metaphyſiciens ne feront pas décheoir nos Poëtes d'un dégré de leur reputation, parce que ces remarques, quand bien même elles ſeroient juſtes, ne dépouilleront pas leurs Poëſies des agréments & des charmes dont elles tiennent le droit de plaire à tous les lecteurs. Si les fautes que ces Critiques reprendront ſont des fautes contre l'Art de la Poëſie, ils aprendront ſeulement à connoître la cauſe d'un effet qu'on ſentoit déja. Ceux qui avoient vû le Cid avant la Critique de l'Academie Françoiſe avoient ſenti des défauts dans ce Poëme, même ſans pouvoir dire diſtinctement en quoi conſiſtoient ces défauts. Si ces fautes regardent d'autres ſciences, ſi elles ſont contre la Geographie ou contre l'Aſtronomie, on aura de l'obligation aux Cenſeurs qui les feront connoître, mais elles ne diminueront gueres la reputation du Poëte, laquelle n'eſt pas fondée ſur ce que ſes vers ſoient exempts de fautes, mais ſur ce que leur lecture intereſſe. J'ai dit quand même ces remarques ſeront bonnes, car ſuivant les apparences, pour une

bonne remarque, il s'en fera cent qui ne vaudront rien.

Il eſt aujourd'hui plus facile de ne point faire de mauvaiſes remarques ſur des Poëſies dont a connu les Auteurs, leſquelles parlent de choſes que nous avons vûës, ou dont une tradition encore récente a conſervé les explications, & ſi l'on veut les aplications, qu'il ne le ſera dans l'avenir, quand toutes ces lumieres ſeront éteintes par le temps & par toutes les revolutions auſquelles les ſocietés ſont ſujettes. Or les remarques qui ſe font preſentement contre nos Poëtes modernes, montrent ſouvent que les Cenſeurs ont envie de reprendre, mais non que ces Poëtes ayent fait des fautes. Citons un exemple.

Monſieur Deſpreaux compoſa ſon Epitre à Monſieur de Guilleragues vers mil ſix cens ſoixante & quinze, dans un temps où la nouvelle Phyſique étoit la ſcience à la mode, car il eſt parmi nous une mode pour les ſciences comme pour les habits. Les femmes mêmes étudioient alors les nouveaux ſyſtêmes que pluſieurs perſonnes enſeignoient à Paris en langue vulgaire. On peut bien croire que Moliere qui compoſa ſes Femmes ſçavantes vers mil ſix cens ſoixante & douze, & qui met ſi ſouvent

dans la bouche des ſes heroïnes les dogmes & le ſtile de la nouvelle Phyſique, attaquoit dans ſa Comedie l'excès d'un goût regnant, & qu'il y jouoit un ridicule où pluſieurs perſonnes tomboient tous les jours. Quand Monſieur Deſpreaux écrivit ſon Epitre à Monſieur de Guilleragues, les converſations de Phyſique ramenoient donc ſouvent ſur le tapis les tâches du Soleil, à l'aide deſquelles les Aſtronomes obſervoient que cet aſtre tourne ſur ſon axe à peu près en vingt-ſept jours. Quelqu'unes de ces *Macules* qui étoient diſparuës avoient même fait beaucoup de bruit juſques ſur le Parnaſſe. Les beaux eſprits avoient dit dans leurs vers que le Soleil pour ſe rendre encore plus ſemblable au feu Roi qui l'avoit pris pour le corps de ſa deviſe, ſe défaiſoit de ſes taches.

Monſieur Deſpreaux pour dire Poëtiquement que malgré le goût regnant il s'attchoit à l'étude de la Morale preferablement à celle de la Phyſique, ſentiment très convenable à un Poëte ſatirique, écrit à ſon ami qu'il abandonne aux recherches des autres pluſieurs queſtions que cette derniere ſcience traite. Qu'un autre, c'eſt lui qui pa.le, aille chercher,

Si le Soleil eſt fixe ou tourne ſur ſon axe.

Il eſt clair que le Poëte entend parler icy uniquement de la queſtion : ſi le Soleil placé dans le centre de noſtre tourbillon y tourne ſur ſon axe ou bien s'il n'y tourne pas ſur ſon axe. La conſtruction de la phraſe prouve ſeule qu'elle ne ſçauroit avoir un autre ſens, & ce ſens ſe preſente d'abord. Cependant il a plû à quelques Critiques d'interpreter ce vers comme s'il opoſoit le ſyſtéme de Copernic, qui fait tourner les Planetes au tour du Soleil placé dans le centre de noſtre tourbillon, au ſentiment de ceux qui ſoûtiennent que le Soleil a un mouvement propre par lequel il tourne ſur ſon axe. Suivant cette interpretation Monſieur Deſpreaux auroit fait une faute. L'opinion de ceux qui ſoûtiennent que le Soleil tourne ſur ſon axe, & l'opinion de ceux qui ſoûtenoient avant l'experience que le globe du Soleil fut immobile au centre du tourbillon, ſupoſent également que le Soleil ſoit placé au milieu du tourbillon, où Copernic a dit qu'il étoit placé. Monſieur Perrault a donc objecté à Monſieur Deſpreaux, il y a déja plus de vingt ans. *Que ceux qui tiennent que le Soleil eſt fixe & immuable,* *Preface de l'Apologie des femmes pag. 7.*

ſont les mêmes qui ſoûtiennent qu'il tourne ſur ſon axe, & que ce ne ſont pas deux opinions différentes comme il paroiſt le dire dans ſes vers. Il eſt vrai, ajoûte Monſieur Perrault quelques lignes plus bas, *qu'il n'eſt pas honeſte à un ſi grand Poëte d'ignorer les Sciences & les Arts dont il ſe méle de parler.* Mais ce n'eſt point la faute de Monſieur Deſpreaux ſi Monſieur Perrault l'entend mal, & c'eſt encore moins ſa faute s'il plaiſt à d'autres Cenſeurs de ſe figurer que par ces mots, *Si le Soleil eſt fixe ou tourne ſur ſon axe*, il ait voulu opoſer le ſyſtéme de Copernic avec le ſyſtéme de Ptolomée, qui ſupoſe que c'eſt le Soleil qui tourne au tour de la terre. Monſieur Deſpreaux a dit cent fois qu'il n'avoit ſongé qu'à opoſer le ſentiment de ceux qui faiſoient tourner le Soleil ſur ſon axe au ſentiment de ceux qui n'avoient pas voulu qu'il tournât ſur ſon axe, & le vers le dit même aſſez diſtinctement pour n'avoir pas beſoin d'eſtre interpreté.

De pareilles injuſtices ne diminueront point la reputation de nos Poëtes, puiſque celles qu'on fait aux Anciens ne diminuent point la leur, quoi qu'elles ſoient en bien plus grand nombre. Comme ils ont écrit en des langues qui ſont mortes aujourd'hui, & com-

me bien des choſes dont ils ont parlé ne ſont connuës qu'imparfaitement aux plus doctes, on peut croire ſans temerité que leurs Cenſeurs ont tort fort ſouvent, même en pluſieurs occaſions où l'on ne ſçauroit prouver qu'ils n'ont pas raiſon.

Ainſi nous pouvons promettre ſans trop de temerité la deſtinée de Virgile, d'Horace & de Ciceron aux Ecrivains François, qui font honneur au ſiecle de Loüis le Grand, c'eſt-à-dire d'eſtre regardez dans tous les temps & par tous les peuples à venir comme tenants un rang entre les grands hommes, dont les ouvrages ſont reputez les productions les plus pretieuſes de l'eſprit humain.

SECTION XXXIII.

Que la veneration pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toûjours : s'il eſt vrai que nous raiſonnions mieux que les Anciens.

MAis ces grands hommes, dira-t'on, ne ſont-ils pas expoſez eux-mêmes à eſtre dégradez. La veneration qu'on a pour les Anciens ne

pourroit-elle pas se changer en une simple estime en des temps plus éclairés que les temps qui ont bien voulu les admirer ? Virgile ne court-il point hazard que sa reputation ait la destinée de celle d'Aristote ? L'Iliade n'est-elle point exposée à subir un jour le sort du systéme de Ptolomée, dont le monde est aujourd'hui desabusé ? Nos Critiques mettent les Poëmes & les autres ouvrages à une épreuve où l'on ne les mit jamais. Ils en font des Analyses, suivant la methode des Geométres, methode si propre à découvrir les fautes échapées aux Censeurs précedents. Les armes des anciens Critiques n'étoient pas aussi pointuës que les leurs. Qu'on juge par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles de combien nostre siecle est déja plus éclairé que les siecles de Platon, d'Auguste & de Leon X. La perfection où nous avons porté l'art de raisonner, qui nous a fait faire tant de découvertes dans les sciences naturelles, est une source féconde en nouvelles lumieres. Elles se répandent déja sur les belles Lettres, & elles y feront disparoistre les vieux prejugés, ainsi qu'elles les ont fait disparoistre dans les sciences naturelles. Ces lumieres se communique-

ront encore aux differentes profeſſions de la vie, & déja l'on en aperçoit le crépuſcule dans toutes les conditions. Peut-eſtre même que la generation qui ſuit immediatement la noſtre, frappée des fautes énormes d'Homere & de ſes compagnons de fortune les dedaignera, ainſi qu'un homme devenu raiſonnable dedaigne les contes puerils qui firent l'amuſement de ſon enfance.

Noſtre ſiecle peut eſtre plus ſçavant que ceux qui l'ont precedé; mais je nie que les eſprits ayent aujourd'hui generalement parlant, plus de penetration, plus de droiture & plus de juſteſſe qu'ils n'en avoient autrefois. Comme les hommes les plus doctes ne ſont pas toûjours ceux qui ont plus de ſens, de même le ſiecle qui eſt plus ſçavant que les autres n'eſt point toûjours le ſiecle le plus raiſonable. Or, c'eſt du ſens qu'il s'agit ici, puiſqu'il s'agit de juger. Un homme ne juge pas mieux qu'un autre, parce qu'il a plus d'imagination que lui, mais parce qu'il a plus de ſens ou plus de juſteſſe d'eſprit.

On ne prouvera point certainement par la conduitte que les grands & les petits tiennent depuis ſoixante ans dans tous les Eſtats de l'Europe, où l'étude de ces ſciences qui perfectionnent tant

la raiſon humaine fleurit davantage, que les eſprits y ayent plus de droiture qu'ils n'en avoient dans les ſiecles precedents, & que les hommes y ſoient plus raiſonnables que leurs anceſtres. Cette datte de ſoixante ans qu'on donne pour époque à ce renouvellement prétendu des eſprits eſt mal choiſie. Je ne veux point entrer dans des détails odieux pour les états & pour les particuliers, & je me contenterai de dire que l'eſprit Philoſophique qui rend les hommes ſi raiſonnables, & pour ainſi dire, *ſi conſequents*, fera bien-toſt d'une grande partie de l'Europe ce qu'en firent autrefois les Gots & les Vandales, ſupoſé qu'il continuë à faire les mêmes progrès qu'il a fait depuis quarante ans. Je vois les arts neceſſaires negligez, les préjugez les plus utiles à la conſervation de la ſocieté s'abolir, & les raiſonnements ſpeculatifs préferés à l'experience. Il ſemble que le monde ſorte de l'enfance & que nous ſoyons la premiere generation qui ait ſçû raiſonner. Le ſoin de la poſterité eſt pleinement negligé. Toutes les dépenſes que nos anceſtres ont faites en bâtiments & en meubles, ſeroient perduës pour nous, & nous ne trouverions plus dans les foreſts du bois pour

bâtir ni même pour nous chauffer, s'ils avoient esté raisonnables comme nous le sommes.

Que les Royaumes & les Republiques, dira-t-on, se mettent dans la necessité de ruiner, ou leurs sujets qui leur auront prêté, ou le peuple qui les soûtient par un travail qu'il ne sçauroit plus continuer dès qu'il est reduit dans l'indigence. Que les particuliers se gouvernent comme s'ils devoient avoir leurs ennemis pour heritiers, & que la generation presente se conduise comme si elle devoit estre le dernier rejetton du genre humain, cela n'empêche pas que nous ne raisonnions mieux dans les sciences que n'ont fait tous les hommes qui nous ont precedé. Ils nous auront surpassé, si l'on peut se servir de cette expression, en *raison pratique*, mais nous les surpassons en *raison speculative*. Qu'on juge de la superiorité d'esprit & de raison que nous avons sur les hommes des temps passé, par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles, comparé avec l'état où elles étoient de leurs temps.

Il est vrai, répondrai-je, que les sciences naturelles dont on ne sçauroit faire un trop grand cas, & dont on ne sçauroit trop honorer les dépositaires,

ſont plus parfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient du temps d'Auguſte & de Leon X. mais cela ne vient point de ce que nous ayons plus de juſteſſe dans l'eſprit ni que nous ſachions mieux raiſonner que les hommes qui vivoient alors. Cela ne vient point de ce que les eſprits ayent eſté, pour ainſi dire, regenerez. Lunique cauſe de la perfection des ſciences naturelles, ou pour parler avec de la préciſion, l'unique cauſe qui fait que ces ſciences ſont moins imparfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient dans les temps anterieurs, c'eſt que nous ſçavons plus de faits qu'on n'en ſçavoit alors. Le temps & le hazard nous ont fait faire depuis quelques ſiecles une infinité de découvertes où je vais montrer que le raiſonnement a eu très peu de part, & ces découvertes ont mis en évidence la fauſſeté de pluſieurs *dogmes* Philoſophiques que nos predeceſſeurs ſubſtituoient à la verité, laquelle les hommes n'étoient point capables de connoître avant ces découvertes. Voilà, ſuivant mon opinion, la ſolution du probléme propoſé ſi ſouvent. Pourquoi nos Poëtes & nos Orateurs ne ſurpaſſeroient-ils pas ceux de l'antiquité, comme il eſt conſtant que nos Sçavants dans les connoiſſances

naturelles ſurpaſſent les Phyſiciens de l'antiquité ? Nous devons au temps tout l'avantage que nous pouvons avoir ſur les anciens dans les ſciences naturelles. Il a mis en évidence pluſieurs faits que les anciens ignoroient & auſquels ils ſubſtituoient des opinions fauſſes qui leur faiſoient faire cent mauvais raiſonnemens. Le même avantage que le tems nous a donnè ſur les anciens, il le donnera ſur nous à nos arrieres neveux. Il ſuffit qu'un ſiecle vienne après un autre pour raiſonner mieux que lui dans les ſciences naturelles, à moins qu'il ne ſoit arrivé dans la ſocieté un bouleverſement aſſez grand pour dérober aux petits fils les lumieres qu'avoient leurs anceſtres.

Mais, dira-t'on, le raiſonnement n'a-t'il pas contribué beaucoup à étendre les nouvelles découvertes. J'en tombe d'accord, auſſi je ne nie point que nous raiſonnions avec juſteſſe. Je nie ſeulement que nous raiſonnions avec plus de juſteſſe que les Grecs & les Romains, & je me contente de ſoûtenir qu'ils auroient fait un auſſi bon uſage que nous des verités capitales que le hazard nous a revelées, pour ainſi dire, s'il lui avoit plû de leur découvrir ces verités. Je fonde ma ſupoſition ſur

ce qu'ils ont raisonné aussi-bien que nous sur toutes les choses dont ils avoient autant de connoissance que nous & sur ce que nous ne raisonnons mieux que dans les choses où nous sommes plus instruits qu'eux, ou par l'experience ou par la revelation. Telles sont les sciences naturelles & les differentes parties de la Théologie.

Afin de prouver que nous raisonnons mieux que les anciens, il faudroit faire voir que c'est à la justesse du raisonnement, & non point au hazard ou aux experiences fortuites que nous devons la connoissance des verités que nous sçavons & qu'ils ignoroient. Mais loin qu'on puisse faire voir qu'on ait l'obligation des nouvelles découvertes à des Philosophes qui soient parvenus aux verités naturelles les plus importantes par des recherches méthodiques, & par le secours de l'art si vanté, d'enchaîner des conclusions, on peut prouver le contraire. On peut montrer que ces inventions & ces découvertes originales, pour ainsi dire, ne sont dûës qu'au hazard, & que nous n'en avons profité qu'en qualité de derniers venus.

Premierement, on ne me reprendra point de dénier aux Philosophes & aux Sçavants qui recherchent methodi-

quement les ſecrets de la nature, toutes les inventions dont ils ne ſont pas reconnus les auteurs. Je puis refuſer aux Sçavants l'honneur de toutes les découvertes faites depuis trois cens ans qui n'ont pas eſté publiées ſous le nom de quelque Sçavant. Comme ils écrivent & comme leurs amis écrivent auſſi, le public eſt informé de leurs découvertes, & on lui aprend bien-toſt à quel Illuſtre il a l'obligation des moins importantes. Ainſi je puis refuſer aux Philoſophes d'eſtre les inventeurs des Sas des Ecluſes trouvées il y a deux cens ans, & qui ſont non-ſeulement d'une utilité infinie dans le commerce, mais qui ont encore donné lieu à tant de remarques ſur la nature & ſur la pente des eaux. Je puis leur dénier d'eſtre les inventeurs des Moulins à eau & à vent, comme des horloges à poids & à balancier qui ont tant aidé aux obſervations de tout genre, en donnant moyen de meſurer toûjours le temps avec exactitude. Ce ne ſont point eux non-plus qui ont trouvé la poudre à canon, qui a donné lieu à tant d'obſervations ſur la nature de l'air, ni pluſieurs autres inventions dont on ne connoiſt pas certainement les Auteurs, mais qui ont beaucoup

contribué à perfectioner les sciences naturelles.

Secondement, je puis alleguer des preuves positives de ma proposition. Je puis faire voir que les recherches methodiques n'ont eu aucune part aux quatre découvertes qui ont le plus contribué à donner à nostre siecle la superiorité qu'il peut avoir sur les siecles anterieurs, dans les sciences naturelles. Ces quatre découvertes, sçavoir, la connoissance de la pesanteur de l'air, la Bousole, l'Imprimerie & les Lunettes d'aproche sont dûes à l'experience & au hazard.

L'Imprimerie, cet art si favorable à l'avancement de toutes les sciences, lesquelles deviennent plus parfaites à mesure que les connoissances s'y multiplient, fut trouvée dans le quinziéme siecle & près de deux cens ans avant que Monsieur Descartes, qui passe pour le pere de la nouvelle Philosophie, eut fait part au public de ses meditations. On dispute sur le premier inventeur de l'Imprimerie, mais personne n'en fait honneur à un Philosophe. Dailleurs, cet Inventeur est venu en des temps où il pouvoit sçavoir tout au plus l'art de raisonner, tel qu'on l'enseignoit alors dans les Ecoles, art que les Philosophes

Poly. Verg. de In. Rer. lib. 2. cap. 7.

modernes mépriſent avec tant dehauteur.

Il paroiſt que la Bouſſole étoit connuë dès le treiziéme ſiecle. Mais ſoit que Jean Goya Marinier de Melphi, ou qu'un autre plus ancien que lui en ait trouvé l'uſage, cet Inventeur aura toûjours eſté dans le même cas que l'Inventeur de l'Imprimerie. Dès que la Bouſſole a eſté trouvée, il étoit neceſſaire que l'art de la Navigation ſe perfectionnat & que les Europeans fiſſent un peu plûtoſt ou un peu plus tard les découvertes qu'il étoit abſolument impoſſible de faire ſans un pareil ſecours, & qu'ils ont faites depuis la fin du quinziéme ſiecle. Ces découvertes qui nous ont fait connoiſtre l'Amerique & tant d'autres pays inconnus, enrichiſſent la Botanique, l'Aſtronomie, la Medecine, l'hiſtoire des animaux, en un mot toutes les ſciences naturelles. Les Grecs & les Romains nous ont-il donné lieu de croire qu'ils ne fuſſent point capables de diſtribuer en differentes claſſes & de ſubdiviſer en genres les nouvelles plantes qu'on leur auroit aportées d'Amerique & des extremités de l'Aſie & de l'Afrique, ou de diſtribuer en ſignes les étoilles voiſines du Pole Antarctique.

Ce fut au commencement du dix-ſeptiéme ſiecle que Jaques Metius

d'Alcmaer trouva les Lunettes d'aproche en cherchant autre chose. Il semble que la destinée se soit plû à mortifier les Philosophes modernes, en faisant arriver le hazard qui a donné lieu à l'invention des Lunettes de longue vûë avant le temps qu'ils marquent pour l'Epoque du renouvellement des esprits. Depuis soixante ans que les esprits ont commencé à devenir si justes & si penetrans, on n'a fait aucune découverte de l'importance de celle dont nous parlons. Les sources des connoissances naturelles cachées aux anciens, se sont ouvertes avant le temps où l'on prétend que les sciences ayent commencé d'acquerir la perfection qui fait tant d'honneur à ceux qui les ont cultivées.

Jaques Metius, l'inventeur des Lunettes d'aproche étoit fort ignorant, au raport de Monsieur Descartes, qui a vécu long-temps dans la Province où le fait étoit arrivé, & qui le mit par écrit trente ans après l'évenement. Le hazard se plût à donner à Jaques Metius l'honneur de cette invention, qui seule a plus perfectionné les sciences naturelles que toutes les speculations des Philosophes, & cela preferablement à son pere & à son frere, qui étoient

Dioptrique. chap. prem.

étoient de grand Mathematiciens. Jaques Metius ne trouva point les Lunettes de longue vûë par aucune recherche methodique, mais par une experience fortuite. Il s'amusoit à faire des verres à brûler.

Rien n'étoit plus facile que de trouver les microscopes après l'invention des Lunettes d'aproche. Or on peut avancer que c'est à l'aide de ces instrumens qu'ont été faites les observations, & que les observations qui ont enrichi l'Astronomie & l'histoire naturelle, & qui ont rendu ces sciences superieures aujourd'huy à ce qu'elles étoient autrefois, ont esté faites. Ces instruments ont même part à beaucoup d'observations où l'on ne s'en sert point, parce que ces observations n'auroient jamais esté tentées, si des observations précedentes faites avec les instruments dont je parle, n'avoient donné la vûë de les tenter.

Les effets d'une pareille découverte se multiplient à l'infini. Après qu'ils ont eu perfectionné l'Astronomie, l'Astronomie a perfectionné d'autres sciences. Elle a perfectionné, par exemple, la Geographie, en donnant les points de longitude certainement & presque aussi facilement qu'on pouvoit avoir autrefois les points de latitude. Comme le progrès de l'experience n'est pas subit,

il s'eſt écoulé près de quatre-vingt ans depuis l'invention des Lunettes de longue vûë juſqu'au Planiſphere de l'Obſervatoire, & à la Mappemonde de Monſieur de Liſle, les premieres Cartes où les points principaux du Globe terreſtre ſoient placés dans leur véritable poſition. Quelque facilité que donnaſſent les Lunettes d'aproche depuis que Galilée les eut apliquées à l'obſervation des aſtres, pour avoir la largeur de la mer Atlantique, tous les Geographes qui ont fait des Cartes avant Monſieur de Liſle s'y ſont trompez de pluſieurs dégrés. Il n'y a pas trente ans que cette faute groſſiere ſur la diſtance des côtes de l'Afrique & des côtes de l'Amerique meridionale, pays découverts depuis deux cens ans, eſt corrigée. Il n'y a pas plus long-temps qu'on a rendu ſa largeur véritable à l'Ocean qui eſt entre l'Aſie & l'Amerique, & qu'on apelle communement la mer du Sud. L'eſprit philoſophique, les Phyſiciens ſpeculateurs ne faiſoient point uſage des faits. Il eſt venu un homme dont la profeſſion étoit de faire des Cartes, & qui s'eſt ſervi utilement des experiences. Peut-eſtre que les Grecs & les Romains euſſent profité plûtoſt que nous des Lunettes de lon-

gue vûë. Les diſtances & les poſitions des lieux qu'ils connoiſſoient, leſquelles ils nous ont laiſſées, mettent en droit de faire cette ſupoſition. Monſieur de Liſle qui a trouvé plus de fautes dans les Geographes modernes que ceux-cy n'en reprochoient aux anciens, a montré que c'étoit les modernes qui ſe trompoient quand ils reprenoient les anciens ſur la diſtance de la Sicile & de l'Afrique, comme ſur quelques autres points de Geographie. La derniere des découvertes qui ont tant contribué à enrichir les ſciences naturelles, eſt celle de la peſanteur de l'air. Cette découverte épargne à nos Philoſophes toutes les erreurs où ſont tombez ceux qui l'ignoroient, en attribuant à l'horreur du vuide les effets de la peſanteur de l'air. Elle a donné lieu encore à l'invention des Barometres & de tous les autres inſtruments ou machines qui font leur effet en vertu de la peſanteur de l'air, & qui ont mis en évidence un ſi grand nombre de vérités Phyſiques.

Le celebre Galilée avoit bien remarqué que les pompes aſpirantes élevoient l'eau juſqu'à la hauteur de trente-deux pieds, mais Galilée, comme l'avoient fait ſes prédeceſſeurs, & comme le fe- *Mort en 1642.*

roient encore nos Philosophes sans la découverte fortuite dont je vais parler, avoit attribué cette élevation de l'eau opposée au mouvement des corps graves, à l'horreur du vuide En mil six cens quarante-trois Toricelli mecanicien du grand Duc Ferdinand II. remarqua en essayant des experiences que lorsqu'un tuyau fermé par l'orifice superieur & ouvert par l'orifice inferieur, étoit tenu debout plongé dans un vase plein de vif-argent, le vif-argent demeuroit suspendu à une certaine hauteur dans ce tuyau, & que le vif-argent suspendu tomboit tout entier dans le vase dès que le tuyau étoit ouvert par son orifice superieur. C'est la premiere experience qui ait esté faite sur cette matiere, laquelle on apelloit l'experience du vuide. Les suittes qu'elle a euës l'ont renduë celebre. Toricelli trouva son experience curieuse. Il en fit part à ses amis, mais sans la raporter à sa cause veritable, laquelle il ne devinoit pas encore.

Saggi d'esperienze fatte nell'Academ del Cimento. pag 23.

Le Pere Mersenne Minime de Paris, dont le nom est si fameux parmi les Philosophes de ce temps là, en fut informé par des lettres d'Italie dès mil six cens quarante quatre, & il la divulgua par toute la France. Monsieur Pe-

tit & Monſieur Paſcal, le pere de l'auteur des Provinciales, firent pluſieurs experiences en conſequence de celle de Toricelli. Monſieur Paſcal le fils fit auſſi les ſiennes, & il publia ces experiences dans un écrit qu'il donna au public en 1647. mais perſonne ne s'aviſoit de les expliquer encore par la peſanteur de l'air. C'eſt une preuve inconteſtable qu'on n'a point eſté juſqu'à cette vérité, en cheminant de principe en principe & par voye de ſpeculation. Les experiences en ont donné fortuitement la connoiſſance aux Philoſophes, & même ils avoient ſi peu imaginé que l'air fut peſant, que pour ainſi dire ils ont manié long-temps la peſanteur de l'air ſans la comprendre. La vérité s'eſt preſentée à eux par hazard, & il ſemble même que ce ſoit encore par hazard qu'ils l'ont reconnuë.

Nous ſçavons poſitivement par ce que les témoins oculaires en ont écrit, que Monſieur Paſcal n'eut connoiſſance de l'idée de la peſanteur de l'air, qui étoit enfin venuë à Toricelli à force de manier ſon experience, qu'après avoir publié l'écrit dont je viens de parler. Monſieur Paſcal trouva cette penſée tout à fait belle, mais comme elle n'étoit qu'une ſimple conjecture,

Preface du Traité de l'equilibre des liqueurs.

il fit plusieurs experiences pour en connoistre la vérité ou la fausseté, & l'une de ces tentatives fut la celebre experience faite sur le Puis de Domme en mil six cens quarante-huit. Enfin Monsieur Pascal composa les Traitez de l'équilibre des liqueurs & de la pesanteur de la masse de l'air, qui depuis ont este imprimez plusieurs fois. Dans la suitte Monsieur Gerick Bourgmaître de Magdebourg, & Monsieur Boyle trouverent la machine Pneumatique, & d'autres inventerent ces instruments qui marquent les differents changements que les variations du temps aportent au poids de l'air. Les rarefactions de l'air ont donné encore des vûës sur les rarefactions des autres liquides. Qu'on juge par ce recit dont personne ne sçauroit contester la verité, si ce sont les doutes éclairez & les speculations des Philosophes qui les ayent conduits de principe en principe, du moins jusqu'aux experiences qui ont fait découvrir la pesanteur de l'air. En verité la part que le raisonnement peut avoir dans cette découverte ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Je ne parlerai pas de quelques inventions inconnuës aux anciens, & desquelles on connoît les Auteurs, comme est celle de tailler le diamant qu'un Or-

Hist. des pier. pret. par Berq. pag. 15.

phevre de Bruges trouva sous Loüis XI. & avant laquelle on preferoit les pierres de couleur aux diamants. Aucun d'eux n'étoit Philosophe, même Philosophe Aristotelicien.

On voit donc par ce que je viens d'exposer que les connoissances que nous avons dans les sciences naturelles & que les anciens n'avoient pas, que la justesse qui est dans les raisonnements que nous faisons sur plusieurs questions de Physique, laquelle n'étoit pas dans ceux qu'ils faisoient sur les mêmes questions, sont dûës au hazard & à l'experience fortuite. Les découvertes qui se sont faites par ce moyen ont esté long-temps à germer, pour ainsi dire. Il a fallu qu'une découverte en attendit une autre pour produire tout le fruit qu'elle pouvoit donner. Une experience n'étoit pas assez concluante sans une autre qui n'a esté faite que long-temps après la premiere Les dernieres inventions ont repandu une lumiere merveilleuse sur les connoissances qu'on avoit déja. Heureusement pour nostre siecle il s'est rencontré dans la maturité des temps, & quand le progrés des sciences naturelles étoit le plus rapide. Les lumieres resultantes des inventions precedentes, après avoir

fait ſeparement une certaine progreſſion, commencerent de ſe combiner il y a cinquante ou ſoixante ans. Nous pouvons dire de noſtre ſiecle ce que Quintilien diſoit du ſien. *Tot nos præceptoribus tot exemplis inſtruxit antiquitas ut poſſit videri nulla ſorte naſcendi ætas felicior quam noſtra cui docendæ priores elaboraverunt.*

Inſt. lib. 12. cap. 11.

Par exemple, le corps humain étoit aſſez connu du temps d'Hipocrate pour lui donner une notion de la circulation du ſang, mais il n'étoit pas encore aſſez développé pour mettre ce grand homme au fait de la verité. On voit par ſes écrits qu'il l'a plûtoſt devinée que compriſe, & que loin de pouvoir l'expliquer diſtinctement à ſes contemporains, il ne la concevoit pas lui-même bien nettement. Servet, ſi connu par ſon impieté & par ſon ſuplice, étant venu pluſieurs ſiecles après Hippocrate, il a eu une notion bien plus diſtincte de la circulation du ſang, & il l'a décrite aſſez clairement dans la preface de la ſeconde édition du livre pour lequel Calvin le fit brûler à Geneve. Harvée venu ſoixante ans après Servet a pû nous expliquer encore plus diſtinctement que lui les principales circonſtances de la circulation. La plû-

Almeloveen. Inven. Nov. ant.

Arrivé en 1553.

Voeton. preſ. du ſçavoir des anciens & des moder pag. 25.

part des Sçavants de son temps furent persuadez de son opinion, & ils l'établirent même dans le monde autant qu'une verité Physique qui ne tombe pas sous les sens y peut estre établie, c'est-à-dire qu'elle y passat pour un sentiment plus probable que l'opinion contraire. La foi du monde pour les raisonnements des Philosophes ne sçauroit aller plus loin, & soit par instinct, soit par principes, les hommes mettent toûjours une grande difference entre la certitude des verités naturelles, connuës par la voye des sens, & la certitude de celles qui sont connuës par la voye du raisonnement. Ces dernieres ne sçauroient leur paroistre que de simples probabilitez. Il faut pour les convaincre pleinement de ces veritez en pouvoir mettre du moins quelque circonstance essentielle à portée de leurs sens. Ainsi quoique le grand nombre des Physiciens & la plus grande portion du monde fussent persuadés en mil six cens quatre-vingt sept que la circulation du sang étoit une chose certaine, néanmoins il y avoit encore bien des Sçavants qui entraînoient aussi leur portion du monde, lesquels soûtenoient toûjours que la circulation du sang n'étoit qu'une chimere. Dans l'Ecole de

Medecine de l'Université de Paris, on soûtenoit encore des Theses contre la circulation du sang en cette année. Enfin les Microscopes se sont perfectionez, & l'on en a fait de si bons que par leurs secours on voit le sang couler rapidement par les arteres vers la superficie du corps d'un poisson, & revenir plus lentement vers le centre par les veines, & cela aussi distinctement qu'on voit de Lyon le Rhône & la Saone courir dans leurs lits. Personne n'oseroit plus écrire aujourd'hui, ni soûtenir une These contre la circulation du sang. Il est vrai que tous ceux qui sont persuadez maintenant de la circulation du sang ne l'ont point vûë de leurs propres yeux, mais ils sçavent que ce n'est plus par des raisonnements qu'on la prouve, & que c'est en la faisant voir qu'on la démontre. Je le repete, les hommes ajoûtent foi bien plus fermement à ceux qui leur disent, *j'ai vû*, qu'à ceux qui leur disent, *j'ai conclu*. Or le dogme de la circulation du sang par les lumieres qu'il a données sur la circulation des autres liqueurs, & par des découvertes dont il est cause, a plus contribué qu'aucune autre observation à perfectioner l'Anatomie. Il a même perfectioné d'autres sciences

comme la Botanique. Peut-on nier que la circulation du ſang n'ait ouvert les yeux à Monſieur Perrault le Medecin ſur la circulation de la ſeve dans les arbres & dans les plantes ? Qu'on juge quelle part peut avoir eu dans l'établiſſement de ce dogme l'eſprit Philoſophique né depuis ſoixante ans.

La verité, le dogme, s'il eſt permis de parler ainſi du mouvement de la terre au tour du Soleil, a eu la même deſtinée que le dogme de la circulation du ſang. Pluſieurs Philoſophes anciens ont connu cette verité, mais comme ces Philoſophes n'avoient pas en main pour la prouver les moyens que nous avons aujourd'hui, il étoit demeuré indecis ſi Philolaus, Ariſtarque & d'autres Aſtronomes avoient raiſon de faire tourner la terre au tour du Soleil, ou ſi Ptolomée & ceux qu'il a ſuivis avoient raiſon de faire tourner le Soleil au tour de la terre. Il ſembloit même que le ſyſtéme qu'on appelle communement le ſyſtéme de Ptolomée, eut prévalu, lorſque dans le ſeiziéme ſiecle Copernic entreprit de ſoûtenir le ſentiment de Philolaus avec des preuves nouvelles où qui paroiſſoient l'eſtre, tirées des obſervations. Le monde ſe partagea de nouveau, & Tycho Brahé mit au jour

un syſtéme mitoyen pour accorder les faits Aſtronomiques dont on avoit alors une connoiſſance certaine, avec l'opinion de l'immobilité de la terre. Vers ce temps là les Navigateurs commencerent à faire le tour de noſtre Globe, & quelque temps après on ſçût que le vent d'Orient ſouffloit continuellement entre les Tropiques dans l'un & dans l'autre hemiſphere. Ce fut une preuve Phyſique du ſentiment qui fait tourner la terre ſur ſon centre d'Occident en Orient dans vingt-quatre heures, en même temps qu'elle fait le tour du Zodiaque dans un an. Quelques années après les Lunettes d'aproche furent trouvées. A l'aide de ce nouvel inſtrument on fit des obſervations ſi concluantes ſur l'arrangement & ſur les aparences des Planétes, on trouva tant de reſſemblance entre la terre & d'autres Planétes qui tournent en roulant ſur leur centre au tour du Soleil, que le monde eſt aujourd'hui comme convaincu de la verité du syſtéme de Copernic. Il y a quarante ans qu'aucun Profeſſeur de l'Univerſité de Paris n'oſoit enſeigner ce syſtéme. Preſque tous l'enſeignent aujourd'hui, du moins comme l'hypotheſe qui peut ſeule bien expliquer les faits Aſtronomiques dont nous avons

une connoissance certaine. Quand ces verités principales n'ont pas encore esté mises en évidence, les Sçavants au lieu de partir de ce point là pour aller faire de nouvelles découvertes perdent le temps à se combattre l'un l'autre. Ils l'employent à soûtenir par des preuves que le raisonnement seul ne sçauroit fournir bonnes & solides, l'opinion qu'ils ont prise par choix ou par hazard, & les sciences naturelles ne font presque aucun progrès. Mais dès que ces verités ont esté mises en évidence, elles nous conduisent comme par la main à une infinité d'autres connoissances. Les Philosophes qui ont du sens employent alors utilement leur temps à les perfectionner par l'experience. Si nos Predecesseurs n'avoient point les connoissances que nous nous trouvons avoir, c'est que le fil qui nous guide dans le Labirinthe leur manquoit.

En verité le sens, la penetration & l'étenduë d'esprit que les anciens ont montré dans leurs loix, dans leurs histoires, & même dans les questions de Philosophie, ou par une foiblesse si naturelle à l'homme qu'on y tombe encore tous les jours, ils n'ont pas donné leurs rêveries pour la verité dont ils ne pouvoient point avoir connoissance

de leur temps, parce que le hazard qui nous l'a revelée n'étoit pas encore arrivé, tout cela, dis-je, nous oblige a penser que leur raison étoit capable de faire l'usage que nous avons fait des grandes verités que l'experience a manifestées depuis deux siecles. Pour ne point sortir de nostre sujet, les anciens n'ont-ils pas connu aussi-bien que nous que cette superiorité de raison, que nous apellons esprit Philosophique, devoit présider à toutes les sciences & à tous les arts ? N'ont ils pas reconnu qu'elle y étoit un guide necessaire? N'ont-ils pas dit en termes exprès que la Philosophie étoit la mere des beaux arts. *Neque enim te fugit*, c'est Ciceron qui parle à son frere *laudatarum omnium artium procreatricem quandam & quasi parentem, eam quam Philosophiam Graci vocant ab hominibus doctissimis judicari.* Que ceux qui pourroient songer à me répondre avant que d'avoir pensé si j'ai tort, fassent attention & même reflexion sur ce passage. Un des défauts de nos Critiques, c'est de raisonner avant que d'avoir reflechi. Qu'ils se souviennent encore, ils paroissent l'avoir oublié, de ce que les anciens ont dit sur l'étude de la Geometrie. *Qua instruit etiam quos sibi non exercet*, & que Quintilien a fait un

chapitre exprès ſur l'utilité que les Orateurs mêmes pouvoient tirer de ſon étude. N'y dit-il pas en termes formels, qu'une difference qui eſt entre la Geometrie & les autres arts, c'eſt que les autres arts ne ſont utiles qu'après qu'on les peut avoir apris, mais que l'étude ſeule de la Geometrie eſt d'une grande utilité, parce que rien n'eſt plus propre a donner de l'ouverture, de l'étendue & de la force à l'eſprit que la methode des Geometres. *In Geometria partem ſatentur eſſe utilem teneris ætatibus, agitari namque animos & acui, & ingenia ad percipiendi facilitatem venire in te concedunt : ſed prodeſſe eam non ut cæteras artes cum percæptæ ſint, ſed cum diſcatur exiſtimant.* De bonne foi conclure que noſtre raiſon ſoit d'une autre trempe que celle des anciens, aſſurer qu'elle eſt ſuperieure à la leur, parce que nous ſommes plus ſçavants qu'eux dans les ſciences naturelles, c'eſt inferer que nous avons plus d'eſprit qu'eux de ce que nous ſçavons guerir les fievres intermittantes avec le Quinquina, & de ce qu'ils ne le pouvoient pas faire, quand on ſçait que nôtre merite dans cette cure vient d'avoir apris des Indiens du Perou la proprieté de cette écorce qui croît dans leur pays.

Inſt. lib. 1. cap. 18.

Si nous sommes plus habiles que les anciens dans quelques sciences qui sont independantes des découvertes fortuites que le hazard & le temps font faire, nostre superiorité sur eux dans ces sciences vient de la même cause qui fait que le fils doit mourir plus riche que son pere, supposé qu'ils ayent eu la même conduitte, & que la fortune leur ait esté favorable également. Si les anciens n'avoient pas, pour ainsi dire, défriché la Geometrie, il auroit fallu que les modernes nez avec du genie pour cette science, employassent leur temps & leurs talents à la défricher, & comme ils ne seroient point parti d'un terme aussi avancé que le terme dont ils sont partis, ils n'auroient pas pû parvenir où ils ont pû s'élever. Monsieur le Marquis de l'Hôpital, Monsieur Leibnitz & Monsieur Newton n'auroient point poussé la Geometrie où ils l'ont poussée, s'ils n'eussent pas trouvé cette science en un état de perfection qui lui venoit d'avoir esté cultivée successivement par un grand nombre d'hommes d'esprit, dont les derniers venus avoient profité des lumieres & des vûës de leurs predecesseurs. Archimede venu dans le temps de Monsieur Newton auroit fait ce que Mon-

ſieur Newton a fait, comme Monſieur Nevvton eut fait ce qu'a fait Archimede, s'il fut venu dans le temps de la ſeconde guerre Punique. On pourroit encore prétendre que les anciens euſſent fait uſage de l'Algebre dans les Problémes de Geometrie, s'ils avoient eu des chiffres auſſi commodes pour les calculs nombreux que le ſont les chiffres Arabes, à l'aide deſquels Alfonſe X. Roy de Caſtille fit ſes Tables Aſtronomiques dans le treiziéme ſiecle.

Il eſt encore certain que c'eſt ſouvent à tort que nous acuſons d'ignorance les Philoſophes anciens. La plus grande partie de leurs connoiſſances s'eſt perduë avec les écrits qui l'a renfermoient. Quand nous n'avons pas la centiéme partie des livres des Grecs & des Romains, nous pouvons bien nous tromper en plaçant les bornes que nous marquons à leurs progrès dans les ſciences naturelles. Les Critiques n'intentent ſouvent des acuſations contre les anciens que par ignorance. Nôtre ſiecle plus éclairé que les generations précedentes, n'a t'il pas juſtifié Pline l'Oncle ſur pluſieurs reproches d'erreur & de menſonge qu'on lui faiſoit il y a cent cinquante ans.

Mais, repliquera-t'on, il faut du

moins tomber d'accord que la Logique, que l'art de penſer eſt aujourd'hui une ſcience plus parfaite que ne l'étoit la Logique des anciens, & il doit arriver par une conſequence neceſſaire que les modernes qui ont apris cette Logique & qui ont eſté formez par ſes regles, raiſonnent ſur toute ſorte de matiere avec plus de juſteſſe qu'eux.

Je réponds en premier lieu qu'ils n'eſt pas bien certain que l'art de penſer ſoit une ſcience plus parfaite aujourd'hui qu'il ne l'étoit aux temps des anciens. La plûpart des regles qu'on regarde comme nouvelles ſont implicitement dans la Logique d'Ariſtote, où l'on aperçoit la methode d'invention & la methode de doctrine. D'ailleurs nous n'avons pas les explications de ces regles que les Philoſophes donnoient à leurs diſciples, & nous y trouverions peut-eſtre ce que nous nous flatons d'avoir inventé, comme il eſt arrivé à des Philoſophes celebres de trouver dans des Manuſcrits une partie des découvertes qu'ils penſoient avoir faites les premiers. Quand même la Logique ſeroit un peu plus parfaite aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois, les ſçavants generalement parlant, n'en raiſonneroient gueres mieux qu'ils rai-

ſonnoient dans ces temps là. La juſteſſe avec laquelle un homme poſe des principes, tire des conſequences & chemine de concluſion en concluſion, dépend plus du caractere de ſon eſprit leger ou poſé, temeraire ou circonſpect, que de la Logique qu'il peut avoir apriſe. Il eſt inſenſible dans la pratique s'il a étudié la Logique de Barbey ou celle de Port Royal. La Logique qu'il peut avoir apriſe n'eſt peut-eſtre pas à ſa façon de raiſonner, ce qu'eſt le poid d'une once oſté où ajoûté à un quintal. Cette ſcience ſert plûtoſt à nous aprendre comment on raiſonne naturellement, qu'elle n'influë dans la pratique, laquelle dépend du caractere d'eſprit particulier à chaque perſonne. Voyons nous que ce ſoient ceux qui ſçavent le mieux la Logique, je dis celle de Port Royal, & dont la profeſſion eſt même de l'enſeigner aux autres, qui raiſonnent le plus conſequament & qui faſſent le choix le plus judicieux des principes propres à ſervir de baſe à la concluſion dont ils ont beſoin. Un jeune homme de dix huit ans qui ſçait encore par cœur toutes les regles du ſyllogiſme & de la methode, raiſonne-t'il avec autant de juſteſſe qu'un homme de quarante ans qui ne les a jamais

ſçûës, ou qui les a parfaitement oubliées. Après le caractere naturel de l'eſprit, c'eſt l'experience, c'eſt l'étenduë des lumieres, c'eſt la connoiſſance des faits qui font qu'un homme raiſonne mieux qu'un autre, & les ſciences où le modernes raiſonnent mieux que les anciens, ſont préciſement celles où les modernes ſçavent beaucoup de choſes que les anciens ne pouvoient pas ſçavoir.

En effet, & c'eſt ma ſeconde réponſe à l'objection tirée de la perfection de l'art de penſer, nous ne raiſonnons pas mieux que les anciens en hiſtoire, en politique & dans la morale civile. Pour parler des Ecrivains moins éloignés, Commines, Machiavel, Mariana, Fra Paolo, Monſieur de Thou, d'Avila & Guichardin, qui ſont venus quand la Logique n'étoit pas plus parfaite qu'elle l'étoit du temps des anciens, n'ont ils pas écrit l'hiſtoire plus methodiquement & plus ſenſement que tous les hiſtoriens qui ont mis la main à la plume depuis cinquante ans? Avons-nous un Auteur que nous puiſſions opoſer à Quintilien pour l'ordre & pour la ſolidité des raiſonnements? Enfin s'il étoit vrai que l'art de raiſonner fut

aujourd'hui plus parfait qu'il ne l'étoit dans l'antiquité, nos Philoſophes ſeroient mieux d'accord entre-eux que ne l'étoient les Philoſophes anciens.

Il n'eſt plus permis aujourd'hui, dit-on, de poſer des principes qu'ils ne ſoient clairs & bien prouvés. Il n'eſt plus permis d'en tirer une conſequence laquelle n'en émaneroit pas clairement & diſtinctement. Une concluſion plus étenduë que le principe dont on l'auroit tirée, ſeroit d'abord remarquée de tout le monde. On la traiteroit de raiſonnement à l'antique. Un Chinois qui ne connoiſtroit noſtre ſiecle que par cette peinture, s'imagineroit que tous nos Sçavants ſont d'accord. La verité eſt une, diroit-il, & l'on ne ſçauroit plus s'en écarter. Toutes les voyes par leſquelles on peut s'égarer en y allant ſont fermées. Ces voyes ſont de mal poſer les principes de ſon argument ou de tirer mal la conſequence de ſes principes. On ne le fait plus. Ainſi tous les Sçavants de quelque profeſſion qu'ils ſoient doivent ſe rencontrer au même but. Ils doivent tous convenir quelles ſont les choſes dont les hommes ne peuvent point connoître encore la verité. Tous les Sçavants doivent de même eſtre d'accord

dans les choſes dont on peut connoître la verité. Cependant on ne diſputa jamais plus qu'on diſpute aujourd'hui. Nos Sçavants ainſi que les Philoſophes anciens ne ſont d'accord que ſur les faits, & ils ſe refutent reciproquement ſur tout ce qui ne peut eſtre connu que par voye de raiſonnement en ſe traitant les uns les autres d'aveugles volontaires qui refuſent de voir la lumiere. S'ils ne diſputent plus ſur quelques Theſes, c'eſt que les faits & l'experience les ont forcez d'eſtre d'accord ſur ces points là. Je comprends ici tant de profeſſions differentes ſous le nom de Philoſophie & de Science, que je n'oſe les nommer toutes. Il faut bien que les uns ou les autres, quoique guidez par la même Logique, ſe méprennent ſur l'évidence de leurs principes, qu'ils les choiſiſſent impropres à leur ſujet, ou bien enfin qu'ils en tirent mal les conſequences. Ceux qui vantent ſi fort les lumieres que l'eſprit Philoſophique a répanduës ſur nôtre ſiecle répondront peut-eſtre, qu'ils n'entendent par nôtre ſiecle qu'eux & leurs amis, & qu'il faut regarder comme des gens qui ne ſont point Philoſophes, comme des anciens, ceux qui ne ſont pas encore de leur ſentiment en toutes choſes.

On peut apliquer à l'état preſent des ſciences naturelles l'embléme du tems qui découvre toûjours, mais peu à peu la verité. Si nous voyons une plus grande portion de la verité que les anciens, ce n'eſt donc pas que nous ayons la vûë meilleure qu'eux, c'eſt que le tems nous en laiſſe voir davantage qu'il ne leur en a montré. J'en conclus que les ouvrages, dont la reputation s'eſt bien ſoûtenuë contre les remarques des Critiques paſſez, la conſerveront toûjours nonobſtant les remarques ſatiriques de tous les Critiques à venir.

SECTION XXXIV.

Que la reputation d'un ſyſtéme de Philoſophie peut eſtre détruite. Que celle d'un Poëme ne ſçauroit l'eſtre.

IL ne s'enſuit pas qu'il ſoit poſſible de dégrader Homere & Virgile de ce qu'on a dégradé la Phyſique de l'Ecole & le ſyſtéme de Ptolomée. Les opinions dont l'étenduë & la durée ſont fondées ſur le ſentiment propre, & pour ainſi dire ſur l'experience interieure de ceux qui les ont adoptées

dans tous les temps, ne sont pas sujettes à estre detruites comme ces opinions de Philosophie dont l'étenduë & la durée viennent de la facilité que les hommes ont euë à les recevoir sur la foi d'autres hommes, & qu'ils n'ont épousées que par confiance aux lumieres d'autrui. Comme les premiers auteurs d'une opinion de Philosophie ont pû se tromper, ils ont pû successivement abuser de generation en generation tous leurs sectateurs. Il peut donc arriver que les enfans rejettent enfin comme une erreur des dogmes Philosophiques, que leurs ancestres auront regardez long-temps comme la verité, & qu'eux mêmes ils avoient cru tels sur la parole de leurs maîtres.

Les hommes dont la curiosité s'étend bien plus loin que les lumieres, veulent sçavoir à quoi s'en tenir sur la cause de plusieurs effets naturels, & cependant ils ne sont point capables la plûpart d'examiner ni de connoître par eux-mêmes la verité dans ces matieres, en supposant même que cette verité se trouvat à portée du raisonnement humain. Il est des hommes assez vains pour croire qu'ils ont découvert ces veritez Physiques, & d'autres assez faux pour assurer qu'ils en ont une connoissance

noissance distincte par principes, quoi qu'ils sachent eux mêmes que leurs lumieres ne sont que des tenebres. Les uns & les autres s'érigent en hommes capables d'enseigner. D'un autre côté les curieux reçoivent comme une verité ce que les personnes en faveur desquelles ils sont prevenus par des motifs differents leur enseignent comme la verité, sans connoître & même sans examiner le merite & la solidité des preuves dont elles apuyent leurs dogmes. Les disciples sont persuadez que ces personnes connoissent la verité mieux que les autres, & qu'elles ne veulent pas les tromper. Les premiers Sectateurs en font d'autres qui font ensuittes des disciples, lesquels croyent souvent estre fermement convaincus d'une verité dont ils n'ont pas compris une preuve. C'est ainsi qu'une infinité de fausses opinions sur les influences des astres, sur le flux & reflux de la mer, sur le présage des cométes, sur les causes des maladies, sur l'organisation du corps humain & sur plusieurs autres questions de Physique se sont établies. C'est ainsi que le systeme de Physique qui s'enseignoit dans les Ecoles sous le titre de la Physique d'Aristote étoit devenu le systeme generalement reçû.

Le grand nombre de ceux qui ont suivi & défendu une opinion sur la Physique, laquelle avoit esté établie par voye d'autorité ou de confiance aux lumieres d'autrui, ni le nombre des siecles durant lesquels cette opinion a regné ne prouvent donc rien en sa faveur. Ceux qui l'ont adoptée l'ont reçûë sans l'examiner, ou s'ils l'ont examinée, leurs efforts n'auront peut-estre pas esté aussi heureux que pourront l'estre un jour les efforts de ceux qui feront le même examen dans la suitte, & qui profiteront des nouvelles découvertes, & même des fautes des premiers.

Il s'ensuit donc que dans les questions de Physique & des autres sciences naturelles, les neveux font bien de ne s'en pas tenir aux sentiments de leurs ancêtres. Ainsi un homme sage peut très bien se soûlever contre des propositions de Chymie, de Botanique, de pot[illegible]ue, de Medecine & d'Astrono-Phisiq[illegible]ui durant plusieurs siecles auront mie, q[illegible]dées comme des verités inesté regar[illegible]. Il peut les combattre contestable[illegible] de pudeur que s'il attaavec aussi pe[illegible] de quatre jours, un de quoit un systéme[illegible]uel n'est encore cru ces systémes leq[illegible] & par les amis de que par son auteur

l'auteur, qui même ceſſent de le croire dès le moment qu'ils ſont brouillez avec lui. Un homme ne ſçauroit établir ſi bien un opinion par voye de raiſonnement & de conjecture qu'un autre homme plus penetrant ou plus heureux, ne puiſſe la renverſer. Voilà pourquoi la prévention du genre humain en faveur d'un ſyſtéme de Philoſophie ne prouve pas même qu'il doive continuer d'avoir cours durant les trente années ſuivantes. Les hommes peuvent eſtre deſabuſez par la verité, comme ils peuvent paſſer d'une ancienne erreur dans une nouvelle erreur plus capable de les décevoir que la premiere.

Rien ne ſeroit donc plus déraiſonnable que de s'apuyer du ſuffrage des ſiecles & des nations pour prouver la ſolidité d'un ſyſteme de Philoſophie, & pour ſoûtenir que la vogue où il eſt durera toûjours, mais il eſt ſensé de s'apuyer du ſuffrage des ſiecles & des nations pour prouver l'excellence d'un Poëme, & pour ſoûtenir qu'il ſera toûjours admiré. Un ſyſtéme faux peut ſurprendre le monde, il peut avoir cours durant pluſieurs ſiecles. Il n'en eſt pas ainſi d'un mauvais Poëme.

La reputation d'un Poëme s'établit

par le plaiſir qu'il fait à tous ceux qui le liſent. Elle s'établit par voye de ſentiment. Ainſi comme l'opinion que ce Poëme eſt un ouvrage excellent, ne ſçauroit prendre racine ni s'étendre qu'à l'aide de la conviction interieure & émanée de la propre experience de ceux qui la recoivent, on peut alleguer le temps qu'elle a duré pour une preuve de ſa bonté. On eſt même bien fondé a ſoûtenir que les generations à venir ſeront touchées par un Poëme lequel a touché toutes les generations paſſées qui ont pû le lire en ſa langue originale. Il n'entre qu'une ſuppoſition dans ce raiſonnement, c'eſt que les hommes de tous les temps & de tous les pays ſoient à peu près ſemblables par le cœur & par le ſentiment.

Les hommes ne ſont pas donc autant expoſez à eſtre duppés en matiere de Poëſie qu'en matiere de Philoſophie, & une Tragedie ne ſçauroit comme un ſyſtéme faire fortune ſans un merite veritable. Auſſi voyons nous que les hommes qui ne s'accordent pas ſur les choſes dont la verité s'examine par voye de raiſonnement, ſont d'accord ſur les choſes qui ſe jugent par voye de ſentiment. Perſonne ne reclame contre cette déciſion : Que la transfi-

guration de Raphaël eſt un tableau merveilleux, & que Polyeucte eſt une Tragedie excellente. Mais des Philoſophes s'opoſent tous les jours aux Philoſophes qui ſoûtiennent que *la recherche de la verité* eſt un ouvrage qui enſeigne la verité. Si tous les Philoſophes rendent juſtice au merite perſonnel de Monſieur Deſcartes, ils ſont en recompenſe partagés ſur la bonté de ſon ſyſteme de Philoſophie. D'ailleurs comme nous l'avons déja dit, c'eſt ſouvent ſur la foi d'autrui que les hommes adoptent le ſyſtéme qu'ils enſeignent enſuitte, & la voix publique qui s'explique en ſa faveur n'eſt ainſi compoſée que d'échos repetants ce qu'ils ont entendu. Le petit nombre qui dit ſon ſentiment propre, ne dit encore que ce qu'il a pû voir à travers ſes préjugez, dont le pouvoir eſt auſſi grand contre la raiſon qu'il eſt foible contre les ſens. Ceux qui parlent d'un Poëme, diſent ce qu'ils ont eux-mêmes ſenti en le liſant. Chacun porte un ſuffrage qu'il a formé ſur ſa propre experience Il l'a formé ſur ce qu'il a ſenti en liſant, & l'on ne s'abuſe point ſur les veritez qui tombent ſous le ſentiment, comme on ſe trompe ſur les veritez où l'on ne ſçauroit aller que par voye de meditation, & en

apuyant une conclusion sur une autre conclusion.

Non-seulement nous ne nous égarons pas en decidant des choses dont on peut juger par sentiment, mais il n'est pas encore possible que les autres nous fassent égarer dans ces matieres. Le sentiment se soûleve contre celui qui voudroit nous faire croire qu'un Poëme que nous avons trouvé insipide nous auroit interessé ; mais le sentiment ne dit mot pour user de cette expression contre celui qui nous donne un mauvais raisonnement de metaphisique pour bon. Ce n'est que par effort d'esprit & par des reflexions dont les uns sont incapables par deffaut de lumieres, & les autres par paresse, que nous en pouvons connoître la fausseté & en démêler l'erreur. Nous sçavons sans mediter, nous sentons le contraire de tout ce que nous dit celui qui veut nous persuader qu'un ouvrage qui nous plaît infiniment choque toutes les regles redigées pour rendre un ouvrage capable de plaire. Si nous ne sommes point capables de répondre à ses raisonnements, du moins une repugnance interieure nous empêche d'y ajoûter aucune foi. Les hommes naissent convaincus que tout argument qui tend à leur per-

ſuader par voye de raiſonnement le contraire de ce qu'ils ſentent, ne ſçauroit être qu'un ſophiſme.

Ainſi le Poëme qui a plû à tous les ſiecles & à tous les peuples paſſez eſt réellement digne de plaire, nonobſtant les deffauts qu'on y peut remarquer, & par conſequent il doit plaire toûjours à ceux qui l'entendront dans ſa langue.

La prévention, repliquera-t'on, eſt preſque auſſi capable de nous ſeduire en faveur d'un ouvrage en vers, qu'en faveur d'un ſyſtéme. Par exemple, quand nous voyons ceux qui nous élevent, ceux qui nous enſeignent durant l'enfance admirer l'Eneïde, leur admiration laiſſe en nous un préjugé qui nous la fait trouver encore meilleure qu'elle ne l'eſt réellement, & c'eſt à de pareils préjugés que Virgile & les Auteurs qu'on nomme communement *Claſſiques*, doivent la plus grande partie de leur reputation. Les Critiques peuvent donc donner atteinte à cette reputation en ſappant les préjugez qui nous éxagerent le merite de l'Eneïde de Virgile, & qui nous font paroître ſes Eglogues ſi ſuperieures à d'autres, qui dans la verité ne leur cedent de gueres. On apuyera ce raiſonnement d'une

dissertation methodique sur la force des préjugez dont les hommes sont imbus durant l'enfance.

Je réponds que de pareils préjugez ne subsisteroient pas long-temps dans l'esprit de ceux qui en auroient esté imbus, s'ils n'étoient pas fondez sur la verité. Leur propre experience, leur propre sentiment, les en auroient bientost desabusez. Supposé que durant l'enfance & dans un tems où nous ne connoissions pas encore les autres Poëmes, on nous eut inspiré pour l'Eneïde une veneration qu'elle ne meritat point, nous sortirions de ce préjugé dès que nous viendrions à lire les autres Poëmes, & à les comparer avec l'Eneïde. En vain nous auroit-on repeté cent & cent fois durant l'enfance que l'Eneïde charme tous ses lecteurs, nous ne le croirions plus si elle ne nous plaisoit que mediocrement, quand nous sommes capables de l'entendre sans secours. C'est ainsi que tous les disciples d'un Professeur de l'Université qui auroit enseigné que les Declamations que nous avons sous le nom de Quintilien valent mieux que les Oraisons de Ciceron, secoueroient ce préjugé dès qu'ils seroient capables d'entendre ces deux ouvrages. Les fausses opinions de Philosophie que

nous avons remportées du College peuvent subsister toûjours, parce qu'il n'y a qu'une meditation que nous ne sommes pas souvent capables de faire qui nous en puisse desabuser. Mais il suffiroit de lire les Poëtes dont on nous auroit exageré le merite pour nous défaire de nostre préjugé, à moins que nous ne fussions fanatiques. Or non-seulement nous admirons autant l'Eneïde quand nous sommes des hommes faits, que nous l'admirions durant l'enfance, & quand l'autorité de ceux qui nous enseignoient pouvoit en imposer à une raison, laquelle n'étoit pas encore formée, mais nostre admiration pour ce Poëte va en augmentant à mesure que nostre goût se perfectionne & que nos lumieres s'étendent.

D'ailleurs il est facile de prouver historiquement & par les faits que Virgile & les autres Poëtes excellents de l'antiquité ne doivent point aux Colleges ni aux préjugez la premiere admiration qu'on a euë pour eux, & dont on voudroit prétendre que l'admiration des derniers siecles fut venuë necessairement. Cette opinion ne peut estre avancée que par un homme qui ne veut point porter ses vûes hors de son tems & hors de son pays. Les premiers ad-

mirateurs de Virgile furent ſes compatriotes & ſes contemporains. C'étoient des femmes, c'étoient des gens du monde moins lettrez peut-eſtre que ceux qui bâtiſſent à leur mode l'hiſtoire de la reputation des grands Poëtes, au lieu de la chercher dans les écrits qui en parlent. Quand l'Eneïde parût, elle étoit plûtoſt un livre de ruelle, s'il eſt encore permis d'uſer de cette expreſſion, qu'un livre de College. Elle étoit écrite en langue vulgaire. Les femmes comme les hommes, les ignorants comme les ſçavants, la lurent, & ils en jugerent par l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur eux. Le nom de Virgile n'impoſoit point alors, & ſon livre étoit expoſé à tous les affronts qu'un livre nouveau peut eſſuyer. Enfin les contemporains de Virgile jugerent de l'Eneïde comme nos peres ont jugé des Satires de Deſpreaux & des Fables de la Fontaine dans la nouveauté de ces ouvrages. Ainſi ce fut l'impreſſion que l'Eneïde faiſoit ſur tout le monde, ce furent les larmes que les femmes verſerent en la liſant, qui l'a firent aprouver comme un Poëme excellent. Cette aprobation s'étoit déja changée en admiration dès le temps de Quintilien, qui écrivoit environ quatre-vingt-dix

ans après Virgile. Juvenal, contemporain de Quintilien, nous aprend que de son temps on faisoit déja lire aux enfans dans les Ecoles Horace & Virgile.

Dum modo non pereat totidem olfeciſſe lucernas, Sat. 7.
Quot ſtabant pueri, cum totus decolor eſſet
Flaccus & hæreret nigro fuligo Maroni.

Cette admiration a toûjours esté en augmentant. Cinq cens ans après Virgile & dans un siecle où le Latin étoit encore la langue vulgaire, on parloit de ce Poëte avec autant de veneration que les personnes les plus prévenuës de son merite en peuvent parler aujourd'hui. Les institutes de Justinien, le plus respecté des livres prophanes, nous aprennent que les Romains entendoient parler de Virgile toutes les fois qu'ils disoient le Poëte par excellence, comme les Grecs entendoient parler d'Homere toutes les fois qu'ils usoient de la même expression. *Cum Poetam dicimus nec addimus nomen, ſubauditur apud Græcos egregius Homerus, apud nos Virgilius.* Inſt. lib. 1. tit. 2.

Virgile ne doit donc pas sa reputation aux traducteurs ni aux commentateurs. Il étoit admiré avant que d'a-

voir eu besoin d'estre traduit, & c'est au succès de ses vers qu'il doit ses premiers Commentateurs. Quand Macrobe & Servius le commenterent ou l'expliquerent dans le quatriéme siecle, suivant l'opinion la plus probable, ils ne pouvoient gueres lui donner de plus grands éloges que ceux qu'il recevoit du public. Ces éloges auroient esté dementis par tout le monde, puisque le Latin étoit encore la langue vulgaire de ceux pour qui Servius & Macrobe écrivoient. On peut dire la même chose d'Eustathius, d'Asconius Pedianus, de Donat, d'Acron & des autres Commentateurs anciens qui publioient leurs Commentaires quand on parloit encore la langue de l'Auteur Grec ou Latin, l'objet de leurs veilles.

Enfin tous les peuples nouveaux qui se sont formez en Europe après la destruction de l'Empire Romain par les Barbares, ont pris leur estime pour Virgile de la même maniere que les contemporains de ce Poëte l'avoient prise. Ces peuples si differents les uns des autres par la langue, par la religion & par les mœurs, se sont reunis dans le sentiment de veneration pour Virgile, dès qu'ils ont commencé à se polir, dès qu'ils ont esté capables de l'enten-

dre. Ils n'ont pas trouvé l'Eneïde un Poëme excellent, parce qu'on leur eut dit au College qu'il le falloit admirer. Ils n'en avoient pas encore. Mais parce qu'ils ont trouvé ce Poëme excellent dans la lecture, ils ont tous eſté d'avis de faire de ſon étude une partie de l'éducation ſçavante de leurs enfans.

Il en eſt de même des autres Poëtes celebres de l'antiquité. Ils ont compoſé dans la langue vulgaire de leur pays, & leurs premiers aprobateurs ont donné un ſuffrage qui n'étoit pas ſujet à erreur. Depuis l'établiſſement des nouveaux peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, aucune nation n'a préferé aux ouvrages de ces Poëtes, les Poëmes compoſez en ſa propre langue. Toutes les perſonnes qui entendent les Poëſies des Anciens, tombent d'accord dans le Nord comme dans le Midi de l'Europe, dans les pays Catholiques comme dans les pays Proteſtants, qu'ils en ſont plus touchez & plus épris que des Poëſies compoſées dans leur langue naturelle. Voudroit-on ſupoſer que tous les habiles gens qui vivent ou qui ont vécu depuis que ces nations ſe ſont polies ayent conſpiré de mentir au deſavantage de leurs concitoyens, dont la plûpart morts dès long-temps ne leur

étoient connus que par leurs ouvrages, & cela pour faire honneur à des Auteurs Grecs & Romains qui n'étoient pas en état de leur sçavoir gré de cette prévarication Les personnes dont je parle ne sçauroient s'estre trompées de bonne foi, puisque c'étoit de leur propre sentiment qu'elles rendoient compte. Le nombre de ceux qui ont parlé autrement est si petit, qu'il ne merite pas d'exception. Or s'il peut y avoir quelque question sur le merite & sur l'excellence d'un Poëme, elle doit estre décidée par l'impression qu'il a faite sur tous les hommes qui l'auront lû durant vingt siecles.

L'Esprit Philosophique qui n'est autre chose que la raison fortifiée par la reflexion & par l'experience. & dont le nom seul auroit esté nouveau pour les Anciens, est excellent pour composer des livres qui enseignent à ne point faire de fautes en écrivant, il est excellent pour mettre en évidence celles qu'aura faites un Auteur, mais il aprend mal à juger d'un Poëme en general. Les beautez qui en font le plus grand merite se sentent mieux qu'elles ne se connoissent par la regle & par le compas. Quintilien n'avoit pas calculé les bevûës ni discuté en détail les fautes

réelles & relatives des Ecrivains, dont il a porté un jugement adopté par les ſiecles & par les nations. C'eſt par l'impreſſion qu'ils font ſur les lecteurs que ce grand homme les définit, & le public qui en juge par la même voye a toûjours eſté de ſon avis.

Enfin dans les choſes qui ſont du reſſort du ſentiment, comme le merite d'un Poëme, l'émotion de tous les hommes qui l'ont lû & qui le liſent, leur veneration pour l'ouvrage, ſont ce qu'eſt une démonſtration en Geometrie. Or c'eſt ſur la foi de cette demonſtration que les peuples ſe ſont entêtez de Virgile & de quelques autres Poëtes. Ainſi les hommes ne changeront point d'opinion ſur ce point là, que la machine humaine ne ſoit changée. Les Poëmes de ces Auteurs leur paroîtront des ouvrages d'un merite mediocre, quand leurs organnes ſeront aſſez alterez pour leur faire trouver le ſucre amer, & le jus d'abſinthe doux. Ils répondront aux Critiques ſans entrer en diſcuſſion de leurs remarques, qu'ils reconnoiſſent déja des fautes dans les Poëmes qu'ils admiroient, & qu'ils ne changeront pas de ſentiment, parce qu'ils y verront quelques fautes de plus. Ils répondront que les compatriotes de ces grands

hommes devoient connoître dans leurs ouvrages bien des fautes que nous ne sommes plus capables aujourd'hui de remarquer. Ces ouvrages étoient écrits en langue vulgaire, & ces compatriotes sçavoient une infinité de choses dont la memoire s'est perduë, lesquelles devoient donner lieu à plusieurs Critiques bien fondées. Cependant ils ont admiré ces Ecrivains illustres autant que nous. Que nos Critiques se bornent donc à écrire contre ceux des Commentateurs qui voudroient eriger en beautez ces fautes, dont il est toûjours un grand nombre dans les meilleurs ouvrages. Les Anciens ne doivent pas estre plus responsables de leurs puerilitez, qu'une belle femme doit estre responsable des extravagances que la passion feroit faire à des adorateurs qu'elle ne connoîtroit pas.

Le public est en possession de laisser discuter aux Sçavants les raisonnements qui concluent contre son experience, & de s'en tenir à ce qu'il sçait certainement par voye de sentiment. Son propre sentiment, confirmé par celui des autres, le persuade suffisament que tous ces raisonnements doivent estre faux, & il demeure tranquillement dans sa persuasion en attendant que quelqu'un

ſe donne la peine d'en faire voir l'erreur methodiquement Un Medecin homme d'eſprit & grand Dialecticien fait un livre pour établir que dans nôtre pays & ſous noſtre climat, les legumes & les poiſſons ſont un aliment auſſi ſain que la chair des animaux. Il poſe methodiquement ſes principes. Ses raiſonnements ſont bien tournez, & ils paroiſſent concluants. Cependant ils ne perſuadent perſonne. Chacun, ſans ſe mettre en peine de déméler la ſource de ſon erreur, le condamne ſur ſa propre experience, qui lui aprend ſenſiblement que dans noſtre pays la chair des animaux eſt une nourriture plus aiſée & plus ſaine que les poiſſons & les legumes. Les hommes ſçavent bien qu'il eſt plus aiſé d'éblouïr leur eſprit que de tromper leur ſentiment.

Deffendre un ſentiment établi, c'eſt faire un livre dont le ſujet n'excite gueres la curioſité des contemporains. Si l'Auteur, écrit mal, perſonne n'en parle. S'il écrit bien, on dit qu'il a expoſé aſſez ſenſement ce qu'on ſçavoit déja. Attaquer le ſentiment établi, c'eſt ſe faire d'abord un Auteur diſtingué. Ce n'eſt donc pas d'aujourd'hui que les gens de Lettres ont tâché de s'acquerir, en contrediſant les opinions reçûës,

la reputation d'hommes qui avoient des vûës superieures & qui étoient nez pour donner le ton à leur siecle, & non pour le recevoir de lui. Ainsi toutes les opinions établies dans la litterature ont déja esté attaquées plusieurs fois. Il n'y a point d'Auteurs celebres que quelque Critique n'ait entrepris de dégrader, & nous avons vû même soûtenir que Virgile n'avoit point fait l'Eneïde, & que Tacite n'avoit point écrit l'Histoire & les Annales qui sont sous son nom. Tout ce qu'on peut dire contre la reputation des bons ouvrages de l'antiquité a esté écrit, ou du moins il a esté pensé. Mais ils demeurent toûjours entre les mains des hommes. Ils ne sont pas plus exposez à estre degradés qu'à perir comme une partie d'eux-mêmes perit dans les devastations des Barbares. L'impression en a trop multiplié les exemplaires, & quand l'Europe seroit boulversée au point qu'il n'y en restat plus, les Biblioteques qui sont dans les Colonies des Europeans établies en Amerique & dans le fond de l'Asie, conserveroient à la posterité ces monuments prétieux.

Je reviens aux Critiques. Quand nous remarquons des deffauts dans un livre reconnu generalement pour

un livre excellent, il ne faut donc pas penſer que nous ſoyons les premiers dont les yeux ayent eſté ouverts. Peut-eſtre les idées qui nous viennent alors ſont-elles déja venuës à bien d'autres qui dans un premier mouvement auroient voulu pouvoir les publier le jour même pour deſabuſer inceſſamment le monde de ſes vieilles erreurs. Un peu de reflexion leur a fait differer d'attaquer encore ſi toſt le ſentiment general qui leur paroiſſoit une pure prévention, & un peu de meditation leur a fait comprendre qu'ils ne s'étoient cru plus clairvoyants que les autres, que parce qu'ils n'étoient pas encore aſſez éclairez. Ils ont conçû que le monde avoit raiſon de penſer comme il penſoit depuis pluſieurs ſiecles, que ſi la reputation des Anciens pouvoit eſtre afoiblie, il y avoit déja longtemps que le flambeau du temps l'avoit fait diminuer, en un mot que leur zele étoit un zele inconſideré. Un jeune homme qui entre dans un emploi conſiderable, debute par blâmer l'adminiſtration de ſon predeceſſeur. Il ne ſçauroit comprendre que le monde l'ait loüé, & il ſe promet d'empêcher le mal & de procurer le bien mieux que lui. Les mauvais ſuccès de ſes tentati-

ves pour reformer les abus & pour établir l'ordre qu'il avoit imaginé dans son cabinet, les lumieres que donne l'experience & qu'elle seule peut donner, lui font bien-tost connoistre que son prédecesseur s'étoit bien conduit & que le monde avoit raison de le louër. De même nos premieres meditations nous revoltent quelquefois contre les opinions que nous trouvons établies dans la republique des Lettres, mais des reflexions plus sensées sur la maniere dont ces opinions se sont établies, des lumieres plus étenduës & plus distinctes sur ce que les hommes sont capables de faire, nostre experience enfin nous rameinent nous-mêmes à ces opinions. Un Peintre François de vingt ans, qui arrive à Rome pour étudier, ne voit pas d'abord dans les ouvrages de Raphaël un merite digne de leur reputation. Il est quelque fois assez leger pour dire son sentiment, mais un an après & lorsqu'un peu de reflexion l'a ramené lui-même à l'opinion generale, il est bien faché de l'avoir fait. C'est parce qu'on n'est pas assez éclairé qu'on s'écarte quelque fois de l'opinion commune dans ces choses, dont le merite peut-estre connu par tous les hommes. *Nihil est pejus ijs qui paulu-*

lum aliquid ultra primas litteras progressi, falsam sibi scientiæ persuasionem induerunt. Quint. lib. 1. cap. 2.

SECTION XXXV.

De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des Anciens dans les originaux, s'en doivent former.

QUant à ceux qui n'entendent point les langues dans lesquelles les Poëtes, les Orateurs & même les Historiens de l'antiquité ont écrit, ils sont incapables de juger par eux-mêmes de leur excellence, & s'ils veulent avoir une juste idée du merite de ces ouvrages, il faut qu'ils la prennent sur le raport des personnes qui entendent ces langues & qui les ont entenduës. Les hommes ne sçauroient bien juger d'un objet dès qu'ils ne le connoissent point par le raport du sens destiné pour le connoistre. Nous ne sçaurions bien juger de la saveur d'une liqueur qu'après l'avoir goûtée, ni de l'excellence d'un air de violon qu'après l'avoir entendu. Or le Poëme dont nous n'entendons point la langue, ne sçauroit nous estre connu par le raport du sens destiné pour en juger. Nous ne

ſçaurions diſcerner ſon merite par la voye du ſentiment, qui eſt ce ſixiéme ſens dont nous avons parlé. C'eſt à lui qu'il apartient de connoiſtre ſi l'objet qu'on nous preſente eſt un objet touchant & capable de nous attacher, comme il apartient à l'oreille de juger ſi les ſons plaiſent, & au palais ſi la ſaveur eſt agréable.

Tous les diſcours des Critiques ne mettent pas mieux celui qui n'entend pas le Latin au fait du merite des Odes d'Horace, que le raport des qualitez d'une liqueur dont nous n'aurions jamais goûté, nous mettroit au fait de la ſaveur de cette liqueur. Rien ne ſçauroit ſupléer le raport du ſens deſtiné à juger de la choſe dont il s'agit, & les idées que nous pouvons nous en former ſur les diſcours & ſur les raiſonnements des autres, reſſemblent aux idées qu'un aveugle né, peut s'eſtre formées des couleurs. Ce ſont les idées que l'homme qui n'auroit jamais eſté malade peut s'eſtre faites de la fievre ou de la colique.

Or comme celui qui n'a pas entendu un air n'eſt pas reçû à en diſputer l'excellence à ceux qui l'ont entendu, comme celui qui n'a jamais eu la fievre n'eſt point admis à conteſter ſur l'im-

pression que fait cette maladie, avec ceux qui ont eu la fievre, de même celui qui ne sçait pas la langue dans laquelle un Poëte a écrit ne doit pas être reçû à disputer contre ceux qui l'entendent de son merite, & de l'impression qu'il fait. Disputer du merite d'un Poëte & de sa superiorité sur les autres Poëtes, n'est-ce pas disputer de l'impression que leurs Poësies font sur les lecteurs, & de l'émotion qu'elles causent? N'est-ce pas disputer de la verité d'un fait naturel, sur laquelle les hommes croiront toûjours plusieurs temoins oculaires uniformes dans leur raport, preferablement à tous ceux qui voudront en contester la possibilité par des raisonnements metaphisiques.

Dès que ceux qui n'entendent pas la langue dont un Poëte s'est servi, ne sont point capables de porter par eux-mêmes un jugement sur son merite & sur sa classe, n'est-il pas plus raisonnable qu'ils adoptent le sentiment de ceux qui l'ont entendu, & de ceux qui l'entendent encore, que d'épouser le sentiment de deux ou trois Critiques qui assurent que le Poëme ne fait pas sur eux l'impression que tous les autres hommes disent qu'ils sentent en le lisant. Je ne mets ici en ligne de compte

que le sentiment des Critiques, car on doit compter pour rien les analises & les discussions en une matiere qui ne doit pas estre décidée par voye de raisonnement. Or ces Critiques qui disent que les Poëmes des Anciens ne font pas sur eux l'impression qu'ils font sur le reste des hommes, sont un contre cent mille. Ecouteroit on un Sophiste qui voudroit prouver que ceux qui sentent du plaisir à boire du vin, ont le goût corrompu, & qui fortifieroit ses raisonnements par l'exemple de cinq ou six personnes qui l'ont en horreur. Ceux qui sont capables d'entendre les Anciens & qui en sont dégoûtez, sont en aussi petit nombre par raport à ceux qui en sont épris, que les hommes qui ont de l'aversion naturelle pour le vin, sont en petit nombre par raport aux autres. Car il ne faut pas se laisser éblouïr aux discours artificieux des *Contempteurs* des Anciens, qui veulent associer à leurs dégoûts les Sçavants qui ont remarqué des fautes dans les plus beaux ouvrages de l'antiquité. Ces Messieurs habiles dans l'art de falsifier la verité sans mentir, veulent nous faire acroire que ces Sçavants sont de leur parti. Ils ont raison en un sens de le faire. Dans les questions qui *gissent en fait*, comme

comme eſt celle de ſçavoir ſi la lecture d'un Poëme intereſſe beaucoup ou ſi elle n'intereſſe pas, le monde juge comme les Tribunaux ont coûtume de juger, c'eſt-à dire qu'il prononce toûjours en faveur de cent temoins qui dépoſent avoir vû le fait, au mépris de tous les raiſonnements d'un petit nombre de perſonnes qui diſent qu'elles ne l'ont point vû & qui le ſoûtiennent même impoſſible. Mais les *Contempteurs* des Anciens ne ſont en droit de reclamer comme des gens de leur Secte que ceux des Critiques qui ont avancé que les Anciens ne devoient qu'à de vieilles erreurs & à des préjugez groſſiers une reputation dont leurs fautes les rendent indignes. On feroit en deux lignes le catalogue de ces Critiques, & des volumes entiers ſuffiroient à peine pour faire le catalogue des Critiques du goût oppoſé. En verité, pour braver un conſentement ſi general, pour donner le démenti à tant de ſiecles paſſez, & même au noſtre, il faut croire que le monde ne fait que ſortir de l'enfance & que nous ſommes la premiere race d'hommes raiſonnables que la terre ait encore portée.

Mais, dira-t'on, des traductions faites par des Ecrivains ſçavants & habiles,

ne mettent-elles point, par exemple, ceux qui n'entendent pas le Latin en état de juger par eux mêmes, en état de juger par voye de sentiment de l'Eneïde de Virgile.

Je tombe d'accord que l'Eneïde de Virgile en François tombe, pour ainsi dire, sous le même sens qui auroit jugé du Poëme original, mais l'Eneïde en François n'est plus le même Poëme que l'Eneïde en Latin. Une grande partie du merite d'un Poëme Grec ou Latin, consiste dans le rythme & dans l'harmonie des vers, & ces beautez très sensibles dans les originaux ne sçauroient estre, pour ainsi dire, transplantées dans une traduction Françoise. Virgile lui même ne pourroit pas le faire, d'autant que nostre langue n'est pas susceptible de ces beautez, autant que la langue Latine, comme nous l'avons exposé dans la premiere partie de cet ouvrage. En second lieu la Poësie du stile dont nous avons encore parlé fort au long dans cette premiere partie, & qui decide presque entierement du succès d'un Poëme, est si défigurée dans la meilleure traduction qu'elle n'y est presque plus reconnoissable.

Il est toûjours difficile de traduire avec pureté, comme avec fidelité, un

Auteur, même celui qui ne fait que raconter des faits, & dont le stile est le plus simple, principalement quand cet Ecrivain a composé dans une langue plus favorable pour s'exprimer, que la langue dans laquelle on entreprend de le traduire. Il est donc très difficile de traduire en François tous les Ecrivains qui ont composé en Grec & en Latin: Nous en avons déja allegué les raisons. Q'on juge donc s'il est possible de traduire le stile figuré des Poëtes qui ont écrit en Grec & en Latin, sans énerver la vigueur de ce stile, & sans le dépouiller de ses plus grands agréments.

Ou le traducteur se donne la liberté de changer les figures & d'en substituer d'autres qui sont en usage dans sa langue, à la place de celles dont son Auteur s'est servi, ou bien il traduit mot à mot ces figures, & il conserve dans la coppie les mêmes images qu'elles presentent dans l'original. Si le traducteur change les figures, ce n'est plus l'Auteur original, c'est le traducteur qui nous parle. Voilà un grand déchec quand même, ce qui n'arrive guere, le traducteur auroit autant d'esprit & de genie que l'Auteur qu'il traduit.

On exprime toûjours mieux son idée

qu'on n'exprime l'idée d'autrui. D'ailleurs il eſt très rare que les figures qu'on regarde comme relatives en deux langues, y puiſſent avoir préciſement la même valeur. Il peut encore arriver qu'elles n'ayent pas la même nobleſſe, quand elles auroient la valeur. Par exemple, pour dire une choſe impoſſible aux efforts humains, les Latins diſoient, *arracher la maßuë à Hercule*, & nous diſons en François, *prendre la Lune avec les dents* : La figure Latine eſt-elle bien renduë par cet figure Françoiſe?

Le déchet eſt du moins auſſi grand pour le Poëme, quand ſon traducteur en veut rendre les figures mot pour mot. En premier lieu le traducteur ne ſçauroit rendre les mots avec préciſion, ſans eſtre obligé de coudre ſouvent à un mot qu'il traduit des Epithetes pour en reſtraindre ou pour en étendre la ſignification. Les mots que la neceſſité fait regarder comme ſynonimes ou comme relatifs en Latin & en François, n'ont pas toûjours la même proprieté ni la même étenduë de ſignification, & c'eſt ſouvent cette proprieté qui fait la preciſion de l'expreſſion, & le merite de la figure dont le Poëte s'eſt ſervi. On traduit ordinairement en François

le mot d'*Herus* par celui de Maître, quoique le mot François n'ait pas le sens précis du mot Latin, qui signifie proprement le maître par raport a son esclave. Il faut même quelque fois que le traducteur employe une periphrase entiere pour bien rendre le sens d'un seul mot, ce qui fait traîner l'expression & rend la phrase languissante dans la version, de vive qu'elle étoit dans l'original. Il en est d'une phrase de Virgile comme d'une figure de Raphaël. Alterez tant soit peu le contour de Raphaël, vous ôtez l'énergie a son expression & la noblesse à sa teste. De même pour peu que l'expression de Virgile soit alterée, sa phrase ne dit plus si bien la même chose. On ne retrouve plus dans la coppie l'expression de l'original. Quoique le mot d'Empereur soit derivé de celui d'*Imperator*, ne sommes nous pas obligez par l'étenduë differente de la signification de ces deux mots, d'employer souvent une periphrase pour marquer précisement en quel sens nous usons du mot d'Empereur, en traduisant *Imperator*. Des traducteurs excellents ont choisi même quelque fois d'employer dans la phrase Françoise le mot Latin d'*Imperator*.

Un mot qui aura precisement la même signification dans les deux langues, ne peut-il pas encore, quand il est consideré en tant que simple son, & pris independament de l'idée, laquelle y est attachée, se trouver plus noble en une langue qu'en une autre langue, de maniere qu'on rencontrera un mot bas dans une phrase de la traduction où l'Auteur avoit mis un beau mot dans l'original. Le mot de *Renaud* est-t'il aussi beau en François que *Rinaldo* l'est en Italien ? *Titus* ne sonne-t'il pas mieux que *Tite* ?

Les mots traduits d'une langue en une autre langue peuvent encore y devenir moins nobles & y souffrir pour ainsi dire, du dechec, par raport à l'idée attachée au mot. Celui d'*Hospes* ne prend-il pas une partie de la dignité qu'il a en Latin, où il signifie un homme lié avec un autre par l'amitié la plus intime, un homme lié avec un autre jusqu'à pouvoir user de la maison de son ami comme de la sienne propre, quand on le rend en François par le mot d'*Hoste*, qui signifie communement celui qui loge les autres, ou qui loge chez les autres à prix d'argent. Il en est des mots comme des hommes. Pour imprimer de la veneration, il ne leur

suffit pas de se montrer quelquefois dans des fonctions ou dans des significations honorables, il faut aussi qu'ils ne se presentent jamais dans des fonctions viles ou dans des significations basses.

En second lieu, supposant que le traducteur soit venu à bout de rendre la figure Latine dans toute sa force, il arrive très souvent que cette figure ne fait pas sur nous la même impression qu'elle faisoit sur les Romains, pour qui le Poëme a esté composé. Nous n'avons qu'une connoissance très imparfaite des choses dont la figure sera empruntée. Quand même nous en avons pleine connoissance, il se trouve que par des raisons que je vais exposer, nous n'avons pas pour ces choses le même goût qu'avoient les Romains, & l'image qui les remet sous nos yeux ne peut nous affecter comme elle les affectoit.

Ainsi les figures empruntées des armes & des machines de guerre des Anciens, ne sçauroient faire sur nous la même impression quelles faisoient sur eux. Les figures tirées d'un combat de Gladiateurs, peuvent-elles frapper un François qui ne connoist guere, ou du moins qui ne vit jamais les combats de l'Amphithéatre, ainsi qu'elles affec-

toient un Romain épris de ces spectacles auſquels il aſſiſtoit pluſieurs fois en un mois ? Croyons nous que les figures empruntées de l'Orcheſtre, deschœurs & des danſes de l'Opera, affectaſſent ceux qui ne virent jamais ce ſpectacle, ainſi qu'elles affectent ceux qui vont à l'Opera toutes les ſemaines ? La figure, *Manger ſon pain à l'ombre de ſon figuier*, doit-elle faire ſur nous la même impreſſion qu'elle faiſoit ſur un Syrien preſque toûjours perſecuté par un ſoleil ardent, & qui pluſieurs fois avoit trouvé du plaiſir à ſe repoſer à l'ombre des grandes feuilles de cet arbre, le meilleur abri de tous ceux que peuvent donner les arbres des plaines de ſon pays. Les peuples Septentrionaux peuvent-ils eſtre auſſi ſenſibles à toutes les autres figures qui peignent la douceur de l'ombre & de la fraicheur, que les peuples qui habitent des pays chauds, & pour leſquels toutes ces images furent inventées. Virgile & les autres Poëtes anciens auroient employé des figures d'un goût opoſé, s'ils euſſent écrit pour les nations Hyperborées. Au lieu de tirer la plûpart de leurs métaphores d'un ruiſſeau dont l'eau fraiche deſaltere le voyageur, ou d'un bouquet de bois qui donne un ombrage

délitieux aux bords d'une fontaine, ils auroient empruntées d'un poëte ou des effets du vin & des liqueurs spiritueuses. Ils auroient peint le plaisir vif que sent un homme penetré du froid en s'aprochant du feu, ou bien le plaisir plus lent mais plus doux qu'il éprouve en se couvrant d'une fourure. Nous sommes bien plus sensibles à la peinture des plaisirs que nous éprouvons tous les jours, qu'a la peinture des plaisirs que nous n'avons jamais goûtez, ou que nous avons goûtez rarement, & que nous ne regrettons guere. Indifferents & sans goût pour le plaisir même que nous ne souhaittons pas, nous ne pouvons estre affectez vivement par sa peinture, fut elle faite par Virgile. Quel attrait peuvent avoir pour bien des personnes des nations du Nord qui ne burent jamais une goute d'eau pure, & qui ne connoissent que par imagination le plaisir décrit par le Poëte, les vers de la cinquiéme Eglogue de Virgile, qui font une image si pleine d'attrait pour les peuples des pays chauds.

Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aqua saliente sitim restinguere rivo.

C'est la destinée de la plûpart des ima-

ges dont les Poëtes anciens se sont servis judicieusement pour intereſſer leurs compatriotes & leurs contemporains. Une image noble dans un pays, eſt encore une image baſſe dans un autre. Telle eſt l'image que fait un Poëte Grec d'un animal qui dans son pays étoit bien fait & qui avoit le poil luiſant, au lieu qu'il eſt vilain dans le noſtre. Un animal que nous ne voyons jamais que couvert pauvrement & abandonné à la populace pour la ſervir dans les ouvrages les plus vils, ſert ailleurs de monture aux perſonnes principales de la nation, & ſouvent il paroiſt couvert d'or & de broderies. Voicy, par exemple, ce qu'écrit un Miſſionnaire ſur l'opinion qu'on a des Aſnes en certaines contrées des Indes Orintales.

Let. Edif tom. 11. pag. 96. *On trouve icy des Aſnes comme en Europe. Vous ne vous imagineriés pas Madame, que nous avons icy une Caſte entiere qui prétend deſcendre en droite ligne d'un Aſne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz que la Caſte doit eſtre des plus baſſes. Point du tout, c'eſt celle du Roi même.* Devroit-on juger ſur nos idées un Poëte de ce pays là qu'on auroit traduit en François. Si nous n'avions jamais vû d'autres chevaux que ceux des payſants de Liſle de France, ſe-

tions nous affectez ainſi que nous le ſommes par toutes les figures dont le cheval eſt le ſujet. Mais, dira-t'on, il faut paſſer au Poëte à qui l'on fait le procès ſur une traduction, toutes les figures & toutes les proſopées fondées ſur les mœurs & ſur les uſages de ſon pays. Voilà en premier lieu ce qu'on ne fait pas. Je ne penſe pas que ce ſoit par prévarication, & j'accuſe ſeulement les Critiques de n'avoir point aſſez de connoiſſance des mœurs & des uſages des differents peuples, pour juger quelles figures ils autoriſent ou n'autoriſent pas dans un certain Poëte. En ſecond lieu, ces figures ne ſont pas ſeulement excuſables, elles ſont belles dans l'original.

Enfin qu'on interroge ceux qui ſçavent écrire en Latin & en François. Ils répondront que l'énergie d'une phraſe & l'effet d'une figure tiennent ſi bien, pour ainſi dire, aux mots de la langue dans laquelle on a inventé & compoſé qu'ils ne ſçauroient eux-mêmes ſe traduire à leur gré, ni donner le tour original à leurs propres penſées, en les mettant de François en Latin, & encore moins quand ils les mettent de Latin en François. Les images & les traits perdent toûjours quelque choſe

quand on les transplante de la langue en laquelle ils sont nez.

Nous avons des traductions de Virgile & d'Horace aussi bonnes que des traductions peuvent l'être. Tous ceux qui entendent le Latin ne se lassent point de dire que ces versions ne donnent pas l'idée du merite des originaux, & leur dépositon est encore confirmée par l'experience generale de ceux qui se laissent guider aux attraits des livres dans le choix de leurs lectures. Ceux qui sçavent le Latin ne sçauroient se rassasier de lire Horace & Virgile, tandis que ceux qui ne peuvent lire ces Poëtes que dans les traductions, y trouvent un plaisir si mediocre qu'ils ont besoin de se faire effort pour achever la lecture de l'Eneïde. Ils ne se peuvent lasser d'admirer qu'on lise les originaux avec tant de plaisir. D'un autre costé ceux qui sont surpris que des ouvrages dont la lecture les charme, dégoûte ceux qui les lisent dans des traductions, ont autant de tort que les premiers. Les uns & les autres devroient faire reflexion que ceux qui lisent les Odes d'Horace en François, ne lisent pas les mêmes Poësies que ceux qui lisent les Odes d'Horace en Latin. Ma reflexion est d'autant-plus

vraie, qu'on ne ſçauroit aprendre une langue ſans aprendre en même temps pluſieurs choſes des mœurs & des uſages du peuple qui la parloit, ce qui donne une intelligence des figures & de la Poëſie du ſtile d'un Auteur que ne peuvent avoir ceux qui n'ont pas ces lumieres.

Pourquoi les François liſent-ils avec ſi peu de goût les traductions de l'Arioſte & du Taſſe, quoique la lecture du *Roland furieux*, & de la *Jeruſalem délivrée*, charme avec raiſon tous les François qui ſçavent aſſez bien la langue Italienne pour entendre ces Poëmes ſans peine. Pourquoi la même perſonne qui aura lû ſix fois les Oeuvres de Racine ne ſçauroit-elle achever la lecture d'une traduction de l'Eneïde, quoi que ceux qui ſçavent le Latin ayent lû dix fois le Poëme de Virgile, s'ils ont lû trois fois les Tragedies du Poëte François. C'eſt qu'il eſt de l'eſſence de toute traduction de rendre auſſi mal les plus grandes beautez d'un poëme, qu'elle rend fidellement les deffauts du plan & des caracteres. S'il eſt permis de parler ainſi, le merite des choſes eſt preſque toûjours *identifié* avec le merite de l'expreſſion dans la Poëſie.

Ceux qui liſent pour s'inſtruire ne

perdent que l'agrément du ſtile de l'hiſtorien en le liſant dans une bonne traduction. Le merite principal de l'hiſtorien ne conſiſte pas comme celuy du Poëte à nous intereſſer, & le ſtile de l'hiſtorien n'eſt pas même la ſeule choſe qui nous intereſſe dans ſon ouvrage. Les évenements importants nous attachent par eux mêmes, & la verité ſeule leur donne du pathetique. Le merite principal de l'hiſtoire eſt d'enrichir noſtre memoire, & de former noſtre jugement. Mais le merite principal de la Poëſie conſiſte à nous toucher. C'eſt l'attrait de l'émotion qui fait lire un Poëme. Ainſi tout le plus grand merite d'un Poëme nous échape quand nous n'entendons pas les mots choiſis par le Poëte, & quand nous ne les voyons point dans l'ordre où il les avoit arrangez pour plaire à l'oreille, & pour former des images capables de remuer le cœur.

En effet qu'on change les mots des deux vers de Racine que nous avons déja citez.

Enchaiſner un captif de ſes fers étonné
Contre un joug qui lui plaiſt vainement mutiné.

Et qu'on diſe en conſervant la figu-

re. *Mettre des fers à un prisonnier de guerre qui en est surpris & qui fait en vain le mutin contre un joug plaisant pour lui*, on oste à ces vers l'harmonie & la Poësie du stile. La même figure ne forme plus la même image. On barbouille pour ainsi dire, la peinture que les vers de Racine offrent dès qu'on dérange ses termes & qu'on substituë la definition du mot à la place du mot. Que ceux qui auroient encore besoin de se convaincre à quel point un mot mis pour un autre énerve la vigueur d'une phrase, qui même ne sort pas de la langue où elle a esté composée, lisent le vingt-troisiéme chapitre de la Poëtique d'Aristote.

Ceux qui traduisent en François les Poëtes Grecs & Latins sont reduits à faire bien d'autres alterations dans les expressions de leur original, que celles que j'ai faites dans les vers de Phedre. Les plus capables & les plus laborieux se dégoûtent des efforts infructueux qu'ils tentent pour rendre leurs traductions aussi énergiques que l'original où ils sentent une force & une précision qu'ils ne peuvent venir à bout de mettre dans leur copie. Ils se laissent abbatre enfin au genie de nostre langue, & ils se soumettent à la destinée des

traductions après avoir lutté contre durant un temps.

Dès qu'on ne retrouve plus dans une traduction les mots choisis par l'Auteur, ni l'arrangement où il les avoit placez pour plaire à l'oreille & pour émouvoir le cœur, on peut dire que juger d'un Poëme en general sur sa version, c'est vouloir juger du tableau d'un grand maître, vanté principalement pour son coloris, sur une Estampe où le trait de son dessein seroit encore corrompu. Un Poëme perd dans la traduction l'harmonie & le nombre que je compare au coloris d'un tableau, Il y perd la Poësie du stile que je compare au dessein & à l'expression. Une traduction est une Estampe où rien ne demeure du tableau original que l'ordonnance & l'attitude des figures. Encore y est-elle alterée.

Juger d'un Poëme sur la traduction & sur les critiques, c'est donc juger d'une chose destinée à tomber sous un sens sans la connoistre par ce sens là. Mais se faire l'idée d'un Poëme sur ce que les Personnes capables de l'entendre en sa langue dépose nt unanimement de l'impression qu'il fait sur elles, c'est la meilleure maniere d'en juger quand nous ne l'entendons pas.

Rien n'eſt plus raiſonnable que de ſupoſer que l'objet feroit ſur nous la même impreſſion qu'il fait ſur eux, ſi nous étions ſuſceptibles de cette impreſſion autant qu'eux. Ecouteroit-on un homme qui voudroit prouver par de beaux raiſonnements que le tableau des Nopces de Cana de Paul Veroneſe qu'il n'auroit pas vû, ne ſçauroit plaire autant que le diſent ceux qui l'ont vû, parce qu'il eſt impoſſible qu'un tableau plaiſe lorſqu'il y a dans la compoſition Poëtique d'un ouvrage autant de deffauts qu'on en peut compter dans le tableau de Paul Veroneſe. On diroit au Critique d'aller voir le tableau, & l'on s'en tiendroit au raport uniforme de tous ceux qui l'ont vû & qui aſſurent qu'il les a charmez malgré ſes deffauts. En effet le raport uniforme des ſens des autres hommes, eſt après le raport de nos propres ſens, la voye la plus certaine que nous ayons pour juger du merite des choſes qui tombent ſous le ſentiment. Les hommes le ſçavent bien & l'on n'ébranlera jamais la foi humaine, ou l'opinion priſe ſur le raport uniforme des ſens des autres On ne ſçauroit donc ſans une temerité inexcuſable dire d'un Poëme qu'on n'entend point, que l'opinion que les hommes ont de

ſon excellence, *n'eſt qu'un préjugé d'éducation fondé ſur des aplaudiſſements qui, à remonter juſqu'aux premiers ſuffrages, ne ſont la plûpart que des échos les uns des autres*, & c'eſt eſtre encore plus temeraire que de compoſer l'hiſtoire imaginaire de ce préjugé.

SECTION XXXVI.

Des erreurs de ceux qui jugent d'un Poëme ſur une traduction & ſur les remarques des Critiques.

QUe penſerions nous d'un Anglois, ſupoſé qu'il en fut un aſſez leger pour cela, que penſerions nous, dis-je, d'un Anglois qui ſans entendre un mot de François feroit le procès au Cid ſur la traduction de Rutter, & qui le termineroit en prononçant qu'il faut attribuer l'affection des François pour l'original aux préventions de l'enfance? Nous connoiſſons les deffauts du Cid encore mieux que vous, lui dirions nous, mais vous ne pouvez pas ſentir auſſi-bien que nous les beautez qui nous le font aimer avec ſes deffauts. On diroit enfin à ce Juge temeraire

Imprimée en 1637.

tout ce que fait dire la persuasion fondée sur le sentiment, quand on ne sçauroit trouver assez tost les raisons & les termes propres pour refuter methodiquement des propositions de l'erreur, desquelles nous sommes bien asseurez. Il est difficile qu'il n'échape point alors des choses dures aux personnes les plus moderées. Or tous ceux qui ont apris le Grec & l'Anglois sçavent bien qu'un Poëte Grec qu'on traduit en François perd beaucoup plus de son merite qu'un Poëte François qu'on traduit en Anglois.

Tous les jugements & tous les paralelles qu'on peut faire sur les Poëmes qu'on ne connoist que par les traductions & par les dissertations des Critiques, conduisent infailliblement à des conclusions fausses. Supposons, par exemple, que la Pucelle & le Cid soient traduits en Polonois, & qu'un Sçavant de Cracovie, après avoir lû ces traductions, juge de ces deux Poëmes par voye d'examen & de discussion. Supposons qu'après avoir fait methodiquement le procès au plan, aux mœurs, aux caracteres & à la vrai-semblance des évenements, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, il les aprétie, certainement il decidera en faveur de

la Pucelle, qui se trouvera dans cette operation un Poëme plus regulier & moins deffectueux en son genre que le Cid ne l'est dans le sien. Si nous supposons encore que ce Polonois raisonneur vienne à bout de persuader à ses compatriotes qu'on est capable de juger d'un Poëme dont on n'entend point la langue, après en avoir lû la traduction & la critique, ils ne manqueront pas de prononcer que Chapelain est un meilleur Poëte que le grand Corneille. Ils nous traiteront de gens esclaves des préjugez, parce que nous ne nous rendrons pas à leur décision. Que penser d'une procedure laquelle aboutit à de pareils jugements?

SECTION XXXVII.

Des deffauts que nous croyons voir dans les Poëmes des Anciens.

QUant à ces deffauts que nous croyons voir dans les Poëmes des Anciens, & que déja nous comptons par nos doits, il peut bien estre vray que souvent nous nous trompions en imputant au Poëte des fautes qu'il n'a

pas faites. Par exemple, quand Homere composa son Iliade, il n'écrivoit pas une fable inventée à plaisir qui lui laissât la liberté de forger à son gré les caracteres de ses Heros, de donner aux évenements le succès qu'il lui plairoit, & d'embellir certains faits par toutes les circonstances nobles qu'il auroit pû imaginer. Homere décrivoit en Poëte environ cent cinquante ans après l'évenement, c'est l'opinion la plus reçûë, quelques incidents d'une guerre que les Grecs avoient faite réellement, & dont la tradition étoit encore recente. Le Poëte a vû des hommes qui avoient oüi-parler de ses Heros à des personnes lesquelles avoient vecu avec eux. Comme Poëte, Homere a dû traiter les évenements autrement qu'un simple historien. Il a dû y jetter le merveilleux compatible avec la vrai-semblance, suivant la religion de son temps. Il a dû les embellir par des fictions, & faire en un mot tout ce qu'Aristote le loüe d'avoir fait. Mais Homere, en qualité de citoyen & d'historien, a souvent esté obligé de conformer ses recits à la notorieté publique. *Poet. chap. 24.*

Nous voyons par l'exemple de nos Ancestres, & par ce qui se pratique encore aujourd'hui dans le Nord de

l'Europe & dans une partie de l'Amerique, que les premiers monuments hiſtoriques que les nations poſent pour conſerver la memoire des évenements paſſez, & pour exciter les hommes aux vertus les plus neceſſaires dans les ſocietez naiſſantes, ſont des Poëſies. Les peuples encore groſſiers compoſent donc des eſpeces de cantiques pour celebrer les loüanges de ceux de leurs compatriotes qui ſe ſont rendus dignes d'eſtre imitez, & ils les chantent en pluſieurs occaſions. Ciceron nous aprend que même après Numa les Romains étoient dans le même uſage. Ils chantoient à table de ces cantiques compoſez à la loüange des hommes illuſtres.

Tuſcul. lib. 4.

Les Grecs ont eu des commencements pareils à ceux des autres peuples, & ils ont eſté une ſocieté naiſſante avant que d'eſtre une nation polie. Leurs premiers hiſtoriens ont eſté des Poëtes. Strabo nous aprend même que Cadmus, Pherecides & Hecateus, les premiers qui écrivirent en proſe, ne retrancherent de leur ſtile que la meſure des vers. L'hiſtoire s'eſt ſentie chez les Grecs pendant pluſieurs ſiecles de ſon origine La plûpart de ceux qui dans la ſuitte l'écrivirent en proſe, con-

Geog. lib. 1.

ſerverent la Poëſie du ſtile, & ils garderent même durant long-temps la liberté de jetter du merveilleux dans les évenements. *Gracis hiſtoriis plerumque Poeticæ ſimilis ineſt licentia.* Homere n'eſt pas de ces premiers faiſeurs de cantiques dont j'ai parlé. Il n'eſt venu qu'après eux. *Quinct. inſt. lib. 2. cap. 4.*

Poſt hos inſignis Homerus
Tirtæusque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit. *Horat. de Arte.*

Mais on étoit encore acoûtumé de ſon temps à regarder les Poëſies comme des monuments hiſtoriques. Homere auroit donc eſté blâmé s'il avoit changé certains caracteres, ou s'il avoit alteré certains évenements connus, & ſur tout s'il avoit obmis dans ſes dénombrements ceux qui veritablement y parurent. Il eſt aiſé de ſe figurer les plaintes de leurs deſcendants contre le Poëte.

Tacite raconte que les Allemands chantoient, dans le temps où il écrivoit ſes Annales, les exploits d'Arminius mort quatre vingt ans auparavant. Etoit-il libre aux Auteurs de ces Cantiques Cheruſques d'aller contre la verité des faits connus & de ſupoſer par exem-

ple, pour faire plus d'honneur au Héros, qu'Arminius n'eust jamais prêté serment de fidelité aux Aigles Romaines qu'il abbatit. Lorsque ces Poëtes auront parlé de son entrevûë sur les bords du Weser avec son frere Flavius, qui servoit dans les troupes Romaines. Auront-ils pû lui faire finir le pour-parler avec décence & avec gravité quand le General des Allemands & l'Officier des Romains en étoient venus aux injures en presence des armées des deux nations, disposez d'en venir aux coups, ce qui seroit arrivé sans le fleuve qui les separoit.

Prenons un exemple qui nous frappe encore davantage. Nous avons des historiens & des annalistes que nous lisons quand nous voulons nous instruire de la verité des faits, & nous ne cherchons que de l'agrément dans la lecture de nos Poëtes. Croyons nous cependant que Chapelain qui écrivit son Poëme de la Pucelle autant d'années environ après l'évenement qu'il chantoit, que les Grecs en comptoient depuis la prise de Troye jusqu'aux temps où Homere composa son Iliade ? Croyons nous, dis-je, que Chapelain fut le maître de traiter & d'embellir à son gré le caractere de ses acteurs principaux ?

paux ? Pouvoit-il faire d'Agnés Sorel une fille violente & sanguinaire, ou une personne sans élevation d'esprit & qui auroit conseillé à Charles VII. de vivre avec elle dans l'obscurité ? A-t'il pû donner à ce Prince le caractere connu du Comte de Dunois ? A-t'il pû changer à son plaisir les évenements des combats & des sieges ? A-t'il pû taire certaines circonstances connuës de son action, qui font peu d'honneur à Charles VII. La tradition se fut soulevée contre lui. D'ailleurs, comme nous l'avons exposé dans la premiere Partie de cet ouvrage, rien ne détruit plus la vrai-semblance, qui est l'ame de la fiction, que de voir la fiction démentie par des faits generalement connus.

Si les Heros d'Homere ne se battent pas en duel aussi-tost qu'ils se sont querellez, c'est qu'ils n'avoient pas pris les loix sur le point d'honneur des Gots ni de leurs pareils. Les Grecs & les Romains qui ont vecu avant la corruption de leurs nations, avoient encore moins de peur de la mort que les Anglois, mais ils pensoient qu'une injure dite sans fondement ne deshonorat que celui qui la proferoit. Si l'injure contenoit un reproche fondé, ils pensoient que celui qui l'avoit essuyée n'avoit d'autre

voye de reparer son honneur que celle de se corriger. Les peuples polis ne s'étoient pas encore avisez qu'un combat singulier, dont le hazard, ou tout au plus l'escrime, qu'ils regardoient comme l'art de leurs esclaves, doit décider, fut un bon moyen de se justifier sur un reproche, qui souvent ne touche pas à la bravoure. L'avantage qu'on y remporte prouve seulement qu'on est meilleur Gladiateur que son adversaire, mais non-pas qu'on soit exempt du vice dont on peut avoir esté taxé. Fut-ce la peur qui empêcha Cesar & Caton de se voir sur le pré après que Cesar eut sacrifié en plein Senat le billet galand de la Sœur de Caton. La maniere dont l'un & l'autre arriverent à la mort, montre assez qu'ils ne la craignoient guere. Je ne me souviens point d'avoir lû dans l'histoire Grecque ou Romaine rien qui ressemble aux duels Gothiques, hors un incident arrivé aux Jeux funebres que Scipion l'Afriquain donna sous les murs de la nouvelle Carthage en l'honneur de son pere & de son oncle. Tous deux avoient perdu la vie dans les guerres d'Espagne. Titelive raconte que les Champions ne furent pas des Gladiateurs ordinaires pris chez le marchand, mais des Barbares dont

Hist. lib. 28.

peut-eſtre Scipion étoit bien aiſe de ſe défaire, & qui ſe battirent l'un contre l'autre par differents motifs. Quelques-uns, dit l'hiſtorien, étoient convenus de terminer leurs diſputes & leurs procès à coups d'épée. Les Grecs & les Romains, ſi paſſionnez pour la gloire, ne s'imaginerent jamais qu'il fut honteux au citoyen d'attendre ſa vengeance de l'autorité publique. Il étoit reſervé à ces peuples que la miſere feroit ſortir un jour des neiges du Nord, de croire que le meilleur Champion devoit eſtre neceſſairement le plus honeſte homme, & qu'une Societé où l'honneur obligeroit les citoyens à vanger eux-mêmes à main armée leurs injures, ou vrayes ou pretenduës, pouvoit meriter le nom d'Etat. Si Quinault ne fait pas tirer l'épée à Phaëton dans la converſation qu'il lui fait avoir avec Epaphus, c'eſt qu'il introduit ſur la Scene deux Egyptiens & non-pas deux Gots ou deux Vandales. *Phaeton: Acte 3.*

La prévention où la plûpart des hommes ſont pour leur temps & pour leur nation, eſt donc une ſource feconde en mauvaiſes remarques comme en mauvais jugements. Ils prennent ce qui s'y fait pour la regle de ce qui ſe doit faire par tout, & de ce qui auroit dû ſe

faire toûjours. Cependant il n'y a qu'un petit nombre d'usages, & même un petit nombre de vices & de vertus qui ayent esté loüez ou blâmez dans tous les temps & dans tous les pays. Or les Poëtes ont raison de pratiquer ce que Quintilien conseille aux Orateurs, c'est de tirer leurs avantages des idées de ceux pour lesquels ils compoſent, & de s'y conformer. *Plurimum refert qui sint auditorium mores, quæ publice recepta persuasio.* Ainſi nous devons nous transformer en ceux pour qui le Poëme fut écrit, ſi nous voulons juger ſainement de ſes images, de ſes figures & de ſes ſentimens. Le Parthe qui s'éloigne à bride abbatuë après n'avoir pas réüſſi dans une premiere charge pour prendre mieux ſon temps & pour ne pas s'expoſer ſans fruit aux traits d'un ennemi qui ne plie point, ne doit point eſtre regardé comme coupable de lacheté, parce que cette maniere de combattre étoit autoriſée par la diſcipline militaire des Parthes, fondée ſur l'idée qu'ils avoient de la fureur & de la valeur veritable. Les anciens Germains, ſi renommez pour leur bravoure, croyoient auſſi que c'étoit prudence & non point lâcheté que de fuir dans l'occaſion pour revenir à la charge plus à propos.

Inſt. lib. 3. cap. 8.

Cedere loco dum rursus instes magis consilii quam formidinis arbitrantur. *Tacit. de mor. Ger.*

Nous avons vû blâmer Homere d'avoir décrit avec goût les jardins du Roi Alcinous, semblable, disoit-on, à celui d'un bon vigneron des environs de Paris. Mais supoſé que cela fut vrai, imaginer un jardin merveilleux, c'eſt la tâche de l'Architecte. Le faire planter à grands frais, c'eſt, ſi l'on veut, le merite du Prince. La profeſſion du Poëte eſt de bien décrire ceux que les hommes de ſon temps ſçavent faire. Homere eſt un auſſi grand Artiſan dans la deſcription qu'il fait des Jardins d'Alcinous, que s'il avoit décrit ceux de Verſailles.

Apres avoir reproché aux Poëtes anciens d'avoir rempli leurs vers d'objets communs & d'images ſans nobleſſe, on ſe croit encore fort moderé quand on veut bien rejetter la faute qu'ils n'ont pas commiſe ſur le ſiecle où ils ont vecu, & les plaindre d'eſtre venus en des temps groſſiers.

La maniere dont nous vivons avec nos chevaux, s'il eſt permis de parler ainſi, nous revolte contre les diſcours que les Poëtes leur font adreſſer par des hommes. Nous ne ſçaurions ſouffrir que le maitre leur parle à peu prés

comme un Chasseur parle à son chien couchant. Mais ces discours étoient convenables dans un Poëme écrit pour estre lû par des peuples chez qui le cheval étoit en quelque façon un animal commensal de son maître. Ces discours devoient plaire à des gens qui supposoient dans les animaux un degré de connoissance que nous ne leurs accordons pas, & qui plusieurs fois en avoient tenu de pareils à leurs chevaux. Si l'opinion qui donne aux bêtes une raison presque humaine est fausse ou non, ce n'est point l'affaire du Poëte. Un Poëte n'est pas fait pour purger son siecle des erreurs de Phisique. Son ouvrage est de faire des peintures fidelles des mœurs & des usages de son pays, pour rendre son imitation la plus aprochante du vrai-semblable qu'il lui est possible. Homere par cet endroit là même qui le fait blâmer icy, plairoit encore à plusieurs peuples de l'Asie & de l'Afrique, qui n'ont point changé la maniere ancienne de gouverner leurs chevaux, non-plus que beaucoup d'autres usages.

Voici ce que dit Boesbeck, Ambassadeur de l'Empereur Ferdinand I. auprès du Grand Seigneur Soliman II. sur la maniere dont on traite les Che-

vaux en Bithynie, pays très voisin des Colonies Grecques de l'Asie, & contrée limitrophe de la Phrygie, où étoit la patrie de cet Hector qu'on voudroit faire interdire pour avoir parlé aux siens. *J'observai dans la Bithynie que tout le monde, & même les Payſans y traitent leurs poulains avec humanité, qu'ils les careſſent comme on fait les enfans lorſqu'ils veulent leur faire faire quelque choſe, & qu'ils leur laiſſent la liberté d'aller & de venir par toute la maiſon. Volontiers, ils les feroient mettre à table avec eux. Les Palefreniers gouvernent les chevaux avec la même douceur. C'eſt en les flatant, c'eſt preſque en les haranguant qu'ils les conduiſent, & jamais ils ne les battent qu'à l'extremité. Auſſi les chevaux ſe prennent d'amitié pour les hommes, & il eſt très rare d'en trouver qui ruent ou qui ſoient vitieux en aucune maniere. En nos contrées ils ſont nourris bien differament. Nos palefreniers n'entrent jamais dans l'écurie ſans tempeſter contre eux, & ils ne croiroient point les avoir bien penſez s'ils ne leur avoient pas donné cent coups à propos de rien, traitement qui leur fait craindre & haïr les hommes. Les Turcs font encore aprendre aux chevaux à ſe mettre à genouils, afin qu'on puiſſe monter deſſus plus aiſement. Ils leur montrent à ramaſſer* Epiſtola tertia.

à terre avec les dents un bâton ou un sabre pour le presenter au cavalier, & ils mettent des anneaux d'argent au nez de ceux qui sont dressez à faire ce manege, comme une distinction & une recompense de leur docilité. J'en ai vû d'instruits à demeurer dans la même place sans que personne les tint après que le cavalier avoit mis pied à terre, & d'autres faire seuls le manege & obéir à tous les commandemens que leur faisoit un Ecuyer qui se tenoit à une assez grande distance. Les miens, ajoûte Boesbeck quelques lignes après, *me donnent tous les soirs un passe temps singulier. On les tire dans la cour, & celui que j'apelle par son nom me regarde fixement en bannissant. Nous avons fait connoissance par le moyen de quelques côtes de melon que je vais moy même leur mettre dans la bouche.* Il est bien à croire que cela ne s'étoit point fait sans que l'Ambassadeur eut tenu à ses chevaux des propos capables de le bien faire reprimander par nos Censeurs

Il n'y a personne dans la Republique des Lettres qui n'ait oüy parler de Monsieur le Chevalier d'Arvieux, si fameux par ses voyages, par ses emplois & par son érudition Orientale. On ne me reprochera point de citer des temoins recusables pour montrer que bien

Mort en 1702.

des Asiatiques parlent encore à leurs chevaux comme Hector parloit aux siens en Asie. Monsieur le Chevalier d'Arvieux après avoir discouru fort au long dans le chapitre onzième de sa Relation des mœurs & des coûtumes des Arabes, de la delicate, où s'il est permis de parler ainsi, de la debonnaireté de leurs chevaux, & de l'humanité avec laquelle leurs maîtres les traitent, ajoûte : *Un Marchand de Marseille qui residoit à Rama étoit ainsi en societé pour une cavalle avec un Arabe. Cette cavalle appellée Tuyysse, outre sa beauté, sa jeunesse & son prix de douze cens écus, étoit de cette premiere race noble. Ce Marchand avoit sa genealogie & tous les quartiers de pere & de mere de sa filiation à remonter jusqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout prouvé par des actes publics faits en la forme que j'ai dite. Abraham, c'est le nom de l'Arabe, alloit souvent à Rama pour sçavoir des nouvelles de cette cavalle qu'il aimoit cherement. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer de tendresse en l'embrassant & en la caressant. Il la baisoit, il lui essuioit ses yeux avec son mouchoir. Il la frotoit avec les manches de sa chemise, il lui donnoit mille benedictions durant des heures entieres qu'il raisonnoit avec elle. Mes*

Pag. 182.

Tome 3. de la Edit.

yeux, lui disoit-il, mon ame, mon cœur, faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue à tant de maîtres, & pour ne te point garder avec moi. Je suis pauvre, ma Gazelle, tu le sçais bien. Ma mignone, je t'ai élevée dans ma maison comme ma fille, je ne t'ai jamais grondée ni battuë, je t'ai caressée de mon mieux. Dieu te conserve ma bien aimée. Tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te preserve du regard des envieux, & mille autres semblables discours. Il l'embraßoit alors, & sortoit à reculons en lui disant des adieux fort tendres. Cela me fait souvenir d'un Arabe de Tunis où je fus envoyé pour l'execution d'un traité de paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavalle que nous avions acheptée pour les Haras du Roi. Quand il eut mis l'argent dans le sac il jetta les yeux sur sa cavalle & se mit à pleurer. Sera-t'il possible, dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maison avec tant de soin, & qu'après avoir exigé de toi tant de service, je te livre en esclavage chez les Francs pour ta recompense ? Non je n'en ferai rien, ma mignogne. La deßus il jetta l'argent sur la table, embrassa & baisa sa cavalle, & la ramena chez lui. Les Relations des pays Orientaux sont remplies de semblables histoires. Mais quoi, l'on ne

croit point par tout, & l'on n'a pas cru toûjours que les bêtes ne fuſſent que des machines. C'eſt une des découvertes que la nouvelle Philoſophie a faites, il faut l'avoüer, ſans le ſecours de l'experience, & par la voye ſeule du raiſonnement. On ſçait ſon progrès. Je n'en dirai pas davantage.

Il ne ſuffit pas de ſçavoir bien écrire pour faire des critiques judicieuſes des Poëſies des anciens & des étrangers, il faudroit encore avoir connoiſſance des choſes dont ils ont parlé. Ce qui étoit ordinaire de leur temps, ce qui eſt commun dans leur patrie peut paroître bleſſer la vrai-ſemblance & la raiſon à des cenſeurs qui ne connoiſſent que leur temps & leur pays. Claudien eſt ſi ſurpris que les Mules obéiſſent à la voix du Muletier, qu'il croit qu'on en puiſſe tirer un argument pour prouver la fable d'Orphée.

Miraris ſi voce feras placaverit Orpheus
Cum pronas pecudes Gallica verba regant.

Il ſemble que Claudien auroit eu peine à croire une choſe à laquelle les Provenceaux ne daignent pas faire attention, s'il ne fut jamais ſorti de l'Egypte, où l'on croit qu'il étoit né. Peut-

estre ses compatriotes l'auront-ils repris de pécher contre la vrai-semblance.

SECTION XXXVIII.

Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poëmes, & qu'on ne la quitte que pour lire des Poëmes meilleurs si l'on vient à en faire.

QUoi qu'il en soit de ces fautes, que les Critiques passez ont trouvées, & que les Critiques à venir découvriront dans les écrits des Anciens, elles n'en feront point abandonner la lecture. On continuera de les lire & de les admirer, à moins que les Poetes posterieurs ne produisent quelque chose de meilleur. Ce ne furent point des Critiques Géometriques qui dégoûterent nos ayeux des Poësies de Ronsard, & qui leur en firent abandonner la lecture, mais bien des Poesies plus interessantes que celles de Ronsard. Ce sont les Comedies de Moliere qui nous ont dégoûté de celles de Scarron & des autres Poetes qui l'avoient precedé, mais

non des livres écrits pour mettre en évidence les défauts de ces pièces. Lorsqu'il paroît des Poëtes meilleurs que ceux qui peuvent être déja entre les mains du public, il n'est pas nécessaire que les Critiques le viennent avertir de quitter le bon pour prendre le meilleur. Le monde n'a pas besoin d'être éclairé sur le mérite de deux Poëmes, comme sur le mérite de deux systêmes de Philosophie. Il fait le discernement & il juge des Poëmes à l'aide du sentiment bien mieux que les Critiques ne le peuvent faire avec leurs regles. Qu'on fasse donc un Poëme meilleur que l'Enéide, si l'on veut diminuer l'admiration que les hommes ont pour cet ouvrage, & si l'on prétend lui enlever ses lecteurs. Qu'on s'éleve plus haut que Virgile & que ses pareils, non-point comme ce Roitelet qui se mit sur le dos de l'Aigle pour prendre son vol lorsque l'oiseau de Jupiter seroit las, afin de pouvoir lui reprocher ensuite que ses ailles le portoient plus haut que lui. Qu'on le fasse en volant de ses propres ailles.

Qu'on choisisse donc dans l'histoire moderne un sujet neuf où l'on ne puisse pas se prévaloir des inventions ni des phrases Poëtiques des Anciens, mais

où il faille tirer de ſon genie la Poëſie du ſtile & toute la fiction. Qu'on faſſe un Poëme Epique de la deſtruction de la Ligue par Henri IV. dont la converſion de ce Prince, ſuivie de la reduction de Paris, ſeroit naturellement le dénoument. Un homme capable par les forces de ſon genie d'eſtre un grand Poëte, & qui pourroit tirer de ſon propre fonds toutes les beautez neceſſaires pour ſoûtenir une grande fiction, trouveroit mieux ſon compte à traiter un pareil ſujet dans lequel il n'auroit point à éviter de ſe rencontrer avec perſonne, qu'à manier des ſujets de la fable ou de l'hiſtoire Grecque & Romaine. Au lieu d'emprunter des Heros aux Grecs & aux Latins, qu'on oſe donc en faire de nos Rois & de nos Princes.

Homere n'a pas chanté les combats des Ethiopiens ni des Egyptiens, mais ceux de ſes compatriotes. Virgile & Lucain ont pris leurs ſujets dans l'hiſtoire Romaine. Qu'on oſe donc chanter les choſes que nous avons ſous les yeux, comme ſont nos combats, nos fêtes & nos ceremonies. Qu'on nous donne des deſcriptions Poëtiques des bâtiments, des fleuves & des pays que nous voyons tous les jours, & dont

nous puissions confronter, pour ainsi dire, l'original avec l'imitation. Avec quelle noblesse & quel pathetique Virgile auroit-il traité une aparition de Saint Loüis à Henri IV. la veille de la bataille d'Yvri, quand ce Prince, l'honneur des descendants de ce Saint Roi, faisoit encore profession de la confession de foi de Geneve ? Avec quelle élegance auroit-il dépeint les vertus en habit de feste, ouvrant à ce bon Roi les portes de la Ville de Paris ? L'interest que tout le monde prendroit à ce sujet par differents motifs, feroit un garent assuré de l'attention du public sur l'ouvrage. Mais les raisons que nous avons exposées dans ces Reflexions & l'experience du passé, montrent suffisament que la possibilité de faire un Poëme Epique François meilleur que l'Eneïde, n'est qu'une possibilité Metaphisique, & telle qu'est la possibilité d'ébranler la terre en donnant un point fixe hors du globe.

Tandis qu'on ne fera pas mieux, ni même aussi-bien que les Anciens, les hommes continueront de les lire & de les admirer, & cette veneration ira toûjours en augmentant à mesure que les siecles s'écouleront sans qu'il paroisse personne qui ait pû les atteindre.

Nous n'eſtimons pas leurs ouvrages pour avoir eſté produits en certains ſiecles, ce ſont certains ſiecles que nous reverons pour avoir donné le jour à ces ouvrages. Nous n'admirons pas l'Iliade, l'Eneïde & quelques autres écrits, parce qu'ils ſont faits depuis long tems, mais parce que nous les trouvons admirables en les liſant, parce que tous les hommes qui les ont entendus les ont admirez dans tous les tems. Enfin parce que pluſieurs ſiecles ſe ſont écoulez ſans que perſonne ait égalé leurs Auteurs en ce genre d'écrire.

SECTION XXXIX.

Qu'il est des professions où le succès depend plus du genie que du secours que l'art peut donner, & d'autres où le succès dépend davantage du secours de l'art. Il seroit ridicule d'inferer qu'un siecle surpasse un autre siecle dans les professions du premier genre, parce qu'il le surpasse dans les Professions du second genre.

IL ne faut pas entendre de tous les Ecrivains de l'antiquité ce que je dis icy des Poëtes, des Historiens & des Orateurs excellents. Par exemple, ceux des livres des Anciens qui sont écrits sur des sciences dont le merite consiste dans la multitude des connoissances, ne l'emportent pas sur ceux que les Modernes ont écrit touchant ces mêmes sciences. Je serai même aussi peu surpris qu'un homme qui auroit pris son idée du merite des Anciens sur leurs ouvrages de Physique, de Botanique, de Geographie & d'Astronomie, n'admire point l'étenduë de leurs connoissances, que je suis peu surpris de voir

l'homme qui a formé son idée du merite des Anciens, sur leurs ouvrages d'histoire, d'éloquence & de Poësie, rempli de veneration pour eux. Les Anciens ignoroient dans les sciences que j'ai citées bien des choses que nous sçavons, & par la démangeaison naturelle aux hommes de porter leurs decisions plus loin que leurs lumieres distinctes, ils sont tombez comme je l'ai déja dit en une infinité d'erreurs.

Ainsi l'Astronome d'aujourd'hui sçait mieux que Ptolomée tout ce que sçavoit Ptolomée, & il sçait encore toutes les découvertes qui se sont faites depuis les Antonins, soit à l'aide des voyages, soit à l'aide des Lunettes de longue vûë. Ptolomée s'il revenoit au monde se feroit élever à l'observatoire. Il en est de même des Anatomistes, des Navigateurs, des Botanistes & de tous ceux qui professent des Sciences dont le merite consiste plus à sçavoir qu'à inventer, à connoistre qu'à produire. Mais il est d'autres professions où les derniers venus n'ont pas le même avantage sur leurs predecesseurs, parce que le progrés qu'on peut faire en ces sortes de professions dépend plus du talent d'inventer & du genie naturel de celui qui les exerce, que de l'état

de perfection où ces professions se trouvent lorsque l'homme qui les exerce fournit sa carriere. Ainsi l'homme qui est né avec le genie le plus heureux est celui qui va plus loin que les autres dans ces professions, independament du dégré de perfection où elles se trouvent lorsqu'il les exerce. Il lui suffit que la profession qu'il embrasse soit déja reduitte en art, & que la pratique de cet art ait une methode. Il pourroit lui-même inventer l'art & disposer la methode. La force de son genie, qui lui fait deviner & inventer un nombre infini de choses, lesquelles ne sont pas à portée des esprits ordinaires, lui donne plus d'avantage sur les esprits ordinaires qui professeront un jour le même art que lui après qu'il a esté perfectionné, que ces esprits n'en pourront avoir sur lui, par la connoissance qu'ils auront des nouvelles découvertes & des nouvelles lumieres dont l'art se trouvera enrichi lorsqu'ils viendront à le professer à leur tour. Le secours que donne la perfection où l'art est arrivé ne sçauroit mener les esprits ordinaires aussi loin que la superiorité de lumieres & de vûës naturelles peut porter un homme de genie. Telles sont les professions du Peintre, du Poëte, du Ge-

neral d'armée, du Musicien, de l'Orateur & même celle du Medecin. On devient grand General & grand Orateur dés qu'on exerce ces professions avec le genie qui leur est propre, en quelque état qu'on puisse trouver l'art qui enseigne a les bien faire. Le merite des ouvriers illustres & des grands hommes dans toutes les professions dont je viens de parler, dépend principalement de la portion de genie qu'ils ont aportée en naissant, au lieu que le merite du Botaniste, du Physicien, de l'Astronome & du Chymiste dépend principalement de l'état de perfection où les découvertes fortuites & le travail des autres ont porté la science qu'ils entreprennent de cultiver. L'histoire confirme ce que j'ai avancé icy sur toutes les professions qui dépendent principalement du genie.

Parmi les professions que j'ai citées comme ressortissantes principalement du genie, celle du Medecin paroist la plus dépendante de l'état où est la Medecine quand un certain homme vient à la professer. Cependant quand on entre dans le détail de cet art, on trouve que ses operations sont encore plus dépendantes du genie, à proportion du quel chaque Medecin profite des cou-

connoissances des autres & de ses propres experiences, que de l'état où est la Medecine quand il la fait.

Les trois parties de la Medecine sont la connoissance des maladies, celle des remedes & l'aplication du remede convenable à la maladie qu'on veut guerir. Les découvertes qui se sont faites depuis Hippocrate dans l'Anatomie & dans la Chymie facilitent beaucoup la connoissance des maladies. On connoît encore aujourd'hui une infinité de remedes dont Hippocrate n'entendit jamais parler, & dont le nombre surpasse de beaucoup celui des remedes qu'il connoissoit & que nous avons perdus. La Chymie a fourni une partie de ces remedes nouveaux, & nous devons l'autre aux regions qui ne sont connuës des Europeans que depuis deux siecles. Nos Medecins conviennent neanmoins que les Aphorismes d'Hippocrate sont l'ouvrage d'un homme à tout prendre, plus habile que les Medecins d'aujourd'hui. Ils admirent sans prétendre les egaler, sa pratique & ses predictions sur le cours & sur la conclusion des maladies, bien qu'il les fit avec moins de secours que les Medecins n'en ont presentement pour faire leurs prognostics. Aucun d'eux n'hesite

quand on lui demande s'il n'aimeroit pas mieux estre traité par Hippocrate dans une maladie aiguë, même en supposant les connoissances d'Hippocrate, bornées où elles l'étoient quand il écrivit, que par le plus habile Medecin qui soit aujourd'huy dans Paris ou dans Londres. Tous voudroient estre remis entre les mains d'Hippocrate. C'est que le talent de discerner le temperament du malade, la nature de l'air, sa temperature presente, les symptomes du mal, ainsi que l'instinct qui fait choisir le remede convenable & le moment de l'apliquer, dépendent du genie. Hippocrate étoit né avec un genie superieur pour la Medecine, comme Homere étoit né avec un genie superieur pour la Poësie, & ce genie lui donnoit plus d'avantage dans la pratique sur les Medecins modernes, que les nouvelles découvertes n'en donnent aux Medecins modernes sur Hippocrate.

On dit vulgairement que Cesar s'il revenoit au monde & qu'il vit les armes à feu & les fortifications à la moderne seroit bien étonné. Il lui faudroit, ajoûte-t'on, recommencer son aprentissage, & le faire même assez long avant qu'il fut capable de mener deux

mille hommes à la guerre. En aucune façon, diſoit le Maréchal de Vauban, qui ſentoit d'autant-mieux la force du genie de Ceſar, que lui même il en avoit beaucoup. Ceſar auroit apris en ſix mois ce que nous ſçavons, & dès qu'il auroit connu les armes dont on ſe ſert pour attaquer, & celles dont on ſe ſert pour ſe deffendre, dès qu'il auroit connu la nature des traits & celle des boucliers, ſon genie en ſçauroit faire des uſages dont peut-eſtre nous ne nous aviſons point.

Quoique l'art de la Peinture renferme aujourd'hui une infinité d'obſervations & de connoiſſances qu'il ne renfermoit pas encore du temps de Raphaël, nous ne voyons pas cependant que nos Peintres l'égalent. Ainſi, ſupoſé que nous ſachions quelque choſe dans l'art de diſpoſer le plan d'un Poëme, & de donner aux perſonnages des mœurs décentes que les Anciens ne ſçuſſent pas, ils n'auront pas laiſſé de nous ſurpaſſer, s'il eſt vrai qu'ils ayent eu plus de genie que nous, d'autant-plus qu'il eſt certainement vrai que les langues dans leſquelles ils ont compoſé étoient plus propres à la Poëſie que les langues dans leſquelles nous compoſons. Nous ferons peut-eſtre moins

de fautes qu'eux, mais nous n'atteindrons pas au degré d'excellence où ils sont arrivez. Nos Eleves seront mieux instruits que les leurs, mais nos Artisans seront moins habiles. *C'est parmi les Anciens*, dit un des grands Poëtes d'Angleterre, *& principalement parmi les Ecrivains des pays qui sont à nostre Orient, qu'on trouve ces genies rares qui s'élevent au dessus des autres par les forces d'un heureux naturel. Homere prend un essort que Virgile ne sçauroit suivre. On trouve dans l'Ancien Testament des idées encore plus magnifiques & des expressions encore plus ravissantes que dans Homere.* En effet, Monsieur Racine ne paroist plus grand Poëte dans Athalie que dans ses autres Tragedies, que parce que le sujet tiré de l'Ancien Testament l'autorisoit d'orner ses vers des figures les plus hardies & des images les plus pompeuses de l'Ecriture Sainte, au lieu qu'il n'en avoit pû faire usage que très sobrement dans ses pieces prophanes. On a écouté avec respect le stile Oriental dans la bouche des personnages d'Athalie, & ce stile a charmé. Enfin, dit ailleurs l'Auteur Anglois que nous avons cité, nous pouvons être plus exacts que les Anciens, mais nous ne sçaurions estre aussi sublimes. Je ne

Addison Spectateur du 3. Septemb. 1711.

sçais

ſçai par quelle fatalité tous les grands Poëtes des nations modernes s'accordent à mettre ce que les Anciens ont compoſé ſi fort au deſſus de ce qu'ils compoſent eux-mêmes. C'eſt même avouër qu'on eſt incapable d'écrire dans le goût des Anciens, que de tâcher de les rabaiſſer. Quintilien dit que Seneque ne ceſſoit point de parler mal des grands hommes qui l'avoient precedé, parce qu'il voyoit bien que leurs ouvrages & les ſiens étoient d'un goût ſi different qu'il falloit que les uns ou les autres déplûſſent à ſes contemporains. Ces contemporains ne pouvoient point admirer les faux brillants & le ſtile heriſſé de pointes des ecrits de Seneque, qui annoncerent la décadence des eſprits, tandis qu'ils continueroient d'admirer le ſtile noble & naturel des anciens Ecrivains. *Quos ille non deſtiterat inceſſere, cum diverſi ſibi conſcius generis placere ſe in dicendo poſſe iis quibus illi placerent diffideret.* Quint. Inſt. lib. x.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Reflexions sur la Poësie & sur la Peinture*, & j'ai cru que l'impression de cet ouvrage, rempli de recherches sçavantes & de reflexions judicieuses & sensées, feroit plaisir au Public. Ce 25. Septembre 1718. MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leur Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé JEAN MARIETTE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit esté mis en main deux Ouvrages qui ont pour titre, *Reflexions critiques sur la Poësie & sur la Peinture, & les Mysteres sur l'Amour Divin*, qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; A CES CAUSES. Voulant favorablement traiter l'Exposant. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes audit Mariette, de faire imprimer lesdits livres en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de neuf années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité

& condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ny contrefaire lesdits Livres en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, domages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles: que l'impression de ces Livres sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de les exposer en vente les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie pour l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront esté données, és mains de nostre très-cher féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson; & qu'il en sera ensuitte mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre & un dans celle de nôtre trés-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Ex-

posant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desd. Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le huitiéme jour du mois de Decembre l'an de grace 1718. & de nôtre Regne le quatriéme. Par le Roi en son Conseil.

COBLET.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 413. N. 448. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 15. Decembre 1718. DELAULNE, *Syndic.*

ERRATA DU TOME II.

PAge 15. *Ligne* 19. . Pour *lisez*, pour. *p.* 36. *lig.* 19. ſejets. *lis.* ſujets. *p.* 38. *lig.* 23. trente *lis.* quarante. *p.* 48. *lig.* 3. l'Enéïde *lis.* l'Iliade. *p.* 61. *lig.* 21. habiles *lis.* celebres *p.* 81. *lig.* 28. *diligentes* lis. *diligenter p.* 91. *lig.* 25. ſes *lis.* ces *p.* 140. *lig.* 28. faut plus *lis.* faut pas plus *p.* 178. en marge 1496. *lis.* 1494. *p.* 185. *lig.* 29. faiſions *lis.* faiſons *p.* 24. *lig.* 19. gouvernement *lis.* gouvernail *p.* 225. *lig.* 26. font *lis.* ſont *p.* 226. *lig.* 10. dependent *lis.* depent *p.* 228. *lig.* 20. n'en eſt pas *lis.* n'en ſeroit pas *p.* 242. *lig.* 15. *Jam* lis. *Tam p.* 245. *lig.* 31. eſt *lis.* & *p.* 261. *lig.* 23. ne font que *lis.* ne ſont que *p.* 276. *lig.* 6. reconnoiſſoit *lis.* connoiſſoit *p.* 363. *lig.* 22. *ajoûtez avant* Raphaël *lis.* Vaſari raconte comme témoin oculaire que Jules Romain après avoir fait lui-même la draperie d'un tableau de *p.* 379. *lig.* 2. tableau *lis.* Statuës *p.* 380. *lig.* 6. le *lis.* ſe *p.* 386. *lig.* 4. ſongez *lis.* ſongé *p.* 490. *lig.* 14. *ajoûtez après* victoires *lis.* & les autres *p.* 429. *lig.* 4. Scavans *lis.* Philoſophes *p.* 429. *lig.* 6. trois cens ans *lis.* treize cens ans *p.* 529. *lig.* 19. qu'il a eſté *lis.* qu'il aura eſté.

SPECIAL 93-B
2203
V.2

THE GETTY CENTER
LIBRARY